This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TIBI HOR

C
4
G
1

(Jan Ange Goudar)

Ange Goudar

L'ESPION CHINOIS,

OU

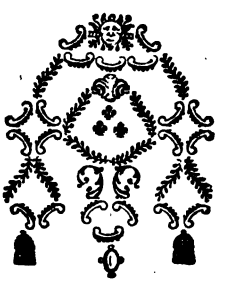
L'ENVOYÉ SECRET,

DE LA COUR DE PEKIN,

Pour examiner l'état préſent de l'Europe.

Traduit du Chinois.

TOME PREMIER.



A COLOGNE.

M. DCC. LXV.

AVANT-PROPOS.

J'Aurois placé ici une Préface pour faire l'éloge de ces Lettres : mais il y a aujourd'hui une méthode plus sûre pour juger d'un Livre. Lorſqu'un Ouvrage paroît pour la premiere fois, on en lit le titre, l'on dit : *cela ne vaut rien*, & on ferme d'abord le Livre ; ou *l'ouvrage eſt bon*, & on le lit.

Je laiſſe le public jouir du privilege qu'il a d'ouvrir ou de fermer ce Livre : s'il lui plaît, il le lira ; s'il n'eſt pas de ſon goût, je ne m'embarraſſe guere qu'il le liſe.

Les Chinois, qui écrivent ici, me rencontrerent au port de l'Orient, où j'étois lors de leur débarquement de la Chine. Ils me prierent de les accompagner dans le voyage de l'Europe, qu'ils devoient parcourir par ordre de leur Cour, afin d'examiner l'état préſent de cette quatrieme partie du globe de la terre.

En voyageant avec eux, je ſurpris un grand nombre de leurs Lettres, que je publie ici. Voilà l'hiſtoire de ce Livre : à l'égard de celle de ma perſonne, je ſupplie le Lecteur de me permettre de la paſſer ſous

371331

ſilence. Si l'on venoit à ſavoir qui je ſuis, cela gâteroit peut-être le plan de cet Ouvrage. On diroit; eh! de quoi s'aviſe-t-il d'écrire religion, mœurs & morale; lui, qui n'a jamais dit un mot de tout cela dans ſes autres Ouvrages; & qui ſemble n'avoir publié un Livre que pour faire des leçons au Gouvernement François? Les critiques ne manquent jamais ces ſortes de réflexions, parce qu'on peut les faire ſans un grand effort de génie.

Je ne fais donc ici que l'office de Traducteur. Le plus fort de mon travail a porté ſur le méchanique de ce Livre: j'ai mis ces lettres à nos mœurs. Mais j'ai fait quelque choſe de plus pour le Lecteur, j'en ai ôté le Cérémonial Chinois, & une certaine gravité claſſique qui l'eut ennuyé méthodiquement.

Un Commentateur, qui auroit voulu ſe rendre recommandable, auroit comparé toutes ces Lettres, les eut combinées enſemble, mis à la fin celles du milieu, au commencement celles qui étoient au centre, & de cette maniere eut donné au public un très-joli Roman Chinois. Je n'ai pas ſuivi cette méthode, car quoique j'ai-

me les Lettrés, je déteſte les Livres. Le plan, la diviſion, l'ordre & toute la méchanique d'un ouvrage qu'on publie, n'entrent point dans mon génie.

Je donne ces Lettres, comme elles ont été écrites. S'il y a de bonnes choſes, on les trouvera en les parcourant : s'il n'y en a point, l'ordre que je leur eus donné, n'y en auroit pas mis, & par conſéquent auroit été inutile.

Des voyageurs qui écrivent, ne voient pas les choſes dans l'ordre où ils devroient les voir ; mais dans celui où ils les voient. Cette variété, qui eſt la nature elle-même, eſt préférable à l'art, eſclave de la regle & de la méthode.

Il y a un autre inconvénient dans ces Lettres ; je veux dire qu'il en eſt dont le ſujet eſt traité avec aſſez d'étendue, tandis que dans quelques autres il n'eſt qu'ébauché. Un Traducteur habile auroit raccommodé tout cela. Son parti eut d'abord été pris, il auroit racourci les premieres & allongé les ſecondes ; c'eſt-à-dire, qu'il eut eſtropié les unes & donné des béquilles aux autres : ou pour être plus exact encore, il auroit formé un moule où il les eut jettées ;

& de cette maniere eut obſervé par-tout les loix de la géométrie. Mais pour moi, qui crois qu'on peut faire un Livre, ſans employer la regle & le compas, j'ai laiſſé les choſes comme je les ai trouvées.

Il paroîtra peut-être ſurprenant, que ces étrangers ſoient inſtruits d'une infinité de choſes, qui ont échappé juſqu'ici aux peuples mêmes chez qui ils voyagent; mais il faut l'attribuer à un certain génie de réflexion, qui forme le caractere de ces Aſiatiques.

Les Chinois ſont nos maîtres en fait de loix, de mœurs & de police. Leur ancienneté leur donne ce droit ſur tous les peuples de l'univers. Le Gouvernement de la Chine avoit reçu une forme, avant qu'aucun de l'Europe fut formé. Cette ſucceſſion d'idées ſur les devoirs de la vie civile, les a rendu les premiers moraliſtes du monde.

Il a donc ſuffi à ceux-ci d'avoir levé un coin du voile de nos uſages, pour découvrir tout le plan de nos mœurs.

Au reſte, ces Chinois ne ſont qu'au commencement de leur courſe, quoiqu'ils aient déja parcouru la France, l'Italie, l'Eſpagne & le Portugal.

Si le public goûte leurs réflexions, je le ferai voyager avec eux dans d'autres Royaumes d'Europe, où ils ne ſont pas encore arrivés ; car leur plan eſt d'examiner la religion, la politique, les mœurs, les manieres, les coutumes & les uſages de tous les Gouvernements, qui compoſent la République du monde Chrétien.

L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De l'Orient.

NOus ne fîmes pas un long ſéjour au Port, qui devoit nous ſéparer de la Chine. Le Mandarin *Sinbo-ei* & le Mandarin *Ni-ou-ſan*, que notre auguſte Empereur avoit nommés pour m'accompagner dans le voyage d'Europe, mouroient d'envie de voir ce nouvel univers. Nous nous embarquâmes, & après ſix mois de navigation, nous arrivâmes au port de l'Orient, de la domination de l'Empereur des François.

La Ville qui tient au Havre eſt nouvelle : il s'en faut de vingt mille ans qu'elle ne ſoit auſſi ancienne que ſon nom.

Nous remarquâmes avec étonnement que les maiſons étoient rangées en haie ; nous crûmes d'abord que c'étoit pour nous faire honneur : mais nous apprîmes des habitants que cette parade des édifices étoit imaginée, pour donner aux étrangers une haute idée

de la magnificence des Villes Européennes. Nous fûmes à cette occaſion qu'il étoit défendu aux places publiques, aux pagodes & aux maiſons d'avancer, ou de reculer dans les rues.

Nous avons conjecturé delà, que ces Peuples ont tous le même point de vue, & que les rayons de lumiere qu'ils renvoient ſur les objets doivent partir du même centre.

Notre arrivée fut un ſpectacle pour les habitants, qui vinrent nous recevoir en foule à la ſortie du vaiſſeau, & nous eſcorterent juſques à une maiſon publique, où l'hoſpitalité envers les étrangers s'exerce pour de l'argent.

Je ne ſaurois te dire ce qui ſe paſſa en nous à la vue de ce nouvel univers. Le ciel, la terre, les éléments, les plantes, les animaux, les hommes, les édifices, les bâtiments, tout nous parut nouveau & ſingulier.

Une choſe ſur-tout nous ſurprit étrangement, c'étoit de voir marcher de jeunes femmes découvertes dans les rues, ſans qu'aucun homme les violât.

Nos eſprits eurent beſoin de ſe frayer une nouvelle trace pour arriver à notre cerveau, & y former des images dont nous n'avions auparavant aucune idée.

Sin-hо-ei croit que le ſoleil qui répand ſa lumiere en Europe, n'eſt pas le même qui éclaire la Chine, & *Ni-ou-ſan* prétend que la lune d'ici eſt plus ſombre que celle de Pékin.

Pour moi, je vois tout en petit; je n'ai pas encore rencontré un ſeul objet qui m'ait frappé en grand.

Depuis mon arrivée en Europe, il me ſemble que la nature s'eſt retrécie; l'ouvrage de l'univers ne me paroit plus ſi immenſe. Cette humanité-ci eſt ſi petite, qu'elle ne tient preſque point de place.

A la Chine, les claſſes qui forment la ſociété ſont diſtinguées; chaque caractère eſt marqué: on connoit

un Lettré à la maniere dont il fait la révérence. Ici tous les rangs ſont confondus. Les citoyens s'abordent, ſe ſaluent, ſe parlent, & s'entretiennent de la même maniere. Cette uniformité confond l'ordre de mes idées.

Nous paſſerons quelques jours à l'Orient, pour nous rétablir des laſſitudes de notre voyage, & encore plus des fatigues de notre arrivée.

Ce peuple-ci nous accable du poids de ſes regards. C'eſt un peſant fardeau pour des voyageurs qui ſont venus de ſi loin pour réfléchir ſur tous les objets qui ſe préſentent à eux, & qui à cauſe de cela ont beſoin de jouir d'eux-mêmes.

Nous ne ſaurions faire un pas ſans nous trouver au milieu d'une foule de gens. On ne ſe laſſe point de nous voir, & ce qui eſt encore plus gênant, de nous ſuivre : nous n'avons pas la liberté de penſer, on ne nous laiſſe que celle d'agir.

LETTRE II.

Le Chef de la Religion de Confucius, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à l'Orient.*

De Pékin.

J'Imagine que ma lettre préviendra ton arrivée au port de l'Orient, où tu dois débarquer. Je la fais partir par un courier qui traverſe les États de l'Empereur des Ruſſes. Elle fait trois mille lieues moins que toi.

Notre auguſte Empereur, qui eſt le Soleil du monde, & dont la lumiere éclaire l'univers, me charge de te renouveller les ordres qu'il t'a donné d'examiner *l'état préſent* de l'Europe

Nous ne connoiſſons le monde Chrétien que par des rélations que nous donnent ceux qui ont intérêt à les déguiſer. *Sin-ho-ei*, *Ni-ou-ſan*, & toi, vous êtes les premiers Chinois qui ayez paſſé les mers, pour aller s'inſtruire des mœurs de ces peuples.

Pour que ton voyage en Europe, ſublime Mandarin, réponde aux vues de notre Cour, examines d'abord le culte des Chrétiens, déchire le voile des tabernacles, perce le ſanctuaire des dogmes. Par-tout l'univers, les hommes ſont comme les religions, ſi elles ſont remplies de cérémonies, ſes ſectateurs ſont ſuperſtitieux; & comptes qu'un peuple fanatique ne peut jamais être grand, parce que ce premier délire d'eſprit tient comme enchaînées les autres facultés de l'ame.

Toutes les ſciences de l'eſprit humain ſont liées avec le dogme principal. S'il eſt mal combiné, ou rempli d'abſurdités, le ſavoir lui reſſemblera. Le génie aura beau faire des efforts, il ne paſſera jamais les bornes de celui de la religion : alors le gouvernement, la politique, l'adminiſtration, les connoiſſances & les arts ſeront remplis d'ignorance & d'erreurs; parce que le premier principe ſera corrompu.

Si la prévention univerſelle étoit bannie de la terre, & que la ſageſſe humaine gouvernât les hommes, la premiere croyance chez chaque peuple ſeroit la religon du bon ſens; car que peuvent faire les meilleures inſtitutions politiques, lorſque l'eſprit eſt une fois aliéné par le dogme? Il faut alors ou que la légiſlation s'accommode à la premiere folie du culte, ce qui eſt un ſecond mal; ou qu'il la combatte, ce qui eſt un troiſieme inconvénient.

Je crois, cher *Cam-pi-pi*, à te parler ici ſans déguiſement, que les religions ont fait moins de bien

ſur la terre, que les vices mêmes n'ont cauſé de maux; c'eſt que la plupart ont forcé l'imagination, qui une fois dérangée, n'écoute ni les loix de la nature, ni celles de la raiſon.

J'ai lu l'hiſtoire des cultes qui dominent aujourd'hui ſur la plupart des peuples de la terre, & j'ai trouvé que preſque tous les faiſeurs de dogmes ſe ſont égarés. Ils les ont remplis de fables & d'idées ſurnaturelles : on diroit qu'ils ne les ont pas fait pour des hommes, mais pour des eſprits aëriens.

L'idée de la divinité eſt ſimple ; c'eſt une ſorte de profanation que de la remplir d'ambiguités : celles-ci non-ſeulement dégradent cet Être ſuprême; mais même ſervent à le cacher aux yeux des mortels.

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Kié-touna, *à Pékin.*

De l'Orient.

LEs plus petites choſes jettent dans un grand embarras les étrangers qui n'ont aucune expérience de la nation où ils ſe trouvent. Hier notre hôte nous préſenta l'état de notre dépenſe, & nous demanda compte de nos digeſtions. Je lui remis pour ſon paiement ſix onces d'argent maſſif; mais il me répondit que cette monnoie n'avoit point cours dans le Royaume; & qu'il falloit, pour la faire circuler, qu'il y eut l'effigie du Roi de France. Cette réponſe nous embarraſſa beaucoup; car *Sin-ho-ei*, *Ni-ou-ſan*, & moi, n'avions aucune expérience de la gravure: Cependant, comme j'entends un peu le deſſein, je ne déſeſpérai point d'attraper la figure du Prince: mais un Européen, à qui je communiquai mon deſſein,

me dit que je ſerois pendu, ſi je l'exécutois, attendu que je ferois de la fauſſe monnoie.

Il eſt triſte de ne pouvoir vivre dans un Pays, parce qu'on n'a pas le viſage d'un homme dans ſa poche. Mon hôte me mena chez un principal Citoyen de cette Ville, qui a le privilege de faire la monnoie, ſans être pendu; cet homme me troqua mes linguots contre des pieces de mauvais alloi. Je les peſai, & les trouvai inférieures à l'argent que je lui avois donné; mais on me dit que c'eſt un uſage établi en Europe, que les ſervices que l'on rend aux étrangers, ſont toujours plus courts que l'argent qu'ils donnent pour les obtenir.

LETTRE IV.

Le Mandarin Chef de l'Agriculture, au Mandarin Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

TOn départ précipité de la Chine ne m'a pas donné le temps de te communiquer mes idées ſur les moyens qu'il y a de connoître la puiſſance des États.

Si tu veux t'inſtruire de la grandeur d'un peuple chez qui tu voyages, porte d'abord tes regards ſur l'agriculture; ne cherche à connoître l'inſtitution politique, les loix civiles & la forme de ſon gouvernement qu'après que tu te ſeras informé de la production de ſes terres: examines leur fécondité. Les états qui n'ont pas les meilleures loix poſſibles ſur cette branche de l'adminiſtration, ne ſauroient parvenir à la grandeur.

Tous les gouvernements du monde ont péri; celui de la Chine a ſeul ſubſiſté. C'eſt que la légiſla-

tion n'a jamais perdu de vue cette premiere partie du pouvoir; ce n'eſt point chez nous une loi particuliere, mais une inſtitution fondamentale. Nos Empereurs, dans tous les ſiecles, y ont donné leur ſoin: ils ont eux-mêmes cultivé la terre, & ſe ſont faits laboureurs; & afin qu'il ne manquât rien à cette émulation, ils firent Mandarins ceux qui ſe diſtinguerent dans cet art.

Examines les campagnes d'Europe: vois ſi les habitants jouiſſent des commodités de la vie. Ils ne doivent pas jouir d'un grand ſuperflu; mais l'abondant néceſſaire ne doit jamais leur manquer. De l'aiſance de cette claſſe dépend l'abondance de toutes les autres: quand les ménagers ſont pauvres, l'état principal eſt indigent.

Il faut que ceux qui font valoir les fonds, jouiſſent de toutes les petites commodités qui peuvent ſoulager leur condition: s'ils tombent dans la derniere indigence, le découragement s'en mêle, & de-là à l'engourdiſſement général il y a tout près. Je ne connois point l'Europe; mais je ſuis perſuadé que ce que je t'en dis, lui reſſemble: ces maximes ſont de tous les pays, parce que les loix ſur l'agriculture ſont de tous les climats.

LETTRE V.

Le Mandarin Chef de l'Agriculture de la Chine, au Même, à l'Orient.

De Pékin.

DE l'agriculture, dont je t'ai parlé dans ma précédente, paſſe à la population, elle en eſt une ſuite néceſſaire; car la ſubſiſtance générale eſt tou-

juſte la meſure des hommes. La nature ne peut rien ſans l'aliment : ſans la culture, elle meurt de faim, pour ainſi dire, dans le ſein de la terre.

Je préſide ſur les productions de l'Empire. J'ai ſouvent remarqué à ce ſujet, que la propagation ſuit le travail des champs, & que la génération eſt analogue à la fertilité des terres. Lorſque la récolte eſt abondante, les mariages ſont féconds ; quand elle rend peu, il y a peu d'enfants.

Mais il y a une foule d'autres moyens qui entrent dans le plan du gouvernement populaire : on lit, dans l'hiſtoire d'Europe, qu'une République d'Italie portoit les Citoyens à l'hymen par tous les moyens qui pouvoient flatter la vanité humaine.

Elle accordoit des honneurs extraordinaires à ceux qui avoient beaucoup d'enfants, & rendoit mépriſables ceux qui n'en avoient point. Méthode admirable pour encourager la population ; car de tous les reſſorts que l'adminiſtration peut employer, celui de l'amour-propre eſt le plus fort.

La conſtitution ne doit pas permettre à la religion de rendre les hommes impuiſſants : c'eſt un mauvais culte que celui qui retient dans le néant l'ouvrage de la divinité : on dit qu'en Europe ceux qui font profeſſion particuliere de s'adonner à Dieu, ne le ſervent qu'aux dépens de leur poſtérité. Comment a-t-on pu imaginer que l'être infini qui a créé le germe de l'humanité, permette à ceux qui s'attachent à lui de l'éteindre ?

LETTRE VI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin, sur la route de l'Orient.*

à Paris.

NOus sortîmes avant hier de l'Orient dans une voiture publique, pour nous rendre dans la Capitale du monde Européen.

A mesure que nous avançions dans le Continent, nous cherchions par-tout la France, & ne la trouvions nulle part. Au lieu d'un Pays fertile & abondant, tel que nous nous l'étions représenté, il ne s'offroit à nos regards que des terres arides & des déserts.

Nous ne découvrîmes nulle part aucune trace de cette belle agriculture Chinoise, qui rend notre Empire un des plus fertiles de l'Univers.

Le France est telle aujourd'hui qu'elle sortit autrefois des mains de la nature: quelques vieux chênes prêts à crouler, des champs mal sillonés, des prairies peu arrosées, des vergers qui portent quelques fruits précoces, forment toute l'agriculture nationale.

Nous demandions cependant à voir la Monarchie: à cela, on nous dit que tout le Royaume étoit dans Paris.

Ne pouvant rencontrer le Pays, nous cherchions les habitants; mais nous ne découvrîmes que quelques sauvages dispersés ça & là.

On voit dans les campagnes de la France des animaux qui marchent sur deux pieds, qu'on appelle

des hommes, mais qui ont à peine la figure humaine. Ils ont des corps diaphanes & exténués. La nature chez eux eſt prête à tomber en défaillance, faute d'aliments.

Ces malheureux, qui ne ſont ni nourris ni vétus, habitent des eſpeces de tombeaux creuſés dans la terre, qu'en langage du Pays, on appelle maiſons.

La culture des arts & des ſciences leur eſt entiérement inconnue; toutes leurs connoiſſances & leur ſavoir ſe réduiſent à une ſorte d'inſtinct, qui ne differe preſque en rien de celui des bêtes. Ces ſauvages François ne parlent aucune langue; ils ſiffient un jargon que perſonne n'entend qu'eux.

Leur induſtrie ſe réduit à grater la terre, d'où ils tirent une ſubſiſtance maigre & ſtérile.

La plupart vivent de racines & de glans, & n'ont d'autre nourriture que celles des animaux. Le pain qu'ils mangent eſt couvert de larmes & de ſueur: condamnés par leur état à un travail dur & pénible, ils ne voient rien au de là de leurs peines.

Ces peuples ne connoiſſent aucune des commodités qui adouciſſent les amertumes de la vie. Ils ne ſavent point ſi la patrie a un pere commun, ou ſi le haſard ſeul conduit la République; & ils ignoreroient totalement qu'ils ſont gouvernés par un Roi, ſi on ne leur ſignifioit tous les jours des arrêts, par leſquels il leur ordonne de lui remettre leur argent.

Imagines-toi le portrait de l'indigence, le tableau de la pauvreté, & le ſpectable naturel de la miſere. Chaque village François eſt une infirmerie; chaque hameau eſt un hôpital. Depuis notre départ nous avons toujours voyagé en grande compagnie. Notre carroſſe a été eſcorté pendant toute la route par une

foule de mendians, qui nous obsédoient. Avant hier notre voiture s'étant arrêtée pour dîner à un bourg dont j'ai oublié le nom, je vis un spectacle qui me toucha; & je suis persuadé que tu ne pourras en lire le récit sans émotion. Notre postillon, qui avoit peut-être remarqué en moi une ame compatissante, me conduisit dans une chaumiere qui avoit plutôt l'air d'un sépulcre que d'une habitation humaine. Là je vis étendue sur de la paille à moitié pourrie une femme d'environ trente ans, entourée de quatre petits enfants, dont l'un venoit de mourir à ses côtés faute d'aliments, & les autres trois alloient expirer avec la mere, qui n'en pouvoit plus à force d'avoir allaité ces quatre créatures. Ce tableau touchant me fit verser de larmes; je pleurai sur la nature humaine en la voyant réduite à ces extrêmités. J'assistai cette infortunée & sortis de ce tombeau, me félicitant en moi-même d'être né sous un gouvernement qui met ses peuples à l'abri de pareilles détresses. Ces miseres affreuses ne sont pas ici des exemples particuliers, mais des cas généraux. J'ai appris qu'ils y a actuellement dans cette Monarchie deux millions de sujets qui n'ont ni feu ni lieu : on en compte trois millions d'autres qui ne meurent pas tout-à-fait de faim, mais qui, faute d'une subsistance suffisante, ne font que traîner une vie mourante.

Je finis ce tableau, qui dégrade l'humanité, & déshonore le Gouvernement civil. Tu comprendras par cette ébauche, que le plus puissant Monarque d'Europe est le Roi des Gueux.

LETTRE VII.

Le Mandarin Kié-tou-na *au Mandarin* Champi-pi, *à l'Orient.*

De Pékin.

TU es le ſujet ordinaire des converſations de Pékin. On ne parle que de ton départ pour l'Europe. Les Princes ſont bien à plaindre : ils ont beau imaginer des moyens pour rendre les peuples heureux, ils ne manquent jamais de trouver des cenſeurs de leur conduite. On blâme notre Empereur de t'avoir fait entreprendre un voyage qui, dit-on, ne peut être utile ni à nos mœurs, ni à nos manieres : car enfin, diſent ces cenſeurs, notre gouvernement eſt l'image de celui du Ciel. Nos loix ont établi le même ordre dans l'Empire de la Chine, que Dieu a mis dans le firmament, où après avoir créé tous les aſtres, ils ſe mûrent par un premier principe qu'il leur donna. Qu'avons-nous donc à faire de ſavoir ce qui ſe paſſe chez des peuples étrangers, qui n'ont pas eu comme nous l'Être ſuprême pour fondateur, & dont toutes les inſtitutions ſont l'ouvrage des hommes ?

Il y en a qui vont plus loin, & qui prétendent que ton ſéjour chez des nations corrompues peut être prejudiciable à notre Empire, & que les maximes Européennes ſont contagieuſes. Ils craignent que, pour peu que notre Empereur y prête l'oreille, on ne voie bientôt des changements funeſtes dans l'État. Faſſe le Ciel que ces bruits ſe diſſipent comme les ſombres nuées au lever du ſoleil ! Faſſe auſſi ce même Ciel que tu ne ſois pas l'inſtrument des maux

qu'apportent toujours dans un état des changements imprévus, & que nous ne ſoyons inſtruits des mœurs & des manieres des Européens, que pour nous préſerver des vices inſéparables de leur gouvernement !

LETTRE VIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE cinquieme jour de notre départ de l'Orient nous arrivâmes à Paris.

Je ne ſaurois guere te dire ce qui ſe paſſa en moi en entrant dans cette Capitale de l'Empire des François.

On y remarque un peuple innombrable dans les rues, qui fuit devant lui, qui s'échape & s'élance avec une agilité ſans égale. La foule ſe diviſe continuellement en différents corps qui ſe croiſent, ſe heurtent & ſe ſéparent de tous côtés.

La ſcene eſt variée à l'infini, à droite paſſe un mariage, à gauche un enterrement ; ici on porte un enfant qui vient de naître, plus bas on apperçoit un homme qu'on va faire mourir ; là paſſe ce qu'on appelle ici le *Bon-Dieu*, dans le même endroit eſt un charlatan qui vend des remedes ; & on entend ces deux voix à la fois : *à genoux*, *Meſſieurs : encore un paquet*, *Meſſieurs.* Ce qui embarraſſe le plus l'imagination, c'eſt le mouvement perpétuel de vingt mille *Quan-kiao* ou carroſſes qui vont, viennent, & s'agitent tout à la fois.

Le déclin du jour ne change rien à la décoration ; quand *la nuit* commence à ſe montrer cinq mille

fallots viennent éclairer le théatre, & renouveller la ſcene.

Si Paris étoit dans ſon étendue, ce ſeroit la plus grande Ville de l'univers; mais elle eſt bâtie en pyramide. De la rue au ſommet des maiſons, il y a la différence de pluſieurs nations: ce ſont quatre Villes bâties les unes ſur les autres, dont on peut diſtinguer les mœurs & les manieres des habitants par les différentes régions.

La premiere Ville, qui eſt au niveau de la rue, eſt habitée par des boutiquiers, ou artiſants, qui font profeſſion ouverte de tromper le public; dans la ſeconde Ville eſt la nobleſſe, & une race d'hommes qu'on appelle ici financiers, qui ſont encore plus corrompus que les artiſants: la troiſieme eſt peuplée par des bourgeois & des citoyens, qui n'ont que de petites vertus, parce que la médiocrité de leur fortune les empêche d'avoir de grands vices. Les honnêtes gens & les perſonnes d'honneur font leur ſéjour ordinaire dans la quatrieme.

Ces quatre Villes ont en bas leur théatre commun, où les différents peuples deſcendent tous les jours pour jouer leurs rôles. La ſcene générale commence le matin, & finit bien avant dans la nuit, où chacun ſe retire dans ſon pays, & retourne dans ſa patrie.

Paris eſt l'aſſemblée générale de toutes les nations, le congrès de l'Europe: on y trouve de tous les peuples, excepté des Pariſiens: la race aujourd'hui en eſt éteinte: une tige étrangere a pris ſa place.

Chaque République, chaque Monarchie, chaque Royaume, chaque Ville du monde lui doit un Citoyen.

Le livre du *Confucius Chrétien* dit, que Dieu

étant irrité contre les mortels, inonda la terre, & qu'il ne ſauva de ce déluge univerſel que deux créatures raiſonnables, avec un mâle & une femelle de tous les animaux. Si aujourd'hui le reſte de l'univers venoit à être ſubmergé, Paris ſeroit cette arche, où l'on trouveroit en hommes & en femmes, toutes ſortes de bêtes.

LETTRE IX.

Le Mandarin Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire, au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

NOtre auguſte Empereur m'a communiqué le ſujet de ton voyage. J'ai loué ſon deſſein, & approuvé ſon choix.

Il ne ſera pas difficile à un Mandarin tel que toi de démêler les reſſorts cachés que tant d'intérêts divers font mouvoir dans ces nouveaux mondes.

Chaque partie du globe de la terre a ſon hiſtoire. Parcours celle de l'Europe, elle te mettra au fait de ſes peuples; mais ce n'eſt pas aſſez pour t'inſtruire des nations. Les annales de chaque peuple ne portent guere que ſur les grandes révolutions, & on ne peut connoître les hommes qu'en étudiant un certain arrangement de cauſes fecondes qui les environnent.

Appliques-toi à connoître les vices & les vertus des peuples chez qui tu voyages: quand on eſt inſtruit de leurs paſſions, on eſt d'abord au fait de leurs mœurs. En général elles varient comme le climat, car les hommes ainſi que les plantes tiennent de leur

local : ainſi ſi tu veux connoître les révolutions de la terre, étudies celles du Ciel.

Remontes aux conſtitutions politiques. Les hommes ſont toujours ce que les gouvernements les font.

Attaches-toi aux formes des inſtitutions : elles l'emportent ordinairement ſur le fonds. Une tournure de plus, ou de moins dans une adminiſtration, change totalement le génie des hommes.

Fais attention ſur l'influence que le ſyſtême civil a ſur les peuples. Il y a tel gouvernement qui peut être excellent par lui-même, mais qui n'eſt pas propre pour la ſociété pour laquelle il eſt fait.

Vois ſi les Peuples où tu es, aime ſes mœurs & ſes uſages; car s'il ne les chérit pas, ils ne ſont pas taillés pour lui, & alors crois qu'ils lui ſont étrangers.

Fixe tes regards ſur les réglements de police. Ils ſont l'ame de la ſubordination publique. Par eux toutes les claſſes de la ſociété reſtent dans l'ordre de la dépendance néceſſaire.

Examines les Loix; elles doivent par-tout être rélatives au climat: celles qui ne tirent pas leur force du phyſique, ne ſauroient former qu'un Peuple foible.

Étudies les mœurs des Princes. Par-tout elles ſont l'image de celles des peuples. Si les Souverains ſont vicieux, les ſujets le ſont auſſi.

Portes un œil attentif ſur le luxe des Rois. Dans tous les pays de la terre, les dépenſes Royales forment l'indigence publique.

Prends connoiſſance de l'adminiſtration politique. Il en eſt des grandes ſociétés comme des petites. Un pere qui ne gouverne pas bien ſa famille, rend tous ſes enfants malheureux.

Sondes le génie de ceux à qui les Rois confient les

affaires. Les Miniſtres mal-habiles déſolent les peuples par leur incapacité.

Approfondis l'état économique. Quand il eſt en ordre, le Gouvernement politique l'eſt auſſi.

Les arts, le commerce, & l'induſtrie peuvent te fournir auſſi quelques réflexions, parce qu'ils cauſent des révolutions dans les richeſſes, qui à leur tour ſont l'origine de grands changements dans les États.

Pénetres les ſecrets des Cours. On peut les deviner aiſément en Europe; parce que toutes les affaires (ſi on en croit l'hiſtoire) y portent un caractere de publicité.

Entres dans les détails de la vie civile. Examines l'éducation des Peuples. Par-tout où elle n'eſt pas fondée ſur le pouvoir paternel, elle corrompt les ſujets & l'État.

Meſures la profondeur du ſavoir de chaque Peuple. Les ſciences entrent dans l'aſcendant général. De tout temps les nations éclairées dominent ſur celles qui ne l'étoient pas

Suis les mœurs, les manieres & les uſages; il faut les connoître pour juger des Peuples.

Informes-toi des coutumes; elles ſont le ſoutien des États. Il y a telle nation qui croit ſe gouverner par ſes loix, qui ſe conduit par ſes coutumes.

Que ta gravité de Mandarin ne te faſſe pas mépriſer la connoiſſance des femmes. Ce ſexe, qui dans l'univers entier ſoumet tout à ſes loix, a plus ou moins d'influence, dans la proportion des dégrés de foibleſſe que l'autre lui permet de faire valoir.

Connois ſes goûts, ſes appétits, ſes fantaiſies, ſes parures, ſes ajuſtements, ſes ſuperfluités; car toutes ces choſes ſervent plus ou moins à corrompre les *mœurs des hommes.*

Deſcends juſques aux amuſements, aux plaiſirs, aux divertiſſements Européens. Tous les Peuples du monde en ont qui ſont l'emblême de leur folie ainſi que de leur ſageſſe. Il y a dans chaque nation un arrangement de petites choſes qui donne le mouvement aux grandes.

L'Europe eſt aujourd'hui la ſeule partie de l'univers qui faſſe du bruit ſur la terre. L'Aſie, l'Afrique, & l'Amérique gardent devant elle un profond ſilence. Ses guerres intéreſſent l'univers entier. Toutes les autres nations épouvantées ſont cachées, pour ainſi dire, derriere le globe. Elle ſeule occupe la ſcene du monde.

Pan-to-chi, Mandarin du premier ordre, qui eſt la ſageſſe même, prétend que cette grande agitation de l'Europe eſt une ſuite des vices de ſes peuples, qui ſont dans une fermentation continuelle. Il dit pour raiſon, que la vertu eſt plus paiſible: que ſon caractere principal eſt la modeſtie & le ſilence. Si cela étoit, je te plaindrois d'avoir entrepris un ſi long voyage, pour rencontrer des vices que tu ne cherches pas, & ne trouver nulle part les vertus que tu cherches.

LETTRE X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion de* Confucius, *à Pékin.*

De Paris.

ON pourroit accuſer les Chrétiens de regarder leur Dogme comme un ſujet de dériſion publique. Tous les lieux de débauche & de proſtitution

à Paris, ont pour deviſe le nom de quelque myſtere de la Religion du Chriſt.

Un étranger qui arrive dans cette Ville, peut aller quitter ſes bottes à l'Hôtel du Pere Éternel, boire bouteille le lendemain à la guinguette du Paradis; ſe divertir l'après dîner à l'enſeigne du Crucifix, & ſe proſtituer le ſoir avec une courtiſane à l'Image de la Sainte Vierge.

On diroit que la plupart des Divinités de cette Religion donnoient à boire avant que de monter au Ciel, & qu'elles n'ont laiſſés d'autres monuments ſur la terre que des enſeignes de cabaret.

Les Marchands, & ceux qui veulent tromper le public, ſe cachent toujours derriere l'effigie de quelque Saint.

Comme on ſut que nous avions pluſieurs emplettes à faire, on nous avertit que ſaint Pierre n'avoit rien de bon, que ſaint Paul faiſoit fauſſe meſure, que ſaint Jean tenoit de la mauvaiſe marchandiſe, & que le Saint Eſprit dans la rue St Honoré étoit fripon comme une pie.

Preſque tous les bienheureux à Paris ont fait banqueroute.

On ne reſpecte pas davantage les têtes couronnées. Il n'y a point de gargotte dans cette Ville qui ne ſoit décorée du nom de quelque grand Monarque Européen. En deſcendant du carroſſe de l'Orient, nous eûmes à choiſir pour notre logement, entre l'Hôtel de l'Empereur, celui du Roi d'Eſpagne ou de France. Mais comme les têtes couronnées à Paris, qui tiennent auberge, bornent leur hoſpitalité à louer des chambres garnies, & que les étrangers qui y demeurent ſont obligés de manger chez les Princes &

ſang à raiſon de trente ſols par repas, on nous recommanda le Prince de Condé comme un parfait cuiſinier : on nous aſſura que le Duc d'Orleans tenoit de bon vin; qu'on avoit tous les jours à deux heures un très-bon potage chez le Prince de Conti, & qu'on mangeoit d'excellent bœuf à la mode à l'Hôtel de Bourbon.

LETTRE XI.

Le Mandarin Kié-tou-na, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

IL eſt impoſſible chez un grand peuple, que la tyranie ne s'exerce dans quelque partie de l'Empire. Plus il y a des hommes raſſemblés dans un Continent, & plus les intérêts particuliers ſe multiplient, je veux dire les paſſions. C'eſt à la légiſlation à réformer les abus d'une ſociété trop nombreuſe.

Le Prince ne peut point adminiſtrer chaque branche de la juſtice exécutrice ; il faut néceſſairement qu'il confie une partie de ſon autorité à ſes ſujets; & c'eſt dans cette ceſſion qu'eſt le danger : mais s'il ne peut pas tout faire, il doit tout ſavoir.

Notre gouvernement eſt fondé ſur ce modele. Les cris de l'innocence perſécutée parviennent toujours juſques au Trône : le ſujet injuſtement opprimé n'a qu'à recourir à l'équité de l'Empereur. S'il a été condamné par quelque Tribunal inique, il eſt réhabilité, & les Juges ſont punis ſéverement, En voici un exemple bien terrible.

Un Vice-Roi d'une Province éloignée de Pékin,

cherchoit à s'enrichir par des rapines & des taxations ſur les peuples. Le Mandarin tréſorier de l'épargne s'y oppoſoit. Cette hardieſſe l'indigna; l'impatience le prit : il réſolut de perdre ce Tréſorier, qui non-ſeulement s'oppoſoit à ſes monopoles, mais qui même pouvoit les prévenir, en avertiſſant l'Empereur. Le Mandarin fut arrêté; le Vice-Roi corrompit des Juges qui le dépoſerent de ſes emplois, le condamnerent à recevoir la baſtonade, & à finir ſes jours dans une priſon. La ſentence exécutée, le Vice-Roi partit pour la Cour, où il prit tous les ſoins poſſibles pour que cette affaire ne parvint pas aux oreilles du Prince. Malgré ſes précautions, l'Empereur en fut informé. Auſſitôt il fit arrêter le Vice-Roi & les Juges. Un Comité de Mandarins fut auſſitôt nommé, pour examiner en ſa préſence la procédure. Il ſe trouva par les interrogations & les pieces du procès, qu'ils étoient coupables d'injuſtice.

Le Vice-Roi fut condamné à recevoir la baſtonade lui-même, & les Juges qui l'avoient condamné, furent ſententiés à mort. Tous ceux qui environnoient la perſonne du Prince & qui lui avoient dérobé la connoiſſance de ce crime, furent exilés; quelques-uns même perdirent la vie: car ici, celui qui eſt informé d'un délit qui intéreſſe la juſtice & l'ordre public, ſans le déclarer à l'Empereur, devient coupable du même crime.

Le priſonnier fut rétabli dans tous ſes droits; on le réhabilita, il fut pourvu d'une charge plus honorable, & non moins lucrative que celle qu'il poſſédoit auparavant.

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Madarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE premier ſoin des voyageurs qui arrivent à Paris, après s'être pourvu des choſes néceſſaires, eſt d'aſſouvir la groſſe faim de leur curioſité.

On va, on vient, on monte en carroſſe, on en deſcend; on ſort de bonne heure, on ſe retire tard, ce n'eſt qu'après être revenu de ſa premiere ſurpriſe qu'on commence à reſpirer.

Ces premiers jours ſont tuants. Il faut galoper ſans ceſſe; on eſt toujours par chemins. La marche s'ouvre le matin par un valet de louage qui fraie la route aux choſes rares. Il ſait le nom de tout ce qu'il y a à voir. Cet homme eſt lui-même une curioſité ambulante. Sans ſortir de Paris on fait un voyage immenſe.

Il eſt vrai que les choſes ſuprenantes qu'on voit, valent bien la peine qu'on ſe donne. On s'agite pendant un mois de ſuite pour voir : *Des maiſons Royales ſans Rois, des tombeaux de Rois ſans Monarques, des tréſors ſans richeſſes, des Univerſités ſans Docteurs, des Académies ſans Savants, des Biblioteques ſans Auteurs, des Temples ſans décence, des obſervatoires ſans teleſcopes, des arſenaux ſans armes, des jardins de plantes ſans ſimples, des galleries ſans tableaux, des cabinets ſans peintures.*

On continue encore à ſuivre les merveilles de Pa-

ris, & on voit *des ſépulcres menteurs, des inſcriptions fauſſes, des épitaphes extravagantes, des monuments ridicules, des hôpitaux pauvres, des fondations des Bonzes riches, des places irrégulieres, & des ſtatues de Rois indécentes, &c. &c.*

Nous ſommes plus Chinois ici que nous ne l'étions à l'Orient. Les Pariſiens s'arrêtent tout court dans les rues pour nous regarder; & après qu'ils nous ont bien vus, ils continuent à s'arrêter pour nous regarder encore. Nous avons ſur-tout la foule le Dimanche, car comme c'eſt le jour que les Chrétiens conſacrent à la dévotion, c'eſt celui où leur curioſité a ſes coudées franches.

LETTRE XIII.

Le même, au Chef de la Religion de Confucius, *à Pékin.*

De l'Orient.

HIer, en parcourant cette Ville, j'entrai dans une Pagode ou Égliſe Chrétienne. J'arrêtai d'abord mes regards ſur une grande cuve, qui étoit à côté de la porte, dont la ſculpture ſupérieure reſſemble aſſez à celle d'une fontaine.

Monſieur, dis-je à un homme habillé de noir, qui ſe trouvoit à côté de moi, & que je pris pour un Mandarin, je vous prie de me dire à quel uſage eſt cette cuve? C'eſt, me répondit-il gravement, & d'un ton emphatique, le fondement de la Religion Chrétienne; la fontaine qui purifie les ames, & les purge de la galle du péché originel, que tous les hommes apportent en naiſſant. Ce qui s'appelle dans le langage de

la foi de notre Rédempteur Jeſus-Chriſt, le Sacrement du Baptême. Et comment ſe fait cette purification ? Je vais vous l'apprendre, me répondit-il ; on verſe quelques gouttes d'eau ſur la tête de l'enfant nouveau né, moyennant quoi, le voilà Chrétien ; c'eſt-à-dire, de l'unique Religion vraie qu'il y ait ſur la terre ; car vous remarquerez en paſſant, que toutes les autres ne ſont que des impoſtures imaginées, pour ſéduire la crédulité humaine.

Dès ce moment, il eſt enrégiſtré dans le livre de l'éternité, & a droit aux délices du Ciel, auſquelles les autres Peuples de la terre n'auront aucune part.

Cela eſt ſingulier, lui dis-je, j'aurois cru que dans toutes les religions du monde il étoit mal-aiſé d'être élu ; mais il me ſemble que dans la vôtre cela n'eſt pas bien difficile, & qu'un Chrétien peut l'être ſans y mettre beaucoup du ſien. Voilà une eau qui eſt admirable ; ſans doute qu'elle vous vient du Ciel, & que Dieu ne la répand que ſur les pays Chrétiens. Ce n'eſt pas dans l'eau, me répondit-il, qu'eſt le myſtére ; il eſt dans les paroles qu'on prononce en la verſant. Ah ! je vous entends à préſent, lui dis-je ; vous autres Mandarins Chrétiens, vous avez le don des langues ; vous pouvez proférer des mots divins que les Miniſtres des peuples des autres Continents ne peuvent pas prononcer. Non, reprit-il, ces mots ſont fort ſimples, ainſi que la cérémonie. Ce Mandarin voyant mon étonnement, & voulant profiter de la ſurpriſe où j'étois. Monſieur le Payen, continua-t-il (car je vous crois tel) vous avez une belle occaſion de vous purger de votre idolâtrie ; la fontaine eſt ouverte, il n'y a qu'à vous y plonger. Je le remerciai de la peine qu'il vouloit prendre de me *faire* Chrétien.

Tu vois qu'il n'eſt pas difficile de ſe pourvoir ici d'un brevet de retenue pour le Ciel, puiſqu'il n'y a qu'à ſe baiſſer & le prendre. Je priai mon homme de m'accompagner dans le reſte de l'Égliſe, dans l'intention de lui faire des queſtions ſur les objets qui ſe préſenteroient à mes regards. Il m'accorda ma demande.

Ayant jetté les yeux dans l'intérieur du veſtibule, je remarquai à droit & à gauche de petites pagodes qui repréſentoient chacune quelque figure humaine. Monſieur, dis-je au Mandarin, je vous prie de me dire le nom de ces idoles?

Ce ne ſont pas des idoles, me répondit-il; ce ſont des Saints; qu'eſt-ce à dire des Saints? Je vais vous l'expliquer: Ce ſont des hommes qui ont été fideles aux loix divines & humaines, & qui ont rempli tous les devoirs de Chrétiens. Eh bien! repris-je, ces hommes-là n'ont fait que leur devoir; pourquoi leur élever des Autels?

Nous les prions d'intercéder pour nous auprès de Dieu. Vous croyez donc que la divinité a beſoin de réminiſcence? Il me ſemble que c'eſt faire injure à ſa preſcience, que de la faire reſſouvenir qu'elle doit être bonne & bienfaiſante.

Cependant nous avançâmes vers la plus grande pagode, que mon conducteur appella Maître-Hôtel, & devant lequel il ſe proſterna. Quel eſt le Saint, lui dis-je, qui eſt dans cette niche? C'eſt Dieu lui-même, qui habite en perſonne dans ce Tabernacle que vous voyez là, répondit-il, en me montrant du doigt une petite porte qui reſſembloit à celles des fourneaux où nous faiſons cuire notre porcelaine. Prenez garde, lui dis-je, Monſieur, ne confondez

pas les termes : vous voulez dire ſans doute que ce Tabernacle repréſente le myſtere le plus important de votre Religion ? Non, reprit-il, c'eſt Dieu lui-même, l'Auteur de la nature, le Créateur du monde, qui eſt là en chair & en os dans une hoſtie qui a quelques pouces de circonférence.

Je voudrois, comme toi, que ceux qui ont fait les Religions n'euſſent pas confondu toutes les idées, & qu'on pût être Chrétien ſans renoncer entiérement à ſa raiſon.

Je ne puis te rien dire des peuples au milieu deſquels je me trouve. L'Europe m'eſt encore auſſi inconnue que ſi je me trouvois au fond de l'Aſie.

J'ai mandé à notre Cour l'hiſtoire de notre arrivée, où tout s'eſt paſſé en étonnement. Les mers qui nous ſéparent de ces peuples, ne ſont pas une juſte meſure de la différence des coutumes. On doit compter plus de ſix milles lieues des mœurs des Européens aux nôtres.

Il y a juſques dans les plus petites choſes un je ne ſais quoi de ſingulier, que je ne puis t'exprimer.

Il y a apparence que dans quelques-unes de mes ſuivantes, il ſera encore queſtion de ſurpriſe. Le travail de notre premiere correſpondance ſera pour les yeux, l'imagination n'aura preſque rien à faire.

Nous regardons, nous demandons, mais nous n'avons pu juſqu'ici être informés ſur rien.

L'Europe eſt contenue dans ſes Capitales : les hommes occupent les Villes, & les peuples les Provinces. Ces derniers ſont des eſpeces d'automates, qui ne ſont au fait de rien. La naiſſance & la mort forment toute l'hiſtoire de leur exiſtence. Ils ſe perpétuent machinalement, & paſſent de génération en

génération par le ſeul acte de la propagation. Ce monde provincial finiroit, ſi les beſoins de la nature ne le perpétuoient.

Je ne puis encore démêler d'où part cette rumeur d'Europe qui étonne les autres nations du monde. L'eſpece humaine qu'on découvre ici eſt ſi humble qu'elle ſemble faite tout exprès pour le ſilence & la nuit.

Il eſt à préſumer que ce grand tumulte vient de ſes Cours; pays, dit-on, orageux, où les nuages de l'ambition des Rois forment ce bruyant tonnerre.

Nous partirons dans peu de jours pour la grande Ville.

LETTRE XIV.

Le Mandarin Kié-tou-na, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

LEs Mathématiciens Chrétiens que notre ſublime Empereur tient ici à ſa Cour, prétendoient que les François ont plus d'eſprit & de génie que les autres peuples d'Europe. Il eſt à préſumer qu'ils en ſont redevables à leur Phyſique, car les hommes ſont comme les plantes, qui tirent leurs vertus du terrein où elles croiſſent. Cependant il y a ſouvent des cauſes ſecondes dans certaines nations, qui vont plus loin que le climat.

En parcourant l'Hiſtoire d'Aſie, je trouve des peuples qui ont de l'eſprit, tandis qu'ils ne devroient avoir que du bon ſens; & d'autres, qui avec des fibres très-déliés & propres à former des génies, n'ont que des

connoiſſances ordinaires. Tâches de découvrir la cauſe de cette ſupériorité d'eſprit que la nature Françoiſe a ſur toutes les autres de l'Europe.

LETTRE XV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

LE culte des Européens eſt écrit; mais les impreſſions ſont différentes. Il y a trois éditions de la religion qu'ils profeſſent. Les Juifs ſoutiennent que celle qu'ils ſuivent eſt la véritable; les Chrétiens prétendent que celle de Rome eſt la bonne; & les Proteſtants aſſurent que la leur eſt la meilleure. La premiere, dit-on, eſt comme Dieu l'a donnée, la ſeconde comme le Meſſie l'a réformée, & la troiſieme comme les hommes l'ont rédigée. La différence qui eſt parmi ces ſectes ſe trouve dans trois volumes ſéparés.

TOME I.

„ Dieu crée le Ciel & la Terre. Il forme un être „ amphibie, qui d'un côté eſt homme, & de l'autre „ eſt femme. Il partage en deux ſon ouvrage, & „ auſſitôt Adam & Éve ſe trouvent formés. Ils ſe „ marient enſemble, & peuplent le monde.

„ Un malin eſprit, que Dieu avoit créé en même- „ temps que la femme, tente Éve. Sa chûte intéreſſe „ tout le genre humain; les hommes péchent ſix „ mille ans avant que d'être nés.

„ La ſcene du monde s'ouvre par une tragédie; „ Caïn enſanglante la terre.

„ Le vice domine ſur la vertu, qui cependant „ n'eſt pas tout-à-fait bannie de la terre; elle ſe „ retire chez Abel frere de Caïn.

„ Le crime bâtit la premiere Ville du monde; „ les arts ſont inventés par la méchanceté humai- „ ne; l'univers ſe peuple d'hommes pervers. Les „ bons ſont confondus avec les méchants. Dieu ir- „ rité de la mauvaiſe réuſſite de ſon ouvrage, plon- „ ge l'univers dans l'eau. Tout le genre humain eſt „ noyé; il ſort de ce déluge une arche qui s'échap- „ pe à la nage; il ne ſe ſauve de cette inondation „ univerſelle qu'un homme appellé Noë, avec ſa fa- „ mille. Une ſeconde création commence; mais elle „ n'eſt pas ſi longue que la premiere. La vie des hom- „ mes ſe racourcit : ils meurent preſqu'en naiſſant.

„ Bientôt ils veulent parler, & ils ne s'entendent „ point. La confuſion des langues regne ſur la terre.

„ Cependant le monde n'a point encore de maî- „ tre, il n'appartient à perſonne. Les enfants de Noë „ ſe partagent l'univers.

„ Un Nemrod viole le premier l'hoſpitalité du „ monde; il fait des conquêtes; c'eſt-à-dire, qu'il ſe „ ſaiſit de ce qui ne lui appartient pas, &, par une „ premiere injuſtice, établit le droit des gens des „ Souverains.

„ La terre ſe peuple de nouveau, & la confuſion „ augmente encore. A meſure qu'on s'éloigne de la „ création, on oublie le Créateur. On fait des dieux „ de bois & d'airain qu'on adore. La divinité ſort des „ mains des hommes. Dieu irrité de nouveau, diviſe „ encore le genre humain. Les bons ſont ſéparés des „ méchants. Abraham devient la tige des croyants; „ il eſt appellé pour aller habiter une terre promiſe „ qui eſt dévolue à lui & à ſes enfants.

„ Les Royaumes d'Iſraël & de Juda ſe forment.
„ Un grand légiſlateur vient au monde ; on l'appelle
„ Moïſe ; il paſſe quarante ans dans le déſert.

„ Le feu prend à un buiſſon ; alors Moïſe com-
„ prend qu'il eſt temps de paſſer en Égypte pour y
„ délivrer ſes freres de la captivité ; & comme il ſe
„ trouve être tout à la fois grand politique, grand
„ capitaine, & grand légiſlateur, ſans en avoir ja-
„ mais rien appris, ils les délivre. Moïſe écrit, &
„ ce temps s'appelle celui des écritures, pour le diſ-
„ tinguer de celui où l'on n'écrivoit pas encore.

„ Dieu, ſouvent trompé par ſon peuple, compoſe
„ avec lui ; il lui preſcrit des loix ſelon leſquelles il
„ doit vivre ; & afin que ſa mémoire ne s'en perde
„ pas, il les écrit de ſa main : cela s'appelle le Dé-
„ calogue, ou l'abrégé de ce qu'il faut croire pour
„ être un bon Juif.

„ Moïſe meurt, & les Iſraëlites retombent dans la
„ ſervitude.

„ Cependant le Souverain du monde n'a ni feu,
„ ni lieu. L'arche de l'Éternel eſt portative. Un Roi
„ nommé David donne une maiſon à Dieu ; mais il
„ ne le loge qu'à moitié. Un Salomon finit l'édifice
„ qui eſt enſuite détruit. Un autre Roi appellé Cy-
„ rus poſe une ſeconde fois la pierre du tabernacle.

„ Ce qu'on appelle le peuple de Dieu eſt tou-
„ jours errant : après quatre mille ans l'ouvrage d'Iſ-
„ raël n'eſt pas conſommé. “

TOME II.

„ Dieu réforme ſon premier plan : il ne veut plus
„ de Juifs ſelon l'ancienne loi ; ce peuple aupara-

„ vant chéri, eſt maintenant maudit de lui. Le genre
„ humain abymé dans le crime a beſoin d'un rédemp-
„ teur : l'eſprit ſe couvre de chair : le Créateur de-
„ vient créature : une femme accouche de l'Éternel,
„ elle met au monde le Chriſt. Dieu ſe fait homme
„ pour racheter ſon image. Les ſages de l'Orient vien-
„ nent l'adorer. Une étoile leur montre le chemin.
„ Elle marche devant eux, & s'arrête au lieu de ſa
„ naiſſance.

„ Cependant un homme vêtu de poil, nommé
„ Jean, plonge le Chriſt dans l'eau. Il purifie celui
„ qui eſt la pureté même. Le Chriſt eſt emmené
„ au déſert par l'eſprit malin qui lui offre de grands
„ domaines; mais il ne le tente point : s'il l'eut ſé-
„ duit, tout étoit conſommé ; il n'y avoit plus ni
„ ciel, ni terre, tout étoit enfer.

„ La ſageſſe Divine inſtruit elle-même les mor-
„ tels : le Sauveur du monde tient école de morale.
„ Dieu ouvre la bouche, & enſeigne ſes Diſciples;
„ c'eſt la ſageſſe elle-même qui parle.

„ *Bienheureux les pauvres d'eſprit, bienheu-*
„ *reux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui*
„ *ont faim. Si votre œil droit vous fait boiter,*
„ *arrachez-le ; ſi votre main droite vous fait*
„ *broncher, coupez-la. Ne répudiez point vos*
„ *femmes à moins que ce ne ſoit par cauſe de*
„ *paillardiſe. Il faut que votre parole ſoit oui,*
„ *oui, non, non. Vous n'aurez point de procès,*
„ *craignez que les ſergents ne vous trainent en*
„ *priſon*, &c. &c.

„ L'Auteur de la Nature eſt crucifié. Il expire
„ ſur un poteau entre deux voleurs. La vie elle-

„ même meurt. L'Éternité reſte trois jours morte
„ dans le tombeau, le troiſieme elle reſſuſcite, &
„ s'envole dans le Ciel.

„ La religion de Chriſt forme un triangle. Il y
„ a trois Dieux. Comme tout cela n'eſt pas bien
„ clair, on établit une croyance aveugle qu'on ap-
„ pelle la Foi: celle-ci fait croire ſans comprendre,
„ & perſuade ſans faire concevoir.

„ Quoique la Divinité eut ſecoué le joug de l'hu-
„ manité par ſa réſurrection, elle n'en fut pas quitte
„ pour cela: les Chrétiens communierent toujours
„ depuis avec le Sang & le Corps du Chriſt. Pour
„ ſe purifier ils mangerent leur Dieu.

„ La Religion qui, depuis la création du monde,
„ n'avoit eu qu'un pere, accrut en famille; elle eut
„ une mere qu'on appelle l'Égliſe. Cette Égliſe fit
„ de ſes loix un code, auquel tous les croyants ſe
„ ſoumirent; mais ſes ordonnances furent ſoumiſes
„ au caprice de ſon Vicaire, qui les abrogea ſouvent,
„ & en ſubſtitua d'autres à ſa place. "

TOME III.

„ L'Évangile eſt donné à tous les Chrétiens: c'eſt
„ le code des loix divines, & le chemin qu'il faut ſui-
„ vre pour arriver au Ciel. Pendant quinze cents ans
„ on s'accorde aſſez ſur ce qu'il contient; mais au
„ bout de ce temps-là, deux hommes s'écrierent que
„ les Chrétiens croioient plus de choſes qu'il n'y en
„ avoit dans le livre de l'Evangile, que la *Tranſubſ-*
„ *tantiation* n'eſt qu'un nom, que tout eſt commé-
„ moration. Ils avancerent qu'il n'y a dans l'Eucha-
„ riſtie qu'une hoſtie; que le Pape eſt un homme, &

„ les images des papiers : ils le dirent, & vingt mil-
„ lions d'Européens les en crurent ſur leur parole. "

Fais attention combien les grands changements en Europe tiennent à peu de choſe. Si un nommé Calvin, & un certain Luther n'étoient point nés, on ne compteroit aujourd'hui que deux religions; c'eſt parce que deux hommes ſont nés qu'il y en a trois.

LETTRE XVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire, à Pékin.*

De Paris.

LEs femmes de Paris reſſemblent à des furies. La premiere fois que je me trouvai avec elles dans les promenades publiques, je crus être au milieu d'une aſſemblée de démons. On diroit qu'une paſſion violente les agite continuellement. La rage & le déſeſpoir ſont peints ſur leurs viſages : elles ont le teint enflammé, & la peau rouge comme de l'écarlate.

Tu ne ſaurois croire l'effet que cela fait ſur un Chinois, accoutumé dans ſon pays à être avec des femmes qui ſortent des mains de la nature, & qui en voit pour la premiere fois de fabriquées par l'art.

Pour moi, je crois que c'eſt une providence; car, avec la liberté qu'il y a ici d'être avec les femmes, & leur facilité de ſe laiſſer ſéduire; ſi elles ſe montroient aux hommes auſſi belles que la nature les a faites, le penchant à la corruption ſeroit trop grand.

Bientôt la morale n'aura pas beſoin de défendre la volupté; le ſexe qui ſe rend tous les jours plus dif-

forme, deviendra à la fin ſi hideux, que les hommes l'éviteront; alors il n'y aura pas d'autre déſir que ceux qu'il faudra pour perpétuer l'eſpece.

Je te parlerai ailleurs de cette maſcarade, ainſi que du travail que les femmes prennent ici pour ſe rendre laides : car il faut employer beaucoup d'art, & prendre beaucoup de peine pour flétrir la nature au point de la rendre méconnoiſſable.

LETTRE XVII.

Le Mandarin, Cotao-yu-ſe, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris*

De Pékin.

JE te fais part d'un événement qui afflige maintenant notre Empire. La nation entiere en porte le deuil. En dernier lieu un Chinois de la Ville de Canton tua ſon pere. La nouvelle n'en fut pas plutôt répandue dans Pékin, que l'Empereur donna ordre d'ouvrir les pagodes, pour offrir des ſacrifices d'expiation, perſuadé qu'un tel attentat ne pouvoit s'être commis, ſans que la Divinité ne fut irritée contre la nation. Le concours des peuples fut immenſe : les prieres publiques durerent quarante jours, pendant leſquels chacun s'impoſa des jeûnes volontaires.

Le Vice-Roi de cette province perdit ſon emploi; les deux Mandarins de ce département qui étoient chargés de veiller ſur les mœurs, furent condamnés à mort : car on a ici cette maxime, de croire que, lorſqu'il ſe commet quelque grand délit, la corruption a pris le deſſus; ce qui ne peut arriver ſans

qu'il y ait eu de la négligence de la part des Magiſtrats. L'Empereur a expédié ſur le champ une commiſſion extraordinaire dans cette province, pour examiner le fait.

Je t'envoie ici le procès verbal qui fut dreſſé à ce ſujet, & dont le Préſident de ce Conſeil expédia copie à l'Empereur.

„ A notre arrivée à Canton, nous nous rendîmes „ dans le quartier de la Ville où le crime s'étoit com- „ mis. Là nous fîmes appeller les voiſins pour les „ interroger ſur les mœurs & le caractere du parri- „ cide. Nous apprîmes qu'il aſſiſtoit réguliérement „ aux prieres de la pagode, & qu'il étoit aſſez exact „ à remplir les devoirs de citoyen. Ils nous dirent „ qu'on n'avoit apperçu aucun défaut eſſentiel en „ lui, excepté qu'il paroiſſoit être d'un naturel un „ peu colere & emporté. "

„ En continuant nos interrogations, nous fûmes „ qu'il regardoit ſon pere comme un étranger, „ n'ayant point pour lui ce reſpect, ni cette véné- „ ration que les enfants Chinois ont naturellement „ pour leurs peres.

„ Nous demandâmes à ces voiſins quelle ſorte „ d'éducation le pere avoit donné à ſon fils ? Et ils „ nous répondirent, que cet homme qui étoit mar- „ chand, étant obligé de voyager preſque toute „ l'année pour ſon commerce, avoit confié ce ſoin „ à un voiſin qui, n'ayant point d'enfants, avoit „ bien voulu s'en charger. Le jeune homme s'ac- „ coutuma tellement, nous dirent-ils, aux mœurs „ & aux manieres de cet étranger, que lorſque ſon „ pere revint de ſes voyages deux ou trois ans

„ après, il le reconnut à peine. Au lieu de lui don-
„ ner le nom de *mon pere*, il ne l'appelloit que
„ *monſieur*. Le pere ne fit pas d'abord attention à
„ cette diſtinction, perſuadé que l'âge lui feroit re-
„ connoître ſon devoir, & que la nature reprend-
„ droit ſes droits. Cependant bien loin que le temps
„ produisît cet effet, il en fit un tout contraire.
„ Quand le pere quitta le commerce & qu'il eut
„ fini ſes voyages, le fils vécut avec lui, comme avec
„ un étranger, à qui il étoit plus attaché par les
„ intérêts de la ſociété, que par les liens du ſang.
„ Il le tua à la fin pour jouir de ſon bien.

„ Nous comprîmes par ce diſcours, que le pere,
„ ayant confié à un autre l'éducation de ſon fils,
„ avoit éteint en lui les ſentiments de la nature,
„ & qu'il avoit été lui-même un des premiers inſ-
„ truments de ſon meurtre. Nous jugeâmes auſſi
„ que le fils avoit d'excellentes qualités qui, ſi elles
„ avoient été cultivées par le pere, en auroient fait
„ un excellent citoyen.

„ Après ces informations, nous nous rendîmes
„ à la maiſon du criminel, pour nous ſaiſir de ſa
„ perſonne. Nous en trouvâmes les portes fermées:
„ nous frappâmes, & perſonne n'ayant répondu,
„ nous les fîmes enfoncer. Dans la ſeconde chambre
„ où nous entrâmes, nous trouvâmes cet infortuné
„ fils, qui s'étoit pendu lui-même au plancher, avec
„ cette inſcription écrite de ſa main. *Mon pere eſt*
„ *cauſe de ſa mort & de la mienne. Je n'aurois*
„ *jamais attenté ſur ſes jours, s'il n'avoit confié*
„ *mon enfance à d'autres, & ne m'eut accoutu-*
„ *mé dès mon bas âge à le regarder comme un*

„ *étranger*, O *vous*, *Mandarins*, *qui verrez ce* „ *ſpectacle*, *recommandez à l'Empereur l'éduca-* „ *tion domeſtique !* “

Le Vice-Roi perdit ſon poſte, pour ne s'être pas informé exactement de l'éducation de ce citoyen; & les Mandarins furent punis de mort, pour n'avoir pas inſtruit l'Empereur, qu'il y avoit un Chinois dans leur diſtrict qui confioit l'éducation de ſon fils à un étranger.

Ce n'étoit pas aſſez d'avoir découvert la ſource de ce parricide, & infligé des peines à ceux qui par leur négligence ne l'avoient pas prévenu, il falloit aller au-devant d'un ſemblable crime pour l'avenir, & en détourner le cours dans ſa ſource. L'Empereur à la tête de ſon Conſeil y travaille actuellement.

LETTRE XVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

Nl-ou-ſan & *Sin-ho-ei* s'ennuient beaucoup à Paris. Ils n'y ont d'autre occupation que celle de voir, & de jouir de leur étonnement.

Sin-ho-ei part demain pour l'Italie, d'où il me fera part des recherches ſur leſquelles notre ſublime Empereur veut être informé.

Il m'écrira ici, & je te ferai paſſer ſes lettres, après y avoir ajouté mes réflexions. Paris ſera, pendant mon ſéjour en France, le bureau général de notre correſpondance. Toutes les dépêches partiront d'ici pour Pékin.

Ni-ou-ſan ſeroit déja parti pour l'Eſpagne & le Portugal; mais je ne puis me réſoudre à me ſéparer de tout ce qui me reſte de la Chine.

Je me fais une peine d'avance d'être livré à moi-même, & de n'avoir pas un ſeul mortel à qui je puiſſe communiquer mes idées. Quand ce dernier ſe ſera ſéparé de moi, je me trouverai ſeul au milieu de Paris. *Ni-ou-ſan* en me quittant emportera avec lui l'idiome Chinois. Il faudra pourtant que je faſſe ce ſacrifice à ma patrie. Peut-être que notre correſpondance en ſouffrira un peu; car ce dernier m'aide à penſer: je lui fais voir les lettres que je t'écris; il ſaiſit ce qui échappe à mon eſprit, & complete, pour ainſi dire, mes idées.

En attendant ſon départ je me familiariſe avec les Européens, & m'accoutume d'avance à penſer ſeul.

LETTRE XIX.

Cham-pi-pi, *à* Cotao yu-ſe, *à Pékin.*

de Paris.

J'Ai vu par ta lettre le malheur qui afflige maintenant notre Empire. Si la même cauſe produiſoit ici les mêmes effets, la France ſeroit continuellement en deuil; car c'eſt une choſe aſſez ordinaire en Europe que ces meurtres.

Le défaut des ſoins paternels en eſt la cauſe. La Religion, la morale, les mœurs, la vertu ſont ſans effet, lorſqu'elles ne ſont pas gravées profondément dans le cœur, dès l'âge où elles peuvent pouſſer de profondes racines. Tout dépend, chez les hommes, des premieres notions.

Ce n'eſt pas que l'inſtitution, dans cette Monarchie n'ait penſé à prévenir ce déſordre affreux; il y a ici des réglements à ce ſujet auſſi bons que les nôtres: mais ils ſont ſans effet, parce que l'éducation domeſtique eſt preſque ſans exemple. Ce ſoin des peres & meres, le plus indiſpenſable de tous les ſoins, eſt confié communément à des étrangers.

Les animaux n'abandonnent point leurs petits, juſques à ce qu'ils ſoient en état de ſe conduire par eux-mêmes; il eſt ſurprenant que la raiſon humaine ſoit plus défectueuſe que l'inſtinct des brutes. Ici, un enfant, en naiſſant, eſt banni de la maiſon paternelle; il n'y rentre que lorſque les mœurs ſont formées, & preſque toujours corrompues. Son pere lui eſt auſſi étranger qu'un autre citoyen; il ne ſauroit ni l'aimer ni le reſpecter, car qu'a-t-il fait pour cela? Il lui a donné la vie; mais c'étoit un devoir de ſon état. L'amour filial n'eſt pas une ſuite de l'acte de la création: quand il ſe borne là, c'eſt ſouvent un mal, au lieu d'un bien. La plupart des malheureux qu'on pend ici, ou qu'on roue, maudiſſent l'inſtant de cet acte.

Cet amour nait du ſoin paternel, qui n'eſt autre choſe que celui de l'éducation; il eſt bien moins queſtion de donner à ſes enfants de l'eſprit & de l'agrément que de leur inſpirer de bonne heure le reſpect paternel, ſans lequel aucune ſociété ne ſauroit ſubſiſter.

Il y a dans cette Monarchie deux ſortes d'éducations, celle des maîtres & celle du monde; celle-là choque preſque toutes les idées de celle-ci: de maniere que la premiere devient ordinairement inutile, & en général la ſeconde eſt vicieuſe. Celle du monde

croiſe toutes les maximes de la Religion, ſur laquelle celle des maîtres fonde une foule de devoirs.

L'éducation que l'on reçoit en entrant dans le monde, ſe rapporte tout à ſoi-même; elle conſiſte, non pas à faire de bonnes choſes, mais de grandes choſes. Il ne s'agit pas d'être meilleur que ſes concitoyens, mais de ſe diſtinguer d'eux. Tout ce qui fait du bruit, tout ce qui a un air d'éclat, entre dans l'eſſence de l'éducation françoiſe. Elle n'exige pas de la vertu il lui ſuffit de ſes apparence. Il n'importe pas que les actions ſoient louables, pourvu qu'elles ſoient belles: la juſtice, l'équité, la droiture, la probité, n'eſt pas ce qu'on y cherche, auſſi n'y entrent-elles pour rien. Elle permet tous les vices, pourvu qu'ils ne ſoient pas commis dans la baſſeſſe & l'humiliation; car toutes les maximes roulent ſur ce point principal.

L'effet de cette éducation répond parfaitement à ſa cauſe. L'amour des enfants pour les peres n'étant pas le reſſort du gouvernement domeſtique, il ſe trouve que la ſociété civile eſt compoſée d'étrangers, qui ne ſont unis, ni par le ſang, ni par l'amitié. Rien de plus ordinaire que de voir ici des enfants qui plaident contre leurs peres, qui les attaquent en juſtice, qui obtiennent des ſentences contre eux, qui leur refuſent l'aliment, qui les font empriſonner, & qui les tuent à la fin.

De ce même principe nait l'indifférence qu'on a pour les Magiſtrats, & les hommes vénérables de la nation. Que ſi on mépriſe les Juges & les vieillards, on n'aura point de reſpect pour le Prince qui eſt le pere de la grande famille. Des cinq derniers

Rois, les François en ont aſſaſſiné trois. Ce ſont des monſtres, dit-on; ſans doute, mais des monſtres ſujets de la France. Si ce Gouvernement étoit fondé comme le nôtre ſur l'amour paternel, une telle ſcélérateſſe ne tomberoit jamais ſous les ſens.

Les hommes n'agiſſent point au haſard; leurs vertus comme leurs vices ont une cauſe premiere, & cette cauſe eſt néceſſairement une ſuite de l'éducation.

Les politiques d'Europe prétendent que la nature du Gouvernement François, n'étant pas moulée ſur le plan de l'adminiſtration paternelle, l'éducation générale doit ſuivre une autre route. Il n'y a donc qu'à réfondre ſa conſtitution, ou à s'attendre à tous les vices qui en ſont une ſuite néceſſaire.

A quoi ſervent des loix qui n'empêchent point qu'un fils ne tue ſon pere, & qu'un ſujet n'aſſaſſine ſon Roi? Les ſupplices peuvent bien punir les criminels, & étonner même le crime; mais ils ne corrigeront pas ce vice, parce qu'il eſt dans la choſe même.

LETTRE XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

LA nation Françoiſe ſe conduit par une idole qu'on appelle *le point d'honneur*, dont les traits ſont extrêmement défigurés. Cet honneur n'a point d'autel, & on ne va l'invoquer dans aucun lieu particulier. Ses ſectateurs eux-mêmes ne ſavent

pas où il habite. L'opinion commune eſt, que *le point d'honneur* fait ſa réſidence ordinaire dans le foureau d'une épée. J'ai eu beau faire des recherches ſur ſa nature, je n'ai rien trouvé qui réponde à nos idées.

Les politiques prétendent qu'il doit ſa naiſſance au gouvernement monarchique; mais cela n'eſt guere probable; car de tout temps il y a eu des peuples ſur la terre qui ſe ſont laiſſés gouverner par des Rois, & aucune hiſtoire ne parle *du point d'honneur*.

D'autres diſent qu'il deſcend en droite ligne d'une petite vilaine idole qui fut créée en même-temps que la femme, à laquelle les hommes éleverent ſouvent des autels, & qu'ils foulerent quelquefois aux pieds: que des chevaliers errant armés de pied en cap allerent courir le monde pour certifier, à tous ceux qu'il appartiendroit, que cette petite vilaine idole étoit le plus bel ouvrage de la nature, & offrirent pour garant de leur parole de ſe battre contre tout venant. Si c'eſt là ſon origine, & que cet honneur, comme le diſent les Européens, ſoit la ſource de la puiſſance des États, on peut dire que leur force eſt appuyée ſur un endroit bien foible.

Je crois que le *point d'honneur* eſt d'origine françoiſe, car il eſt capricieux, & ſe conduit par humeur: on peut lui attribuer deux tempéraments, l'un robuſte & l'autre débile. Il eſt ſi fort qu'il réſiſte au canon, & ſi foible que le ſigne d'une petite baguette le fait tomber en défaillance. Il faut auſſi qu'il ait deux cœurs; le premier courageux, & le ſecond timide. Ses ſectateurs ſont ſi braves, que lorſqu'on leur dit qu'ils ont menti, ils ſe battent

tent auſſitôt; & ſi lâches, que ſi on publie d'eux qu'ils n'ont ni eſprit ni capacité, ou qu'ils ſont fols, inſenſés, ou ignorants, ils n'en tirent aucune ſatisfaction. Je le ſoupçonne d'une conſtitution bileuſe & colérique, car toutes ſes actions tendent à la vengeance.

Les rites de l'honneur n'ont rien de commun avec ceux de la Religion du Chriſt; preſque toujours leurs maximes ſont contraires; ce que celle-ci défend, l'autre l'ordonne. Il ne s'accorde pas mieux avec la conſtitution fondamentale; car l'inſtitution défend expreſſément de ſe tuer, excepté pour les beſoins d'état; cependant ſes ſectateurs s'ôtent tous les jours la vie, pour un geſte ou une parole. La même contradiction ſe trouve à l'égard du Prince; car quoiqu'ils regardent comme un devoir d'obéir à ſes volontés, ils ſe font ſouvent un point d'honneur d'y contrevenir.

Les loix de la nature n'ont point d'empire ſur l'honneur; quand il s'agit d'une offenſe, ou qu'il eſt queſtion de s'aller faire tuer à la guerre, le ſang ne peut rien ſur lui. Les pleurs d'une femme, des freres & des enfants ne l'attendriſſent point; l'honneur a prononcé, il faut qu'on parte.

Il étoit impoſſible qu'il n'y eût beaucoup de ſectateurs de l'honneur chez une nation où il y a tant de vices; car la morale de l'honneur s'accorde avec preſque toutes les paſſions humaines. Il permet la galanterie, conſent à la volupté, & ne défend pas la débauche; il ne s'oppoſe pas, non plus, au vol & aux monopoles, pourvu qu'ils ne ſoient pas commis dans la baſſeſſe & l'opprobre.

Un homme d'honneur ici peut me priver de mes biens, ſéduire ma femme, & déshonorer ma fille, ſans perdre ſon caractere : la plupart des gens d'honneur en France ſont des ſcélérats que nous ferions mourir à la Chine ; & il y a fort peu de gens d'une certaine diſtinction dans le Royaume, qui n'aient de l'honneur : heureuſement pour la nation, il n'y a que les premieres claſſes de citoyens qui y ſacrifient ; le tiers état, le petit peuple ne le connoiſſent point, ils ignorent qu'il exiſte.

Quelque dévotion que les François affectent pour l'honneur, l'infamie, ſa rivale naturelle, gagnoit ſi fort du terrein, qu'on crut néceſſaire d'établir un Tribunal, pour maintenir ſes droits, & empêcher qu'elle ne prît entiérement le deſſus. On fit un code & des loix générales pour une choſe qui étant le préjugé particulier de chaque perſonne, ne pouvoit être ſoumiſe à aucun réglement général.

Ce Tribunal s'y eſt ſi bien pris, qu'il a fourni lui-même des armes à l'infamie. Deux faux braves aujourd'hui qui n'ont pas envie de ſe battre, & qui ont fait ſemblant en public de le vouloir, ſont mis entre les mains des gardes, qu'on appelle ici des Maréchaux de France, qui ne les quittent plus qu'ils n'aient donné leur parole d'honneur qu'ils continueront à être lâches. Il eſt ordonné à tout Gentilhomme d'honneur qui a été volé au jeu, de payer la ſomme volée, & de faire honneur à la fripponnerie. Il eſt vrai que depuis peu, il y a un nouveau réglement : un Gentilhomme d'honneur aujourd'hui ne peut gagner au jeu, que juſques à la concurrence de la ſomme portée par l'ordonnance. Un des plus

grands abus du Tribunal eſt d'avoir ſéparé les droits du citoyen, de ceux de l'homme d'honneur, & d'avoir oublié que l'inſtitution fondamentale eſt la baſe ſur laquelle doivent appuyer toutes les juriſdictions.

Un Gentilhomme emprunte ici, d'un côté, mille onces d'argent comme citoyen, & de l'autre, cent taels comme homme d'honneur; il lui ſuffit de déclarer ſon impuiſſance à payer cette ſomme, & que le créancier de cette derniere lui faſſe donner un garde des Maréchaux de France, pour que le premier créancier ne puiſſe pas le pourſuivre: dès ce moment les loix civiles ſont impuiſſantes pour lui.

Voilà ce que je puis te dire au ſujet de l'honneur; cependant comme toutes les autres divinités que les Européens vénerent, ont un temple, & qu'on ne ſait où prendre celle-ci, je pourrois bien t'avoir entretenu dans cette lettre d'une chimere.

LETTRE XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

AVant le point d'honneur, eſt une autre idole qu'on appelle gloire : celle-ci, de même que l'honneur, n'a ni feu ni lieu; on ne va l'invoquer dans aucun temple particulier.

Son origine eſt très-ancienne; les Romains qui avoient volé l'univers lui ſacrifioient beaucoup. Après la deſtruction de leur Empire, cette divinité diſparut, on n'en entendit plus parler. Il s'écoula quin-

ze ſiecles avant que les Européens euſſent de ſes nouvelles : au bout de ce temps-là elle reparut dans le monde. Elle s'annonça par un grand bruit d'armes qui ſe fit entendre ſur la terre ; on prétend que François I. Roi de France, la mit beaucoup à la mode.

Cette divinité (ſi c'en eſt une) doit être maigre, comme un ſquelette, car la plupart de ſes ſectateurs meurent de faim. Son exiſtence eſt dans ſon nom ; quoiqu'elle s'évapore continuellement, elle ne ſe conſume jamais. Elle eſt d'un naturel barbare, aimant l'effroi & l'épouvante ; ſon origine vient en droite ligne de la guerre. Ses ſectateurs ſont des aſſaſſins de profeſſion : des meurtres qu'ils commettent, à ceux qui ſont punis par les loix, il n'y a d'autre différence que la forme : tous les ſcélérats qu'on fait mourir ici ignominieuſement, ſeroient couverts de gloire, ſi au lieu d'avoir ôté la vie d'une maniere, ils avoient tué d'une autre.

Cette divinité eſt généralement plus courue que celle de l'honneur ; preſque toutes les claſſes des citoyens en ſont ſuſceptibles. Le peuple qui ne ſait qu'une choſe, qui ne voit qu'un objet, les oublie ſouvent pour elle ; on le voit quelquefois donner tout ce qu'il a pour ſoutenir ſes droits.

Le ſoldat (qui par-tout eſt peuple) prend les armes, quitte ſon foyer, ſe bat, & meurt pour cette gloire qu'il ne connoît pas, & dont il a ſeulement entendu parler. Ceux-mêmes qui n'ont point d'honneur, ſe ſacrifient à la gloire.

Elle a comme une vertu d'agitation qui guérit de la pareſſe & de la nonchalance. Son nom ſeul rani-

me l'état, & lui donne une nouvelle vie. Dans quelque assoupissement que tombe la nation, on est sûr de la réveiller par ce mot : *François, la gloire vous appelle.*

Cette divinité chimérique est le plus ferme appui de ce Trône: c'est d'elle que le Roi de France tire toute sa splendeur, s'il est vrai qu'il soit splendide.

Pour se donner plus de crédit sur la terre, elle a voulu s'associer avec une autre divinité du Ciel, qu'on appelle la justice, qui est la plus respectable chez les hommes; mais celle-ci n'a point voulu s'unir d'intérêt avec une scélérate qui ne connoît ni foi ni loi, & dont la plupart des vertus sont fondées sur des crimes.

La gloire, comme l'honneur, se fait une morale à sa guise: elle ne défend ni la débauche ni la corruption des mœurs; elle n'est pas incompatible avec les forfaits les plus noirs. Un scélérat qui séduit tant de femmes qu'il peut, qui couvre de honte d'honnêtes familles; un abominable qui commet mille bassesses dans la société civile, peut être un de ses sectateurs; car telle est ici la force du préjugé, qu'un homme peut être à la fois couvert de gloire & d'infamie.

LETTRE XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.*

De Paris.

IL y avoit autrefois en France une cabale de gens robustes qui faisoient profession de médire des

femmes. Les invectives contre ce ſexe leur découloient de la bouche. Ils ne ſe contentoient point de les déchirer par des traits mordants, ils prenoient encore la peine d'écrire contre elles de longues ſatyres: de maniere que, non-ſeulement elles ſe trouvoient inſultées dans leur âge, mais même offenſées dans la poſtérité.

Les femmes naturellement douces, & qui n'aiment point la guerre, employent d'abord la voie de la médiation : elles nommerent des Plénipotentiaires. C'étoit de jeunes Abbés qui s'étoient diſtingués dans les ruelles, en qui le beau ſexe François a toujours eu confiance. Il y eut pluſieurs pourparlers; mais leurs agents ayant trouvé de la réſiſtance, & les hoſtilités continuant toujours de la part des hommes, à la fin elles leverent des troupes, & ſe mirent elles-mêmes en campagne, pour leur donner la chaſſe. Comme elles avoient mis dans leur parti un grand nombre de braves Officiers, & que leur armée avoit à ſa tête d'habiles Généraux, elles remporterent pluſieurs victoires ſur leurs ennemis. Alors il y eut une ſuſpenſion d'armes, & dans peu la paix fut ſignée entre les deux partis. Il fut convenu, qu'on pourroit, comme auparavant, penſer mal des femmes; mais qu'à l'avenir on en diroit du bien. C'eſt depuis ce traité ſans doute, qu'on a inventé ce tas de louanges fades & inſipides, qu'on débite ici continuellement au ſexe, & que le cœur dément.

Après tout, on a pris le bon parti : une nation gaie, vive, & enjouée, qui chambre enſemble, ne devroit pas être de mauvaiſe humeur contre un ſexe qu'elle rencontre à chaque pas. Aujourd'hui les

Auteurs un peu polis ne les invectivent plus dans leurs ouvrages. Au contraire ceux qui aſpirent à la réputation d'écrivains délicats, reſpectent juſques à leurs défauts, & donnent une tournure avantageuſe à leurs imperfections. Il reſte bien encore quelques médiſants des femmes, mais on les regarde comme des miſantropes ou des gens inquiets, & on les bannit des cercles polis.

Afin de prévenir une nouvelle guerre civile, & empêcher l'armée ennemie de ſe former de nouveau, on a établi un acte de conformité : lorſqu'on découvre quelque faux orthodoxe en femmes, on lui fait faire ſon abjuration publique dans ces termes. *Je crois aux femmes, à leur mérite, à leur eſprit, à leurs agréments; je proteſte que je ſerai toute ma vie leur très-humble admirateur ; que je les défendrai en tout & par-tout, juſques à extinction de voix naturelle*, &c. On prétend que cette formule tire ſon origine d'un fameux défenſeur du beau ſexe Européen, appellé Dom Quichote.

Les François ſont avares ou trop généreux : lorſqu'ils accordent, ils accordent preſque toujours plus qu'il ne faut. On dit, & l'on écrit communément aujourd'hui en France que les femmes forment le caractere des hommes. N'en déplaiſe à l'acte de conformité, je crois qu'on prend ici l'effet pour la cauſe. Il faudroit pour cela que les femmes euſſent un caractere elles-mêmes. Je me garderois bien de débiter la morale ſuivante en Europe ; car je ſerois mis au banc du ſexe.

Je crois que les vertus des femmes ne ſont que des caracteres ajoutés ; que rien ne leur appartient, pas

même leurs vices; je penſe que leurs qualités ſont un capital qu'elles ont emprunté des hommes, dont elles leur paient tous les jours l'intérêt en agrémens, & qu'elles leur rendent en détail ce qu'elles ont reçu d'eux en gros.

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Kie-tou-na, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

NOus nous aſſemblons toujours comme ſi tu étois au milieu de notre ſociété, quoiqu'il n'y ait aucun de nous qui ne s'apperçoive que tu y manques.

Nos entretiens roulent ordinairement ſur la morale des Gouvernements civils. Hier il fut mis en queſtion, ſi les ſociétés pouvoient ſubſiſter par elles-mêmes, indépendemment de la vertu, & ſe perpétuer par la ſeule force de l'ordre.

Cette diſpute nous mena ſi loin que pluſieurs de nos Mandarins commencerent à douter de cette vertu.

Ils dirent que pluſieurs peuples ſur la terre avoient établi de bons gouvernements ſans la connoître: là-deſſus quelques-uns conclurent que ce qu'on appelle ainſi, n'eſt qu'un nom; ou pour me ſervir de leur expreſſion, un certain arrangement de cauſes ſecondes qui s'accordent avec les premieres.

Pour moi, je ne puis croire que le monde ſe conduiſe ainſi au haſard: inſtruis-nous ſi cette vertu eſt établie dans les climats où tu habites; & ſi on peut

s'en paſſer dans quelque ſociété que ce ſoit; car ſi elle exiſte, & qu'elle ſoit quelque choſe chez les hommes, elle doit ſe trouver en Europe, comme en Aſie.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE ne doute point que quelques-uns de nos Mandarins n'aient pouſſé le ſophiſme, juſques à douter de cette vertu, qui eſt l'ame du monde & le lien de la ſociété univerſelle; ce déſordre de l'imagination arrive preſque toujours, quand on laiſſe flotter ſon eſprit au gré des raiſonnements. Il faut établir des principes, & s'y attacher inviolablement.

L'union des hommes eſt l'ouvrage de la ſageſſe, dont l'eſſence eſt la vertu.

Une ſociété civile, qui n'auroit pour baſe qu'un certain arrangement de cauſes ſecondes, périroit avec elles: l'ordre ſeul privé de tout autre ſentiment ne ſuffiroit point, il laiſſeroit un vuide qui ſeroit rempli par la diſcorde & par la diviſion: ainſi il arriveroit ſouvent que l'ordre ſeroit un déſordre.

Il y a donc quelque choſe de plus qui nous attache à nos devoirs, & que nous ſentons intérieurement lorſque nous les rempliſſons.

Cette vertu, lorſqu'elle eſt rélative à l'Être divin, c'eſt l'amour de Dieu; quand elle eſt directe à la ſociété dont on eſt membre; c'eſt l'amour de la patrie.

Toutes les ſociétés qui ſe ſont formées ſur la terre *l'ont priſe pour modele.*

Les Européens qui la pratiquent le moins, l'ont établie dans tous leurs gouvernements : c'eſt un hommage qu'ils lui rendent.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de ſi grand dans l'univers, ni de plus digne de l'admiration des hommes, que le droit des gens des nations de la république du monde Chrétien.

Je vais t'en donner ici le ſpectacle, & te faire promener dans tous les appartements des vertus civiles de ces peuples; je ne dis point de celles qu'ils pratiquent; mais de celles dont ils ſe ſont impoſé la loi : droit que nous connoiſſons peu ; parce que n'ayant aucune communication avec aucun peuple de la terre, nos loix ne ſont relatives qu'à nous-mêmes.

Dans le droit des gens de l'Europe, les nations ſont perſonifiées : elles deviennent des hommes qui ſe doivent des égards mutuels. Un homme ne doit pas faire du mal à un autre par la raiſon qu'il ne voudroit pas qu'il lui en fût fait à lui-même : ce principe d'équité qui les contient tous eſt la baſe du droit des gens des nations.

Il y a trois ſortes de gouvernements en Europe. Un peuple ſe conduit par lui-même, fait des loix ; toutes les claſſes ont part à l'adminiſtration. Cela s'appelle un État démocratique. Il ſe laiſſe gouverner par un Sénat : alors c'eſt un gouvernement ariſtocratique; où il confie le pouvoir à un ſeul homme : ce qui revient à notre maniere d'adminiſtration.

Ces trois gouvernements ont des loix, qui, en faiſant le bonheur des particuliers, concourent à l'avantage du public.

Chaque ſociété a des obligations ainſi que des devoirs à remplir, & ce droit les regle.

Les devoirs des Souverains à l'égard des peuples y ſont marqués, ainſi que les obligations des peuples envers les Souverains.

Il y a des Rois qui le ſont en naiſſant; d'autres que les peuples ſont : à ceux-là, la Couronne eſt héréditaire : celle de ceux-ci, appartient au peuple qui la diſpenſe : mais cette diſtinction ne change rien au privilege du Trône, & aux droits des citoyens.

Le Souverain trouve ſon bonheur dans la félicité de ſon peuple, & le peuple ſa félicité dans le bonheur du Souverain. Ce ſont deux droits qui ne peuvent point être ſéparés, ſans cauſer une léſion chez le Prince & les ſujets.

L'agriculture entre dans ſon plan, ou pour mieux dire en eſt la baſe; parce que c'eſt d'elle que les peuples tirent leur ſubſiſtance, & que tout principe de grandeur eſt dans l'exiſtence. Il établit des loix par leſquelles il accorde des récompenſes à ceux qui, par un travail aſſidu & induſtrieux, en tirent plus de reſſources.

Le commerce en eſt une ſuite : auſſi a-t-il la même attention pour faire des réglements qui, en le protégeant, contribuent à en augmenter les branches.

Il établit la monnoie qui eſt un ſigne repréſentatif des valeurs, dont la circulation répand par-tout la fertilité & l'abondance; inſtitution très-ſage, ſi ſon principe n'eut pas d'abord été corrompu.

Mais ce n'eſt là en quelque façon que la méchanique de la ſociété : il y a un but auquel tous les hommes aſpirent, qui eſt la félicité. Celle-ci ne conſiſte pas dans les aiſes & les commodités de la vie. Il y a des peuples fort riches, qui ſont très-malheureux : cette félicité eſt dans la liberté politique & le ſavoir.

Les ténebres de l'eſprit rendent l'homme inférieur à lui-même, & la ſervitude met ſa condition au niveau de celle des bêtes. Le droit des gens d'Europe établit les connoiſſances, & corrige les maximes pernicieuſes du deſpotiſme, qui pourroient faire de chaque nation une ſociété d'eſclaves.

Néanmoins ce n'eſt pas encore là le véritable bonheur qui ne conſiſte que dans la pratique de la vertu; & cette vertu eſt recommandée par le droit des gens, ou pour mieux dire, eſt le droit des gens lui-même.

La Religion en eſt le fondement; c'eſt elle qui conduit ſes pas, & qui guide toutes ſes démarches.

La juſtice eſt ſon plus ferme appui; car là où le citoyen n'eſt pas en ſûreté, & où on peut lui ravir ſon bien & ſon honneur, il n'y a plus de droit de gens.

Cette juſtice conſiſte dans de bonnes loix, & dans des peines tirées de la nature des crimes, & pour que tout arbitrage finiſſe, il faut que ces peines ſoient écrites.

Le droit des gens apprend aux Européens qu'il ne ſuffit pas de ſe rendre puiſſant au-dedans, mais qu'il faut encore ſe fortifier au-dehors: car ſi chaque peuple doit être en garde ſur lui-même, il faut qu'il le ſoit encore davantage contre les étrangers.

Il établit la police, d'où nait l'ordre & la ſubordination, qui augmente la force des États, en multipliant le nombre des citoyens par tout ce qui favoriſe les mariages.

La gloire entre auſſi dans ſon plan: ce n'eſt qu'une ombre; mais cette ombre donne de l'état aux corps. Le droit des nations apprend à ſe procurer cette gloire, parce qu'on ne l'a pas plutôt acquiſe qu'on eſt recherché de tous les peuples, qui préferent tou-

jours un allié pauvre qui a de la réputation, à celui qui ſans gloire jouit des grandes richeſſes.

Ce droit n'apprend pas ſeulement aux grandes nations à ſe gouverner; mais même aux petits peuples à ſe conduire. Il leur enſeigne les moyens de ſe faire protéger des grands corps politiques ſans expoſer leur ſouveraineté. Il a imaginé pour cela les ceſſions purement volontaires, les hommages, & les tributs; qui, ſans rien diminuer de leur pouvoir, les garantiſſent des attaques d'un puiſſant ennemi.

Comme toutes les nations ne ſont pas fixes, & qu'il y a des tranſmigrations néceſſaires d'un pays à un autre; le droit des gens apprend aux Européens à s'établir légitimement dans de nouvelles contrées, ſoit qu'elles ſoient ſans poſſeſſeurs, ou qu'elles ſoient déja habitées; ce qui eſt un grand point du droit des gens des nations: mais le plus conſidérable eſt celui qui apprend à chaque peuple les devoirs qu'ils ont à remplir envers leur patrie, & les obligations auſquelles ils doivent ſatisfaire, comme ſujets d'une ſociété d'où ils tirent leur exiſtence, & à laquelle ils doivent leur ſûreté.

Les États ont des propriétés. Ce droit enſeigne aux nations comment elles les doivent poſſéder, & aux ſujets la maniere d'en jouir.

L'aliénation de ſes biens eſt encore de ſon reſſort. Il regle dans quel cas une nation peut les vendre, ou les aliéner légitimement, ſans bleſſer le droit du public, ou celui des particuliers.

La poſſeſſion des lacs, des fleuves & des rivieres, ſur leſquelles nous n'avons rien d'écrit à la Chine, parce que perſonne ne nous les diſpute, forme en Europe une partie du droit des gens. Il établit à qui

ils appartiennent légitimement, & ce n'eſt pas une des moindres prérogatives des peuples.

La mer forme un grand point. Il eſt décidé quelles ſont les nations qui doivent pêcher, & celles qui doivent naviguer; ce qu'on peut regarder comme le droit écrit de l'Océan de l'Europe.

LETTRE XXV.

Au Même.

LEs nations, en qualité de membres de la ſociété univerſelle, ont entre elles des devoirs & des obligations à remplir; elles doivent ſe ſecourir mutuellement comme étant les parties d'un corps, dont l'objet eſt de concourir au bien général. Ces devoirs, & ces obligations ſont marquées dans ce droit ainſi que leurs limites.

Les particuliers de chaque ſociété ont des dignités, des honneurs, & des diſtinctions; mais comme elles pourroient prendre les unes ſur les autres, & par là acquérir la ſupériorité, le droit les regle, en établiſſant des preſſéances. Les nations ſont indépendantes les unes des autres, & c'eſt dans cette indépendance que conſiſte leur ſûreté; mais comme cette indépendance pourroit dégénérer en un deſpotiſme général, le droit des gens des nations établit des bornes.

Il y a un génie général dans les nations qui dirige les actions publiques, & les rend plus, ou moins capables de s'agrandir; mais comme certaines pourroient prendre trop d'avantages ſur d'autres, le droit des gens y remédie en établiſſant des loix par leſquelles tous les peuples ſont invités à acquérir à peu

près les mêmes connoiſſances : c'eſt à cauſe de cela que, dans tous les gouvernements, on voit l'émulation pour le ſavoir, marcher quaſi d'un pas égal.

Comme il eſt néceſſaire que les différents peuples qui ont des intérêts généraux ſe communiquent; il faut régler ce qui eſt dû aux étrangers, & c'eſt ce qui eſt établi par ce droit.

Il y a des nations qui ont des prérogatives ſur d'autres : s'il n'y avoit point de regles pour ſavoir juſques à quel point elles doivent aller, elles dégénéreroient bientôt en tyrannie, & la République générale ſeroit auſſitôt aſſervie; c'eſt ce que ce droit des gens prévient.

Cependant il y a des uſurpations & des dépendances forcées; car le droit des gens ne peut pas prévenir tout; mais s'il n'eſt pas en ſon pouvoir d'empêcher la violence & la vexation, il empêche du moins que la vexation n'arrive à un certain point : ce qui eſt un droit des gens.

Les nations s'uniſſent & ſe lient enſemble par des traités; ces traités ſont inviolables par leur nature; mais non pas indiſſolubles; ce même droit les forme & les détruit, quand les raiſons qui les avoient fait établir ne ſubſiſtent plus; mais comme il eſt dans la prudence humaine de ſe précautionner par des garanties, ſouvent il ordonne de prendre des ſûretés pour leur obſervation.

LETTRE XXVI.

Au Même.

MAis c'eſt particuliérement à la guerre qu'eſt le triomphe du droit des gens des nations. Il y en a de pluſieurs eſpeces, & c'eſt ſon affaire d'être l'arbitre de toutes. C'eſt lui qui en ordonne la forme, & la déclaration, il diſtingue entre tous les ennemis le droit de chaque ennemi, & regle entre les alliés & les auxiliaires la forme ainſi que la durée des ſubſides.

Il permet qu'on ſoit neutre au milieu du feu, des ſieges, & des batailles.

Ce droit va plus loin, il établit la foi entre les ennemis, & fait qu'on ſe doit tout, dans le temps qu'on croit ne ſe devoir rien.

Dans le cas d'une guerre injuſte, il établit que le Prince qui la ſuſcite, ſe rend coupable lui ſeul de tous les maux qu'elle cauſe, & met ſur ſon compte les uſurpations, les tyrannies, les violences, & toutes les vexations qui en ſont une ſuite néceſſaire.

Il regle le droit des conquêtes, & donne des loix, pour que le vaincu rentre dans ſes droits au moment même qu'il les abandonne.

Il répare les déprédations que la licence des armes cauſe, & il ordonne que les États & les poſſeſſions de l'ennemi qu'il avoit perdu & qu'il acquiert de nouveau, lui ſoient rendus dans le même État où ils étoient auparavant.

Il ſtatue ſur les priſonniers de guerre, établit leur rançon, ou regle leur échange.

Il ordonne la paix, & fait voir l'avantage qu'il y a de l'entretenir, & établit que les conventions ſur la tranquillité publique doivent être ſacrées, & il preſcrit des loix pour leur exécution.

Si des cas particuliers obligent à les rompre; il regle les cérémonies, & les ménagements qu'il faut obſerver dans cette rupture, mais ce même droit des gens des nations, qui devroit être la ſource de tous les biens en Europe, eſt la cauſe de la plupart des maux, car les Européens abuſent de tout, de la vertu même : auſſi je ne t'ai pas donné ce droit pour une réalité, mais comme une figure qui repréſente une choſe qui n'exiſte point.

LETTRE XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-touna, *à Pékin.*

De Paris.

ON dit que le Gouvernement François eſt tombé en quenouille; cela veut dire, eſt dirigé par une femme. Les plaiſants de Paris diſent à ce ſujet que les affaires d'État ſont en mouches & en rubans, & les expéditions militaires en cornettes. Ils ajoutent qu'il y a cinq ou ſix jours dans le mois, où les expeditions ſont menées d'une maniere extraordinaire, à cauſe d'une maladie ordinaire qui attaque celle qui gouverne, & que cette indiſpoſition rend alors ſa Monarchie malade

A la Chine nous ne connoiſſons point le Gouvernement en quenouille : ce n'eſt pas que nos Empereurs n'aient des foibleſſes; ils ſont hommes : mais l'admi-

niſtration n'a rien à démêler avec le lit du Prince ſes devoirs ne ſont jamais confondus avec ſes plaiſirs. Si quelqu'une de ſes eſclaves acquiert de l'aſcendant ſur lui; c'eſt un empire domeſtique, & non point un empire deſpotique. Sa domination ne paſſe pas la chambre où ſes charmes exercent un pouvoir abſolu. Dans ce tête à tête elle peut tout, hors de là elle ne peut rien. Les affaires d'état n'en ſouffrent point, parce qu'elles n'ont rien de commun avec l'amour du Monarque. Le Prince peut être foible, ſans que l'Empire ceſſe d'être fort. Perſonne n'obéiroit au Souverain, ſi on s'appercevoit que ſes décrets émanent d'une eſclave. Il eſt aſſez humiliant pour les hommes d'obéir à un homme, ſans y ajouter encore les caprices d'une femme.

LETTRE XXVIII.

Cham-pi-pi, *au même.*

De Paris.

LA Chine attend de moi l'hiſtoire de l'Europe : il faudroit pour cela que l'Europe eût une hiſtoire. La conſtitution de la plupart des gouvernements défend qu'il y ait des annales fideles: le dogme chez les Chrétiens eſt trop près des Princes, & les Princes trop près de la religion, pour avoir des écrivains exacts.

Ce qu'on lit ſous ce titre, n'eſt qu'une rapſodie d'idées qui ſe croiſent & ſe contrediſent mutuellement. J'ai ramaſſé environ cent hiſtoriens différents ſur cette partie de l'univers; ce ſont autant d'impoſteurs.

Il y a deux puiſſances chez les Chrétiens, qui s'oppoſent à l'exactitude des faits, la ſpirituelle & la temporelle. La premiere défend aux hiſtoriens de dire la

vérité, & la ſeconde leur permet ſeulement de publier le menſonge. Tout ſeroit perdu dans l'une, ſi l'on ôtoit le voile qui la couvre; & l'autre auroit honte, ſi on lui arrachoit le maſque qui la cache.

Il y a néanmoins une mappe-monde, un cahos d'hiſtoires Européennes. C'eſt celui-ci dont je tâche, depuis mon ſéjour ici, à deviner le chiffre; je cherche à découvrir l'origine des faits. Dans cette multiplicité d'événements, vrais, faux, chimériques ou ſuppoſés, mon travail eſt d'en ſéparer l'impoſture : j'écarte à droite & à gauche, je tâche de me frayer un chemin à la vérité au travers d'une mer de menſonges.

Quand j'ai trouvé une piece bien conſtatée & d'une bonne architecture, je la mets à part & continue enſuite mes recherches. Je ramaſſe, pour ainſi dire, les matériaux de l'Europe, pour en préſenter l'édifice à ma patrie.

Je t'en adreſſerai le plan : tu ne le recevras pas tout d'une piece; je te ferai paſſer par lambeaux, pour ne pas faire un livre d'une lettre. Je ne l'habillerai point à la Chinoiſe, je lui laiſſerai ſon ajuſtement Européen.

LETTRE XXIX.

Le Madarin Sin-ho-ei, *au Madarin* Cham-pi-pi, *à Paris*

De Lyon.

J'Arrivai à Lyon le cinquieme jour de mon départ de Paris, je fis le voyage dans une voiture qu'on appelle la diligence. C'eſt une commodité publique très-incommode. On marche nuit & jour, on n'a le temps,

ni de manger, ni de repoſer. Les étrangers dévancent les chevaux; ils arrivent avant la diligence.

Le plus tuant de cette voiture, eſt l'obligation indiſpenſable où l'on ſe trouve d'entendre les ſots raiſonnements de ceux qui la compoſent. Il y a toujours là un mauvais plaiſant qui ſe charge de la joie des autres, & dont l'emploi eſt de faire rire la compagnie. Le malheur eſt que ſes pointes d'eſprit ſont trop foibles, & les cahotages trop forts pour pouvoir dormir.

On dit que la Ville de Lyon eſt la ſœur cadette de Paris. Si cela eſt, elles ne ſont pas de même lit; c'eſt une batarde qui n'a ni le brillant, ni la nobleſſe de ſon ainée; elle eſt devenue roturiere par le commerce, elle tient aujourd'hui boutique d'étoffes & de rubans.

En entrant dans cette Ville, on ſent les chaînes & les trâmes: les bouts de ſoie ſortent de toutes parts.

Le peuple de Lyon eſt d'un degré plus ſtupide que celui de Paris, & de deux degrés moins bon. Il ſe révolte contre ſes Mandarins ou Magiſtrats; & lorſqu'il a pris les armes, il ne les met bas qu'après qu'on a ſigné avec lui une capitulation. Il a des charretées de taffetas qu'il fait valoir le fuſil ſur l'épaule: la guerre commence toujours par le prix de la main-d'œuvre.

En général ce peuple eſt machine; ſon génie ſe démonte comme un métier à bas: chaque piece tient à une méchanique. Ses connoiſſances les plus étendues ſe réduiſent au calcul: ſa religion eſt l'intérêt, & ſon Dieu eſt l'argent.

Le Lyonois a deux natures; l'une ſtupide, épaiſſe & idiote; l'autre éclairée, fine, & déliée. Il eſt *extrêmement* borné dans le commerce de la ſociété;

mais c'eſt un aigle dans celui qui conduit à gagner de l'argent. Il emploie pour cela tous les moyens que ſon avidité naturelle peut lui ſuggérer.

LETTRE XXX.

Kie-tou-na *à* Cham-pi-pi.

De Pékin.

LEs Mathématiciens Européens qui ſont ici à notre Cour, nous parlent ſouvent d'une ſcience Européenne, qu'on appelle politique; ils prétendent qu'elle l'eſt par excellence, & la regardent comme la baſe des gouvernements.

Cette définition me ſurprend; car j'avois toujours cru que les mœurs & les loix ſuffiſoient pour ſoutenir les Empires; & qu'il ne falloit que conſerver les unes, & empêcher que les autres ne ſe corrompiſſent pour perpétuer la république. Puiſque tu es dans le pays où cette ſcience a pris naiſſance, expliques-moi ce qu'elle eſt, & en quoi conſiſte ſon dogme & ſes principes.

Plus je réfléchis aux reſſorts qui font mouvoir les différentes ſociétés du monde, & plus je les trouve compliquées. Si cette politique eſt abſolument néceſſaire aux États Européens, & que ſans elle ils ne puiſſent exiſter, j'avoue qu'il eſt ſurprenant que notre gouvernement ait pu ſubſiſter, pendant plus de quatre mille ans, ſans une ſcience qui ſoutient le ſyſtême des Princes Chrétiens.

LETTRE XXXI.

Cham-pi-pi *à* Kie-tou-na.

De Paris.

HIer au matin, comme je m'habillois, j'entendis un grand bruit dans la rue, comme celui qui eſt cauſé par un concours de peuple. Je demandai à mon hôte ce que c'étoit: il m'apprit que c'étoit le Roi qui arrivoit à Paris. Je lui demandai ſi c'étoit le Roi des Indes ou du Japon; & il me répondit que c'étoit le Roi de France.

— On montre ici aux étrangers un vaſte Palais, qu'on appelle *le Louvre*, qui pourroit contenir pluſieurs Rois, mais qui n'en contient aucun. Celui de France ne fait point ſon ſéjour au milieu de ſes peuples, il habite dans les forêts de Verſailles, où il vit avec les cerfs, les biches, & les daims. Il ne croiſe Paris, que pour courir après une compagnie de perdrix qui s'eſt échappée dans la plaine de Saint-Denis; & s'il y vient exprès, c'eſt pour voir l'opéra, ou aſſiſter au ſpectacle des marionettes.

La grande famille de l'État eſt ſéparée; le pere vit d'un côté, & les enfants de l'autre. Tu ne ſaurois croire combien cet arrangement lui épargne de peines & de ſoins. S'il vivoit à Paris, il ſeroit continuellement obſédé par ſes ſujets; l'un lui demanderoit juſtice, l'autre ſe plaindroit d'un tort qui lui a été fait; celui-ci propoſeroit la réforme d'un abus, celui-là l'informeroit de la mauvaiſe adminiſtration: & ſon ſéjour à Verſailles le dégage de ces embarras, & il n'eſt pas obligé de ſavoir ce qu'il lui importeroit le plus de ne pas ignorer.

Les Mandarins Miniſtres ſeroient perdus; car on ſeroit à portée d'avertir le Monarque que tout eſt vendu à l'intrigue & à la faveur : au lieu que, par ſon éloignement, la choſe reſte enſevelie dans un profond oubli : c'eſt un ſecret d'État qu'on ne lui réleve point.

On a beau prendre la poſte pour courir après le Roi, on ne l'atteint jamais. Tout eſt réglé à Verſailles, pour qu'il n'y ait aucune communication entre lui & ſes peuples.

Un ſujet vient-il pour ſe plaindre d'une injuſtice qu'on lui a fait ? *Le Roi n'y eſt point, il vient de partir pour la chaſſe.* Revient-il une ſeconde fois ? *Il y a ce jour-là grand conſeil.* Ne perd-il pas patience ? Fait-il encore le voyage ? Il eſt impoſſible de parler à S. M. *car un courier extraordinaire vient d'arriver de l'armée.* Et ce petit manege dure juſques à ce qu'à la fin ennuyé de tant de courſes, il ſe deſiſte de ſes prétentions.

„ Il n'en peut plus,“ diſoit dernièrement le premier commis d'un Mandarin Miniſtre, en parlant d'un particulier qui avoit contre lui pluſieurs griefs dont il vouloit ſe plaindre au Roi ; „ il eſt preſ- „ qu'éreinté ; voilà dix voyages qu'il fait de ſuite „ à Verſailles inutilement : je l'ai recommandé pour „ que vingt autres ne réuſſiſſent pas mieux. “

Il y a tel François qui n'a jamais vu la face de ſon Souverain ; il a ſeulement oui dire qu'il y a un Roi de France.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cata-yu-ſe, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

DEpuis ton départ, il eſt arrivé un événement qui n'a point d'exemple dans notre Empire. Tu ſais qu'à la Chine les loix du mariage ſont inviolables. Un citoyen, qui jouit d'un eſclave à tître d'épouſe, eſt ſûr que perſonne ne troublera ſa poſſeſſion. Le Prince qui peut tout ſur ſes ſujets, ne peut point leur enlever leurs femmes. Cette religion incorruptible de l'hymen eſt admirable, pour entretenir l'ordre domeſtique & civil. Cependant un Mandarin de la premiere claſſe, qui vouloit avancer ſa fortune avec celle d'une jolie femme de ſa connoiſſance, forma le projet d'enfraindre cette loi, en la préſentant à la Cour. L'Empereur eſt ſage, mais il eſt homme : il la vit, ſe décida, & la déclara ſon eſclave favorite. Le mari ſe voyant privé de ſa femme, & ſachant qu'elle lui avoit été enlevée par le Prince, lui adreſſa le mémoire ſuivant. Je te l'envoie, pour que tu le faſſes traduire en langue Européenne; afin que, s'il ſe trouvoit quelque Prince Chrétien qui fut dans le même cas, il pût lui ſervir d'exemple.

MÉMOIRE.

*De*** Citoyen de Pékin, portant plainte contre notre ſublime Empereur, qui m'a enlevé ma femme,*

femme, avec laquelle il couche toutes les nuits, quoiqu'elle m'appartienne & ſoit ma chair, & mes os. Je dis dans ce Mémoire que, s'il ne me la rend pas, je ſuis en droit de le regarder comme un tyran, & d'exciter une révolution dans l'Empire, pour le renverſer du Trône, comme indigne de l'occuper; & autres choſes que je dis, qu'il lira lui-même dans ce Mémoire.

„ Magnifique Empereur, Firmament du monde, „ la plus grande de toutes les Étoiles qui ſoient at- „ tachées au Ciel; Soleil: d'où vient que ta ſageſſe, „ qui égale celle de Dieu, & qui juſques ici ne s'eſt „ jamais démentie, vient de changer ſon cours?

„ J'avois une femme légitime, que j'avois épou- „ ſée en préſence du Mandarin qui préſide à nos hy- „ ménens, & tu viens de me la ravir. Non-ſeulement „ tu me prives de mes plaiſirs nocturnes, & de la „ jouiſſance d'une femme que j'aimois tendrement, „ mais encore d'avoir des héritiers: car j'ai ſix groſ- „ ſes vaches qui me fourniſſent tous les jours beau- „ coup de lait; quatre grandes meſures de terre pro- „ pres à cueillir du ris; deux cents pieds d'orangers, „ cent arbres fruitiers; & un grand vivier où l'on „ pêche les plus belles carpes de l'Empire. Mais ce „ qu'il y a de plus ſenſible pour moi, ce ſont les „ railleries que j'eſſuie de mes compatriotes, qui ſe „ moquent de moi tous les jours, en me diſant d'un „ ton ironique: Je te félicite de ton alliance avec „ la maiſon Impériale. Quelques effrontés me deman- „ dent, pour me faire enrager, ſi ma femme accou- „ chera bientôt. D'autres impertinents me diſent en „ plaiſantant, quel plaiſir d'avoir des enfants qui „ coûtent ſi peu de façon! Il n'y en a aucun qui ne

„ me rit au nez, & ne me regarde comme un ſot.
„ Je ne ſais, ſublime Empereur, ce qui peut
„ avoir décidé ton goût pour ma femme. Elle eſt jo-
„ lie, à la vérité; mais elle n'eſt pas des plus ra-
„ goûtantes; & ſi je n'étois pas ſon mari, je ſerois
„ charmé que tu m'en euſſes débarraſſé. Elle a une
„ vilaine maladie, qu'avant ſon mariage elle ſeule
„ ſavoit, & que maintenant toi, elle, & moi ſavons.
„ Faut-il te parler ſans déguiſement, Grand Prin-
„ ce? Elle piſſe au lit toutes les nuits. J'étois obligé
„ d'employer tous les matins deux eſclaves, pour
„ laver les draps, & brûler des parfums dans ma
„ chambre.
„ D'ailleurs il faut que je te prévienne, Soleil du
„ monde, que c'eſt une femme très-ruſée. Elle t'a-
„ gaſſera d'abord par des petits riens; jouera la co-
„ médie, chantera, danſera, te fera de petits contes
„ amuſants, te divertira par des aventures de Pékin,
„ dont elle ſera la premiere inſtruite; te perſuadera
„ qu'elle aime ta perſonne préférablement à ta Cou-
„ ronne; étudiera ton tempérament, ton humeur,
„ ton caractere; cherchera à découvrir l'endroit par
„ où tu es le plus foible; & quand elle aura fait cette
„ découverte tu ne feras plus Empereur; elle ſeule
„ regnera dans l'Empire; tu deviendras l'eſclave de
„ ton eſclave; elle diſpoſera de tout en Maîtreſſe
„ abſolue; elle occupera ton Trône, & regnera en
„ ta place; elle diſpoſera à ſon gré des premieres char-
„ ges de l'État; vendra tous les emplois; & fera de
„ l'argent de tes propres graces; accumulera des tré-
„ ſors immenſes, qu'elle détournera de la circulation
„ générale; t'obligera d'exiler tes plus habiles Miniſ-
„ tres, en ſubſtituera d'autres à leurs places, qui n'en-
„ tendront rien aux affaires; elle dépouillera les an-

„ ciennes familles de l'État des premieres dignités
„ dont elles étoient en poſſeſſion de temps immémo-
„ rial, pour en revêtir des hommes d'une naiſſance
„ obſcure: en un mot, elle portera par-tout le trouble
„ & la confuſion. Car je connois ma femme; elle a
„ beaucoup d'ambition, quoiqu'elle ait peu de génie.
„ Elle ne pouvoit pas gouverner ma maiſon; juges
„ comme elle gouvernera ton Empire!

„ Que ſi tu ne te rends à ces raiſons, j'en ai en-
„ core de plus fortes à t'alléguer. Tu es le Lieute-
„ nant de Dieu ſur la terre; ſois donc juſte comme
„ lui; & ſi tu ne veux pas être juſte, ſois du moins
„ éclairé ſur tes intérêts. C'eſt de la vertu que dé-
„ pend non-ſeulement ta puiſſance, mais même ta
„ sûreté. Si la ſageſſe de Dieu pouvoit ſe démentir
„ un ſeul inſtant, le ciel & la terre ſeroient d'a-
„ bord détruit : l'univers rentreroit dans le néant
„ d'où il eſt ſorti. Un Monarque, qui ſe manque à
„ lui-même, fournit des moyens à ſon peuple de lui
„ manquer; car s'il n'eſt pas vertueux, de quel droit
„ peut-il prétendre que ſes ſujets le ſoient? Et s'ils
„ ne le ſont pas, quels riſques ne court-il pas? Tous
„ les Empereurs & les Rois que les révolutions ont
„ précipités du Trône, n'en ont été renverſés, que
„ parce que ce lien étoit rompu. L'exemple du
„ Prince eſt une maladie, dont la contagion ſe ré-
„ pand par-tout : ceux même qui ont de la vertu,
„ en ſont bientôt corrompus.

„ Si tu te crois en droit d'enlever la femme d'au-
„ trui, les Mandarins ſe croiront fondés à ſuivre
„ ton exemple; & quelles injuſtices ne ſe commet-
„ tront pas alors dans l'Empire! Le peuple n'aura
„ plus de protecteur, car la ſageſſe du Prince qui
„ lui en ſervoit, eſt corrompue.

„ La ſubordination entre le Monarque & le ſu-
„ jet, eſt une ſuite de ſa vertu : lorſque cette vertu
„ n'exiſte plus, il n'y a plus de ſubordination. Alors
„ l'animal féroce étant déchaîné peut dévorer le
„ Prince. J'ai cherché dans les loix de l'État, pour
„ me pourvoir contre toi par la voie de la juſtice
„ ordinaire, mais je n'en ai trouvé aucune qui pro-
„ tegeât les citoyens en pareil cas. Sans doute que
„ nos premiers légiſlateurs regarderent le crime com-
„ me ſi abominable dans la Majeſté, qu'ils crurent
„ qu'aucun Souverain de la Chine n'en ſeroit jamais
„ atteint. Mais ſi la légiſlation t'a mis à couvert
„ de mes pourſuites, elle ne te garantira point de
„ mon reſſentiment. La vie du Prince eſt au pou-
„ voir du dernier ſujet qui ne craint point la mort.
„ Celle-ci eſt même un remede à ſes peines.

„ Si tu ne me rends ma femme après la lecture du
„ préſent mémoire, je te déclare ici que je recuſe
„ ton autorité, & que je me regarde comme relevé
„ du ſerment de fidélité que je t'ai fait comme ſujet.

„ J'aſſemblerai auprès de moi le plus de mécontents
„ que je pourrai trouver ; & j'irai crier par tout l'Em-
„ pire ; ô peuple Chinois, l'Empereur qui nous gou-
„ verne eſt un tyran ! Il m'a enlevé ma femme dont
„ il jouit publiquement ; je vous conjure, par Con-
„ fucius lui-même, qui n'a jamais prétendu que les
„ peuples de ſa ſecte fuſſent expoſés à cette infamie,
„ de m'aider à m'en faire raiſon. Et s'ils ſont ſourds
„ à ma voix, ne crois pas pour cela être exempt de
„ la punition que mérite ton crime. Du moins
„ crains tout de la part d'un ſujet dont l'amour &
„ le déſeſpoir arment le bras. &c. “

L'Empereur fut frappé de ce mémoire, comme d'un

coup de foudre : une clarté nouvelle ſe répandit à l'inſtant ſur ſon eſprit. Ce ſtyle ſéditieux, bien loin de ne faire trouver dans ſon auteur qu'un ſujet rebelle, ne lui fit voir que le Prince coupable. Il ordonna ſur le champ qu'on lui rendît ſa femme, & exila dans une Province éloignée le Mandarin qui la lui avoit préſentée.

Le ſujet revenu à lui-même, reconnut ſa témérité Il alla ſe jetter aux pieds de l'Empereur, & ſe déclarant criminel de leze-Majeſté au premier Chef, lui préſenta ſa tête, pour lui avoir manqué de reſpect.

Son Mémoire fut renvoyé à un Conſeil extraordinaire de Mandarins nommés exprès. Ils trouverent l'auteur coupable de rébellion, & le condamnerent à mort. Mais l'Empereur lui accorda ſa grace, à condition qu'il ſortiroit de Pékin avec ſa femme.

LETTRE XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

LE gouvernement François eſt monarchique ; c'eſt-à-dire, idéal, car il n'en fut jamais de tel ſur la terre, ou du moins dont la durée ſe ſoutint long-temps.

C'eſt un État violent qui ſe change en République, ou dégénere en deſpotiſme. D'abord la conſtitution monarchique établit la balance entre le Prince & les ſujets; pluſieurs corps tirés de la nature de ce gouvernement forment l'équilibre ; mais bientôt la guer-

re commence. Si le peuple eſt le plus foible, le Monarque établit une autorité ſans bornes.

C'eſt le cas où la France ſe trouve maintenant. Les François ſans doute lutterent long-temps avec leur Roi pour maintenir leurs privileges; mais ceux-ci, qui furent les plus forts, anéantirent les prérogatives de pouvoirs intermédiaires ſubordonnés qui entroient dans la nature de ce Gouvernement; & ſur les ruines de la Monarchie, ils établirent le pouvoir d'un ſeul.

Aucun corps aujourd'hui en France ne peut s'oppoſer efficacement aux volontés du Roi; de quelque côté que ſon autorité penche, elle emporte toujours la balance. S'il laiſſe encore à quelqu'un un ombre de puiſſance; c'eſt qu'il n'eſt pas toujours de l'intérêt des Princes de ſe montrer auſſi abſolus qu'ils le ſont. Pour mieux établir la ſervitude, il faut laiſſer une apparence de liberté. L'État ſeroit trop foible, ſi les ſujets venoient à ſavoir qu'ils ſont tout-à-fait eſclaves : on peut leur permettre de le ſoupçonner, mais non pas de le deviner.

Il y a ici un Tribunal, auquel on laiſſe un phantôme d'autorité : il s'appelle le Parlement, établi autrefois, dit-on, pour ſoutenir les prérogatives de la nation. Il lui eſt permis de repréſenter au Roi, d'expoſer les beſoins de l'État, & la miſere des peuples. C'eſt le ſeul droit qui reſte à ce corps: droit qu'on lui eut ôté, s'il ne contribuoit lui-même à affermir ce pouvoir abſolu qu'il voudroit détruire.

LETTRE XXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin ſur l'Hiſtoire à Pékin.*

De Paris.

VOici quelques époques principales d'Europe. Quand on ſait les grandes révolutions des Empires, on connoît bientôt le génie & le caractere des peuples qui les compoſent.

Les Romains, en faiſant la conquête du monde, avoient donné un air de grandeur à l'Europe, en l'aſſujettiſſant; mais à leur décadence, elle tomba dans le premier état d'anéantiſſement d'où ils l'avoient tirée. Une épaiſſe nuit ſe répandit ſur cette partie de l'Univers. Dans cet état elle eut peut-être été heureuſe d'être ſoumiſe à un grand uſurpateur qui l'eut tirée de cet engourdiſſement général; mais il n'y en avoit point alors : on trouve des âges chez les Européens, où les hommes n'ont ni vices, ni vertus.

L'Europe étoit diviſée alors entre une foule de petits tyrans qui ne pouvoient étendre leur domination. Aucun ne fut aſſez grand, ou ce qui eſt preſque toujours la même choſe, aſſez ambitieux pour dépouiller les autres, & pour gouverner en Prince abſolu.

Pendant une longue ſuite de générations, cette partie du globe de la terre fut comme concentrée en elle-même. L'Univers n'en entendit point parler, juſques au temps que parut un Empereur, qui la fit paroître avec quelque éclat ſur la ſcene du monde.

Cet Empereur, que les Chrétiens appellent Char-

lemagne, étoit assez grand pour donner un établissement à un peuple ; mais il étoit trop petit pour le donner à toute l'Europe. Occupé de ses affaires personnelles, il ne vit rien au delà de ses conquêtes, sa fortune seule le décida. On pourroit le soupçonner de n'avoir voulu faire que du bruit sur la terre. Quoiqu'il fit beaucoup d'institutions & de réglements, il laissa l'Europe comme il la trouva. L'agriculture n'entra point dans son plan. La terre n'étoit point cultivée de son temps, & il la laissa en friche.

On voit, par les guerres longues & opiniâtres de Charlemagne, que son goût étoit plus porté à détruire le genre humain qu'à le rétablir. Il ne pense pas même à faire des loix justes, sans lesquelles il ne sauroit y avoir de puissance chez les hommes.

De son temps l'impunité des délits formoit une partie du droit des gens. Tout homme qui avoit de l'argent pouvoit ôter la vie à un autre. C'étoit la justice elle-même qui ordonnoit cette injustice : il en coûtoit environ cent onces d'argent pour tuer un grand, & ainsi des autres. Un particulier avoit dans son coffre fort la valeur de tous ses crimes. Il pouvoit, pour ainsi dire, réaliser sa méchanceté. Toutes les injustices étoient taxées, elles avoient chacune leur différent prix. Quand un Prince, qui passe pour grand, ne réforme pas de tels abus, on peut dire que sa grandeur est une affaire d'opinion.

Les Rois étoient eux-mêmes les premiers à montrer l'exemple de ces crimes : ils tuoient & assassinoient comme leurs sujets.

Aucun édifice public, aucun monument ne dé-

coroit l'Europe; les décombres de la grandeur des Romains étoient alors la ſeule magnificence qu'on remarquât: aucun droit de ſucceſſion établi pour le Trône. Le dernier brigand, qui étoit aſſez fort, prenoit la premiere Couronne vacante, & la plaçoit ſur ſa tête. Les ſujets dépoſoient leur Souverain, & faiſoient monter ſur le Trône qui ils vouloient.

Les enfants de Charlemagne ne firent qu'augmenter le trouble & la confuſion. Ils ſe battirent entre eux, & ſe diſputerent un Empire mal affermi, & que leurs diviſions rendoient encore plus foible: de maniere que cette étincelle de lumiere qui avoit paru ſous cet Empereur, ne ſervit qu'à rendre plus épaiſſes les ténebres qui, avant lui, étoient répandues en Europe. Peut-être qu'à la fin quelque grand tyran ſe fut emparé de tous les pouvoirs qui partageoient alors le monde Européen; & cette anarchie générale eut du moins produit ce bien, qu'il n'y auroit eu qu'un maître: mais il étoit arrivé un événement dans le monde qui avoit changé la face des affaires.

Il eſt dit dans le livre du Confucius Chrétien, que Dieu voulut prendre la forme d'un mortel, & expirer ſur une croix pour racheter l'humanité. Après ſa mort, un pauvre pécheur, que les Chrétiens appellent Pierre, ſe déclare ſon Lieutenant ſur la terre. Il ne produiſoit aucun titre; mais on l'en crut ſur ſa parole. Les ſucceſſeurs de Pierre le dirent encore, & on les crut auſſi.

Ce fut un ſpectacle nouveau pour l'univers, de voir un Mandarin pauvre & ſans pouvoir, lutter lui ſeul contre le reſte de la puiſſance de l'Empire Romain.

Cet homme dit aux Rois d'Europe, je vous défend d'avoir de la puiſſance, & je vous ordonne de vous dé-

pouiller de vos biens en ma faveur. Et vous peuples, écoutez mes commandements; vous ne mangerez que ce que je vous permettrai de manger, à moins que vous ne m'en achetiez la permiſſion. Vous n'épouſerez ni vos couſines, ni vos tantes, ni vos nieces: vous le pourrez néanmoins en me donnant de l'argent. Vous m'obéirez en tout, & me regarderez comme un homme infallible, dans les choſes mêmes où vous vous appercevez que je me trompe. Il dit, & auſſitôt les peuples baiſſerent la tête, & obéirent.

Il eſt étonnant que les Souverains aient voulu ſe ſoumettre à cette baſſeſſe de demander la permiſſion à un mortel, preſque toujours d'une naiſſance obſcure, de ſe ſéparer d'une femme dégoûtante qu'ils n'aimoient plus. Les Européens ne font pas aſſez de réflexion ſur ce trait de leur hiſtoire: il eſt ſans exemple dans l'univers. On dépouille ſouvent les Princes de leur ſceptre & de leur couronne; mais rarement leur enleve-t-on leurs volontés, & encore moins leurs deſirs.

Le Gouvernement de Chriſt eſt le premier chez les hommes qui ſe ſoit formé ſans effuſion de ſang. Son établiſſement renverſa le ſyſtême politique des anciens. Il coupa le nerf de la puiſſance générale. C'eſt dans celui-ci qu'on découvre la cauſe de l'affoibliſſement préſent de l'Europe. Un pauvre pécheur lui fit plus de mal, que toutes les forces de l'Empire Romain ne lui en avoient fait.

Le premier coup qu'il lui porta, fut ſur ſa propagation univerſelle. Rome Chrétienne, qui craignoit les grands peuples; arrêta le cours de la nature. Le célibat qu'elle ordonna, anéantit l'humanité. Elle retint dans le néant une nombreuſe ſociété qu'elle re-

doutoit. On peut préſumer que, ſans Pierre & ſes ſucceſſeurs, il y auroit aujourd'hui en Europe ſoixante millions d'habitans de plus qu'on n'y en compte.

Outre ce vuide de l'eſpece humaine, elle en cauſa un autre dans les productions de la terre. La plupart des ſujets des Souverains quitterent la ſociété : ils firent des vœux d'oiſiveté, n'ayant d'autre occupation que de contempler Dieu dans une niche. Dès-lors l'Europe, déja mal cultivée, tomba en friche ; parce qu'il lui manqua des bras pour l'agriculture : & cette partie de l'univers, créée comme la Chine pour ſervir d'ornement à la nature, ne ſervit plus à ſon embéliſſement. La nouvelle pente que Rome Chrétienne donna aux richeſſes générales de l'Europe, contribua à la faire tomber dans un troiſieme état d'engourdiſſement. Elle engloutit à pluſieurs repriſes celles de toutes les nations.

Mais elle fit un plus grand mal ; elle cauſa une révolution générale dans les eſprits : ſon dogme confondit toutes les idées : il fallut croire des choſes qui, eu égard à la nature de l'entendement humain, étoient incroyables : cela s'appella la foi. La raiſon par elle ſe trouvoit placée à côté de la religion. Il falloit y renoncer ou ſe bannir de la ſociété des fideles ; & cette ſociété qui, depuis la ſecte du Chriſt, étoit devenue la dominante, rendoit mépriſables ceux qui s'en excluoient.

Cette foi dans peu s'étendit à tout ; dans la politique, comme dans les autres affaires de la ſociété civile, on crut ſans voir ; & on ſe détermina ſans connoître. Cet effet fut produit par de ſimples autorités. Quelques hommes parlerent, & la raiſon ſe tut. Par là l'eſprit humain ſe trouva dégradé.

Le plus grand mal fut la révolution que cette inſtitution cauſa dans les mœurs : des vices énormes prirent la place des vertus Païennes. Les Grecs, les Romains, & généralement tous les peuples que les Chrétiens appellent idolâtres, avoient toujours diſtingué le ſacerdoce de l'État politique. Ces deux puiſſances, qui avoient chacune leurs vices particuliers étoient ſéparées : mais lorſque ſous les Papes elles furent confondues, les mœurs furent auſſi corrompues.

Jamais l'ancienne Rome, dans ſa plus grande dépravation, n'avoit imaginé des ſcélérateſſes de l'ordre de celles que Rome Chrétienne fit éclore dans le monde. Une complication de crimes énormes, une noirceur raiſonnée, une méchanceté réfléchie, ſe répandirent par-tout.

Cependant l'ombre de l'Empire Romain ſubſiſtoit toujours, mais ſes Empereurs s'étoient fait baptiſer, ce qui avoit achevé de ruiner leur puiſſance. Ils avoient diviſé l'Empire en deux branches : l'une embraſſoit l'Orient, l'autre l'Occident. Depuis ce temps-là ils étoient ſi foibles, que ſans le ſecours des cauſes ſecondes qui les ſoutinrent pendant pluſieurs ſiecles, ils euſſent ſuccombés d'abord.

L'hiſtoire de l'Europe n'eſt plus une ſuite de celle des Grecs & des Romains qui avoient dominé ſur l'univers ; mais celle de quelques petits uſurpateurs qui ſe diſputoient foiblement des droits ſur des États, pour la jouiſſance deſquels eux & les poſſeſſeurs n'avoient point de titres.

Pendant pluſieurs ſiecles, les mémoires de cette partie du monde deviennent un cahos impénétra-

ble. On y voit des Princes généreux, magnifiques, grands hommes d'État, courageux, intrépides, pendant une partie de leur vie; devenir dans l'autre, craintifs, timides, foibles, & preſque ſtupides: les peuples aux-mêmes ſuivent ces révolutions. Ils ne ſont jamais dans un ſiecle, ce qu'ils ont été dans un autre.

Les differents États de l'Europe ſe forment à la hâte, & comme ils peuvent. Tous veulent ſe gouverner par les maximes de cette puiſſance Romaine dont le phantôme exiſtoit toujours. La naiſſance de l'Europe moderne eſt un ſpectacle ſurprenant. Ce n'eſt point par une convention unanime des peuples qu'elle ſe forme; la fortune ſeule préſide à cet événement.

LETTRE XXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Lyon.

JE parcours, depuis le matin juſques au ſoir, les manufactures de ſoie, dont cette Ville eſt remplie, je ſuis continuellement dans le damas; je marche ſur le velours; car Lyon eſt fait de ſoie, les maiſons ſont de gros de tours.

On voit ici fort peu de laboureurs, tous les citoyens ſont ouvriers. Quarante mille habitants, qui pourroient faire du pain, font du taffetas.

On dit que Lyon eſt l'œil droit de la France. Pour moi, je crois que cet œil-là eſt louche, & que c'eſt

à cauſe de cela que cette Monarchie voit tout de travers.

Les avantages de ſes fabriques ſont démontrés ici ſi géométriquement par ceux qui ont un intérêt perſonnel à les ſoutenir, que celui qui voudroit entreprendre aujourd'hui de prouver le contraire, ſeroit regardé comme un homme qui auroit des notions fauſſes ſur le gouvernement économique. On met toujours en avant les avantages de la main-d'œuvre; c'eſt un bien, ſans doute: mais il perd ce nom, lorſqu'il eſt mal combiné.

Chaque continent a ſes productions qui lui ſont particulieres, & qui cadrent mieux avec ſon phiſique que d'autres. Par la poſition de la France, & ſon ſoleil, je trouve que la denrée phiſique eſt la laine : elle a l'avantage dans cette denrée ſur tous ſes voiſins. Elle n'a preſque point de dépenſe à faire; c'eſt la nature qui en fait tous les fraix.

Toutes les Provinces de France, à ce que j'ai appris, produiſent de la laine; au lieu qu'il y en a fort peu qui donnent de la ſoie. Quand il faut tirer des nations étrangeres la premiere matiere de ſon induſtrie, la conſommation que procure la main-d'œuvre eſt un mal, parce que plus on conſomme, & plus l'État s'appauvrit.

Combien de petites manufactures de laine, les fabriques de Lyon n'auront-elles pas détruit? Car il n'y a jamais deux conſommations égales dans un Royaume : quand l'une augmente, il faut néceſſairement que l'autre diminue.

Les François vont toujours plus loin que leurs intérêts. Un de leurs Rois avoit encouragé quelques-*uns de ces* établiſſements dans cette Ville : le deſſein

étoit louable, il falloit s'en tenir là. Mais cette nation n'eſt pas faite pour reſter à la même place; il faut qu'elle aille toujours en avant ou en arriere.

Il faudroit bien des affaires aujourd'hui, pour faire entendre à ceux qui gouvernent la France, que le trop grand nombre de fabriques de Lyon eſt contraire au bien de l'État. Il faudroit pour cela démonter toutes les pieces du ſyſtême économique, peſer les avantages de la premiere matiere avec ceux de la main-d'œuvre; calculer la valeur du travail de chaque citoyen; diſtinguer celui qui eſt le plus utile, &c. Quel travail pour des hommes d'État qui bornent leurs occupations à celles d'être Miniſtres! On a plutôt fait de laiſſer les choſes comme elles ſont.

LETTRE XXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL ne m'eſt guere poſſible de te donner une idée juſte de ce que les Européens appellent politique Il faudroit pour cela que ton cœur fut corrompu, & que ton ame, ſouillée de mille crimes, eut rendu ton eſprit ſuſceptible d'une foule de ruſes & d'artifices. La politique d'État *eſt une certaine conduite myſtérieuſe, par laquelle les Princes tâchent de ſe dérober réciproquement leurs vues; c'eſt un vernis qu'on paſſe ſur les affaires générales, pour leur donner une autre couleur; un maſque d'État, au travers duquel on joue toutes ſortes de rôles.*

Je l'appellerois volontiers, *l'art de tromper par excellence, réduit en pratique par les Souverains d'Europe.*

Tous les Miniſtres d'État ſont obligés d'être profeſſeurs en politique; il faut ſur-tout que les négociateurs des Couronnes connoiſſent à fond cette ſcience, parce que leur objet principal eſt de dérouter ceux avec qui ils traitent; de les faire perdre dans des détours & des labyrinthes, dont ils ne connoiſſent point l'iſſue; de leur donner continuellement le change; d'affecter beaucoup de franchiſe, de droiture; de faire valoir l'honneur, la probité; de parler ſans ceſſe de la foi publique, du droit ſacré & inviolable des gens, ſans néanmoins rien obſerver de tout cela; car ſi un négociateur avoit malheureuſement de la vertu, il deviendroit incapable de remplir ce poſte. Un Prince ne ſauroit confier ſes affaires à un homme juſte & équitable, car il ſeroit tenté d'agir avec droiture, & alors tout ſeroit perdu. L'habileté du profeſſeur dans cette ſcience conſiſte à la cacher; car il n'y a plus de politique, là où l'on en découvre une. Elle s'apprend à la Cour des Rois; c'eſt-à-dire, qu'elle tire ſa ſource du lieu même qui devroit être le ſanctuaire de la vertu; & on l'exerce dans l'adminiſtration des affaires publiques, qui en devroient être le plus exemptes.

Comme on me vantoit beaucoup ceux qui, dans les différents Gouvernements d'Europe, s'étoient diſtingués dans la politique, je me fis apporter les annales de leurs vies, car ils en ont preſque tous.

Après en avoir fait la lecture, j'ai découvert que ces grands politiques n'étoient que de grands ſcélé-

rats, des hommes infames, noyés dans le crime. On en voit qui sacrifient tout à la passion de dominer, & qui mettent en usage, pour y parvenir, ce que la perfidie a de plus affreux. Il en est qui, pour satisfaire leur ambition, bouleversent l'Europe entiere: d'autres qui emploient le fer, ou qui se servent du poison. L'un assassine son Prince; l'autre le fait mourir sur un échafaut par la main du bourreau: celui-ci désole des Monarchies; celui-là dévaste des Empires. Les bandits, les scélérats, que les loix de la Chine font mourir d'une mort infame, ne sont pas coupables de plus de crimes que les politiques.

Cette science pernicieuse au genre humain ne pouvoit manquer de pousser de profondes racines, chez des peuples, où les vices d'Etat sont dans une sorte de vénération; aussi l'Europe a produit plus de politiques, que le reste de l'univers ensemble.

Je ne connois rien de plus propre à dégrader l'humanité que son histoire politique. Si quelque chose peut inspirer du mépris pour les Européens, c'est cet enchaînement de forfaits inventés par elle; on frémit en voyant cette suite de crimes réfléchis pour parvenir à son but. Les Princes ou les Ministres séculiers n'eussent jamais été si méchants. On prétend que toute la politique, qui existe aujourd'hui en Europe, tire son origine de Rome Chrétienne. Les Mandarins Papes, qui pour la plupart étoient des hommes de la lie du peuple, se servoient des vices, pour s'élever sur le trône de la vertu. Plus leur naissance étoit obscure, & plus ils avoient besoin de détours & de fourberies pour y parvenir. Il est certain que les plus habiles scélérats qui s'y distinguerent de tout temps étoient

de cette Égliſe. Les Cardinaux firent ſur-tout de grands progrès dans cette ſcience d'impoſture, & l'emporterent ſur tous les autres politiques de l'Europe.

Il ſuffit de ſe former une idée d'un politique, pour le découvrir. Celui qui l'eſt, doit être fin, diſſimulé, adroit; il faut que ſon ame ſoit toujours enveloppée, & comme concentrée en elle-même; qu'une épaiſſe nuit couvre toutes ſes actions; qu'il ait à ſa diſpoſition deux ou trois viſages & pluſieurs phyſionomies; qu'il ne diſe jamais ce qu'il penſe & qu'il ne penſe jamais ce qu'il dit; qu'il ſoit *cruel*, & propre à ſacrifier, s'il le faut, tout le genre humain à ſon ambition; *barbare*, laiſſant égorger des millions de mortels; *inhumain*, n'ayant aucune pitié de l'eſpece humaine; *fourbe*, pour ſe conduire avec artifice; *ſouple*, pour ſe plier aux différents caracteres; *flatteur*, pour ſéduire par des louanges; *injuſte*, rapportant tout à ſoi; *ſans foi*, abuſant de tout; *ſans loi*, ne connoiſſant que celle de ſon intérêt, *ſans religion*, les faiſant toutes ſervir à ſes vues & à ſes projets.

LETTRE XXXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même.*

De Paris.

QUe tu es heureux, cher *Kie-tou-na*, d'habiter une Contrée, d'où l'humanité & l'ordre public ont banni l'effroi & l'épouvante des guerres! Celle où je vis à préſent, ne reſpire que le carnage; je ne crois pas qu'il y ait un degré de différence de la férocité des tigres qui ſont dans les bois, aux peuples

qui habitent ce pays. Il y a deux cents ans que les Européens ſe battent, & s'égorgent ſans relâche; tout le Continent en eſt dévaſté; dans peu il n'y aura plus d'hommes, on n'y trouvera que des canons & des fuſils.

A mon arrivée ici, je m'apperçus qu'il y avoit une grande émotion parmi les habitants; j'en demandai la raiſon; on me dit que la nation avoit pluſieurs ennemis à combattre, & qu'elle faiſoit deux guerres à la fois, l'une par mer, & l'autre par terre; mais voilà tout ce que j'en pus apprendre, parce que c'eſt tout ce que les peuples en ſavent. Les François qui ſacrifient leur bien & leur vie pour l'État, ignorent toujours le ſujet des guerres. On leur ordonne de prendre les armes, & d'aller au combat; ils marchent à l'ennemi, & ſe font tuer. D'autres les remplacent, & ſe font tuer, comme ceux qui les ont précédés, ſans qu'il ſoit encore venu dans l'eſprit d'aucun d'eux de demander la raiſon de ces meurtres à celui qui les ordonne. On appelle cela ici de bons François, de fideles ſujets. Chaque Roi de France à ſa mort eſt entouré de dix ou douze millions d'ombres de ſes fideles ſujets qui ſe ſont fait tuer pour lui dans des ſieges & des batailles.

Comment les peuples pourroient-ils ſavoir le ſujet de ces guerres, ſi les Princes eux-mêmes ne le ſavent pas? Cela dépend preſque toujours d'une certaine diſpoſition dans les eſprits animaux. Si dans le nombre des Souverains qui regnent, il s'en trouve un ſeul qui ait de l'ambition & qui ſoit poſſédé du deſir de dominer, voilà auſſitôt une guerre générale. Il y a actuellement dans cette partie de l'univers un hom-

me appellé Frédéric, qui bouleverſe l'Europe, & qui fait couler des ruiſſeaux de ſang; c'eſt que Frédéric a le ſang ſec, privé des parties aqueuſes: voilà pourquoi tous les peuples de l'Europe ſont actuellement armés les uns contre les autres.

LETTRE XXXVIII.

Le Mandarin Kic-tou-na *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

LA ſcience du Gouvernement en Aſie eſt une choſe très-ſimple: c'eſt un homme qui commande à d'autres hommes: la volonté du Prince eſt la loi ſuprême: il ordonne, & on lui obéit: voilà le Gouvernement Aſiatique.

C'eſt, dit-on, toute autre choſe en Europe, où chaque conſtitution politique eſt combinée. Les légiſlateurs ont donné comme un leſt à chaque pouvoir pour ſervir d'équilibre à un autre. Ce n'eſt point le caprice qui conduit les hommes, mais la raiſon. On nous fait ici un portrait ſi avantageux de cette combinaiſon des pouvoirs, que j'ai quelquefois du regret de n'être pas né ſous le Ciel Européen; car je t'avoue que, de tous les bonheurs de l'humanité, celui de vivre ſous l'Empire de la raiſon eſt le plus grand.

J'attends de ton amitié, que tu me faſſes un tableau exact de cette perfection de l'art de gouverner les hommes, ſans bleſſer leur liberté qu'on dit être établi en Europe.

LETTRE XXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

LE Roi de France eſt le plus puiſſant Prince de l'Europe. Quoiqu'il n'ait point de mines d'or ni d'argent, il a des richeſſes immenſes. Ses tréſors ſont d'autant plus inépuiſables qu'ils tirent leur fécondité de l'imagination de ſes ſujets. Ce Monarque eſt lui-même l'inventeur de ſes facultés, & le premier créateur de ſon opulence. Si les guerres qu'il entreprend ſont trop longues, & qu'il n'ait point d'argent pour faire ſubſiſter ſes troupes, il les fait vivre avec de petits morceaux de papier; & faute de papier, il les paie avec des feuilles de chêne.* Un Prince qui ſait ainſi faire ſervir les arbres à ſon ambition, ne peut pas manquer d'être grand.

Il fait penſer ſes peuples comme il veut; s'il leur doit mille millions, il leur prouve démonſtrativement qu'il ne leur doit pas un ſol, & les paie avec rien.

La ſoumiſſion aveugle de ſes ſujets, eſt un autre reſſort de ſa puiſſance. Il monte comme il veut la machine de ſubordination; c'eſt l'affaire de quelques tours de plus.

Lorſqu'il veut faire la guerre, il dit à ſes Généraux, vous raſſemblerez deux cents mille hommes, & vous irez vous battre dans telle plaine qu'il leur

* Papier ſans valeur.

déſigne ; auſſitôt les armées marchent. Et vous, peuples, vous me remettrez vos biens, & enverrez à mon tréſor tout votre argent, ſans même vous réſerver celui qui vous eſt néceſſaire pour vivre ; & d'abord ſes coffres ſont pleins ; ſes ſujets lui donnent tout, juſques aux ſeuls moyens qui leur reſte pour vivre.

Il n'y a pas beaucoup d'imagination, comme tu vois, à cette puiſſance ; elle dérive de deux ou trois ordres. Le dernier ſujet de cette Monarchie qui auroit beaucoup d'ambition & peu d'humanité, pourroit devenir un grand Roi. On prétend cependant que cet effort de génie ne vient pas de lui ; ſes Miniſtres l'aident à former cette grandeur, & en combinent enſemble les moyens ; ils l'imaginent, & ſe chargent de l'exécution.

On compteroit plutôt les grains de ſable du vaſte Océan, que le nombre des arrêts publiés depuis un ſiecle dans cette Monarchie. Tu penſes bien qu'ils ſe croiſent les uns les autres, & ſont contradictoires à eux-mêmes ; car s'ils étoient conſéquents, il y auroit un ſyſtême d'unité dans ce Gouvernement ; & il s'en faut de cent mille contradictions que cela ſoit. Un premier arrêt eſt preſque toujours démenti par un ſecond, & celui-ci déclaré nul par un troiſieme.

De ce déſaveu continuel de la volonté Souveraine, réſulte un contraſte qui forme un paradoxe dans ce gouvernement, que je ne ſaurois t'expliquer, parce qu'il ne s'accorde pas avec le reſte des mœurs de la nation. C'eſt un point d'honneur établi en France dans la ſociété civile, qu'un homme qui ment eſt regardé comme un impoſteur, indigne de cette ſociété dont il eſt membre, & taxé de bas : or, je ne

comprends pas, pourquoi le Roi de France, qui ment continuellement dans ſes décrets, paſſe pour grand.

LETTRE XL.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Chef ſur l'Hiſtoire, à Pékin.*

Suite des grandes époques de l'Europe.

De Paris.

CHarlemagne, en tirant l'Europe de l'état d'engourdiſſement où elle étoit, lui avoit donné une ambition qu'elle n'avoit pas auparavant. Une émulation générale s'étoit répandue parmi les nations; quelques-unes s'étoient élevées au-deſſus d'elles-mêmes.

Les Saxons avoient prévenu cette premiere émulation : ils étoient ſortis, pour ainſi dire, de derriere la ſcene du monde, & avoient paru ſur le théatre de l'Europe, où ils jouoient un premier rôle. Ce peuple avoit conquis, ou, pour mieux dire, envahi des États, & étoit devenu puiſſant ſans avoir de puiſſance. Ces Saxons n'avoient aucun droit ſur les peuples qu'ils ſoumettoient, ainſi que ceux qui en avoient ſoumis d'autres avant eux.

Leur brigandage, leur fougue, leur ardeur, leur courage leur avoient ouvert un chemin à la grandeur; ſi l'on peut appeller de ce nom ce qui eſt la ſuite de la violence & de l'uſurpation.

Les Danois avoient fait un effort ſur eux-mêmes pour devenir puiſſants, & y réuſſirent du premier

coup. Leurs conquêtes leur donnerent un rang dans le monde, qu'on n'auroit pas dû attendre de leur petiteſſe.

Les Normands parurent, & envahirent. C'étoit d'autres brigands du Nord qui ſe répandirent en Europe, comme un torrent. Charlemagne qu'ils craignoient, les avoit contenu tant qu'il avoit vécu : mais après ſa mort ils ſe montrerent de tous côtés. Ils n'avoient ni loix, ni ordre, ni diſcipline militaire : leur gloire étoit le pillage, & leur domaine les États qu'ils pouvoient uſurper. Les Normands ne faiſoient point de conquêtes, ils voloient les Couronnes. Voilà quels furent d'abord les trois peuples dominateurs : ce qui prouve qu'il n'y avoit point de force univerſelle qui contint l'Europe, & que ſa domination dépendoit des premiers brigands qui avoient l'audace d'uſurper. Tous les autres peuples, plus timides & ſans force, n'avoient point de puiſſance en propriété, & étoient encore à former.

La Ruſſie, qui poſſédoit des pays immenſes, étoit comme enſevelie dans le néant de ſa grandeur. C'étoit un vaſte corps ſans ame. Comme elle héſita beaucoup à ſe faire Chrétienne, elle fut plus longtemps ſéparée du reſte de l'Europe.

La Pologne étoit ſoumiſe aux Empereurs, qui ne lui permettoient d'avoir d'autre Roi que celui qu'ils lui donnoient. Non-ſeulement la nation étoit eſclave, mais même le Trône. Sa foibleſſe étoit grande ; car la tyrannie y étoit extrême. Les Nobles avoient la permiſſion de commettre toutes ſortes de crimes : ils pouvoient faire mourir leurs vaſſeaux pour quelques onces d'argent. Cette uſage barbare ſubſiſte encore

core chez cette nation civilisée. Ce peuple connoissoit si peu les moyens de puissance, qu'il ignoroit l'art de la guerre. Les loix étoient la volonté des grands qui gouvernoient arbitrairement, & ne rendoient compte à personne de leur injustice. On appelloit cette injustice alors, comme aujourd'hui, un privilege. Comme si la tyrannie pouvoit être un droit.

La Suede ne faisoit point encore parler d'elle. Si quelque Puissance avoit dû s'élever à la grandeur, c'étoit celle-ci. Dans son institution elle s'étoit formée des moyens de puissance qui, bien ménagés, pouvoient faire un grand État de ce petit peuple. Le dernier sujet de la Monarchie avoit le droit de travailler à sa conservation. Les paysans avoient place au Sénat, entroient dans les délibérations, & veilloient eux-mêmes à leurs propres intérêts.

La levée des impôts, qui est la pierre de touche de l'administration, ne pouvoit être établie que par leur consentement. Ce peuple étoit sûr d'une subsistance, parcequ'il se taxoit lui-même, & qu'il ne donnoit à l'État que ce qu'il pouvoit lui donner. Il étoit défendu au Roi d'avoir plus d'ambition qu'il n'en devoit avoir, parce que le peuple s'en étant reservé les moyens, il ne lui permettoit que celle qui lui étoit nécessaire. On diroit que ce peuple avoit conservé quelque idée de l'ancienne institution de la liberté Romaine, & qu'il étoit moins esclave qu'aucun autre de l'Europe. Un de ces Souverains ayant voulu s'approprier une partie de leurs richesses, ils se souleverent contre lui, & lui firent la guerre.

La Hongrie n'étoit presque rien. Elle avoit le droit de faire ses Rois; mais, si elle étoit libre par

le Trône, elle étoit eſclave par ſa propre tyrannie. Ses Nobles jouiſſoient du triſte privilege de tuer leurs vaſſaux : aucune loi fondamentale ne s'oppoſoit à cet uſage inhumain : ce qui prouve qu'après les grandes révolutions de l'Europe, les nations civiliſées demeurerent toujours barbares.

La Pruſſe, & pluſieurs autres États du Nord étoient ſi petits, qu'on ne les apperçevoit pas.

La Maiſon d'Autriche étoit au berceau ; & celles de pluſieurs Souverains d'Allemagne ne faiſoient que de naître. Il y en avoit même qui n'étoient point encore créés.

L'Italie, depuis la décadence des Romains, étoit beaucoup déchue : ſa grandeur s'étoit évanouïe avec celle de ſes habitants. Un flux & reflux de peuples l'avoient inondée tour-à-tour.

Il y a des continents ſur la terre faits pour eſſuyer des révolutions d'une eſpece particuliere. Un vagabond appellé Romulus avoit formé Rome, des bandits la détruiſirent; & un brigant, nommé Albouin, la rétablit un peu. C'étoit le Chef d'une nation connue ſous le nom de Lombards qui s'étoient établis dans le pays. Albouin s'y prit comme il falloit : il ne gêna point le peuple dans ſa croyance ; il fut permis à chacun de croire au Chriſt, ou de le regarder comme un impoſteur : politique qui eut garanti l'Europe de bien de troubles, ſi elle avoit été ſuivie des grands Monarques qui vinrent après. Les Lombards n'envahirent pas toute l'Italie : les Empereurs y dominoient toujours ; mais comme ils voiageoient aſſez, ils nommoient à leur place un Lieutenant, qui dépêchoit leurs ordres, & envoyoit

leurs commandements dans tout l'Empire d'Occident. Il y eut une choſe chez ce peuple qui le ſoutint toujours un peu, même dans le temps qu'il étoit le plus affoibli; c'eſt qu'au milieu du deſpotiſme d'un Gouvernement le plus abſolu, il conſerva toujours des ſentiments républicains, tels que les anciens Romains.

L'Italie, à la nouvelle création de l'Europe, n'étoit pas ſi barbare que les autres peuples : tandis que les autres États du monde étoient dans l'ignorance & l'aveuglement, on ſavoit lire & écrire à Rome. Elle prévint la derniere extinction des ſciences. Sans elle qui conſerva ce feu ſacré & l'empêcha de s'éteindre, il n'y auroit plus de ſavoir aujourd'hui dans l'Europe.

La France commençoit à ſe former : quoique dans ce temps-là elle n'eût pas joint à ſon premier domaine pluſieurs Provinces qui en ont fait depuis un vaſte Royaume, il étoit déja grand. Il n'y avoit que ſes Souverains qui étoient petits. Une longue ſuite de Rois fainéants affoiblit pendant long-temps cette Monarchie, & l'empêcha de ſe faire jour au travers de l'Europe : ſes Monarques n'avoient qu'une ombre de ſouveraineté. A peine étoient-ils aſſis ſur le Trône. Chacune de ſes Provinces avoit ſon Roi appellé Comte, chez qui la Couronne étoit héréditaire, & entiérement indépendante de celle de l'État. Le Sceptre n'étoit, en quelque maniere, que repréſentatif; c'étoit une effigie de ſouveraineté. Les petits Princes ſe faiſoient la guerre entre eux & déſoloient l'État en préſence du Roi, qui n'y jouoit d'autre rôle, que celui de ſpectateur. Il eſt vrai qu'il avoit le droit d'en

ſuſciter à ſon tour, & de troubler la Monarchie, comme les autres; & dans ce cas, ſes vaſſaux étoient obligés de lui en fournir les moyens: ce qui faiſoit une ſuſpenſion d'armes d'un côté, & une guerre de l'autre. Le peuple n'avoit point de ſubſiſtance aſſurée, parce que les troupes déſoloient les campagnes.

Cette Monarchie auroit péri ſi, du centre de ſa foibleſſe même, il ne s'étoit élevé une force qui la ſoutenoit. On avoit toujours les armes à la main: les peuples étoient guerriers par état. C'eſt ce qui l'empêcha de ſuccomber.

L'Angleterre n'en avoit que le nom. Sans force, ſans vigueur, ſans puiſſance, elle paſſoit ſucceſſivement au pouvoir de ceux qui vouloient l'aſſervir. Elle avoit ſubi le joug de pluſieurs peuples ſans s'en être preſqu'apperçue, tant elle étoit accoutumée à la ſervitude. Les Romains, des peuples appellés Saxons, Charlemagne, & d'autres qu'on nommoit Normands, les Danois la conquirent, ou pour mieux dire, l'avoient envahie; car les brigands qui vouloient s'en emparer, n'avoient qu'à ſe préſenter. On les payoit pour s'en retourner; ce qui étoit le moyen qu'ils revinſſent ſouvent. Les Anglois ſe laiſſoient déſoler dans leur propre pays avec une foibleſſe qui ſert à prouver que la force & le courage des hommes tient plus à l'inſtitution politique des États, qu'au climat; puiſque ſon phiſique eſt aujourd'hui le même, & qu'il n'y a que ſon gouvernement qui ait changé.

L'Eſpagne étoit ſi foible que des peuplades venues d'Afrique en firent la conquête, & ne laiſſerent à ſes habitants que la liberté de ſe cacher dans des rochers. Les auteurs Européens donnent des raiſons aſſez vagues de cette impuiſſance, mais je crois que la vérita-

Il eſt que les Eſpagnols, qui ont naturellement l'imagination très-vive, furent plus ſuperſtitieux que les autres peuples d'Europe, lorſqu'ils eurent adopté, comme eux, une religion remplie de pratiques & de cérémonies, ce qui diminua leur force & leur courage. Cependant il ſortit de deſſous terre un Chef qui les excita par ſon exemple à être braves. Ce Chef pouvant être Souverain, ne voulut plus être ſujet: il refuſa le tribut que la nation payoit aux vainqueurs. C'eſt à lui que les annales de l'Europe font commencer les loix du rit Chrétien; mais en liſant ces annales, il faut faire plus d'attention aux choſes, qu'aux mots.

Les Empereurs qui avoient hérité de la puiſſance de tout l'univers, étoient les plus pauvres Princes du monde: ils ne poſſédoient preſque point de domaines en proprieté; la ſeule richeſſe qui leur reſtoit ſur la terre, étoit leur nom.

Le Nord de l'Europe qui avoit détruit tous les peuples du Midi, étoit toujours barbare. Après avoir ravagé l'Europe par ſes invaſions, fatigué de ſes conquêtes, il paroiſſoit avoir beſoin de repos.

La Suiſſe commençoit à mouvoir.

La République de Veniſe s'étoit formée: le commerce & les brouilleries de religion & de l'Europe, lui avoient donné une puiſſance; mais elle n'étoit redoutable à perſonne.

Genes s'étoit un peu agrandie, & tous les autres petits États avoient ſuivi le mouvement général; ils étoient ſortis de leur néant où les Grecs, les Romains, & enſuite les barbares les avoient retenus.

Mais tous ces États naiſſants avoient toujours été agités. Je trouve que juſques à la naiſſance du Chriſt,

les ſectes payennes n'avoient point cauſé de guerres chez les hommes. Les peuples n'avoient point fait de leur croyance un objet de diviſion : mais les Chrétiens ſe battirent toujours pour ce qu'ils devoient croire.

On trouve dans cette Égliſe plus de cent manieres d'adorer Dieu. On défigure tout, juſques à l'exiſtence de Dieu; pour laquelle on diſpute ſans ceſſe.

Dans les premieres querelles ſur le dogme chrétien, il fut queſtion de ſavoir ſi l'on mangeoit & ſi l'on buvoit réellement la divinité; c'eſt-à-dire, ſi l'Être ſuprême ſe digéroit & devenoit un excrément. Il eſt impoſſible d'avoir pour la religion cette vénération qui lui eſt néceſſaire, lorſqu'on l'avilit ainſi par des termes mépriſables.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na.

De Paris.

LA ſcience des révolutions de l'Europe eſt reſervée ici à une claſſe de docteurs, qu'on appelle politiques; ils en donnent leçon pour de l'argent, car tout ſe vend ici, juſques aux intérêts des Princes.

A mon arrivée à Paris, je louai un de ces docteurs, pour m'inſtruire de la cauſe des ſieges & des batailles qui déſolent maintenant cette partie du monde. Ce ſavant fit apporter chez moi deux ou trois cents volumes, où étoit contenu, diſoit-il, le ſujet de la guerre préſente. Je lui demandai, s'il n'avoit pas une méthode plus courte, attendu que je ſerois probablement à Pékin, avant que d'avoir pu lire ma premiere leçon.

Il s'engagea de m'initier dans les myſteres de la politique par un chemin plus abrégé; & pour être plus court; il ne remonta pas plus haut qu'à la création du monde.

Dieu, dit-il, forma l'homme & la femme, qui ſe firent d'abord la guerre; voilà l'image de celle des nations.

Après une aſſez longue ſucceſſion de ſiecles pendant leſquels différents peuples avoient déſolé pluſieurs fois la terre, les Égyptiens, & après eux, les Grecs parurent. A la ſuite de ceux-ci, l'univers vit naître les Romains qui pillerent le monde : ils firent la conquête de toutes les nations; mais ayant été écrasés ſous le poids de leur grandeur, tous les Souverains qui ſe formerent du débris de leur puiſſance, ſe firent la guerre, pour ſavoir qui devoit être le premier uſurpateur.

Pendant qu'ils ſe diſputoient les dépouilles des Romains, il parut ſur la terre un autre querelleur, nommé Charlemagne, qui les ſubjugua tous. Après celui-ci, on vit d'autres aventuriers qui ſe diſputerent encore : les violences continuoient toujours. On fit des droits de ce qui n'étoit que des uſurpations, & on ſe battit continuellement, pour poſſéder légitimement ce qui ne pouvoit l'être que d'une maniere illégitime.

Enfin, au milieu du ſiecle paſſé, il vint au monde, un Prince Chrétien, auquel les uns donnent le titre de Grand, & les autres celui de petit, (faites bien attention à ceci, car c'eſt la clef de notre politique moderne;) qui enchérit ſur cette uſurpation univerſelle. Il envahit des Provinces, brûla des États, & diſpoſa des vaſtes Monarchies en faveur des ſiens;

il paſſa ſoixante ans à faire des ſieges & à donner des batailles; & brouilla ſi bien les cartes; que, depuis ce temps-là, il a fallu toujours négocier ou ſe battre: voilà pourquoi, me dit-il, la guerre eſt allumée maintenant en Allemagne.

Ce que vous me dites là, dis-je au Profeſſeur, me paroît clair; mais je vous avoue cependant que je n'y comprens rien. Ne pourriez-vous pas m'expliquer les querelles préſentes des Princes Chrétiens d'une maniere plus laconique? Oui, je le puis, me dit-il; & pour vous le prouver, je n'en rapporterai l'origine qu'à deux ou trois mille ans: auſſitôt, il s'exprima ainſi.

Romulus, ayant fondé la Ville de Rome, créa un Sénat. Céſar détruiſit ſa puiſſance, & réunit en lui toute l'autorité de la République. Les autres Céſars qui vinrent après lui, continuerent à ſe l'approprier, & fonderent un Empire. Cet Empire eſt paſſé en pieces & en lambeaux, dans nos temps modernes, à une maiſon Européenne que vous ne connoiſſez pas; car vous autres Chinois n'avez d'idée que des anciennes chronologies, & celle de cette maiſon eſt preſque toute neuve.

Charles VI du nom, dernier deſcendant par mâles de cette famille, avoit une belle Province qu'un Prince voiſin enleva à ſon héritiere: celui-ci craignant qu'on ne la lui enlevât à ſon tour, prit les armes en temps de paix; & fit une invaſion, par précaution, ſur un Monarque voiſin, dont il abîme les États pour le mettre hors d'état de lui nuire.

Je comprens par cette invaſion, dis-je en cet endroit au Politique, qu'il devroit y avoir une guerre

entre ces deux Puiſſances : mais ce n'eſt pas de celle-là dont je veux parler, je voudrois connoître l'origine de celle de la France. Et c'eſt cela même que je vous explique. Ah ! j'y ſuis maintenant : la France voulut ſans doute profiter de la diviſion de ces deux maiſons, pour s'approprier elle-même cette Province ? Non, ce n'eſt point cela : de quelque côté que penchât la balance, la France ne pouvoit profiter d'un pouce de terre en Allemagne. Pourquoi donc a-t-elle pris les armes ? Je vais vous l'apprendre : c'eſt pour faire une diverſion. Qu'appellez-vous, lui dis-je, une diverſion ? C'eſt mettre une armée conſidérable ſur pied, l'entretenir à ſes dépens, détruire ſes finances, ſe battre pour les autres, & épuiſer l'État de ſujets. Puiſqu'on perd tant d'un côté, qu'eſt-ce qu'il y a à gagner de l'autre ? Rien, reprit-il. La puiſſance qui fait diverſion, n'en doit attendre que ſa propre ruine : mais la politique des cabinets d'Europe le demande ainſi.

Eſt-ce que la France, lui dis-je, fait auſſi la guerre avec l'Angleterre par diverſion ? Non ; il y a un ſujet bien réel, & vous ne vous étonnerez pas qu'il ſe ſoit verſé tant de ſang de part & d'autre juſques ici, car la cauſe eſt bien importante. Il s'agiſſoit en Amérique de quelques arpents de terre, habités par des Tigres, que les François & les Anglois défendent comme des Lions.

Je remerciai mon maître, dès la premiere leçon ; car je crois qu'on n'en a pas beſoin dans une ſcience auſſi claire & ſi convaincante, que la politique Européenne.

LETTRE XLII.

Le Mandarin Kie-tou-na *au Mandarin* Cham-pi-pi.

De Pékin.

LA lettre ſur la politique a ſi fort indiſpoſé notre ſublime Empereur, que ſur le champ il a fait publier l'ordonnance ſuivante.

Ordonnance du grand Empereur de la Chine.

„ Nos prédéceſſeurs s'étant prévenus en faveur
„ des connoiſſances Européennes, ils permirent aux
„ mathématiciens Chrétiens de s'établir dans la Capi-
„ tale de notre Empire; mais ayant été pleinement
„ informé par notre Mandarin *Cham-pi-pi*, que les
„ Cours Européennes ſont infectées aujourd'hui
„ d'une ſcience abominable, qu'on appelle politi-
„ que, que notredit Mandarin définit *l'art de*
„ *tromper par excellence réduit en pratique par*
„ *les Princes:* Nous ordonnons ce qui ſuit.

„ Attendu que les Mathématiciens Européens
„ auroient pu imbiber pluſieurs de nos ſujets de
„ maximes pernicieuſes, Nous ordonnons.

„ Qu'aucun de nos Miniſtres, dans l'adminiſtra-
„ tion des affaires publiques ou particulieres, n'em-
„ ploie ni détours, ni fineſſes.

„ Que la ruſe & la duplicité ſoient bannies de
„ toutes les négociations.

„ Si après la publication de la préſente, il ſe trou-
„ ve de nos ſujets qui aient malheureuſement adop-

„ tés les maximes de cette déteſtable ſcience Eu-
„ ropéenne, qu'on nomme politique, ils en ſeront
„ leur déclaration, à un Mandarin que nous avons
„ établi à ce ſujet, & qui nous en ſera auſſitôt ſon
„ rapport.

„ Dans le cas que ces mêmes ſujets les aient adop-
„ tés, ils en feront leur abjuration publique.

„ Tout ſujet en place, qui aura employé des dé-
„ tours & des fineſſes, pour réuſſir dans ce dont nous
„ l'aurons chargé, au lieu de paſſer pour habile, ne
„ ſera réputé auprès de nous que pour un fourbe;
„ ce qui eſt le vice ordinaire des hommes, qui n'ont
„ ni génie, ni capacité.

„ Et pour que les affaires d'état conſervent cette
„ candeur & cette honnêteté qui leur ſont néceſſai-
„ res, nous déclarons expreſſément, que ceux à qui
„ nous avons confié quelques branches de notre pou-
„ voir, & qui ſeront convaincus de s'être écartés des
„ maximes de la religion, de l'honneur & de la pro-
„ bité, perdront auſſitôt leurs caracteres, & leurs
„ emplois.

„ Si entre deux Miniſtres qui négocient enſem-
„ ble, l'un peut prouver que l'autre lui en ait im-
„ poſé par des dehors faux & trompeurs, & qu'il ait
„ penſé tout le contraire de ce qu'il a dit, il ſera
„ demis de ſa charge immédiatement.

„ Si on lit à la tête de quelque livre : *Maximes*
„ *politiques*, ce livre ſera brûlé incontinent, ſans
„ aucun autre examen.

„ Défendons, en même-temps, à tous nos ſujets
„ de lire aucun de ces écrits, ſous peine de puni-
„ tion à nous arbitraire.

„ Nous avons conçu tant d'indignation contre

„ cette déteſtable ſcience, que nous ordonnons que „ tout politique à l'avenir ſoit puni de mort.

„ Et pour éviter toute équivoque, & qu'on ne „ puiſſe point prendre le change, ſur ce qu'en Europe „ on appelle de ce nom, nous ordonnons que toutes „ les négociations dorénavant ſeront entendues à „ la lettre; c'eſt-à-dire, que lorſqu'un agent public „ aura dit dans une affaire capitale, *cela ſera ainſi*; „ il ne puiſſe y avoir aucune raiſon ſous-entendue, „ pour que *cela puiſſe être autrement.*

„ Nous déclarons que, ſi après la publication de „ la préſente, on découvre quelque Profeſſeur en „ politique, qui l'enſeigne à nos ſujets, après en „ avoir été convaincu, il ſoit condamné au dernier „ ſupplice Chinois; c'eſt-à-dire, d'être coupé en dix „ mille pieces, &c. "

LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Maître des Cérémonies* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

TOut ſe vend à Paris, excepté les compliments qui ſe donnent pour rien. Il y a ici une formule de mots fades & étudiés, que chacun ſait par cœur & qu'on diſtribue à tout venant, ſans diſtinction d'âge & de ſexe. Cette faveur a une origine: les grands la tirent de la Cour; ceux-ci la font paſſer aux nobles qui la diſtribuent enſuite au Peuple.

C'eſt une ſuite du Gouvernement monarchique abſolu. On doit le regarder comme un hommage que le deſpotiſme paie à la liberté.

Les François ne ſont pas aſſez méchants pour ſe corrompre par des crimes & des trahiſons, ils ſe ſéduiſent par des paroles douces & flatteuſes; car dans tous les gouvernements, il faut que les vices de la conſtitution aient leur cours.

La froideur des François à cet égard, va juſques à l'inſipidité. Je ne connois rien de plus tuant pour un étranger franc & ſincere, que de paſſer ſa vie au milieu des gens qui font profeſſion ouverte d'une politeſſe étudiée, & qui ſont toujours montés ſur le cérémonial; qui n'eſt autre choſe qu'un menſonge perpétué. J'aimerois encore mieux à cet égard une honnête ruſticité.

J'ai manqué de périr ici à l'abordée d'une foule de compliments qu'il m'a fallu eſſuyer depuis que je ſuis dans cette Ville. Ceux qui ne connoiſſent pas le terrein, prennent ces façons & ces manieres pour quelque choſe, tandis qu'elles ne ſont rien.

LETTRE LXIV.

Le même au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a huit jours que je ne ſors point de ma chambre; j'y ſuis détenu par une migraine affreuſe. J'ai gagné cette maladie à un divertiſſement public, qu'on appelle ici l'opéra. C'eſt un concert d'inſtruments & de voix, qui chantent les tourments des hommes. Les Européens ſont ſi gais, qu'ils mettent de l'enjouement juſques dans les choſes les plus triſtes.

Il ne m'eſt guere poſſible de te donner une idée

juſte de l'opéra François. Imagines-toi quatre-vingt démons, à qui on donne le nom de muſiciens, qui chantent preſque toujours tous à la fois, accompagnés d'autant de violons, flûtes, haubois, clairons, tambours, trompettes, timbales, & autres inſtruments, dont j'ignore les noms. On prend ce divertiſſement chez un Prince du ſang royal, qui doit être fort pauvre, car on lui fait l'aumône à la porte.

Le temple de l'opéra eſt dédié à une ancienne divinité appellée Orphée, qui vraiſemblablement chantoit bien autrefois; mais dont la voix a beaucoup vieilli à force de ſiecles. Aujourd'hui ſes ſectateurs ne font que hurler. Il faut néanmoins que les myſteres de cette divinité ſoient dans une plus grande vénération chez les François, que ceux du Chriſt; car la plupart des pagodes de Paris ſont déſertes, au lieu que l'opéra eſt toujours plein.

Ce ſpectacle (c'eſt le nom qu'on lui donne) eſt d'une conſtitution ſi foible, que la moindre choſe peut ſuffire, pour le faire tomber en ſincope.

Il n'a point encore vu le ſoleil depuis qu'il eſt au monde. On prétend que le grand jour lui eſt ſi pernicieux, qu'un ſeul de ſes rayons ſuffiroit pour détruire ſon enchantement.

Sa ſalle, qui n'eſt pas des plus vaſtes, eſt entourée de tribunes. Il n'y a point d'eſpace vuide: les fideles de l'opéra ont des niches juſques au-deſſous des toits. Toutes les tribunes & les autres places ont pour point de vue une charpente de la largeur de la ſalle dans le fond, élevée de terre d'environ cinq pieds. C'eſt là le pays de l'opéra.

Pour que ce divertiſſement faſſe une grande ſen-

ſation, il doit rendre malade : un opéra François eſt dans ſa perfection, quand il renvoie les ſpectateurs étourdis. Le chef-d'œuvre de ce divertiſſement s'annonce toujours par un grand mal de tête.

Les acteurs & les actrices, comme on les appelle, ſont eſtimés à proportion des cris perçans qu'ils pouſſent dans les airs. Il y a actuellement une eſclave à ce ſpectacle, qui fait elle ſeule plus de bruit avec ſa voix, que ſix tambours & dix trompettes enſemble.

Non-ſeulement on chante avec la voix à l'opéra, mais même avec les mains, les bras & le corps. L'acteur ou l'actrice qui ſe démène le plus ſur cette charpente, & qui paroît être en convulſion, y eſt regardé comme un homme à talent ſupérieur. Quand cette agitation eſt extrême, elle peut ſuppléer aux grands élans du chant.

Le public fait grand cas maintenant d'une jeune eſclave qui n'a point de voix, mais qui chante prodigieuſement des yeux & de la tête.

Ce ſoir-là le ſpectable commença par un grand chœur; & c'eſt là où j'ai gagné la maladie dont je ſuis maintenant affligé. Un grand chœur, c'eſt lorſque quatre-vingt muſiciens, mâles & femelles pouſſent des cris tous à la fois. Malheureuſement pour moi, ce chœur-là ſe trouva un chef-d'œuvre de muſique Françoiſe, un morceau fini. A ce charivari ſuccéda un moindre bruit; une jeune eſclave ſinguliérement vêtue parut ſur le théatre : elle vint nous faire, en fredonnant, la confidence d'une paſſion violente qui l'accabloit, diſoit-elle, de douleur : il faut ſans doute qu'elle crût que nous pouvions ſoulager ſes maux, car en nous regardant fixement, &

nous adreſſant la parole, elle nous chanta ces paroles : *Arrachez de mon cœur le trait qui le déchire*, &c.

J'étois fort embarraſſé, pendant que cette eſclave nous racontoit ſes malheurs, de ſavoir quel rôle jouoit un homme qui étoit debout devant le théatre, un bâton à la main, qu'il levoit & baiſſoit à chaque inſtant, & avec lequel il faiſoit plus de bruit, que tous les chanteurs enſemble; & qui ſe démenoit comme un démon. Cet homme, me dit un ſpectateur qui étoit aſſis à côté de moi, eſt l'ame du ſpectacle : tout l'opéra conſiſte dans ſa baguette. Les acteurs & les actrices que vous voyez devant vous, n'auroient pas un petit mot à dire ſans lui ; ſon action leur donne la vie.

Je m'apperçus en effet que, dans le plus fort emportement des paſſions, ils ne perdoient pas un inſtant de vue le petit bâton : de maniere que, ſi quelque accident arrivoit à celui qui le fait mouvoir, le chanteur au milieu d'un grand air reſteroit muet, la bouche ouverte, comme s'il étoit pétrifié; le muſicien & la muſique obéiſſent à ſes ordres. C'eſt le bâton de Maréchal de France de l'opéra.

Il eſt preſque toujours queſtion dans ce ſpectacle d'un héros & d'une héroïne en amour qui, après avoir exprimé leur douloureux martyre, meurent à la fin de déſeſpoir & de douleur. Le tout ſuivi de ſon accompagnement avec la baſſe continue.

LETTRE XLV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Lyon.

LEs Dames de Lyon ont une odeur de ſoie, qui ſaiſit d'abord l'odorat; elles ſentent le taffetas d'une lieue loin. Leur manie eſt d'imiter le ton, les airs, les manieres & les allures de celle de Paris; mais ce ſont de médiocres copies de ces excellents originaux. Une femme de Lyon qui a fait un voyage à Paris, eſt la plus impertinente créature qui exiſte ſous la voute du Ciel.

J'allai rendre viſite derniérement à une Dame qui eſt arrivée, depuis peu & qui, à cauſe de cela, ne peut plus ſe voir en peinture dans ſa Ville. Après les premiers compliments, elle me demanda, comment je trouvois Lyon? Je lui répondis que je le trouvois fort agréable. „ Vous n'avez donc pas été à „ Paris, Monſieur, reprit-elle précipitamment? Je „ vous demande pardon, Madame, il n'y a pas long-„ temps que j'y étois. Quoi, me dit-elle avec ſur-„ priſe, vous avez été à Paris, & vous trouvez „ Lyon agréable? Et ſans me donner le temps de „ répondre, elle paſſa à la ſeconde interrogation. „ Avez-vous été ici à notre ſpectacle? Non, Ma-„ dame, lui dis-je. Voilà qui eſt heureux pour vous, „ reprit-elle; car il eſt déteſtable; on n'y tient „ point; c'eſt quelque choſe d'affreux. Outre qu'on „ n'y repréſente que de mauvaiſes pieces, les ac-

„ teurs y ont un accent provincial qui n'eſt point
„ ſupportable. Cependant j'ai oui dire, Madame,
„ lui dis-je, que preſque tous les acteurs ſont de
„ Paris. Cela eſt vrai, Monſieur, ajouta t-elle, ils
„ en ſont : mais les Pariſiens ne parlent pas ſi bon
„ François à Lyon qu'à Paris.

„ Que dites-vous de nos promenades? Je les trouve
„ charmantes. Ah! quelle différence, Monſieur re-
„ prit-elle, en pouſſant un profond ſoupir, de celles-
„ ci, aux champs éliſés, aux Thuilleries, au Palais-
„ Royal! Du moins, on y reſpire un air noble, par-
„ ce qu'on s'y promene en compagnie de Seigneurs &
„ de femmes de la premiere qualité; au lieu que, dans
„ nos promenades, on eſt ſuffoqué par un tas de pro-
„ vinciaux groſſiers, qui y gênent l'air par leur reſpi-
„ ration. Je ne crois pas, continua-t-elle, qu'il y ait
„ dans le monde un endroit plus délicieux, que les
„ Boulevards. On y voit toutes ſortes de ſpectacles,
„ depuis le plus grave, juſques aux marionettes. Vous
„ avez ſans doute été ſouvent au théatre du Palais-
„ Royal? Avez-vous jamais rien vu de plus ſuperbe,
„ que l'opéra? Tout y eſt d'un brillant étonnant; il
„ n'y a pas juſques aux garçons de théatre qui n'aient
„ l'air majeſtueux. Il faut convenir que ce ſpectacle
„ eſt rempli maintenant de talents ſupérieurs, tant
„ pour le chant, que pour la danſe. Mademoiſelle
„ Chevalier m'enleve par la douceur de ſa voix. Ma-
„ demoiſelle d'Avos me charme par le tendre & le pa-
„ thétique de ſon chant. Je ſuis affectée par la voix de
„ Poirier, & attrendrie par celle de Lambert. Made-
„ moiſelle Carville me ſurprend par ſa danſe, vive,
„ légere & enjouée : ce n'eſt pas une de ces danſeuſes
„ maigres & flutées, qu'on perd ſur un théatre; elle

„ eſt comparable aux monuments anciens; on diroit
„ voir danſer une pyramide d'Égypte. La Lyonnois eſt
„ légere ; elle brille ſur-tout dans le tendre & le pathé-
„ tique. J'aime à voir danſer l'Anis, le maître des
„ ballets, & non pas lui en voir compoſer ; il eſt par-
„ fait dans ſa danſe, & médiocre dans ſes compo-
„ ſitions.

„ Les foires St Germain & St Laurent ſont auſſi
„ des ſpectacles reſpectables : la décence & le bon
„ ton regnent ſur ſes théatres. On ne diroit pas
„ d'abord que leurs acteurs & actrices aient du ta-
„ lent : mais lorſqu'on les examine de près, on trouve
„ qu'ils ont du mérite.

„ La Comédie Françoiſe eſt un des premiers
„ ſpectacles de l'univers. Quels acteurs, grands
„ Dieux! Dubois eſt impayable, la Torrilliere in-
„ comparable. J'aime ſur-tout Bellecour; c'eſt un
„ excellent acteur. La Gauſſin me frappe dans le
„ terrible; la Clairon me fait pleurer dans le ten-
„ dre; & le Kain me fait verſer des larmes dans l'af-
„ fectueux.

„ Le théatre Italien m'amuſe auſſi beaucoup. Il y
„ a apparence que vous connoiſſez Carlin? Non,
„ Madame, je n'ai pas cette honneur-là. Carlin,
„ reprit-elle, n'eſt pas fort honorant ; mais il
„ eſt très-divertiſſant : il joue les arlequins. Il
„ eſt fait à peindre ; il a ſur-tout un accent ad-
„ mirable au théatre : il parle François, comme s'il
„ étoit né à Paris. Rochart chante comme un An-
„ ge. Quelle étendue de voix! Comme elle eſt ſo-
„ nore ! Quelles graces ! Sur-tout, quelles belles
„ dents il découvre au public, quand il file un ſon!

„ A l'égard des beaux eſprits, cette Ville en four-
„ mille; c'eſt le centre des hommes à talents: hors
„ de Paris, point de ſalut pour le génie. Pour moi,
„ je fréquentois tout ce qu'il y avoit de plus ſubli-
„ me en ſavoir. Je voyois *Fréron*, *Marmontel*,
„ *l'Abbé de la Porte*, & *Lattaignan*. Vous con-
„ noiſſez tous ces grands hommes, ſans doute? Pas
„ un, Madame. Je ſuis ſeulement fâchée, reprit-el-
„ le, qu'ils ſe menacent continuellement entre
„ eux, de ſe donner des coups de bâton: il me ſem-
„ ble que les gens d'eſprit devroient porter l'épée.

„ Mais ce qui rend le ſéjour de Paris agréable à
„ une jolie femme, c'eſt la compagnie des beaux
„ hommes. La Province n'en fournit pas d'auſſi ai-
„ mables. Je me ſuis ſouvent trouvée avec le Mar-
„ quis de Ville-P—. Le charmant Cavalier! Il faut
„ bien qu'il plaiſe, car il y a vingt ans que les fem-
„ mes de Paris l'entretiennent. J'ai ſoupé auſſi quel-
„ quefois avec le beau de Tor... Quel air martial!
„ Quelle beauté mâle! Je ne ſais pourquoi on dit
„ qu'il reſſemble a une fille habillée en homme.

„ La ſociété des femmes eſt auſſi divine. C'eſt
„ pour notre ſexe le pays de la compagnie; il eſt
„ vrai que je ne voyois que du bon. J'allois deux
„ fois la ſemaine chez la Comteſſe de Monos — La
„ Marquiſe de Marchen — il eſt dommage qu'on
„ ſoit volé au jeu dans ces maiſons, car autrement
„ on s'y amuſeroit parfaitement. "

En finiſſant ces mots, elle appella ſa fille-de-chambre à qui elle demanda ſi Pariſien étoit venu: & ſe tournant vers moi, „ C'eſt mon coëffeur, me dit-
„ elle, il eſt de Paris; & j'ai réſolu de n'en admet-
„ tre aucun à mon ſervice à l'avenir ſans ſon extrait

„ baptiſtaire qui prouve qu'il eſt né dans cette Capi-
„ tale.

„ Ma fille-de-chambre que vous venez de voir,
„ eſt de la Paroiſſe de Saint Germain-l'Auxerrois,
„ & mon petit laquais eſt né dans la rue Saint-
„ Honoré. Comme j'ai réſolu de n'avoir auſſi aucu-
„ ne race d'animaux, qui ne ſoit Pariſienne, j'ai
„ déja écrit pour qu'on m'envoiât un chien & un chat
„ de notre Capitale, à la place de deux qui ſont nés
„ ici en Province, & que je veux réformer. J'ai auſ-
„ ſi mandé pour un roſſignol; car les naturaliſtes ont
„ obſervé que les roſſignols de Paris chantent beau-
„ coup mieux que ceux de Province. Enfin j'eſpere
„ dans peu n'avoir, autour de moi, d'autre bête de
„ Lyon, que mon mari.

„ Tous mes rubans ſont de la Capitale ainſi que
„ mes mouches, mes gans, ma poudre, & ma pom-
„ made. Mes peignes en viennent auſſi; car vous
„ penſez bien que des peignes faits en province m'ar-
„ racheroient les cheveux : il n'y a que ceux de Pa-
„ ris qui puiſſent peigner horiſontalement. Je ré-
„ çois auſſi régulièrement tous les mois mes cure-
„ dents; & j'y ordonne mes épingles. "

LETTRE XLVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

LEs Princes Chrétiens ſe multiplient dans tous les États, par des repréſentants qu'ils nomment Ambaſſadeurs. On ne peut voyager dans aucune

Cour d'Europe qu'on ne trouve un Roi de France: on compte quelquefois juſques à dix Républiques de Veniſe ſans parler des extraordinaires.

Ces coadjuteurs des Couronnes jouiſſent de grandes prérogatives; la plus conſidérable de toutes eſt de troubler les états pour ſoutenir leur rang. La plupart des guerres ne s'allument en Europe que pour leur droit de préſéance. Si les carroſſes de deux de ces Monarques poſtiches s'accrochent dans une rue, il faut une bataille pour ſavoir lequel paſſera le premier; on m'a même aſſuré que, ſi le Roi d'Eſpagne réſidant dans une Cour étrangere, étoit dans un mauvais lieu, & que le Roi de Portugal voulût s'y proſtituer le premier, il y auroit une guerre pour décider cette préférence.

C'eſt de cette ſource que naiſſent la plupart des diviſions.

S'il n'y avoit point d'Ambaſſadeur pour tranquilliſer l'Europe, elle ſeroit plus tranquille.

Les repréſentants des Couronnes jouiſſent d'un autre privilege; je veux dire celui d'être injuſtes.

Leur place leur donne le droit de contracter des dettes immenſes, ils peuvent enlever le bien des citoyens par des emprunts conſidérables, & par là ruiner la veuve & l'orphelin, ſans être reſponſables aux loix de ces crimes; & non-ſeulement ils jouiſſent pour eux de cette prérogative, mais même ils l'étendent aux autres. Leurs maiſons ſont remplies de débiteurs & de meurtriers ſur leſquels les Tribunaux n'ont aucun pouvoir. Quand un méchant homme a commis une mauvaiſe action, il ſe met au ſervice d'un Ambaſſadeur, & par-là il élude le châtiment que mérite ſon forfait.

C'eſt ainſi que les Trônes qui devroient être les

ſanctuaires de l'innocence & de la vertu, ſont l'aſyle de l'iniquité & de l'injuſtice.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Chef de l'Hiſtoire, à Pékin.*

Suite des grandes époques de l'Europe.

De Paris

L'Europe qui au onzieme ſiecle (ſuivant la maniere de compter des Chrétiens) auroit eu beſoin de repos, pour ſe refaire de tant de déprédations qui l'avoient affoiblie depuis la décadence des Romains, fut plus agitée que jamais: c'eſt preſque toujours dans la religion qu'il faut chercher l'origine de ſes malheurs.

Le Chriſt, qui avoit voulu mourir comme un homme, fut enterré comme un mortel: on avoit creuſé une foſſe, où l'on avoit dépoſé ſon corps. Cet autre fit verſer plus de ſang que jamais la politique n'en avoit fait répandre: on prétendit que ce trou avoit été profané par des infideles, & il fut réſolu de venger cette offenſe, qui ſi elle en étoit une, n'étoit pas du reſſort des hommes.

Des armées innombrables paſſerent les mers, & allerent ſe battre contre des mortels qui, ne lui ayant rien fait, ne pouvoient avoir avec eux aucun ſujet de diviſion. Ils prirent pour étendart de cette guerre la croix, qui eſt chez eux le ſimbole de la paix: cette banniere, qui auroit dû les faire penſer qu'ils étoient des Chrétiens, ne les fit pas même reſſouvenir qu'ils étoient des hommes. La rage, & le déſeſpoir les

animoient. Il eſt remarquable que de tout temps les Chrétiens furent cruels & barbares, pouſſés par un motif qui devoit leur donner de la douceur & de la modération. Ils commettoient toutes ſortes de crimes, en ſe portant à une action ſainte.

Les armées qui alloient, diſoient-elles, venger la divinité; étoient compoſées des hommes les plus ſcélérats de la terre. La débauche & le libertinage formoient leur caractere principal. Une telle malice devoit plutôt flétrir la Religion, que l'honorer. Ses premieres expéditions furent ſur ſes propres freres: elles volerent les Chrétiens, en allant piller les Turcs. Les violences, les rapines, les meurtres, les homicides accompagnerent par-tout ces ſaintes expéditions. Le tombeau du Chriſt fut le prétexte des viols & des aſſaſſinats.

Rien ne prouve mieux, je crois, cet eſprit d'inconſéquence qui a regné de tout temps en Europe, que ce qui arriva alors. Les Mahométans faiſoient eux-mêmes la guerre aux Chrétiens, & les attaquoient dans leur propre pays; non pas pour des reliques, mais pour devenir puiſſants; & les Chrétiens ne prenoient point les armes contre ceux-ci, tandis qu'ils alloient ſe croiſer dans leur pays contre ceux qui ne les attaquoient pas.

L'Europe étoit à la veille de devenir eſclave: au lieu de réunir ſes forces pour travailler à ſa propre défenſe, elle alloit au loin faire le ſiege d'un tombeau. Trois ou quatre armées innombrables périrent d'abord par la faim, la ſoif & les autres inconvenients qui accompagnent les entrepriſes mal combinées.

La manie des croiſades qui, dans le commencement,

ment, avoit été celle de quelques aventuriers, devint la folie des guerriers & des conquérants. Alors l'Europe s'affoiblit néceſſairement, parce que tous les Princes prirent part à ces expéditions.

Jéruſalem, qui faiſoit le ſujet de cette guerre, fut priſe. Les Chrétiens ſe rendirent maîtres du tombeau qu'on dit être celui du Chriſt. Il en coûta un million d'hommes à l'Europe, pour une ville qui n'augmentoit point ſa puiſſance, & qui n'ajoutoit rien à ſa Religion.

Les guerres des Croiſades furent de l'invention des Papes. C'étoit pour eux un moyen d'élévation; car ils ne pouvoient s'agrandir, qu'en diminuant la puiſſance univerſelle. Il falloit tout abîmer, pour établir leur pouvoir. Les Chefs de l'Égliſe Chrétienne montrerent dans cette occaſion, qu'ils avoient moins penſé aux affaires du Ciel, qu'à celles de la terre: ils envoyerent un Pape ou Légat, pour prendre poſſeſſion de Jéruſalem en leur nom, comme Rois. Le Capitaine qui en avoit fait la conquête, n'en fut que le Duc.

De nouvelles Croiſades partirent, & périrent encore comme les autres. L'Europe fut preſque déſerte, & ſe trouva privée d'habitants, car il fallut d'autres guerres, pour ſoutenir les premieres conquêtes. Cette ville infortunée, pour laquelle on s'étoit égorgé avec une fureur brutale, retomba au pouvoir de ſes nouveaux maîtres. La perte de cette place qui auroit dû faire ouvrir les yeux aux Princes Chrétiens, ne ſervit qu'à les leur fermer davantage. La fureur des Croiſades fut plus vive que jamais.

Cette guerre qui n'avoit d'abord été qu'une ſimple invitation, devint une loi fondamentale. Tous

les peuples furent taxés : il fut établi que ceux qui ne pourroient point ſe croiſer, payeroient la dixieme partie du revenu de leurs biens. Cette loi étoit bien injuſte : elle obligeoit les ſujets à ſe dépouiller de leur ſubſiſtance, pour fournir à une guerre qui n'étoit point celle de l'État.

Preſque tous les Rois de ce temps-là aſſemblerent de nouvelles armées qui périrent, comme celles qui les avoient précédées. Jamais il n'y eut une preuve plus convaincante que les exemples ne ſont rien chez les Européens.

De tous les Généraux qui furent à la tête de ces expéditions, il n'y en eut que deux qui firent fortune, mais ce fut en échouant; car au lieu de deſcendre dans le tombeau du Chriſt, ils monterent ſur le Trône de l'Empire d'Orient : mais leur élévation ne ſervit dans la ſuite, qu'à faire mieux ſentir leur chûte.

Les hiſtoriens Chrétiens ne font monter l'épuiſement de l'Europe dans cette occaſion, qu'à deux millions d'hommes, parce que ce fut là le nombre des ſoldats qui périrent : mais ce n'eſt point ainſi qu'il faut calculer la dépopulation. Un vuide de deux millions d'habitants, en répandant ſon influence ſur la propagation générale, les arts, l'agriculture & toutes les autres branches de l'adminiſtration, en doit cauſer un immenſe. Une telle déprédation ſur le genre humain ne ſauroit ſe calculer au juſte. Elle n'eſt point encore réparée, & probablement ne le ſera jamais. Il auroit fallu faire des loix de reſtauration; mais des Princes qui s'exterminoient eux & leurs peuples pour un tombeau, n'étoient guere capables, après avoir fait le mal, d'y apporter le remede.

Il faudroit aujourd'hui changer tous les ſyſtêmes; & c'eſt à quoi aucun des Souverains ne penſe nullement.

Le tombeau du Chriſt fut cauſe que l'Europe ſe rétrécit de la moitié. Ces guerres qui déſolerent tout, ſervent à prouver combien les grands événements tirent leur origine des petites cauſes. Un de ces vagabons dont j'ai parlé, ayant été à Jéruſalem, prétendit avoir reçu quelque offenſe de ceux qui gardoient ce tombeau : de retour en Italie, il porta ſes plaintes, & auſſitôt on prit les armes. Ce fut pour venger un aventurier que l'Europe perdit la moitié de ſes habitants.

Les Croiſades ayant épuiſé la Chrétienté, pluſieurs États profiterent de la foibleſſe générale, pour ſecouer le joug des Empereurs, qui ſe diſoient toujours les ſucceſſeurs de l'Empire Romain : de maniere que la liberté particuliere de l'Europe croiſſoit, à meſure que la puiſſance univerſelle diminuoit.

Pluſieurs États & ſociétés ſe gouvernerent par des loix municipales, & cette forme de gouvernement ſubſiſte encore.

Un grand nombre de villes ſe liguerent enſemble, & s'unirent d'intérêt ; mais ce fut plutôt pour accroître leurs richeſſes, que pour augmenter leur puiſſance.

La plupart des peuples d'Europe chercherent à élever leur grandeur ſur la ruine générale : mais c'eſt une puiſſance bien foible que celle qui s'établit ſur la foibleſſe même. Il n'y avoit alors dans cette partie du monde que deux pouvoirs ; celui des Papes, & celui des Empereurs; ces deux Chefs du monde

Européen tenoient les rênes de cet Univers. Les diviſions des autres Potentats étoient décidées juridiquement devant leurs Tribunaux :

Il eſt remarquable que la force de ces deux puiſſances n'exiſtoit nulle part. Les Papes n'avoient ni armées ni Généraux : les Empereurs, à titre d'Empereurs, alors comme aujourd'hui, ne poſſédoient preſque aucun domaine. Cependant, ſi ces deux Puiſſances idéales avoient pu s'accorder, l'Europe eut acquis à la fin un État fixe : mais les Papes qui ne vouloient point de concurrents, travaillerent toujours à diminuer le pouvoir des Empereurs ; & les Empereurs n'épargnerent rien pour abaiſſer le pouvoir des Papes : ce qui donna le temps aux autres petits Souverains de s'agrandir, & de ſe garantir de tous les deux.

Pluſieurs États auroient pu mieux profiter des diviſions de ces deux premieres Puiſſances ; mais je trouve que la plupart des peuples alloient par élans : on faiſoit un effort, & enſuite on retomboit dans une laſſitude qui ramenoit les choſes dans leur premier état.

Cette foibleſſe produiſit cependant un bien. La ſervitude avoit été telle que, non-ſeulement les Rois, mais même les Seigneurs particuliers avoient droit de vie & de mort ſur leurs vaſſaux : & cette tyrannie ne fut plus. Mais bientôt on ne ceſſa d'être eſclave des Seigneurs que pour le devenir des Princes : ainſi la liberté politique n'y gagna rien, & la civile n'en fut que plus gênée.

Par ce qui ſe paſſa en Italie & dans pluſieurs autres Continents d'Europe au quinzieme ſiecle, on peut juger que cette partie du monde n'avoit point de

force centrale. De ſimples particuliers, d'une naiſſance obſcure, & ſouvent ſans autre titre que celui d'un génie hardi, ſe rendirent maîtres des gouvernements, & s'érigerent en Souverains, ſans qu'aucune Puiſſance s'opposât à leurs uſurpations. Ils conſpirerent; on les laiſſa conſpirer: ils commettoient des meurtres, pour ſe frayer un chemin à la domination; & on ne s'y oppoſoit pas. Chaque Prince étoit ſi foible chez lui, qu'il n'avoit pas la force de s'oppoſer à ce qui ſe paſſoit ailleurs. Les peuples d'Europe n'avoient point de protecteurs; ils étoient expoſés à tous les coups que la fortune & l'ambition des moindres citoyens vouloient leur porter. Cependant l'Europe ſe développoit un peu; ſes habitants n'étoient plus ſi groſſiers. On créa des arts, on apprit à écrire, on fit du papier, art qui devint bientôt funeſte à ces peuples.

Les Européens, au commencement du quatorzieme ſiecle, ne ſavoient pas encore parler. Tous leurs différents idiomes n'étoient qu'un jargon qui ne rendoit qu'imparfaitement leurs idées. Les Italiens qui ont tout commencé dans cette partie du monde, furent les premiers qui polirent la langue; les autres nations ſuivirent leur exemple.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.*

LE Roi de France, quoique deſpotique, n'eſt pas le premier Souverain de ſon Royaume. Un homme, qu'on appelle le Pape, y ordonne en chef, & le Monarque commande en ſecond. Il y a même

des cas, où ſes ſujets ſe croient diſpenſés de lui obéir. Par exemple, le Roi trouve en eux une réſignation aveugle, lorſque par la moindre de ſes fantaiſies il leur ordonne de s'aller faire tuer; mais il rencontreroit une réſiſtance invincible, s'il leur commandoit de manger de la viande certains jours de la ſemaine. La plupart aimeroient mieux devenir rebelles que d'obéir à ce décret.

Autrefois cet homme alloit plus loin; il détrônoit les Rois de France à la moindre réſiſtance qu'il trouvoit à ſes volontés. La raiſon qu'il alléguoit pour cela, étoit que toutes les Couronnes relevoient de la ſienne, & que tous les Souverains du monde Chrétien étoient ſes vaſſaux.

Parmi les ſujets du Roi de France qui reconnoiſſent peu ſon autorité, il y en a un grand nombre qui ne la reconnoiſſent point du tout. Ce ſont les Bonzes ou Moines: ceux-ci ont leur Prince légitime dont ils relevent, & à qui ils obéiſſent en tout aveuglément. Les moindres de ſes volontés ſont des ordres ſuprêmes; ſes déciſions ſont des ſentences ſans appel: jamais le grand Turc n'eut plus d'autorité ſur ſes eſclaves. S'il veut qu'ils changent de Ville, ou même qu'ils quittent le Royaume, & s'expatrient toujours, il n'a qu'à leur expédier ſes commandements. Cet ordre s'appelle obédience, nom qui lui convient parfaitement; car jamais arrêt du Monarque le plus abſolu ne fut exécuté plus promptement. Il eſt vrai que le Prince, en faiſant uſage de ſon pouvoir, peut changer la diſpoſition du Général, c'eſt le nom qu'on donne à ce Souverain, & retenir dans le Royaume par des Lettres de cachet ceux à qui il ordonne de paſſer dans un autre État.

Que dis-tu d'une Puiſſance qui permet à ſes ſujets de dépendre de toute autre que de la ſienne, & qui a beſoin d'uſer de violence pour faire valoir ſon autorité ?

LETTRE XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Lyon.

LE commerce ſe fait ici, par une eſpece de preſtige. Les plus grandes entrepriſes ſont fondées ſur un taliſman qui conſiſte dans un petit bout de papier; il ne contient que deux lignes, & l'enchantement eſt dans un mot.

Avec une valeur intrinſeque de trois deniers tournois de papier, un Lyonnois va acheter pour trois millions d'effets. Cette valeur idéale peut lui donner un grand nombre de choſes réelles : il eſt vrai que, pendant le fort de l'enchantement, & lorſqu'on croit le taliſman le mieux établi, il tombe, ſans qu'on puiſſe en prévoir la raiſon. Alors trois millions redeviennent trois deniers. Son changement ſubit eſt un ſecond enchantement. Ce papier talliſman n'eſt pas moins ſurprenant dans ſa chûte, que dans ſon élévation : on voit de ce papier ici, qui, après avoir fait une figure conſidérable ſur la place, tombe dans un tel diſcrédit, qu'il ne pourroit pas procurer une aune de ruban.

Les Européens ſe gouvernent par des mots; l'arrangement de quelques ſyllabes réglent chez eux toutes les affaires de la ſociété. Un Chrétien qui emprunte une ſomme d'argent à un autre, & qui pour garant

de la somme, lui engage sa Religion & sa foi, est le maître de ne pas tenir sa parole ; du moins la loi ne l'y oblige point : son honneur & sa probité ne sont pas réputés de meilleurs garants. Par exemple, si un négociant qui emprunte une somme à un autre, dit, en s'engageant avec lui, je paierai par tout ce qu'il y a de plus sacré dans le Ciel & sur la terre, &c. cela ne l'engage point : mais s'il écrit, je paierai par *cette de change*, alors, il n'en peut plus revenir, & c'est une sentence qu'il a portée contre lui-même.

Cela s'appelle ici la conservation : je ne sais point, si on ne devroit pas la nommer la destruction ; du moins plusieurs familles se sont ruinées de fond en comble, & d'autres ont été réduites à la mendicité, pour avoir écrit ce mot Aucun ne peut se soustraire à la tyrannie du mot *change* : on seroit plutôt absous d'un libelle diffamatoire contre l'État. Les Lyonnois sont si jaloux de leur conservation, qu'ils feroient arrêter le Roi pour la conserver. Que dis-je ? Je crois que, si le Pere Éternel lui-même avoit tiré une lettre de change sur Lyon, & qu'il n'en envoyât pas les fonds du Ciel, ils l'y contraindroient par corps. On dit pour raison, que les affaires du commerce étant momentanées, il faut que ces engagements soient payés au temps : cependant non-seulement la prison ne paie point, mais même elle n'accélere rien ; outre que la liberté des Citoyens doit être plus précieuse à l'État, que la facilité du commerce.

Il y a quatre-temps dans l'année, où ce peuple-ci devient furieux ; il y est agité d'un démon qu'on nomme paiement. On pourroit appeller ces temps d'agitation, *Les tourments des Saints*, *la rage des Rois*, *la fureur de Pâques*, & *les délires d'Août*, nom de leurs foires.

LETTRE XLIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin*

De Paris.

J'Allai voir ces jours passés l'Hôtel des invalides ; c'est un tombeau superbe où sont ensévelis les militaires que le canon n'a pas achevé de tuer.

Les cadavres qui y repoient, ne sont pas entiers ; aux uns il manque un bras, aux autres une jambe ; car pour y recevoir les honneurs de la sépulture, il faut être mutilé. J'y vis cependant une infinité de morts qui se portent fort bien ; du moins ils mangent & boivent, comme des hommes très-vivants. Ceux-ci sont des Officiers à qui il manquoit cinq ou six campagnes, pour terminer la carriere de leur gloire, & qui viennent la finir dans le réfectoire de cet Hôtel.

Cette institution n'est pas privée de réglement ; la législation y a pourvu, elle a fait de cette retraite militaire un Couvent de Bonzes. Ces Moines invalides, à l'exemple des autres Monasteres, ont quatre grandes occupations marquées par l'ordonnance de l'établissement. 1. Être oisifs ; 2. fumer la pipe ; 3. prier Dieu ; 4. manger & boire. C'est ainsi qu'ils passent de ce tombeau à un autre qui est dans le même Hôtel, où ils sont enterrés pour la seconde fois.

Ce plan est beau, il est dommage qu'il ne soit que commencé. La France qui fait sans cesse la guerre, a continuellement six fois plus de blessés, que cet édifice n'en peut contenir ; il n'y a qu'un petit nom-

bre d'élus qui entrent dans le paradis de l'Hôtel des invalides; tous les autres reſtent à la porte.

Les plus grands établiſſements des Rois de France ſont très-petits. Celui des invalides n'a point été taillé ſur la meſure générale des beſoins de l'État cette dépenſe Royale n'a porté que ſur l'acceſſoire, elle a oublié le principal. Le Prince ſuperbe va avant le Roi patriote. On a prodigué pluſieurs millions de livres à la conſtruction de l'édifice; il falloit les employer à loger un plus grand nombre de citoyens devenus invalides. Preſque tous les monuments de l'Europe ſont marqués au coin de l'oſtentation.

LETTRE L.

Suite des grandes Époques de l'Europe, à Pékin.

De Paris.

L'Europe qui, du temps des Romains, n'avoit qu'un maître, ſe vit diviſée en une infinité de petites Monarchies. On n'y comptoit pas moins de cent Souverainetés * indépendantes les unes des autres: c'étoit autant de conſtitutions qui s'entrechoquoient enſemble, & dont les préjugés particuliers menoient à des guerres générales. Les premiers maîtres du monde regnoient ſur des millions innombrables de ſujets; ceux d'Europe dominoient ſur quelques centaines d'hommes. On vit des Princes qui auroient pu mettre leur Royaume dans leur Palais, & des États dont la population univerſelle ſe réduiſoit à trente perſonne, y compris le Monarque.

* Y compris les Principautés Eccléſiaſtiques & les Abbayes Souveraines d'Allemagne.

Cette diviſion générale multiplia les troubles à l'infini: parce que, parmi les Rois, les querelles ſont toujours rélatives au partage de la puiſſance univerſelle.

S'il n'y a qu'un Monarque dans un Continent, il n'y aura point de guerres; ſi on le diviſe en deux Souverainetés, il y aura une guerre; & ſi on le partage en cent, il y aura cent guerres.

Les Hiſtoriens des Chrétiens cherchent la cauſe de ces combats continuels qui, depuis la décadence de l'Empire Romain, déſolent l'Europe; elle eſt dans ſa diviſion.

Depuis Charlemagne toutes les batailles ſe donnerent pour les limites: chaque Souverain voulut s'agrandir, & ſortir des limites de ſon lot. La puiſſance qui devint la plus grande, fut celle qui ſe battit d'avantage: on pourroit compter le nombre des poſſeſſions par celui des batailles: on n'eut point de repos de part & d'autre qu'on n'eut étendu ſes frontieres. Toute la politique des Cours ſe réduiſit à prouver qu'elles avoient des droits ſur les États voiſins, & faute de titres on oppoſa des armées.

Il fallut toujours ſe battre pour étendre ſon domaine, ou empêcher qu'il ne diminuât. Chaque Souveraineté leva des troupes, & ſe mit en état d'attaquer ou de défendre. Les Romains s'étoient battus pour la poſſeſſion de l'univers; les Européens ſe livrerent des batailles pour quelques arpents de terre.

La guerre ne finit plus entre les Souverains, parce qu'après avoir vaincu vingt ennemis, il en reſtoit encore quatre-vingt à combattre. Le feu des ſieges, & des batailles renaiſſoit de ſes propres cendres. L'incendie duroit toujours, parce que l'ardeur de la diviſion

ne ceſſoit jamais : après avoir ſoumis un peuple, il falloit ſonger à en ſubjuguer un autre.

L'opiniatreté des combats étoit d'autant plus grande que les progrès dans l'art militaire ſe répandoient géométriquement : de maniere qu'un peuple abattu apprenoit, par ſa propre défaite, à repandre de l'avantage ſur celui qui l'avoit vaincu : c'étoit un retour périodique de la force à la foibleſſe, & de la foibleſſe à la force; ce qui rendoit les batailles éternelles

La ſociété générale de l'Europe ne s'accorda jamais. Le nombre en étoit trop grand pour qu'il fût poſſible de réunir tant d'intérêts divers. Il n'y avoit aucun pouvoir ſuprême qui pût les concilier, parce que la puiſſance étoit dans les mains de ceux qui ſe la diſputoient.

Cent millions d'hommes ſujets au caprice de cent Princes qui jouoient de l'humanité, multiplioient les maux des peuples à l'infini, parce que leur ambition n'avoit point de bornes.

Mais comme dans les diviſions de la guerre, il faut après une certaine révolution de ſieges & de batailles que la balance penche d'un côté; cinq ou ſix Puiſſances ſoumirent toutes les autres, & les firent deſcendre au rang des inférieures.

L'Europe n'en fut pas mieux pour cela. Ces cinq grands États devenus puiſſants, continuoient à la troubler comme auparavant. Ils forcerent les petits Souverains à prendre part à leur querelle, & à leur fournir des armées en qualité d'alliés, ou d'auxiliaires.

Le malheur fut pour la République univerſelle que, parmi ces cinq Puiſſances dominantes, il ne s'en trouva aucune qui eût acquis aſſez de forces pour engloutir les autres; car ſi cet événement fût arrivé, toutes les

guerres étoient finies : & ces peuples eussent joui du même bonheur que l'Europe goûtoit lorsqu'elle étoit Province de l'Empire Romain.

Lorsque la plupart des Puissances furent subjuguées, il n'y eut que deux ou trois querelles politiques en Europe; mais celles-ci intéresserent toute la République du monde Chrétien.

Parmi tant de Monarques, il fut impossible qu'il n'y eût bien des tyrans; ce qui engendra des divisions domestiques qui finirent par des guerres civiles. Les peuples qui étoient mal gouvernés, se comparant à ceux qui l'étoient bien, voulurent passer sous la domination des gouvernements qui avoient de bonnes loix, ou changer celles qui étoient mauvaises. Les Princes qui avoient établi leur despotisme sur le changement de constitution, voulurent soutenir la corruption : & il arriva de-là ce qui arrive toujours dans les Empires où le pouvoir arbitraire veut dominer; je veux dire, que les Princes furent infortunés, & les peuples malheureux.

LETTRE LI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *Censeur de l'Empire à Pékin.*

De Paris.

IL y a dans ce Royaume trois sortes de gens. Les uns portent une épée, les autres endossent une robe, & les troisiemes, qu'on met au rang des premiers, ont au cou un demi pied d'une toile blanche aussi fine que celle qu'on fabrique aux Indes.

Ces gens-là se méprisent réciproquement : de ma-

maniere que ces trois États, qui ſont faits, dit-on, pour la tranquillité publique, ſe font une guerre continuelle : on a ſouvent eſſayé de les réconcilier enſemble, & d'établir entre eux une paix fixe & permanente, il y a eu pour cela pluſieurs pourparlers; mais on n'en a pu venir à bout, parce que la querelle naît du préjugé de chacune de ces conditions : de maniere que, pour raprocher ces trois États, il faudroit commencer par les anéantir.

Les gens d'Égliſe diſent que les militaires n'ont point de mœurs; ceux-ci leur reprochent à leur tour d'être trop ambitieux, & les ſoldats accuſent les gens de juſtice de n'avoir point d'équité.

On pretend que le procés ſera éternel, parce que les chefs d'accuſation ſont fondés.

Tu dois juger de la confuſion qui doit regner dans toutes les claſſes de la ſociété politique, puiſque ceux qui devroient maintenir l'ordre civil ſont les premiers à le détruire.

On dit pour raiſon, (car on en donne ici à tous les abus) que ce contraſte ſoutient l'État, qui ſans lui dégénéreroit en deſpotiſme abſolu. Ces corps, dit-on, en ſe choquant continuellement, maintiennent l'équilibre.

Si cela eſt ainſi, que dis-tu d'un gouvernement qui, pour prévenir ſa corruption totale, eſt obligé de ſe faire une guerre continuelle ?

LETTRE LII.

Le même au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

J'Étois à peine guéri de la migraine que j'avois gagnée à l'opéra, lorſqu'ayant voulu me donner le plaiſir de la tragédie, je me trouvai le lendemain attaqué d'une fievre chaude avec un tranſport au cerveau.

La tragédie Françoiſe eſt un des plus terribles divertiſſements qu'un mortel puiſſe prendre. Elle émeut; les ſens ſont agités; le cœur palpite; l'ame eſt déchirée en mille pieces. L'affliction preſſe de toutes parts: on ſe retient tant qu'on peut; on ſuccombe enfin à la douleur: on verſe un torrent de larmes.

Je fus à peine aſſis à ce ſpectacle que deux ou trois acteurs & actrices parurent alternativement ſur la ſcene: leur figure me ſurprit, car ces gens-là qui, dit-on, repréſentent les hommes, ne ſont pas faits comme eux. Leur habillement ne reſſemble à celui d'aucun mortel qui exiſte aujourd'hui ſur la terre. La plupart avoient de longues plumes ſur la tête, qui mettoient leurs viſages au milieu de leurs corps. Ils portoient des caſaquins qui étoient lacés par derriere, comme le corps d'une femme, & qui s'élargiſſoient par le bas, au haut deſquels étoient attachés de longs manteaux, dont les queues qui traînoient à terre, ne finiſſoient plus.

On voyoit à leurs grands ſabres qu'ils avoient envie de ſe tuer, & enſuite de s'enfuir, car ils étoient

tous bottés, & prêts à monter à cheval. Je découvris à leur air que chacun d'eux avoit le cœur gros de choſes importantes qu'ils avoient à ſe dire; & qu'ils ne tarderoient pas à ſe quereller.

A meſure que la piece avançoit, l'émotion redoubloit. A la fin leurs yeux s'égarerent, leurs traits s'altérerent. Deux ſur-tout, l'un qui étoit habillé comme un Empereur Romain, & une eſclave qui étoit miſe comme une Reine, ſe diſtinguoient par leurs cris & leurs hurlements. Ils ſe mirent à la fin dans une colere ſi affreuſe, que je les vis écumer de rage. Le dépit, la haine, la vengeance, le déſeſpoir, & toutes les autres paſſions infernales parurent tour à tour ſur leurs viſages.

Comme je ne pouvois concevoir le ſujet de tant d'emportement, je demandai à un ſpectateur qui étoit à côté de moi, ce que cela vouloit dire. Les perſonnages que vous voyez ſur la ſcene, me dit-il, repréſentent les Héros de l'antiquité. Monſieur, lui dis-je, eſt-ce que ces Héros étoient des démons? Non, me répondit-il, ils étoient des hommes.

Tu obſerveras, malgré la réponſe du ſpectateur, que cela ne peut pas être; car s'il y avoit eu de tels poſſédés dans le monde, la police générale y eut pourvu. Elle les eut fait enfermer dans de petites maiſons comme des fols, ou enchaîner comme des forcenés; car la démence & la frénéſie n'ont jamais pu paſſer pour des vertus chez les hommes.

Les ſujets que la tragédie repréſente, ne ſont pas moins frappants que la repréſentation. Je frémis toutes les fois que je penſe aux malheurs qui affligerent ce ſoir-là un Roi qui faiſoit le ſujet de la piece. Dix générations entieres ne pourroient pas verſer

tant de maux ſur la tête d'un ſeul mortel. Il n'eut pas un ſeul inſtant de relâche. Au commencement même de la repréſentation il fut malheureux. Dès les premieres ſcenes, les incidents, les peines, & les contretemps accoururent de toutes parts pour ſe rendre au cinquieme acte, qui dans la tragédie Françoiſe eſt le lieu de l'aſſemblée générale des peines & des afflictions, & où ſe frappe le dernier coup de cataſtrophe qui écraſe les Héros.

On dit que les François ſont ſi enclins à la joie, qu'ils rient de tout; ils ſont bien plus portés à s'affliger, car ils pleurent de rien. Une imagination, une chimere, une idée de Peintre ſuffit pour cela; mais il faut que les idées ſoient forcées, qu'elles ſortent de la nature, qu'elles repréſentent des paſſions qui n'ont jamais exiſté; en un mot, il leur faut des êtres de raiſon. L'imagination des Européens eſt ſi uſée, que le ſimple & le vrai ne font plus d'impreſſion ſur eux. Qu'on mette ſur la ſcene un ſujet exact, véridique, & tel qu'il en arrive tous les jours au milieu d'eux, ils le trouveront froid, inſipide, & bâilleront au théatre. Il faut pour les émouvoir que le Poëte faſſe une dépenſe immenſe d'imagination, & ſurtout qu'il employe des idées neuves, contraires aux loix du ſang & de la nature; car le barbare & l'inhumain ſont aujourd'hui le fort de ce ſpectacle. Il faut qu'un pere égorge ſa fille, qu'un enfant trâme contre les jours de celui à qui il doit les ſiens, qu'une femme conſpire contre ſon mari, &c.

On dit communément ici que les événements de la ſcene tragique ſont l'image des mœurs des peuples qui vivoient autrefois. On dit mal. J'ai lu leur hiſtoire. Les anciens n'étoient pas faits comme ceux

de la tragédie Françoiſe. Si on y voit de temps en temps quelques traits, les acceſſoires en ſont ſi défigurés, que les originaux n'en ſont point reconnoiſſables.

Cette repréſentation n'eſt pas une imitation des malheurs du monde, ce n'eſt pas une copie des événements arrivés autrefois ſur la terre, mais une folie moderne dont l'original ne ſe trouve nulle part.

L'art de la déclamation tragique en France n'a point de bornes : on le pouſſe ici auſſi loin qu'il peut aller. Toutes les régles de la pudeur & de la bienſéance en ſont bannies. Il n'y a point de ſexe ſur la ſcene tragique, tous les perſonnages ſont des furies. La douceur, & la modeſtie, qui ſont par excellence les vertus des femmes, ſont là étrangeres. Une jeune Princeſſe s'y livre à la colere & à l'emportement, comme une courtiſanne. Si tu voyois l'indécence de la premiere eſclave de ce théatre, lorſqu'abandonnant toute retenue, elle ſe livre aux mouvements qui l'agitent, tu renoncerois pour toujours à ce ſexe. Celle-ci devient une véritable Alecto. Ses traits ſont forcés, ſes yeux s'égarent, ſon teint devient pâle & livide, elle fait peur. On dit que le théatre eſt une école dangereuſe en France; pour moi je trouve qu'il n'en eſt point de meilleure pour guérir de la paſſion des femmes; car ce n'eſt point en faiſant frémir les hommes, qu'on les porte à aimer. Cependant les deux premiers perſonnages paſſent ici pour des acteurs inimitables : on dit ſur-tout qu'ils repréſentent au naturel. Pour moi, je penſe qu'il y a autant de diſtance de leur repréſentation à la belle nature, qu'il y en a du Soleil à Saturne.

LETTRE LIII.

Le Mandarin Kie-tou-na *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Pékin.

IL faut apporter tant de précautions à la Chine pour bien gouverner l'État; le Prince a beſoin de tant de ſageſſe, de vertus, & de lumiere pour conduire l'Empire, que je t'avoue que je ne comprends pas, comment en Europe, où les mœurs ſont ſi corrompues, les peuples peuvent être bien gouvernés.

Nous croyons ici qu'il ne ſuffit pas pour qu'un État ne tombe point dans la décadence, que le Souverain n'ait pas de vices; mais qu'il faut encore que les peuples en ſoient exempts : ce n'eſt que par la correſpondance qu'il y a de la vertu de l'Empereur à celle de l'Empire que celui-ci peut ſe maintenir.

Je t'ai déja écrit là-deſſus, & je te le répete: donnes-moi une idée des gouvernements Européens. Expliques-moi quels en ſont les reſſorts : inſtruis-moi de cette ſcience qui, dans tous les climats du monde, doit être la premiere de toutes, parce qu'elle eſt l'ame de la ſociété civile.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *à* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

UNe grande partie de la nation s'aſſemble ici tous les jours dans des boutiques qu'on nomme

Caffés. On y prend une liqueur noire qui réveille l'imagination. Un homme qui a pris ſa doſe de caffé, a tant d'eſprit, qu'il peut parler quatre heures de ſuite ſur rien.

Parmi ceux qui s'y rendent réguliérement, on y voit une ſorte de Philoſophes qui y paſſent leur vie à contempler la matiere & la forme. Une table & une taſſe ſont le ſujet de leur admiration depuis le matin juſques au ſoir.

Ces boutiques abondent ſur-tout en une ſorte de beaux génies qu'on nomme politiques. Les grands hommes ! Ils décident des intérêts des Princes avec une facilité ſurprenante : on n'a jamais vu tant de pénétration. Ils ſavent tout, ils connoiſſent tout; rien ne leur échappe. Ils démêlent les affaires les plus compliquées; ils en expédient plus dans une heure, que les plus habiles Miniſtres dans un an.

Tous les fainéants de cette Capitale, ceux qui n'ont d'autre occupation dans le monde, que de parler & de s'entretenir de choſes inutiles, paſſent les jours & une partie de la nuit dans ces boutiques; une claſſe d'hommes militaires, qu'on nomme Chevaliers de St Louis, mortels inſipides, & qui n'ont d'autre occupation que celle de raconter, y ſont fourrés depuis le matin juſques au ſoir. On m'a parlé d'un de ces Chevaliers qui a vécu pendant quarante ans dans une de ces boutiques, & qui y fait encore ſa réſidence après ſa mort. Les garçons prétendent qu'il y revient toutes les nuits, & qu'on l'entend nonchalamment demander une taſſe de caffé. Ces boutiques ſont admirables pour entretenir l'indolence du corps, & la peſanteur de l'eſprit. Quand l'oiſiveté elle-même auroit voulu ſe

choiſir un domicile ſur la terre, elle n'auroit pas pu former un meilleur établiſſement.

Tous les caffés à Paris ont leurs enſeignes, qui ſont des eſpeces d'emblêmes, de ceux qui les fréquentent. Je voulus en prendre connoiſſance par moi-même. J'allai au caffé des beaux arts, pour y faire des remarques ſur ceux que cette nation a perfectionnés. Je n'y remarquai d'autres veſtiges des arts que la pendule de la boutique.

Je me rendis de-là au caffé des beaux eſprits; mais au lieu de ceux-ci, j'y trouvai des Suiſſes. Je ſuivis ma route, & j'arrivai au caffé des béaux génies; mais je n'y rencontrai que des Allemands. Du caffé des beaux génies, je paſſai au caffé des ſavants: je m'apperçus d'abord que ceux qui le compoſoient, n'étoient rien moins que cela; car ils étoient preſque tous docteurs. Je m'acheminai au caffé des orateurs: pour tout Démoſthenes, je n'y trouvai qu'un miſérable auteur qui bégayoit. Je pouſſai au caffé de l'Académie Françoiſe pour la pureté de la langue, mais je n'y rencontrai que des garçons. Enfin dans l'eſpérance d'acquérir quelques connoiſſances dans l'art de la guerre, je me fis voiturer au caffé militaire; le plus expert Officier que j'y trouvai, fut le premier garçon de la boutique, qui avoit ſervi pendant ſix ans en qualité de Sergent dans les Milices de la Province.

LETTRE LV.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

J'Allais derniérement au bal de l'opéra. C'eſt un rendez-vous public, où l'on paſſe la nuit à danſer. On diroit que ceux qui s'y rendent ſoupçonnent que c'eſt un mauvais lieu; car ils n'y vont preſque jamais avec leur viſage, ils empruntent ordinairement celui d'un autre: il eſt même permis d'y être d'une autre nation que la ſienne. Quant à moi, comme mon viſage paſſe ici pour une ſorte de maſque, je n'en pris point d'autre.

Je ne fus pas plutôt dans la ſalle du bal, que trois Chinois m'accoſterent pour me demander des nouvelles de Pékin; je leur répondis dans notre langue; mais comme ils ne me comprirent point, je ſoupçonnai que c'étoit des Chinois nés à Paris. Après les Chinois, deux Indiens m'approcherent, & je découvris que ces ſeconds n'étoient pas plus de ce pays que les premiers. A la ſuite de ceux-ci un Turc vint me faire la révérence; & pour cela il m'ôta ſon turban; ce qui me fit juger qu'il n'y avoit pas deux heures qu'il étoit Muſulman.

Je rencontrai un moment après un Sauvage de l'Amérique ſeptentrionale, mais il étoit ſi poli, & parloit ſi bon François, que je ne doutai pas qu'il ne fût né à Verſailles.

Les nations de toutes les parties du monde danſent & gambadent enſemble dans ce bal, ni plus ni moins que ſi toutes les danſes de l'univers étoient

Françoiſes. Un Chinois alla inviter une jeune Turque à danſer un menuet avec lui, & ils s'en acquitterent ſi bien l'un & l'autre qu'on auroit dit que cette danſe étoit originaire d'Aſie.

Une eſclave du ſerrail de Conſtantinople engagea le Grand Seigneur à faire un rigaudon avec elle, & peu de temps après je vis notre Empereur danſer l'aimable. *

Pour l'ordinaire une partie du Haut Clergé de France aſſiſte à ce bal & en fait les honneurs. Un Évêque ſe détacha de pluſieurs Prêtres qui l'environnoient, pour venir me demander comment je trouvois l'aſſemblée? Fort belle, Monſeigneur, lui dis je, quoi qu'extraordinaire. Et qui trouvez-vous d'extraordinaire? me demanda-t-il. C'eſt, lui répondis-je, d'y voir votre Grandeur.

Après l'Évêque trois ou quatre Moines de différents Ordres m'accoſterent. Avouez me dit l'un d'eux, qu'à Pékin vous n'avez pas une aſſemblée comme celle-ci. Cela eſt vrai, lui répondis-je, mon révérend pere; car à cette heure-ci tous nos Bonzes ſont enfermés dans leurs retraites; & s'il y avoit quelqu'un d'aſſez oſé pour les repréſenter dans un lieu auſſi indécent que celui-ci; nos Mandarins chargés de veiller ſur les profanations de la Religion, leur feroient donner la baſtonade.

Me ſentant fatigué j'allai me placer dans une loge; mais je n'y fus pas plutôt qu'une Veſtale couverte de ſon voile, vint s'aſſeoir auprès de moi: elle me tint des propos ſi indécents que je reconnus que c'étoit une proſtituée. Quelque temps après une Religieuſe

* Danſe grave Européenne.

en bandeau blanc, & en habit noir, vint dans la même loge me propoſer d'aller coucher avec elle.... Crois-tu que de ſemblables divertiſſements ne corrompent pas les mœurs, & qu'un gouvernement qui donne les mains à un pareil rendez-vous public, ſoit bien policé?

LETTRE LVI.

Le Madarin Sin-ho-ei, *au Madarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Lion.

JE ſuis de retour d'un voyage que j'ai fait à Geneve. L'envie de voir un Européen qui paſſe pour le plus beau génie de ſon ſiecle, m'a fait entreprendre ce voyage.

Ce grand homme ne fait point ſa réſidence dans la ville qui porte ce nom; il habite un beau château qui en eſt à quelque diſtance, où il a une excellente table, & où les étrangers qui viennent l'admirer, ſont admis. C'eſt, dit-on, la premiere fois, depuis le renouvellement des arts en Europe, qu'on ait vu un Poëte avoir un cuiſinier.

Son château a pour lui un grand avantage, c'eſt que ſa perſonne y eſt en ſûreté; car cette grande lumiere eſt brouillée, avec toutes les lumieres d'Europe. Heureuſement pour lui, il s'eſt trouvé un petit pays neutre ſur la terre, qui l'a reçu; ſans quoi il auroit peut-être été forcé de finir ſon exiſtence, faute d'un local pour exiſter.

Son château eſt bâti ſur le terrein de deux Souverainetés étrangeres qui ſont limitrophes; il eſt,

pou

pour ainſi dire, à cheval ſur deux puiſſances : de maniere que, s'il venoit à être pourſuivi par quelque Potentat, il n'auroit qu'à s'échapper dans une de ſes chambres oppoſées, & il ſeroit auſſitôt dans un pays étranger. Ce n'eſt pas ſi mal imaginé pour un écrivain, qui craint le reſſentiment des Princes qui, en Europe, violent tout, excepté les frontieres des États.

Le lendemain de mon arrivée, je me rendis à ſon château : on m'annonça comme Chinois, & auſſitôt les portes de ſon appartement me furent ouvertes. Sa vue m'effraya; je crus voir un ſpectre : je n'ai jamais vu d'homme qui reſſemble plus à un mort. Cette momie Européenne a à peine ſix onces de chair ſur les os. Puiſqu'il exiſte, il faut néceſſairement que ce ſoit un eſprit; car il n'a point de corps. Tu t'imagines bien qu'il eſt vieux; car il n'y a jamais eu de phantôme jeune.

Je m'entretins long-temps avec lui ſur l'Aſie : & il me fit pluſieurs queſtions ſur le Gouvernement Chinois. Dieux! que les grand génies Européens ſont petits, quand on les examine à côté de leurs livres!

Jamais Auteur ne publia tant d'ouvrages différents, & n'enfanta tant de volumes. Il eſt continuellement agité du démon de ſes idées; il ne dort, ni ne veille; il penſe. Son eſprit eſt ſans ceſſe aux priſes avec ſon imagination. Il paſſe ſa vie à éclore : il enfante ſouvent; mais il fait beaucoup de jumeaux; c'eſt le pere aux Ménechmes; car ſa mémoire trahit beaucoup de fois ſon eſprit. A force d'accouchements; il accouche ſouvent des mêmes productions.

Il ne laiſſe échapper aucune penſée; tout ce qui ſe préſente eſt de bonne priſe; il ne ſe dérobe en rien

à lui-même, le public jouit de toute l'étendue de ſon génie. Il ſe laiſſera tout entier à la poſtérité : il occupera la ſcene du beau génie, tant que ſon eſprit lui fournira des productions; il ne mourra, que lorſqu'il n'aura plus rien à dire.

Il eſt riche contre toutes les regles de la littérature. Il trafique depuis un demi ſiecle en génie; il paſſe pour un des plus grands marchands en eſprit, qu'il y ait en Europe; il a débité pour plus de quatre cents mille livres tournois de ſes idées aux Libraires, & pour ſe dépêcher d'être opulent, il leur a ſouvent vendu deux fois la même marchandiſe.

Je ne te dirai rien de la République de Geneve, car mon deſſein n'eſt pas de t'entretenir d'atômes de Gouvernements politiques Européens. La puiſſance de celui-ci eſt enfermée dans une Ville, & cette Ville n'a point de Puiſſance. Les Souverains qui l'environnent s'en ſeroient déja ſaiſis, ſi elle pouvoit contribuer à leur grandeur; mais ſa conquête n'ajouteroit rien à leur pouvoir. Les Genevois ne croient ni à la Meſſe, ni au Pape; auſſi ſont-ils très-actifs, très-laborieux, & leur population très-féconde. Leur génie s'eſt tourné du côté de l'horlogerie : leur induſtrie eſt à la minute. Ils montrent l'heure à toutes les nations Chrétiennes; on peut regarder cette République aujourd'hui comme le Cadran de l'Europe.

LETTRE LVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE luxe eſt ſi grand en France que cela va juſques à l'extravagance. Il jette la confuſion dans toutes les claſſes de la ſociété, & avec elle détruit l'ordre de la ſubordination extérieure. Le dernier de l'État eſt habillé comme le premier. L'artiſan ſe pare de même que le bourgeois. Le bourgeois emploie autant d'emphaſe à ſa parure que le Gentilhomme. Le Gentilhomme ſe met comme le Prince, & le Prince comme le Roi : de maniere qu'il n'y a plus de conditions : cela va au point qu'on ne voit plus la différence du Maître au valet, & de la Princeſſe à la courtiſanne.

Ce luxe général, le croiras-tu ? tire ſa ſource de la miſere publique. Chacun veut affecter une richeſſe qu'il n'a pas, & ſe montrer différent de ce qu'il eſt. Tel qui n'a pas les moyens d'aller à pied, imagine le luxe d'avoir une voiture, & c'eſt parce qu'il a un équipage qu'il manque d'une infinité de choſes qui entrent dans les beſoins de la vie civile.

Ici le ſuperflu marche toujours avant le néceſſaire : on conſent de ſe paſſer de tout ce qui eſt utile, pour avoir ce qui eſt agréable. Bientôt on ne ſe nourrira plus, on s'habillera. L'agriculture deviendra inutile, les arts ſuffiront.

Les maîtres de la politique diſent que ce luxe eſt néceſſaire, parce que dans le gouvernement d'un ſeul,

c'eſt l'unique moyen de faire circuler les richeſſes. J'adopterois volontiers cette maxime, ſi la folie ne s'en mêloit pas ; mais il ſe trouve que ce luxe outré précipite les richeſſes d'un côté, tandis qu'il retarde leur mouvement de l'autre : or c'eſt une mauvaiſe circulation que celle qui n'a point l'égalité & la modération en partage.

Mais quand tous les raiſonnements que l'on débite ſur le luxe monarchique ſeroient vrais, il en réſulteroit toujours un faux de ſubordination plus nuiſible à la ſociété que la circulation ne lui ſeroit avantageuſe.

Les premiers maîtres de la vie civile remarquerent que l'extérieur influe beaucoup ſur l'état phyſique de l'homme : c'eſt pourquoi ils indiquerent à chaque claſſe l'habillement qui lui étoit propre.

Il eſt certain que les loix ſouffrent beaucoup, lorſque les citoyens, qui devroient être habillés modeſtement, empruntent l'extérieur de ceux qui leur ſont ſupérieurs par leur rang ; mais c'eſt un défaut commun à tous les légiſlateurs modernes de ne point concilier les loix de la politique avec les maximes de la morale.

LETTRE LVIII.

Le même, au Mandarin Miniſtre, à Pékin.

De Paris.

LE Roi de France ne ſe mêle point des affaires de l'État ; cela ne le regarde point. S'il vouloit le gouverner, le poids de la Monarchie l'accableroit, & s'il le partageoit avec quelqu'un de ſes ſujets,

cela lui donneroit un égal. Son parti eſt pris il s'en débarraſſe entiérement; mais comme il faut que les affaires de la ſociété politique & civile aillent toujours, il crée à ſa place des Vice-Souverains qui ſe chargent du détail de la France.

Voici comment il s'y prend pour ſe diſpenſer d'être Roi. Il démonte la Couronne, & diviſe le Trône en quatre pieces différentes qui forme autant de gouvernements ſéparés: cela s'apelle ici en terme d'adminiſtration des bureaux.

Ces bureaux compoſent la Monarchie Françoiſe; ceux qui les conduiſent ſe chargent des batailles de terre & de mer, ainſi que des finances, & des affaires extérieures.

Le bureau de la guerre a ſoin que les ſujets du Roi très-Chrétien, meurent méthodiquement dans les batailles, & que les armées détruites ſoient auſſitôt remplacées par de nouvelles à détruire.

Le bureau de la Marine a attention qu'il y ait peu de Vaiſſeaux, & que les armées navales ſoient le moins nombreuſes qu'il eſt poſſible.

Le bureau des finances diſpoſe les choſes, de maniere que le Roi ait beaucoup d'argent, & que les ſujets n'en aient guere.

Le bureau des affaires étrangeres, fait en ſorte que tout ſoit étranger au Prince, & qu'il ne ſache pas un mot de ce qui ſe paſſe dans l'État.

Cela étant réglé ainſi, chaque chef de bureau ſe met au travail, & tâche de remplir ſa charge le mieux qu'il lui eſt poſſible.

J'oubliois de te dire que ces gens-là s'appellent ici des Miniſtres d'État.

LETTRE LIX.

Suite des grandes Époques de l'Europe, à Pékin.

De Paris.

LE quinzieme ſiecle offre un ſpectacle qui changea la face de l'Europe. Je trouve que les Chrétiens ſe rendirent criminels de leze-divinité. Dieu en créant le Ciel & la Terre, diviſa le monde en pluſieurs parties, ſéparées par des mers immenſes. Il avoit caché des peuples, pour ainſi dire, derriere le globe, afin qu'ils n'euſſent ſans doute aucune communication avec ceux qui habitoient le centre: car s'il eut voulu que tout le genre humain ne formât qu'une ſociété, il l'eut rapproché davantage. Il eſt à préſumer que les vertus des uns ne pouvant être les vertus des autres; ni la Religion de ceux-ci, la Religion de ceux-là, il les avoit ainſi ſéparés.

Quelqu'envie que les Européens euſſent de porter par-tout l'épouvante & l'effroi, ils avoient été forcés de borner leur fureur à eux-mêmes. Il n'y avoit point de chemin tracé ſur l'Océan; un Italien découvrit la bouſſole; dès-lors il n'y eut plus de nations cachées dans le monde.

Le Prince Henri, fils d'un Souverain, dont les États n'étoient pas plus grands que la moitié d'une de nos médiocres Provinces, entreprit de pénétrer le reſte de la terre, & de s'en rendre le maître à titre de découverte. Les hiſtoriens d'Europe qui prennent preſque toujours les vices pour des vertus, l'appellent philoſophe; & preſque tous les Mandarins

auteurs lui donnent le titre de Grand, ſans doute parce qu'il fit de grandes choſes : mais on n'eſt grand que parce qu'on fait de bonnes choſes S'il avoit été un philoſophe ſage, il eut prévu que les hommes, qui juſques-là avoient abuſé de tout, abuſeroient encore de cette découverte.

Ceux qui avant ce Prince s'étoient expoſés aux fureurs des flots, avoient découvert la fin du monde, qu'ils avoient fixée à certains degrés du tropique des Européens; mais Henri fit voir que ce n'en étoit là que le commencement. Ses Pilotes forcerent cette barriere, & ſe trouverent tout d'un coup dans un autre univers. On vit, pour la premiere fois, des hommes d'une eſpece nouvelle, qui faiſoient peur, car ils étoient noirs depuis les pieds juſques à la tête. On découvrit un autre Firmament, des monſtres, & des plantes nouvelles.

Ces découvertes euſſent fait la gloire du monde Chrétien, ſi on les avoit faites pour rendre les peuples heureux : mais dès les premieres leçons les Européens corrompirent tant de peines, que pour communiquer le venin de leurs paſſions à des hommes qui étoient d'autant plus heureux, qu'ils n'avoient qu'une affaire qui étoit celle d'être tranquilles.

On doubla un cap qui devoit frayer un chemin autour de l'Afrique, qu'on appelle de *Bonne-Eſpérance*; nom qui trompa depuis tout le monde. Il fallut d'abord ſe battre avec ces nouveaux hommes pour leur arracher des épiceries & d'autres drogues, dont on s'étoit toujours paſſé juſques alors. On commença par changer le ſang des Européens contre des denrées : mais ce ne fut là que le commencement des premieres entrepriſes. On forma bien d'autres deſ-

ſeins, lorſque par d'autres découvertes, on ſoupçonna le globe plus grand, qu'on ne l'avoit cru d'abord.

Juſques-là les guerres des Chrétiens s'étoient faites de proche en proche, parce qu'elles avoient eu l'Europe pour limite. Un chétif mortel voulut leur donner une plus grande étendue. Bien des ſiecles avant lui, un Conquérant appellé Alexandre, avoit entrouvert le globe; mais à ſa mort les portes de l'univers s'étoient refermées d'elles-mêmes, & les parties du monde, comme auparavant, étoient reſté diviſées. Un Italien, appellé Chriſtophe Colomb, entreprit de les unir enſemble, & de ne faire de la terre entiere qu'un ſeul théatre des viciſſitudes humaines.

Colomb tenoit ſon ambition des Portugais: ſon imagination s'échauffa; & après pluſieurs remarques ſur les mondes qu'on connoiſſoit, il jugea qu'il devoit y en avoir un autre qu'on ne connoiſſoit pas. Tous les Princes de l'Europe étoient alors ſi pauvres, qu'il ne s'en trouva aucun qui eut les moyens d'avoir deux ou trois Vaiſſeaux, pour aller prendre poſſeſſion de ce nouvel univers. L'Eſpagne en accepta l'offre, mais non pas la dépenſe. Quelques citoyens ſe cotiſerent enſemble, pour faire les fraix d'une entrepriſe qui devoit changer la face de l'Europe.

On ne peut qu'être étonné, lorſqu'on fait réflexion combien les plus grandes révolutions en Europe ont dépendu des combinaiſons du haſard. S'il ne ſe fût trouvé dans ce temps-là deux ou trois particuliers qui fiſſent les fraix de cette entrepriſe, il eſt à préſumer que l'Amérique, cette quatrieme partie du monde, ne ſeroit point connue aujourd'hui des autres.

Les conquêtes des Portugais & des Eſpagnols excitèrent l'émulation des autres nations. Toutes voulurent y avoir part : on prit les armes, & on ſe battit, pour dominer ſur des peuples libres & indépendants, & faire la conquête d'Empires & de nations, ſur leſquels on n'avoit aucun droit. C'eſt ici la plus grande injuſtice qui ait jamais été commiſe chez les mortels, depuis qu'il y a une humanité. Auſſi les deux nations qui s'en rendirent les premieres coupables, n'ont j'amais proſpéré ; foibles & languiſſantes, elles ont toujours dégénéré depuis.

La premiere vexation fut de vouloir que ces peuples fuſſent de la même croyance, c'eſt-à-dire, Chrétiens comme elles. Elles ne ſavoient point que leur phyſique n'étoit point propre à cette Religion, & qu'il eſt impoſſible que des peuples qui ſont à trois ou quatres milles lieues les uns des autres, puiſſent croire à la même Divinité. La morale peut être la même, mais le dogme doit néceſſairement être différent. Des nations que le climat rendoit idolâtres, ne pouvoient être que de mauvais Chrétiens, & par une ſuite néceſſaire, de mauvais citoyens. Voilà la ſource de cette antipathie naturelle qui ſe trouve entre les Amériquains, les Indiens, & & les Européens.

Des Mandarins de la ſecte des Papes leur diſoient, que le Chrrſt depuis quinze cents ans étoit mort pour eux, comme pour tout le reſte du genre humain : c'étoit leur en apprendre la nouvelle bien tard! ces peuples étoient en droit de ſe plaindre de la divinité qui avoit laiſſé vivre tant de ſiecles leur ancêtres, dans une religion qui n'étoit pas celle qu'ils devoient avoir. Malheureux préjugé qui fut la ſource de tant de crimes! il fallut égorger des millions d'hommes, pour

conſerver un petit nombre de fideles : l'univers fut arroſé de ſang humain. La religion du Chriſt déſola encore ici la terre : toute l'Amérique & une grande partie de l'Afrique en furent dévaſtées.

L'hiſtoire des guerres de ces Continents offre un tableau affreux. En liſant cette ſuite de forfaits commis de ſang froid contre le genre humain, on ſent la nature ſe révolter : il eſt humiliant dans ce moment d'être homme. On voit des peuples, tout-d'un-coup ſurpris, ſaiſis, captifs, enchaînés; leurs temples détruits, leurs dieux foulés aux pieds; leurs Rois chargés de fers, condamnés à des ſupplices ignominieux. Quand les Européens n'auroient que ces crimes, ils paſſeront toujours chez les nations équitables, pour des monſtres abominables. S'il y a une juſtice dans le Ciel, il faut qu'elle venge cette injuſtice.

Nous entendrons dire quelque jour à Pékin, que cette partie du monde a péri avec tous ſes habitants. Le châtiment commence à s'exercer : déja une de ſes Villes vient d'être engloutie dans les entrailles de la terre avec ſes citoyens. Et il étoit bien juſte que ce Royaume fût le premier à être frappé de la vengence divine, puiſque c'étoit lui qui avoit commencé à ouvrir le nouveau monde, & à tracer aux autres nations le chemin au crime.

Sans ſes conquêtes il n'eut pas été impoſſible qu'elle eût remédié à ſes anciennes émigrations : de bonnes loix euſſent ſuffi pour cela; & il pouvoit arriver qu'une ſuite de grands Rois eût réparé les fautes de tant de mauvais : mais elle n'en reviendra pas maintenant, parce qu'elle a dans ſon ſein une ſource continuelle de deſtruction.

Par une fatalité qui ne pouvoit être que la ſuite de la cruauté & de l'aveuglement, on perdit de vue le continent connu, pour fixer ſes regards ſur l'inconnu. L'Amérique & les Indes devinrent le principal, & l'Europe l'acceſſoire : on laiſſa en friche celle-ci, pour défricher l'autre. On y créa des denrées, mais ces denrées, encore une fois, ne valoient pas des hommes. Enfin on dépeupla deux parties du monde, pour en peupler une qui ne ſe peupla jamais.

La punition céleſte n'attendit pas aux générations futures : elle ſe fit ſentir dans celle-là même. Une maladie inconnue auparavant, & qui tira ſon levain de ces nouveaux mondes, attaqua la vie dans la ſource même de la vie & des plaiſirs. Toute l'Europe en fut frappée ; elle étendit ſon influence ſur les deux eſpeces. Comme le mal étoit dans la génération elle-même ; c'eſt en peuplant qu'il ſe communiqua toujours. La nature perdit ſa force & ſa vigueur, & dégénéra ſans ceſſe. Le venin de cette infection a répandu par-tout ſon poiſon : l'innocence n'en met pas aujourd'hui à l'abri ; on eſt malade avant que de s'expoſer à l'être. L'hymen, le plus ſaint de tous les engagements, n'en exempte point ; car ſa malignité eſt répandue dans le ſang.

Les vierges elles-mêmes en ſont attaquées : ſa corruption prévient la perte des mœurs. Les loix, la religion, la morale, ne ſont pas capables d'en prévenir les effets ; elles peuvent bien défendre l'acte qui fait qu'on eſt malade, mais non pas la maladie.

C'eſt un malheureux héritage que les peres tranſmettent à leurs enfants, & que ceux-ci font paſſer à leurs deſcendants de génération en génération. On peut regarder l'Europe maintenannt, comme une ſociété de malades : les nations qui la compoſent, ſont *ſes corps valétudinaires.*

Les phyſiciens emploient un remede qu'ils appellent mercure, dont l'effet eſt d'agir par ſon propre poids, & de précipiter, dit-on, le venin : mais cette précaution n'eſt d'aucune utilité en général ; car tandis qu'on purifie le ſang des malades d'un côté, la corruption gagne de l'autre. Pour extirper entiérement ce venin, & rendre à cette partie du monde ſa premiere vigueur, il faudroit couvrir l'Europe de mercure, & paſſer toutes les nations qui la compoſent, par le grand remede, ſuppoſé que ce qu'on appelle de ce nom, en ſoit un.

Il ſembloit que tous les fléaux du monde fuſſent attachés à cette découverte. On fouilla dans la terre, & on y trouva un grand tréſor qui acheva de ruiner l'Europe. Je n'ai jamais mieux ſenti la ſupériorité de notre gouvernement ſur celui des Princes Chrétiens, qu'à cette époque. Nos Empereurs, qui n'ont jamais voulu qu'on ouvrît des mines abondantes d'or & d'argent, ſavoient ſans doute que le véritable tréſor des peuples eſt dans les productions des denrées, & non dans un métail qui, par lui-même n'étant ni la nourriture ni le vêtement, ne ſauroit être une richeſſe. Si les Princes Chrétiens qui gouvernoient alors l'Europe, euſſent eu la moindre idée de l'adminiſtration économique, ils n'euſſent jamais permis l'introduction de tant de métaux en Europe, qui pouvoient faire beaucoup de maux, & pas un ſeul bien.

Il falloit conſerver l'ancienne meſure des richeſſes, & ne pas permettre qu'elles s'agrandiſſent, parce que ce changement devoit néceſſairement cauſer une révolution. L'or & l'argent repréſente toutes les eſpeces de richeſſes ; c'eſt le miroir de l'aiſance publique ; mais de quelque grandeur que ſoit la glace, elle repréſente toujours les objets de même. Le prix

des denrées & de toutes les autres commodités de la vie augmenta dans la proportion de la ſomme de ces métaux : car qu'il y ait en Europe un milliard de numéraire ou cent milliards, la choſe eſt indifférente par elle-même : on peut faire avec cette premiere ſomme tout ce qu'on fait avec la ſeconde. En recherchant cette proportion dans les Hiſtoriens économiques Chrétiens, je trouve qu'il y a maintenant vingt & une fois plus d'argent en Europe, qu'il n'y en avoit avant la découverte des nouveaux mondes. C'eſt un numéraire immenſe, inutile, & qui ne fait qu'embarraſſer. Voilà les biens que les mines chez les Européens ne firent point : voici maintenant les maux qu'elles firent.

En rendant tout-d'un-coup quelques Princes Chrétiens puiſſants, elles exciterent leurs deſirs, & réveillerent leur ambition. Ces Souverains formerent mille projets d'agrandiſſement, qu'ils n'avoient jamais eus auparavant. La répartition géométrique des richeſſes, qui étoient auparavant, avoit mis la plupart des Souverains dans l'impuiſſance de troubler l'Europe. Ils n'avoient pas les moyens d'avoir de l'ambition.

L'Amérique leur ayant procuré beaucoup d'argent, ils acheterent des ſoldats avec leſquels ils troublerent les nations.

Un grand luxe qui s'établit alors, rendit les Européens pauvres & indigents au milieu d'une mer de richeſſes. L'agriculture diminua dans la proportion de l'abondance de ces métaux : on ne penſa plus qu'à en acquérir, on oublia ce grand principe que l'or & l'argent ne ſont pas des richeſſes, mais des métaux *qui les repréſentent.*

LETTRE LX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LA maladie que j'avois gagnée à la tragédie Françoiſe, dégénéra inſenſiblement en une mélancolie ou triſteſſe. Je ne voyois pendant la nuit que des ſpectres, & durant le jour mon imagination étoit remplie de meurtres & d'aſſaſſinats.

Je conſultai la ſavante Faculté de Médecine de Paris. Les graves Eſculapes qui la compoſent, après avoir examiné tous les ſimptômes de mon indiſpoſition, trouverent qu'il falloit chaſſer cette maladie par une autre: ce qui eſt la pratique ordinaire de ceux qui compoſent ce ſavant corps. Pour me guérir des mauvais effets de la tragédie, on m'ordonna de fréquenter la comédie. L'ordonnance étoit conçue en ces termes.

„ Le patient aſſiſtera à la repréſentation de *Pour-*
„ *ceaugnac.* Dans le cas où *Pourceaugnac* n'opé-
„ reroit point, il verra le *Mercure-Galant*, qui eſt
„ une antidote contre toute ſorte d'humeur noire
„ & peccante. Si après cette piece, il n'éprouve
„ aucun ſoulagement, nous lui ordonnons les *Pré-*
„ *cieuſes Ridicules.* Et ſi tout cela ne fait rien, il
„ aura recours au dernier ſpécifique; il aſſiſtera
„ à l'incomparable piece des *Fourberies de Scapin.*
„ Le malade ſur-tout donnera une pleine attention
„ à la ſcene du ſac."

Quand on ſe porte bien, on ſe moque de ces doc-

teurs qu'on traite d'ignorants ; mais lorſqu'on eſt malade, on ſe ſoumet aveuglément à leurs ordonnances.

J'attendis avec impatience qu'on jouât les ſpécifiques énoncés dans l'ordonnance. Cependant je me mis en régime par les petites pieces du *Fleuve d'oubli*, de la *Coupe enchantée*, des *Trois Couſines*, de l'*Amant Auteur & Valet*, & du *François à Londres*.

On ne donna ni *Pourceaugnac*, ni le *Mercure*; mais les comédiens ordinaires du Roi annoncerent les *Fourberies de Scapin*, ſuivies des *Précieuſes Ridicules*. J'eſpérois beaucoup de ces deux pieces, qui faiſoient les honneurs de l'ordonnance de la Faculté de Paris; mais je ne ſais comment cela ſe fit, le remede n'opéra point; un bâillement même conſidérable me prit préciſément à la ſcene du ſac qui devoit me ſoulager.

Cependant je m'apperçus que l'ordonnance étoit dans les regles; car l'aſſemblée rioit, comme on s'exprime en France, à gorge déployée. Sans doute qu'il y avoit en moi un vice radical, auquel la Faculté ne pouvoit point remédier; car il n'eſt pas donné à un Chinois, qui a l'eſprit un peu réfléchi, de rire, comme un François, des fatuités & des équivoques ſales & mal couſues, dont ces farces ſont remplies. C'eſt un don de nature. Il faut pour cela avoir aſſez de mauvais goût pour préférer les mots aux choſes, les phraſes à l'expreſſion, & la fade plaiſanterie à la ſaine morale.

Toutes les comédies de ce théatre ne ſont point des farces. Il y a des pieces ſérieuſes qui ont pour objet la réforme des mœurs. Celles-ci ſont pour l'ordinaire pleines de portraits & de tableaux.

Chaque vice capital de la ſociété a ſa piece qui eſt faite exprès pour lui. Mais il me ſemble que le défaut qu'on y veut peindre, vient de trop loin; & qu'on le place ſur la ſcene dans un jour, où on lui donne un caractere forcé qui le fait ſortir de ſa ſphere. Quoique les Européens ſoient bien ridicules, ils ne le ſont jamais tant que leurs pieces. La comédie va plus loin que la nature; les copies ſont toujours à cent lieues de l'original.

Un François auſſi avare, auſſi tartuffe, auſſi menteur, auſſi miſantrope, auſſi orgueilleux, auſſi ſuffiſant, auſſi joueur, auſſi fat, & auſſi impertinent que les pieces qui le repréſentent, ſe banniroit lui-même de la ſociété.

On dit pour raiſon qu'il faut groſſir les objets ſur la ſcene, je crois qu'on dit mal. Si le théatre (de l'aveu même des Européens) eſt un miroir où chacun doit ſe voir, pourquoi en forcer la glace? Je cherche continuellement la nature en Europe, & par-tout je ne trouve que l'art.

LETTRE LXI

Le même au même, à Pékin.

De Paris.

LEs grands en France ſont bien magnifiques. Ils ſont ſervis par des eſpeces de Seigneurs qu'on appelle laquais ou valets. Les laquais ſont auſſi bien habillés qu'eux, & pour l'ordinaire ont auſſi bonne mine. Ils prennent leur ton, & leur allure, & les imitent ſi bien, qu'il n'y a preſque aucune différence

de la copie à l'original. A l'égard des mœurs, elles ſont exactement les mêmes ; car on dit ici pour proverbe : *tel maître, tel valet.*

Un Gentilhomme François débauché a pour l'ordinaire à ſon ſervice un valet ivrogne. Si un maître eſt vain, orgueilleux & impudent, ſon laquais eſt fier, hautain & impertinent.

Les talents ſont auſſi égaux. L'homme d'état a preſque toujours à ſon ſervice une ſorte de petit miniſtre qui connoît les Cours. Le politique a pour laquais un intriguant qui eſt au fait des intérêts des Princes ; & l'homme à bonne fortune, prend un dégourdi qui ſait mettre à contribution les femmes de qualité.

Afin qu'il ne manque rien à la métamorphoſe, ils prennent le même titre que leur maître : par exemple, ſi un Officier a une croix à ſa boutonniere, ſon laquais s'appelle Chevalier : s'il porte le Collet, ſon valet n'eſt connu parmi ſes camarades que par le ſurnom de l'Abbé, & ainſi des autres titres.

Ces valets pouſſent même l'imprudence juſques à s'arroger les noms des premiers Seigneurs, & des Princes du ſang de la Cour dont ils portent la livrée.

Il n'y a pas long-temps que, paſſant dans la rue St Honoré, je vis un homme habillé de bleu, qui en accoſtant un autre qui portoit un juſte-au-corps de couleur iſabelle, lui dit, bon jour, Luxembourg: comment te portes-tu ? Fort bien, lui répondit celui-ci ; & toi Villeroi, comment va la ſanté ? Là là reprit ce premier ; depuis mon dernier voyage de la Cour avec Chatillon, je me ſens très-échauffé. Les

petits cochers du Roi m'abîment, ſi cela dure je n'y tiendrai point, je déſerterai de Verſailles.

Et un moment après ayant apperçu de l'autre côté de la rue, un grand jeune homme à talons rouges & à plumet, il lui cria de maniere à être entendu de tout le monde. Adieu Conti, y a-t-il long-temps que tu n'as vu Condé? Oui, répondit celui-ci, c'eſt depuis que Richelieu eſt parti pour la Province.

Je ne ſavois que penſer de cette impertinence; mais j'ai appris depuis que c'eſt une prérogative des laquais de Paris de s'appeller comme leur maître. Les Étymologiſtes prétendent que c'eſt un droit de nature qui tire ſon origine du côté gauche.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Lyon.

JE partirai dans peu de jours pour me rendre en Italie. Quand un étranger n'a point de paiement à faire à Lyon, qu'il n'eſt ni manufacturier, ni fabriquant, il y eſt de trop. L'on ne ſait comment s'y prendre, pour vivre avec un peuple qui tourne toujours ſur le même pivot. Il eſt difficile de trouver ſur la terre, un pays plus inhabitable que celui-ci, pour un homme qui n'a point de paiement à faire, d'étoffes à fabriquer où d'argent à prêter.

J'oubliois de te parler d'une ſociété de Bonzes que j'ai vu ici, qu'on appelle Comtes de St Jean. Quoiqu'ils ſoient dévoués à l'Égliſe par état, ils ſont Chevaliers, & il ne leur manque que l'épée, pour être

Officiers. Ils font vœu de ne pas ſe marier, vœu qu'ils obſervent religieuſement; auſſi ne prennent-ils point de femmes; ils vivent avec des concubines. On fait chez eux des preuves très-rigides, mais ce n'eſt pas de vertu, elle n'eſt point néceſſaire dans leur ordre: il eſt queſtion de nobleſſe. Quelque vicieux & débauché que ſoit un homme; on ne peut point le refuſer dans la ſociété, dès qu'il a prouvé ſes ſeize quartiers.

Comme l'ordre ne fournit point aux Bonzes de quoi ſubſiſter, il faut que chacun s'intrigue, & vive d'induſtrie. Parmi le grand nombre de ces aventuriers, il y a toujours quelqu'un qui fait fortune & s'éleve dans le monde. Il n'y a pas long-temps, qu'un de ces Bonzes Chevaliers poſſédoit une grande charge à la Cour: ſes confreres en eſpéroient beaucoup; mais le ſonge fut trop court. Dans le temps, qu'on croyoit qu'il jouiſſoit de la plus grande faveur, il périt miſérablement d'un coup d'éventail: une femme qui l'avoit élevé, le precipita. L'idole étoit renverſée, lorſqu'on prit l'encenſoir.

LETTRE LXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

UN étranger qui veut ſe mettre au fait de la carte de Paris, a beſoin d'un pilote national, ſans quoi il côtoie long-temps la ſociété.

J'ai fait choix d'un qui eſt né ſur le bord de la Seine. Mon conducteur n'eſt plus dans cet âge où les François extravaguent; auſſi, dit-il lui-même, qu'il

n'eſt plus ſi fou aujourd'hui qu'il l'étoit autrefois, ſa réputation eſt établie. Il poſſede toutes les qualités actives & paſſives qui attirent ici la conſidération publique: il a diſſipé une grande fortune, a haſardé des ſommes conſidérables au jeu, a eu des maîtreſſes & a entretenu des filles, des chiens, des chevaux, & s'eſt battu pluſieurs fois en duel.

Il connoît les intrigues de la Ville, & eſt au fait de toutes les galanteries de l'un & de l'autre ſexe. Il n'y a guere de parties de plaiſir où il ne ſe trouve mêlé. Il peut nommer les femmes qui ont trompé leurs maris, & celles qui ſont prêtes à tromper les leurs: il ſait diſtinguer celles qui ont de la vertu, de celles qui font ſemblant d'en avoir.

Il pourroit faire l'hiſtoire des filles de la comédie & de l'opéra de Paris, tant il eſt au fait de leurs intrigues. On lui donne de l'eſprit, c'eſt-à-dire, de la vivacité & des ſaillies.

Au reſte il a des principes & eſt ſur-tout très-délicat ſur le point d'honneur. Il eſt reçu chez les grands où il a ſes entrées franches & ſes dîners réglés. On le ſalue & on l'embraſſe réguliérement: bien des gens lui diſent qu'ils l'eſtiment, car il a été à la guerre, & s'eſt battu pluſieurs fois en bataille rangée pour l'honneur de la Couronne de France: auſſi porte-t-il à ſa boutonniere un petit ruban rouge, d'où pend une médaille d'or, ce qui fait qu'on l'appelle Monſieur le Chevalier.

Il n'eſt pas tout-à-fait Gentilhomme, mais il eſt preſque noble. Le premier de ſes ancêtres étoit laquais du Roi Clovis. Il parloit autrefois beaucoup de ſes titres, mais depuis qu'un Généalogiſte lui a prouvé que, dans ce temps-là, les Rois de France n'a-

voient point de laquais, & que tous ceux qui les ſervoient étoient des ſerfs, il eſt devenu muet ſur ſon origine, & ne parle de ſes ancêtres que devant les gens qui ne connoiſſent point l'hiſtoire de France.

Il a du goût pour la belle littérature, & s'attache ſur-tout aux ouvrages d'érudition : auſſi parle-t-il pertinemment du Sopha, de Mariane & du Payſan parvenu.

LETTRE LXIV.

Le même, au Cenſeur de l'Empire, à Pékin.

De Paris.

IL faut que les François aient une grande diſpoſition à une maladie que leurs Médecins appellent aſthme, ils ſe promenent continuellement & paſſent leur vie à prendre l'air.

Il y a ici cinq jardins publics qu'ils arpentent depuis le matin juſques au ſoir. Ces malades me paroiſſent ſi gaillards que je ne les ſoupçonne pas malſains; du moins ils fatiguent comme des gens qui ſe portent bien. Tu ne ſaurois croire combien cela paroît ſingulier à un Chinois de voir trois ou quatre mille perſonnes dans une allée, aller, venir, ſe croiſer, s'eſquiver, & qui n'ont, pendant quatre heures d'horloge, d'autre affaire que d'arriver au bout d'une avenue, & de retourner ſur leurs pas.

Quand nous voulons voyager à la Chine, nous nous expatrions: ici on voyage vingt-cinq ans de ſuite ſans ſortir d'un jardin. Il y a tel Pariſien qui a fait plus de chemin qu'il n'y a dans le voyage du tour du monde, ſans avoir jamais paſſé l'enclos d'une allée.

Ces promenades ſont fort commodes; ſans elles, la nation ne ſe rencontreroit point, & manqueroit des moyens de ſe corrompre; au lieu qu'on eſt ſûr de s'y voir, & de ſe ſéduire. Toutes les parties de plaiſirs s'ébauchent dans ces lieux.

Le jardin qui a aujourd'hui le plus de réputation pour les intrigues, eſt celui qu'on appelle le Palais-Royal. Les débauchés de profeſſion vont tous les jours y marchander des femmes, & jetter le mouchoir à celles qu'ils ſavent n'être point cruelles.

Les divinités de l'opéra, le viſage illuminé, pleines de blanc & de rouge, & habillées comme elles ſont ſur la ſcene, s'y rendent à la ſortie de ce ſpectacle, & viennent y jouer un nouveau rôle avec le public qui repréſente avec elles.

Les promeneurs les plus aſſidus ſont de vieux militaires, qui portent une médaille à la boutonniere de leurs habits. Ils ſont toujours en embuſcade dans la grande allée, on diroit qu'ils y attendent l'ennemi.

LETTRE LV.

Le même, au Mandarin des Cérémonies, à Pékin.

De Paris.

QUand un Grand meurt ici, cinq ou ſix cents perſonnes déguiſées s'aſſemblent devant ſa porte; enlevent le corps, & ſe mettent à chanter dans les rues, comme s'ils étoient bien aiſes qu'il y eut un homme de moins ſur la terre. La proceſſion eſt pourtant grave, elle marche magiſtralement & à pas comptés, ſans doute afin que le public puiſſe jouir de la muſique funebre, & ſe donner le ſpectacle du

néant. Dès qu'on eſt arrivé au lieu où l'on doit dépoſer le corps, on fait autour de la foſſe un dernier concert funebre, après quoi on donne la permiſſion aux vers de finir la cérémonie.

Les trépaſſés en Europe ne perdent pas la lumiere tout-d'un-coup; ſouvent ils ſont plus éclairés après leur mort, qu'ils ne l'ont été pendant leur vie. Il y a tel citoyen qu'on conduit dans les ténebres de la nuit à la faveur de mille bougies. Il faut être bien riche à Paris pour avoir les moyens de mourir : ſi on ne l'eſt pas, c'eſt une ſeconde mort de ſavoir par avance qu'on ne jouira d'aucun éclat après ſon décès.

L'oſtentation qui conduit toutes les actions de la vie humaine, continue ici, lors même que cette vie n'eſt plus; on eſt vain juſques dans le dernier période de l'humiliation. Ce n'eſt point que l'oſtentation des enterrements ſoit gaie, on s'attache, au contraire, à rendre cette magnificence lugubre : c'eſt en quoi je trouve l'excès de la folie Européenne. Il peut être quelquefois permis de ſe réjouir avec magnificence, mais il ne doit jamais l'être de s'attriſter avec ſplendeur. Puiſque nous voilà ſur les cadavres, il faut que je te donne ici l'hiſtoire des morts.

La manie des funérailles eſt très-ancienne; elle datte de la création du monde Comme il fallut des cérémonies pour établir la ſociété, on les continua juſques après que ceux qui compoſoient cette ſociété n'exiſtoient plus, & c'eſt en quoi on paſſa les bornes du bon ſens.

Les funérailles furent différentes, ſuivant les climats, le génie des peuples, & le caractere des nations: Il y eut des pays où l'on enterra les hommes gravement; il y en eut d'autres où les ſépultures furent

une cérémonie burleſque. La forme des gouvernements influa ſur les trépaſſés ; on n'enſévelit pas les morts dans les Républiques, comme dans les Monarchies. La liberté qui ne devoit ſe faire ſentir que pendant la vie s'étendit juſques après la mort. L'hiſtoire des enterrements eſt celle de l'extravagance humaine.

A Rome, on faiſoit une eſpece de farce de cet acte de religion. Les parents louoient des comédiens pantomimes qui jouoient le rôle du défunt. Ils imitoient ſon ton, ſa voix, & ſa maniere de s'exprimer. On louoit auſſi des bandes de pleureuſes dont on achetoit les pleurs. Il y avoit un maître pleureur qui battoit la meſure des larmes, & donnoit le ton aux lamentations & aux cris lugubres. On auroit pu appeller cette muſique le concert des morts Les parents du défunt exprimoient leur douleur de la perte qu'ils venoient de faire, dans la proportion de l'argent qu'ils donnoient pour faire répandre des larmes.

Afin que les défunts ne ſe trouvaſſent point au dépourvu, & qu'ils ne reſtaſſent pas ſur la terre après leur mort, on leur mettoient ſous la langue, une piece de monnoie pour payer le droit de ſortie de ce monde. Les Moſcovites laiſſent à leurs cadavres une piece d'argent, pour remettre de la main à la main à Saint Pierre.

Dans les mémoires des trépaſſés, on trouve des peuples qui ne donnent point de ſépulture aux corps de leurs citoyens; ils les pendent à des arbres. La Religion faiſoit alors envers les innocents, ce que les loix ont établi depuis contre les coupables.

Les Égyptiens dépoſoient les cadavres dans des caves où ils ne pouriſſoient pas, ils conſervoient juſques aux traits de leur viſage; de maniere qu'on peut dire

dire que les Égyptiens vivoient deux ou trois mille ans après leur mort.

Les Romains, qui vouloient que les corps finissent avec la vie, les brûloient. Les Péoniens les noyoient. Les Hircaniens, au lieu d'en faire le pâturage des vers, en faisoient la nourriture des chiens; & afin de n'être pas mangés par de vilains mâtins qui vivoient des cadavres ordinaires; les gens comme il faut, avoient des chiens qu'ils entretenoient pendant leur vie, pour en être dévorés après leur mort.

Il y eut des pays où l'on pilloit les cadavres dans un mortier, & on en faisoit une infusion; les parents du défunt, pour soulager leur douleur, prenoient une décoction de mort. Dans d'autres Continents, on enterroit les hommes dans des réservoirs, afin qu'ils fussent mangés par les poissons: de maniere que, lorsqu'un citoyen venoit à décéder, il falloit tout de suite envoyer à la pêche; si elle n'étoit pas heureuse, il étoit privé des honneurs de la sépulture.

Il fut défendu à un certain peuple de mourir couché; pour avoir un tombeau après son trépas, il falloit finir debout. Il peut se faire que le législateur mortuaire de cette nation voulût bannir par-là l'oisiveté; il est certain du moins que ce réglement pourroit être utile dans quelques pays de l'Europe, où les hommes plongés dans la fainéantise meurent tous les jours d'inaction. Une loi qui les obligeroit à se tenir debout, les éloigneroit du sommeil de la mort.

Il y eut des Continents où il falloit être noble, pour avoir l'honneur d'être brûlé après sa mort; on

n'enterroit que les pauvres gens, & ceux qu'on mépriſoit aſſez, pour les laiſſer manger aux vers.

On trouve des peuples chez qui l'humanité n'eut d'autre tombeau, que cette même humanité; ils mangeoient les cadavres. Les enfants aſſaiſonnoient leurs peres après leur mort, & en faiſoient un grand repas. Le cœur humain eſt ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions. Cette ſépulture paſſoit pour la plus honorable, il n'y avoit que des enfants cruels & barbares qui ne mangeaſſent point leurs peres.

Les Braſiliens ne dévorent pas indifféremment tous les cadavres, ils n'uſent de cette hoſpitalité qu'envers les plus chers de leurs parents & de leurs amis. Au Congo, la nature a pour tombeau la nature; les meres y mangent les enfants qu'elles viennent de mettre au monde.

Dans la Caffrerie, tous les parents du défunt ſont obligés de ſe faire couper le petit doigt de la main gauche, pour le placer dans la foſſe auprès du cadavre; pour complaire aux morts, on mutile les vivants.

Les funérailles les plus diſpendieuſes pour l'humanité, & qui coûtent le plus à la nature, ſont celles du Cham de Tartarie; après ſon décès, on tue tout ce qu'on rencontre ſur ſon chemin, afin qu'il ait un grand nombre de mânes qui puiſſent le ſervir dans l'autre monde.

Il étoit défendu autrefois d'inhumer les cadavres dans les pagodes Chrétiennes; aujourd'hui elles ſont empeſtées de pourriture & d'oſſements; l'auteur de la vie ſe trouve au milieu d'un tas de morts.

LETTRE LXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

TU voudrois t'inſtruire de la maniere dont les peuples d'Europe ſont gouvernés. Je vais te l'apprendre. Tu ſeras au fait dans un inſtant de cette ſcience. Il ne faut point d'eſprit pour la mettre en pratique, & le génie n'y eſt pas abſolument néceſſaire.

Voici comment cela ſe pratique dans les différents gouvernements.

Une Reine de France, d'Eſpagne ou de Portugal met au monde un enfant mâle : on le ſalue en naiſſant comme Roi.

Quelques années après, un Mandarin de la premiere claſſe lui met la couronne ſur la tête, il lui dit qu'il eſt en état de gouverner les peuples & il les gouverne : voilà la ſcience du gouvernement monarchique.

Celle du républicain n'eſt guere plus difficile. Quatre ou cinq cents Nobles naiſſent à Gênes ou à Veniſe. Quand ils ſont parvenus à l'âge de raiſon, on leur dit que leur naiſſance leur donne droit à la Souveraineté : ils le croyent & les peuples auſſi. Ils prennent place dans une grande chambre qu'on appelle Sénat, d'où ils donnent des loix à leurs compatriotes qui par-là deviennent leurs ſujets.

Dès que le Roi de Pologne eſt mort, cent mille

hommes s'assemblent dans une grande plaine pour se choisir un Souverain capable de les gouverner. Les candidats font leurs offres, & celui qui donne le plus d'argent devient Roi. Cela s'appelle le gouvernement électif.

— A Rome, un homme vieux, infirme, à qui on donne le nom de Saint, n'a pas plutôt fermé les yeux que d'autres vieillards, qui ont l'ambition de devenir Saints aussi, s'enferment dans un lieu qu'on nomme le conclave, où après bien des débats & des intrigues, le Saint est élu par des hommes à la pluralité des voix; ce qui s'appelle le gouvernement du Souverain Pontife.

— Tu vois qu'il ne faut pas être bien sorcier pour gouverner les peuples d'Europe.

Il est vrai que cela n'est pas si aisé en Angleterre, où la souveraine Puissance réside dans un corps politique qu'on nomme Parlement. Comme ce peuple se gouverne par ses représentants, le génie ici est plus requis; car il faut que les membres du Parlement corrompent les peuples, * & que le Roi corrompe les membres; ce qui demande un grand détail, & beaucoup d'intelligence : aussi ce Gouvernement passe-t-il aujourd'hui pour le mieux combiné de l'Europe.

Ne crois pas cependant que les États soient privés d'institution. Chaque peuple a la sienne. L'honneur, la vertu & la crainte sont les principes des trois Gouvernements : mais comme, chez les Européens, il n'y a plus ni crainte, ni vertu, ni hon-

* Il veut parler sans doute des Élections.

neur, ce qu'on dit des conſtitutions n'eſt qu'un Romain politique dont la théorie n'a rien à faire avec la pratique.

LETTRE LXVII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Turin.

DIeu au commencement du monde forma le Ciel, puis il créa la terre, enſuite il fit une haute montagne que j'ai paſſé pour me rendre à Turin. Elle s'éleve juſques dans les nues. Dès qu'on eſt au ſommet, on ſe trouve dans la région de la Lune : c'eſt la plus longue échelle qu'il y ait ſur la terre pour monter au Ciel; quand on eſt au bout, on voit l'univers ſous ſes pieds.

Je crois que Dieu avoit ramaſſé ce grand tas de pierres, afin de bâtir une Ville propre à empriſonner les démons qui par là ſe ſeroient trouvés ſéparés des hommes; mais, comme depuis la venue de celui que les Européens appellent le Meſſie, ces mêmes hommes ſe ſont pervertis, la Ville eſt devenue inutile; attendu que les démons eurent pour priſon le corps des Chrétiens.

La Ville de Turin eſt réguliere, petite, & bien bâtie. Son peuple n'eſt ni Italien, ni François; c'eſt un mixte. Il n'eſt ni aſſez franc, ni aſſez généreux pour paſſer pour François, ni aſſez fourbe, ni aſſez ruſé, pour être réputé Italien. Les Chimiſtes prétendant que ſi l'on tiroit la quinteſſence d'un Piémontois, ſur cinq onces, il y en auroit trois de Françoiſes, & deux d'Italiennes.

Il ne manque que la parole à ce peuple, pour parler. S'il avoit une langue, il s'exprimeroit, comme les autres nations de l'Europe; mais il eſt réduit à un jargon. Le François & l'Italien que les Piémontois parlent tour-à-tour, ſont deux langues mortes qui leur viennent de l'étranger; & c'eſt toujours un inconvénient, que de tirer des autres la facilité de rendre ſes idées.

La confuſion & le déſordre qui regnent dans les autres Capitales de l'Europe, ſont bannis de celle-ci: chaque partie de la ſociété eſt à ſa place, & n'en ſort pas. A la premiere inſpection, on reconnoît que la régularité & la ſubordination partent d'une ſource plus pure, que celle des Officiers ſubalternes: on découvre que le Prince eſt le premier Lieutenant de police de ſa Capitale.

LETTRE LXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

J'Ai vu le Roi de France: on peut jouir de la préſence de ce Monarque tous les matins, à une certaine heure, dans la Pagode ou Chapelle de ſon Château de Verſailles, où il va faire ſa priere à l'idole Chriſt, c'eſt-là que je l'ai conſidéré tout à mon aiſe.

Louis XV eſt un vieillard d'environ quatre-vingt-dix ans; quoiqu'on liſe ici dans de petits livres qu'il n'en a que cinquante-un: mais on eſt fort vieux, lorſqu'on eſt très-uſé.

Ceux qui l'ont vu, il y a vingt ans, prétendent qu'il commençoit déja à n'être plus jeune; car ſa vieilleſſe vient de loin. On juge, à ſon tein ſombre & obſcur, qu'il a percé bien des nuits. Il y a, dit-on, dans le château de Verſailles, de petits appartements qui uſent beaucoup le tempérament des Rois de France. Les Phyſiciens de ce Royaume aſſurent que, lorſqu'un Prince regnant y a vécu trente ans, il ſe trouve perclus de tous ſes membres.

On donne ici pluſieurs raiſons de cette vieilleſſe anticipée des Monarques François. Quelques-uns prétendent que c'eſt une liqueur branche, & mouſſeuſe, qui vient d'une Province qu'on nomme la Champagne, qui leur attaque les nerfs; d'autres diſent que c'eſt un petit lit de repos, qui eſt dans une alcove de cet appartement, qui au lieu de tranquilliſer les ſens, cauſe au contraire une laſſitude dans tous les membres. Il en eſt qui avancent que cela vient d'un grand nombre de batailles rangées, que les Rois de France donnent aux cerfs & aux daims de leur parc, où ils aſſiſtent toujours en perſonne; car il n'y a rien qui uſe tant que la guerre.

On peut conjecturer que Louis, avant ſa vieilleſſe, devoit faire un beau Prince: mais il y a fort peu de gens en France qui s'en ſouviennent, quoiqu'il y en ait un grand nombre qui l'aient vu naître, tant cette belle fleur paſſa vîte. Il ne lui reſte aujourd'hui, du débris de ſa figure, que les yeux qu'il a encore vifs & perçants. On prétend que, lorſqu'il jouiſſoit de ſon premier viſage, aucun mortel n'oſoit ſoutenir ſes regards: mais ſes traits ſe ſont beaucoup humaniſés; on peut le fixer aujourd'hui impunément.

Il eſt l'arriere petit-fils du Monarque, dont les mathématiciens Européens à Pékin nous ont tant vanté la grandeur & la magnificence. Il a fallu que pluſieurs Princes ſoient morts, comme tout exprès, pour lui frayer le chemin au Trône: on peut dire qu'il tient ſa Couronne de la quatrieme main.

Il étoit ſi maladif quand ſon Biſayeul mourut, que le Mandarin Régent du Royaume crut que ce n'étoit pas la peine qu'un Prince ſi foible regnât long-temps. On a dit, & l'on a écrit qu'il chercha à s'en défaire: mais, ſoit qu'il prit mal ſes meſures, ou que le fait ſoit faux, il ne mourut pas. Ce qui le fit ſoupçonner, c'eſt qu'en cas de mort il devoit regner à ſa place; or on aſſure qu'en Europe, lorſqu'entre le Prince qui porte la Couronne, & celui qui doit la porter, il n'y a d'autre différence qu'une priſe de poiſon, cette priſe-là ſe trouve toujours ſur la table du regnant.

Quoi qu'il en ſoit: on maria ce Monarque de bonne heure avec la fille d'un Roi ſans Royaume. Ce Prince errant qui, en s'alliant au Trône de France, croyoit s'approcher du ſien, ſe trompa. On ne lui donna d'autres États qu'un petit vuide-bouteille Royal, à côté de Verſailles, où il avoit la liberté de ſe plaindre tous les jours à ſa fille, d'être le beau-pere impuiſſant du plus puiſſant Roi du monde. Il eſt aujourd'hui Souverain d'un petit État, où il doit regner incluſivement juſques à la fin de ſes jours. A ſa mort il ne pourra diſpoſer que de ſon pourpoint.

Dès ſa jeuneſſe, on donna à Louis un Précepteur qui lui apprit: *que l'épargne & l'économie doivent être les premieres vertus des Souverains; qu'avec du temps & de la patience, on vient à bout*

de tout ; qu'un Roi pour être Grand, ne doit preſque point tenir d'eſpace ; qu'un Monarque Chrétien doit coucher avec ſa femme, & ne point convoiter celle de ſes ſujets.

L'aſcendant du Précepteur empêcha le Prince de ſe livrer à ſes deſirs: ce n'eſt pas qu'il ne put ce qu'il voulut; mais il n'oſoit vouloir ce qu'il pouvoit; car les Rois ſont ſujets, comme les hommes ordinaires, aux premieres impreſſions. Mais un matin, Louis oublia ſa leçon, & ſe ſouvint qu'il étoit Roi, & dès-lors il n'y eut plus d'aſcendant.

Au premier avis qu'on en eut à Paris, toutes les femmes ſe mirent en campagne pour ſavoir qui gouverneroit le Prince, & la Monarchie; car ici, au rang de favorite eſt toujours attaché celui de premier Miniſtre. Ces deux charges ne vont jamais ſéparement: c'eſt un uſage établi en France; quand on a le lit du Monarque, on a le bureau des affaires.

Il eſſaya d'abord ſes deſirs ſur quelques femmes; mais à la fin il ſe fixa. Il y a plus de quatorze ans qu'il eſt attaché à la même eſclave; ce qui, en fait de conſtance en France, fait tout juſte un ſiecle révolu.

J'ai fixé attentivement ce Prince; & ſi je ne me trompe, j'ai lu dans ſes yeux qu'il a un chagrin caché qui le dévore. Il ſemble que ſon ame ne ſoit jamais dans une aſſiete naturelle.

On attend chaque jour une révolution ſubite, formée toute à la fois par un coup de Religion, qui donne une nouvelle tournure aux affaires de la Monarchie: chacun remet à ce temps-là ſes plaintes, & ſes griefs. Les mémoires ſont tous prêts pour cen-

ſurer, ce qu'on loue le plus aujourd'hui, & pour diffamer ce qui eſt l'objet de la vénération. Perſonne n'oſe déchirer le voile de la prévention préſente. Ceux qui juſques ici ont voulu toucher à ce bandeau fatal, ont été frappés d'anathême.

Un grand nombre de ſujets de Louis, ſont aux aguets, & épient le moment de la révolution. Les Bonzes noirs ne le perdent point de vue. Les exilés, les Miniſtres diſgraciés attendent cet inſtant avec impatience. Toutes leurs machines ſont diſpoſées pour jouer au premier avis.

Mais, s'il en faut croire un ſavant Phiſionomiſte, qui a fait une étude particuliere de la chiromancie, & qui ſe trouvoit ce jour-là à côté de moi à Verſailles; ils ont encore bien long-temps à attendre; car celui-ci m'a dit à l'oreille que cet événement n'arriveroit que la ſoixantieme année de celle de ſa naiſſance, qui eſt le temps ordinaire que les Princes de cette Maiſon quittent tout-à-fait le monde, pour ſe donner entiérement à Dieu.

LETTRE LXIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE croirois me rendre criminel de leze-Majeſté au premier chef envers Louis XV, ſi j'oubliois de te parler de ſes vertus & de ſes qualités.

Ce Prince eſt plein de bonté, il a l'ame tendre & compatiſſante, il eſt naturellement porté à faire du bien; toutes ſes inclinations ſont bienfaiſantes. Il eſt doux, affable, prévenant, humain; il n'a jamais fait de

mal, que celui qu'on lui à fait faire; encore a-t-il fallu pour cela ſurprendre ſa religion ou ſon cœur. Il a par devers lui des traits qui le rendront plus recommandable, que les qualités des plus grands Rois de l'univers; car toi, qui connois le prix de vertus, tu ſais qu'il eſt plus aiſé à un Prince d'être grand à la tête des armées, que dans ſon domeſtique. Si quelqu'un des ſujets de celui-ci néglige ſes dévoirs, au lieu de l'accabler du poids de ſa vengeance Royale, il l'excuſe avec cette bonté paternelle, qui voit toujours le fils avant l'offenſe.

Un jour que ce bon Prince arrivoit de la chaſſe, l'Officier de la garde-robe, qui devoit lui donner ſa chemiſe, ne ſe trouva pas à ſon poſte, de maniere qu'il fut obligé d'attendre en ſueur plus d'un gros quart d'heure; il arriva à la fin, le Gentilhomme de ſemaine commença par lui reprocher ſa négligence; mais Louis, intercédant pour lui, dit, *laiſſez-le, ne le grondez pas, il eſt aſſez fâché d'avoir manqué à ſon devoir.*

On ſort toujours content de ſa préſence; quand il ne peut point accorder ce qu'on lui demande, il répond avec tant de politeſſe, qu'on peut dire qu'on jouit de ſes refus. Un vieux Officier qui l'avoit longtemps ſervi, lui ayant adreſſé un mémoire pour être placé, il fit appeller ſur le champ le Miniſtre qui étoit chargé de ce département; mais celui-ci lui dit qu'il n'y avoit point de poſte vacant. „ Vous „ voyez Monſieur, dit-il poliment à l'Officier, l'im„ poſſibilité où je me trouve de vous obliger; mais „ revenez me voir, j'eſpere qu'une autre fois je ſé„ rai plus heureux avec vous. "

Un autre de ſes Officiers étant venu le trouver,

pour, lui repréſenter qu'il avoit dérangé ſa fortune à ſon ſervice, le ſupplia de lui accorder une gratification de mille louis pour le mettre en état de continuer ſes campagnes. Il la lui accorda : mais comme la Cour venoit de faire une grande remiſe pour l'étranger, qui l'avoit épuiſée, celui qui étoit chargé de la payer, lui fit enviſager qu'il n'y avoit point d'argent au tréſor. „ Hé bien, dit-il, il n'y a qu'à „ lui donner de celui qui eſt dans ma caſſette, deſ„ tiné à mes plaiſirs ; il n'eſt pas juſte que le Roi ſe „ divertiſſe, tandis qu'un de ſes Officiers ſouffre. " Et pluſieurs de ſes courtiſants ont aſſuré, depuis, qu'il avoit paſſé plus d'un mois ſans jouer.

Il ſuffit qu'on lui faſſe connoître ſes beſoins par quelque allégorie, pour qu'il les prévienne. Un Brigadier de ſes armées, qui n'étoit pas riche, vint de l'armée lui rendre compte d'une action où il s'étoit diſtingué, Louis tira de ſon doigt un diamant qu'il lui donna, en lui diſant que c'étoit une bague de famille qu'il portoit depuis pluſieurs années. L'Officier Général, qui avoit plus beſoin d'argent que de bijoux, lui répondit que, quelque eſtime qu'il fît des préſents de ſa Majeſté, elle devoit lui permettre de refuſer celui-ci ; attendu que, s'il avoit ce diamant, il lui ſeroit impoſſible de le garder plus de vingt-quatre heures. Le Roi entendit ce que cela vouloit dire, & lui fit compter le lendemain une ſomme plus conſidérable que la valeur de ce diamant.

Tu trouveras plus d'héroïſme dans ces actions, que dans les plus éclatantes de ſes ancêtres. Tu me demanderas, peut-être, comment accorder cette bonté avec la miſere où ſes peuples ſont réduits ; il n'en ſait pas un mot ; ſi ce bon Prince le ſavoit, il en *mourroit* de douleur.

Un certain arrangement de cauſes ſecondes, qui tire ſa ſource de loin, l'oblige de faire la guerre; & cette guerre qu'il croit néceſſaire pour le bien de l'État, accable ſes ſujets. Ses Miniſtres ont grand ſoin de lui tenir caché l'état des choſes, ou de les lui repréſenter différentes qu'elles ne ſont. *Tout va bien, Sire; la France eſt dans l'abondance; & vos peuples ſont heureux.* Voilà leur langage ordinaire. Je vais te rapporter un trait qui te fera ſentir à quel excès d'infortune ce Prince ſe trouve réduit.

L'Angleterre, lui ayant enlevé derniérement un vaſte Continent dans l'Amérique ſeptentrionale, il étoit queſtion non-ſeulement de lui cacher cette nouvelle; mais même de la lui faire trouver agréable. On eut recours à l'eſclave favorite qui, étant entrée dans ſon appartement avec un enjouement étudié, lui dit; „ Je viens, Sire, vous apporter une nouvelle „ qui va vous faire bien du plaiſir; vous aviez un „ pays ſtérile dans le nouveau monde, dont l'entre- „ tien coûtoit des ſommes immenſes à l'État & voilà „ que vos ennemis viennent de vous en défaire.“ Peut-être ce Prince ſoupçonna-t-il le tour; car cette bonne nouvelle le rendit triſte & rêveur pendant le reſte du jour. On lui fait ſouvent part de ſemblables avantages que la Couronne de France trouve dans cette guerre.

A la Chine, l'Empereur, comme tu l'as obſervé, ne s'en rapporte à perſonne pour être inſtruit de l'État de ſes peuples; il veut tout voir & tout entendre par lui-même; ici le Roi ne voit & n'entend que par ſes Miniſtres, il n'y a point de chemin qui conduiſe les ſujets au Trône; leurs calamités, leurs ſouffrances & leurs cris ſont ſi loin, que le Prince

ne les entend jamais. Et il faut bien que ces peuples ſoupçonnent que Louis XV n'a aucune part aux malheurs publics; car malgré l'état douloureux où la France eſt réduite, ils l'aiment juſqu'à l'idolâtrie.

Nous fûmes à Pékin comment un horrible phrénétique avoit oſé attenter ſur ſes jours. Cet événement, qui porta l'allarme dans tout ſon Royaume, le remplit de triſteſſe & de conſternation; on ne vit jamais une douleur pareille chez les hommes. J'ai parlé ici en arrivant, à pluſieurs de ſes ſujets de Province, qui m'ont aſſuré qu'ils n'avoient voulu ni manger ni boire, juſques à ce que le retour du courier leur eut appris que ſa vie étoit hors de danger.

Voilà par quelle fatalité, ſous les meilleurs Princes, les peuples ſe trouvent accablés de maux. Louis a toutes les qualités qui ſervent à faire honorer l'humanité dans un Souverain; bon mari, bon pere, bon amant, bon ami, rempli d'honneur & de probrité, c'eſt un des plus honnêtes hommes de ſon Royaume: il n'a qu'un défaut, c'eſt celui d'être Roi. Si la fortune l'eut fait naître dans une condition privée, il auroit été un des meilleurs citoyens de la République.

LETTRE LXX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE t'ai parlé du maître, il me reſte à préſent à t'entretenir de l'eſclave; je l'ai vue & ce qui te ſurprendra davantage, je lui ai parlé. C'eſt un habitant des forêts de la Chine qui m'en a donné la connoiſſance.

J'avois apporté de Pékin un Kni-ki, ou perroquet, dont on ne connoiſſoit point le plumage en Europe. Le domeſtique de louage que j'ai pris ici le plaçoit ordinairement ſur une des fenêtres de mon appartement qui donnent dans la rue : comme l'animal parloit Chinois, les paſſants s'arrêtoient pour écouter un oiſeau qui, à ce qu'ils croyoient, ne ſavoit ce qu'il diſoit. La favorite fut bientôt informée que ce perroquet étoit dans Paris & comme toutes les curioſités étrangeres lui reviennent de droit; elle envoya chez moi pour prendre l'aminal, & lui amener le maître. Celui qui étoit chargé de cette commiſſion, me dit que c'étoit une belle occaſion de faire ma fortune; que je n'avois qu'à demander la grace que je voudrois à Madame le Marquiſe. Je lui répondis que la ſeule grace que je lui demandois étoit de me laiſſer mon oiſeau.

Il fallut pourtant marcher. Je me rendis à Verſailles avec le Député & le perroquet. Nous allâmes deſcendre au Château du Roi; car l'eſclave y eſt logée, & de-là nous gagnâmes ſon appartement.

Elle étoit dans ce moment à ſa toilette. Quoique l'appartement fût petit, contenoit toute la Monarchie. D'un côté étoient les Mandarins Miniſtres d'État, de l'autre on voyoit les Ambaſſadeurs des Cours étrangeres: près de ceux-ci ſe trouvoient les Mandarins Évêques, les Cardinaux : enſuite venoient les Généraux d'armée, & les Maréchaux de France. Toute l'aſſemblée ſe tenoit reſpectueuſement debout devant l'eſclave favorite qui étoit aſſiſe devant un miroir; où, tandis qu'une Demoiſelle de la premiere condition du Royaume lui arrangeoit les cheveux, &

lui plaçoit quelques mouches ſur le viſage, on lui communiquoit les affaires les plus importantes de la Monarchie.

On n'eut pas plutôt annoncé le perroquet Chinois, que tous les Grands, qui formoient un cercle autour d'elle, ſe rangerent à droite & à gauche, & ouvrirent un chemin par lequel je pus arriver juſques à elle.

Cette eſclave n'eſt pas ce qu'on appelle en Europe une belle femme; je crois qu'avant ſon élévation on pouvoit la mettre au rang des jolies. Quoique ſon Empire dure depuis long-temps, elle eſt encore jeune. Elle commenceroit à vivre aujourd'hui, ſi elle n'avoit pas vécu à la Cour, ces charmes ne ſont pas uſés, mais flétris: on peut dire cependant qu'elle a encore en gros de quoi plaire. Son port eſt majeſtueux, ſa taille eſt avantageuſe, quoiqu'un peu chargée. Elle a les yeux doux, la peau blanche, le tour du viſage bien fait, & un je ne ſais quoi dans la phiſionomie qui fait qu'on la voit avec plaiſir. Peut-être que le rang qu'elle tient à la Cour produit cet effet; car il n'y a rien qui embéliſſe plus le viſage d'une femme que la faveur d'un Roi.

Je dépoſai mon perroquet au pied du Trône de ſa toilette. A ce ſacrifice, elle me fit une légere inclination de tête, accompagnée d'un petit ſourire, honneur qu'elle ne rend qu'aux Princes du ſang Royal, ou aux perſonnes du premier rang qu'elle veut obliger. J'ai ſu depuis que, ſi j'avois voulu vendre ce ſourire à un ambitieux de Paris qui brigue ſa protection, il m'en auroit donné cent mille écus comptant. Elle eut même la complaiſance de trouver l'oiſeau charmant. Alors tous les courtiſans, qui juſques-là n'y avoient point fait la moindre attention,

avouerent que c'étoit le plus bel animal de l'univers : la favorite badina quelques moments avec lui : mais un domeſtique étant venu l'avertir qu'il venoit d'arriver un courier extraordinaire de l'armée, elle ſe rendit ſur le champ chez le Roi, pour lire les dépêches, & ordonner ce qui étoit néceſſaire. Chacun ſe retira, & je ſortis comme les autres, ſans mon Kni-ki, j'enrageois dans mon ame de me trouver dans un gouvernement deſpotique, au point qu'un homme, qui n'a qu'un oiſeau, eſt obligé de le donner à une femme qui en a envie.

LETTRE LXXI.

Le même au même, à Pékin.

De Paris.

JE ſavois bien que les laquais de Paris prenoient le nom & les titres de leurs maîtres : mais j'ignorois qu'ils formaſſent un corps politique dans l'État.

Ils tiennent leurs aſſemblées dans de petits cabarets ſitués aux environs des théatres ; où tandis que leurs maîtres rient, à gorge déployée, des folies qu'y diſent les acteurs, ils réglent d'un air ſériocomique les affaires de la Monarchie. Ces conſeils ſont très-reſpectables. Le haut Clergé s'y rend en livrée, les premiers Miniſtres de la Couronne y aſſiſtent en habit bigaré ; & les Grands du Royaume en couleur. On pourroit appeller ces rendez-vous politiques, le congrès de l'antichambre.

Je ne ſavois point que je fuſſe logé auprès d'une aſſemblée auſſi reſpectable, lorſqu'hier au ſoir vendredi grand jour d'opéra, m'étant mis par haſard à

une des fenêtres du derriere de mon appartement, qui donne ſur une cour fort étroite, où eſt un cabaret, je vis de l'autre côté, au travers d'un balcon ouvert, une chambre remplie de gens à livrée.

Je regardois ces laquais ſans y faire beaucoup d'attention, lorſqu'un garçon du cabaret, s'étant approché d'une table, auprès de la fenêtre qui étoit vis-à-vis de la mienne ; il parla à la maîtreſſe du logis qui feuilletoit un grand livre, & lui dit à haute voix. *Madame, une pinte de vin pour le Cardinal de Bernis ; une bouteille de bierre pour Monſeigneur le Duc d'Orleans ; deux ſols de fromage pour le Prince de Soubiſe, & ſix liards d'eau-de-vie pour l'Archevêque de Paris.*

Ce diſcours me rendit plus attentif que je ne l'aurois été ; je prêtai donc l'oreille à ce qui ſe paſſoit dans cette chambre ; & un moment après j'entendis un valet qui, après en avoir fixé un autre, lui dit en lui tendant la main. Ah ! te voilà l'Abbé, & d'où ſors-tu donc ? Il y a un ſiecle qu'on ne t'a vu. J'arrive de Province, répondit celui-ci, avec mon maître le Grand Vicaire. Je ſuis tout nouveau à Paris ; je ne ſais pas un mot de ce qui ſe paſſe dans la Monarchie : car à Lyon, à Montpellier, ou à Touloule, d'où je viens, on ne lit les dépêches de la Cour que dans le courier * d'Avignon.

Qu'eſt-ce qu'il y a de nouveau, reprit-il, & comment va la France ? Ma foi, mon pauvre Abbé, répondit celui-là, les affraires vont bien mal. L'État n'eſt point gouverné, la Monarchie eſt dans un déſordre affreux, tout le monde crie. Chacun eſt oc-

* Mauvaiſe Gazette qui s'imprime à Avignon.

cupé à payer les impôts, & perſonne n'a d'argent. Il eſt vrai que le mal eſt général, & qu'aucun ſujet n'a droit de ſe plaindre; car pour ne point faire de jaloux, on a taxé juſques aux enſeignes de cabaret.

Et que dis-tu de cette confuſion, toi Duc de Ch-ſ-l ? reprit l'Abbé, en s'adreſſant à un autre laquais. Moi ! répondit ce dernier, cela ne me regarde pas: mon département eſt les affaires étrangeres. Je ſuis pour l'extérieure du Royaume; pourvu que la France ſoit bien au-dehors, je ne m'embarraſſe pas de quelle maniere elle aille au-dedans.

Et toi, Comte de Saint Flo-r-tin, continua-t-il, en adreſſant la parole à un petit homme d'aſſez mauvaiſe mine, qu'en dis-tu ? Cela ne me regarde pas non plus, dit ce dernier: mon département eſt le Gouvernement de la Capitale; & mon miniſtere m'occupe ſi fort que je n'ai pas le temps de penſer à l'État. Le Royaume de Paris m'empêche de ſonger à celui de la France.

Je ſuis chargé des ſpectacles, & les ſeules filles de l'opéra m'occupent depuis le matin juſques au ſoir: ces coquines-là ne me donnent pas un moment de relâche. Moi, dit celle-ci, je ne chanterai pas ce rôle; il n'y a preſque rien à faire; il ne contient que deux petites Ariettes. L'autre dit, je veux doubler Mademoiſelle Numiere, ou bien je quitte l'opéra. D'ailleurs, comme je ſuis auſſi chargé de la religion, j'ai maintenant une grande affaire. Depuis que les Curés ne veulent point obéir au Parlement, je ſuis obligé à tout moment d'expédier des lettres de cachet. Je crois, ajouta-t-il, que tous nos Prêtres en France ſont poſſédés du diable, car ils ne veulent adminiſtrer le-

bon Dieu à perſonne. Ils prétendent qu'on doit leur produire des billets de confeſſion : quelle manie! un homme qui ſe meurt a bien autre choſe à faire que de ſe confeſſer.

C'eſt à toi, Ber-t-n qui es Contrôleur des Finances, pourſuivit-il en s'adreſſant à un laquais maigre & décharné qui avoit l'air d'un ſinge, c'eſt à toi à chanter tes explois. Comment vont les Finances? Comment eſt-ce qu'elles vont répondit cette momie vivante. Elle vont en Allemagne. Si cela continue, le contrôle ſera très-facile à remplir; ce ſera la charge la plus aiſée du Royaume, & un Capucin pourra l'exercer. Il y a trois mois qu'il n'eſt entré un écu dans ma caiſſe : mais quoique je n'aie point d'argent, tout le monde m'en demande. Monſeigneur, me dit celui qui eſt pour la conſtruction des Vaiſſeaux, j'ai beſoin de Finances, il faut m'en donner : ſans quoi, je vous préviens que la Marine tombe net. Monſeigneur, reprend celui qui eſt au détail de la guerre, j'ai vingt Régiments à habiller, ordonnez qu'on me compte la ſomme néceſſaire. Monſeigneur, pourſuit un Général des vivres, il me faut trois millions, il me les faut, vous dis-je; & ſi je ne les ais pas dans huit jours, je laiſſe mourir de faim l'armee d'Allemagne. Ces Meſſieurs-là me prennent ſans doute pour un fabriquant d'eſpeces, & ils croient apparemment que je fais la fauſſe monnoie. Meſſieurs, interrompit un laquais, laiſſons là l'adminiſtration des affaires d'État, chacun ſait comme elles ſont menées, parlons de nos explois militaires. En quel état ſont nos affaires d'Allemagne? En très-mauvais état, répondit un Officier réformé qui depuis deux mois s'étoit fait laquais à Paris. Je viens depuis peu de cet-

te armée, auſſi je puis vous en parler pertinemment; nos Généraux ſont des bévues énormes.

Morbleu, interrompit l'Archevêque de Paris, la faute ne vient pas d'eux, c'eſt à la Cour qu'il faut l'attribuer. Qu'a-t-on beſoin à la guerre de Généraux qui n'entendent rien aux ſieges & aux batailles. Il vaudroit mieux donner à ces gens-là des bénéfices, & faire commander les armées par des Évêques. Votre grandeur a raiſon, ajouta un valet de pied du Prince de Conti; il faudroit faire dire la Meſſe à la plupart des Officiers François, & mettre l'épée au côté des Moines & des Prêtres: ceux-ci ſeroient de meilleurs Généraux que ceux qui commandent nos troupes.

Ne me parlez pas de vos gens d'Égliſe, dit un domeſtique du Prince de Condé, ils ne ſont pas plus forciers à la guerre que les autres. Notre Cour envoya, il n'y a pas long-temps, un Abbé pour commander les troupes d'Allemagne, qu'y fit-il? Il perdit une bataille, où douze à quinze mille hommes furent écraſés; & auſſitôt il ſe rendit à Verſailles pour dire au Roi qu'il n'en ſavoit pas davantage. Alte-là, Meſſieurs, s'écria dans cet endroit un valet du Prince de Clermont qui ſe trouvoit dans la chambre; j'étois moi-même de cette expédition, elle étoit bien combinée, & nous devions remporter une victoire complette ſur nos ennemis; mais malheureuſement, pour la France, l'Abbé de St Germain des prés n'étoit pas en action de grace, il avoit oublié ce jour-là de dire ſon bréviaire.

Meſſieurs, dit hautement un petit homme en uniforme; je ne ſuis qu'un ſimple Sous-Lieutenant d'in-

ſanterie, que l'indigence a réduit à la néceſſité d'abandonner ſon emploi, pour ſe faire laquais d'un commis aux aides. Mais ſi le Roi de France veut me faire Général de ſes armées en Allemagne, je me charge, ſous cautionnement, de prendre Hanovre, & de faire voir dans ſix mois le Château de Vincennes au petit-fils du Marquis de Brandebourg.

Monſieur le Sous-Lieutenant d'infanterie, dit en cet endroit un vieux domeſtique qui repréſentoit le Maréchal de Bel-I-l : la choſe eſt plus aiſée à dire qu'à faire. Le Roi de Pruſſe eſt dans ſon pays, il a une armée de deux cents mille hommes qu'il commande en perſonne, & cela lui donne ſur nous un grand avantage. Je ne dis point qu'on ne puiſſe le vaincre : mais ce ne peut-être que par le temps & la patience. Il faut envoyer armées ſur armées, & faire ſuccéder continuellement des troupes nouvelles aux anciennes. L'Allemagne ne nous fut jamais favorable, nous n'avons pu y acquérir de la gloire qu'en fuyant. Si quelque choſe a pu immortaliſer la France dans le Nord, c'eſt la retraite que je fis dans la derniere guerre.

Allez, Monſieur le Maréchal, lui dit à cette fanfaronade un laquais de Mail-b : vous êtes un vieux radoteur. Si j'avois préſidé au Conſeil d'État, au lieu de vous charger des affaires de la guerre, je vous aurois chargé des fourages. Votre eſprit mince & propre aux détails n'eſt bon qu'à cela : vous croyez que les armées ſont comme des bottes de foin que de nouveaux fourages peuvent remplacer.

Nos Seigneurs, interrompit un politique de cette aſſemblée en habit verd, tous nos maux viennent de ce que nous n'avons pas un ſeul Général dans le

Royaume qui ait de la capacité. Cette plante ne croît plus en France, on diroit que la race s'en eſt perdue, & il ſemble que le Maréchal de Saxe en mourant, ait fermé la porte aux grands exploits militaires, & qu'il en ait emporté la clef avec lui dans le tombeau.

En vérité, Meſſieurs, dit dans cet endroit un autre politique nommé St Jean, il eſt étonnant que dans un Royaume, où il y a tant de chapeaux, il n'y ait point de têtes. Mais attendez, ajouta-t-il, il me vient une idée; puiſque tous les commandants mâles que nous avons fait paſſer juſques ici en Allemagne ont échoué, nous devions y envoyer des Généraux femelles. Deux ou trois Dames en grand panniers à la tête de nos armées étonneroient l'ennemi. J'ai oui dire qu'il y a des bottes irrégulieres qui trompent ſouvent les plus habiles maîtres en fait d'armes. Le Roi de Pruſſe ſeroit peut-être déconcerté par la préſence d'un Commandant en mouches & en rubans. En tout cas, le pis qui pourroit nous arriver, ce ſeroit de perdre des batailles miſes en ordre par une éventail, comme nous perdons celles qui ſont rangées par un baton de Maréchal de France. D'ailleurs il nous reſteroit une reſſource, car quoique le Roi de Pruſſe ne ſoit pas fort galant, il auroit peut-être honte de battre une jolie femme, & il céderoit plutôt la victoire. Lui honteux de battre une jolie femme! interrompit précipitamment le cocher d'un Évêque de Languedoc. Ah! vous ne le connoiſſez pas. Si la ſainte Vierge lui livroit bataille, il tâcheroit de la vaincre & feroit tous ſes efforts pour la faire priſonniere de guerre, afin de traiter de ſa rançon avec Jeſus-Chriſt ſon fils & ſon

époux. Ce Roi, en fait d'héroïſme, ne le céderoit pas au Pere Éternel. Son plan eſt pris, il a réſolu d'abîmer l'Europe, pour faire parler de lui dans la poſtérité.

Voilà bien du train, dit dans cet endroit le cuiſinier d'un auteur, pour un petit avorton de couronne, qui n'a que cinq pieds deux pouces de royauté. Meſſieurs, reprit-il, je ſuis cuiſinier de mon métier; s'il y a quelque Puiſſance en Europe qui veuille me payer, je me charge de l'em---- Cela ſuffit, vous m'entendez. Je n'aurai pour cela qu'à lui faire une fricaſſée à l'Allemande, ou ce qui ſeroit mieux un ragoût à l'Angloiſe: mais ce qui pourroit bien moins manquer une *oilla poudreda* à l'Eſpagnole.

Meſſieurs, dit un poſtillon politique qui n'avoit encore rien dit: vous avez toujours les yeux fixés ſur l'Allemagne, vous ne perdez pas un moment de vue le Roi de Pruſſe; ce n'eſt pourtant pas là où le bât nous bleſſe. Quand nous ferions les plus grandes conquêtes dans le Nord, cela ne changeroit rien à nos affaires. Ce n'eſt pas des batailles rangées ſur la terre qu'il nous faut, nous avons beſoin de victoires ſur mer: car le grand point pour nous eſt de rabattre l'orgueil des Bretons. Comment voulez-vous, dit le Grand Amiral, que nous réduiſions l'Angleterre, ſi nous n'avons point de flotte.

A toi Ber-r; dit alors le même politique à un homme cauſtique & bourru; ce reproche te regarde, car tu es chargé de cette partie-là. En effet que ne donnes-tu une Marine à la France? Voilà comme vous êtes tous, vous autres gens à projets, répondit bruſquement celui-ci, vous voudriez qu'on créât tout-à-coup une flotte de vaiſſeaux, comme on peut former

mer une armée de ſoldats. Dans les grands établiſſements il y a toujours de grans obſtacles. Par exemple, j'avois imaginé le plus beau plan de marine qui eut jamais été formé en France. Il étoit queſtion de quarante vaiſſeaux de ligne, tous bien équipés. J'avois déja les canons, les affuts, les boulets, les balles, les voiles, les cordages, la poix, le gaudron, les ancres, les cartes & les bouſſoles : mais quand je voulus faire travailler à la conſtruction de la flotte, je m'apperçus que j'avois oublié le bois. Je t'entends, Monſ. de Ber-r, lui dit le même orateur ; comme tu as été long-temps à la police, & que tu y étois chargé de faire éclairer les rues de Paris, tu as cru qu'on pouvoit fabriquer un vaiſſeau avec auſſi peu de matériaux qu'en exige une lanterne.

Meſſieurs, interrompit alors un laquais habillé d'un drap couleur de Pompadour, vous êtes tous des ignorants, vous n'entendez rien à la politique. Il n'y a que ma maîtreſſe & moi qui ayons la clef des affaires de la France..... cela ſuffit, je m'entends bien, je ne puis pas m'expliquer d'avantage : dans peu on verra de jolies choſes. Non-ſeulement l'âge où nous vivons, mais même la poſtérité la plus reculée ſe ſouviendra de l'adminiſtration préſente. Il eſt vrai que la France a ſouffert quelques échecs dans les campagnes paſſées, que les batailles d'Allemagne ne ſont pas pour nous, & qu'il nous en coûte quatre cents millions d'argent & ſix cents mille hommes : mais nous ne pouvions moins dépenſer dans une guerre où nous n'avions que faire.

Enfin Meſſieurs, dit un autre qui n'avoit pas encore proféré un mot, que concluons-nous ? L'opéra va finir ; & *nos maîtres vont ſortir*. Il faut pourtant

décider ſur la Monarchie avant que de nous ſéparer: autrement il en ſeroit de notre conférence, comme de celles des Souverains, où l'on parle beaucoup, & où l'on ne conclut rien. Qu'opinons-nous?

J'opine, dit le laquais d'un Directeur général des vivres, qu'il faut encore faire une demie douzaine de campagnes & donner autant de batailles pour vaincre l'opiniâtreté de nos ennemis.

Comment voulez-vous continuer la guerre, reprit un valet de l'hôtel des Fermes Royales, ſi vous n'avez pas le fol? Nous avons dans nos coffres tout l'argent du Royaume, & nous ne voulons pas en prêter à l'État, à moins qu'on ne nous donne les joyaux de la Couronne en nantiſſement: car les revenus du Roi ſont déja hipothéqués pour pluſieurs années, & nous ne pouvons plus faire d'avances, ſans riſquer nos deniers. Il eſt vrai qu'il reſte au miniſtere la reſſource des impôts ſur les peuples; mais il ne fera pas grand choſe de ce côté-là, ils n'ont plus rien, nous leur avons ôté tout humide radical, ils ſont ſecs comme de l'amadoue.

Eh bien, Meſſieurs, dit le laquais du grand Aumônier de France, il n'y a qu'à faire la paix. Deux ou trois *mea culpâ* nous abſoudront de tous nos péchés paſſés en politique.

C'eſt fort bien dit, reprit le valet de Monſieur de Bu-ſ-ì, & j'irai moi-même à Londres avec mon maître entamer cette négociation. Tu es un plaiſant maroufle, toi & ton maître, lui dit un laquais du Duc de Ni-v-n-s, en l'apoſtrophant, de vouloir vous arroger cet honneur. Ton Bu-ſ-ì a le derriere trop bas, pour aſpirer à un point de politique ſi *haut*. Je te préſage d'avance que, ſi on l'expédie à

cette Cour, il repaſſera la mer ſans rien faire ; & alors on dira de lui, *Jean s'en alla, comme il étoit venu.* Il n'y a que Monſeigneur le Duc & ſon Secretaire Moreau qui puiſſent terminer cette grande affaire. Mon maître a mis la Cour de Rome à la raiſon, il y mettra bien celle de Londres. Le Roi George n'eſt pas meilleur Catholique que le Pape; ſi le Duc a eu l'adreſſe de vaincre la politique du Vatican, il réduira bien celle de St James.

Dans cet endroit on vint annoncer que l'Opéra venoit de finir; alors le congrès ſe rompit. Chacun paya la dépenſe qu'il avoit faite, alluma ſon flambeau & courut derriere le carroſſe de ſon maître. Il n'y eut que le pauvre valet de Bu-ſ-i qui, n'ayant pas de quoi payer ſon écot, qui ſe montoit à la ſomme de cinq ſols & trois deniers tournois, reſta en dépôt dans le cabaret, juſques au traité de paix définitif des deux Couronnes, où l'on devoit traiter l'article des priſonniers.

LETTRE LXXII.

Le même, au Mandarin ſur l'Hiſtoire, à Pékin.

Suite des grandes Époques de l'Europe.

De Paris.

Tant de révolutions n'avoient produit aucun ſyſtême de liberté; les gouvernements municipaux eux-mêmes gémiſſoient ſous un joug étranger. Les Princes prenoient ſur les droits des nations, & les Papes ſur ceux des Princes. La Religion preſſoit les Chrétiens de toutes parts; l'Europe accablée ſous le

poids de ſon deſpotiſme n'en pouvoit plus; lorſqu'un Moine, nommé Luther, propoſa quelques doutes de religion, qui en général n'intéreſſoient pas le dogme. Son projet n'étoit pas formé d'abord ſur un plan de réforme; mais dans preſque toutes les affaires de la Politique & de la Religion, les Européens vont toujours plus loin que leur deſſein. Il fut d'abord lui-même tout étonné du chemin qu'il avoit fait, & d'être réformateur, tandis qu'il n'avoit penſé qu'à être novateur. A la ſuite de celui-ci parut un Calvin qui fit autant de progrès. Il faut convenir que ceux qui ſervoient l'Égliſe Chrétienne couroient eux-mêmes au devant de la révolution, & qu'ils en hâtoient, tant qu'ils pouvoient, le moment, par l'abus qu'ils faiſoient de leur pouvoir. Toutes les annales de l'Europe ſont remplies de leurs vexations. Les Papes & les Mandarins Évêques qui les repréſentoient par-tout, étoient autant de tyrans affreux: ils ſe mêloient dans les grandes conjurations, exerçoient ſouvent eux-mêmes la fonction de bourreaux. On lit dans les mémoires d'Europe qu'un grand Archevêque d'Upſal, un ordre du Pape à la main, faiſoit égorger tout le Sénat, & toute la Nobleſſe du Royaume de Suede.

Ces deux novateurs trouverent par-tout la liberté politique aux priſes avec le deſpotiſme de Rome. L'obéiſſance à un Chef unique, l'aveugle dépendance d'un ſeul homme, la ſoumiſſion ſans réſerve à ſes décrets, & le reſte de la morale arbitraire des Papes; tout cela n'entroit point dans le génie des peuples du Septentrion, & entroit encore moins dans le *caractere* de ceux du Nord. Je trouve dans les annales

de cette partie de l'univers, que ces derniers avoient preſque toujours été libres. C'étoient eux qui avoient autrefois rompu les fers des nations du Midi, & délivré le monde de la ſervitude générale, en aſſujettiſſant ces mêmes Romains qui l'avoient aſſujetti.

Ces peuples qui, par un enchaînement des cauſes ſecondes ſubordonnées à la Réligion, étoient redevenus eſclaves gémiſſoient depuis pluſieurs ſiecles ſous un joug, que leur phyſique les preſſoit de ſecouer. Si ces deux novateurs n'avoient point fait la révolution, d'autres cauſes y auroient donné lieu; quand le période qui doit amener un changement eſt arrivé, tout ſert de moyen. Une preuve que ce fut plutôt un ſentiment d'indépendance, que d'enthouſiaſme, c'eſt que tous les monuments qui reſtent en Europe de ce changement de croyance, parlent plus de liberté que de Religion. Tant qu'on fut uni avec le Pape, on le regarda comme le Vicaire du Chriſt: lorſqu'on s'en ſépara, on l'appella l'Ante-Chriſt; car il n'y a point de modification dans les préjugés Européens; ou ils adorent ſuperſtitieuſement, ou ils mépriſent ſouverainement.

Une nouvelle preuve que la Religion des Papes étoit celle de la ſervitude, c'eſt que le Midi de l'Europe, qui fut de tout temps le pays des eſclaves, ne ſecoua point le joug : l'Italie lui demeura attachée, ainſi que les autres nations chez qui le climat n'empêchoit pas le deſpotiſme.

Le premier de ces réformateurs, qui avoit tant d'autres moyens, ſe plaignit du trafic que les Papes faiſoient des Indulgences & des Reliques. Ce trafic s'étoit toujours fait, on s'étoit contenté de s'en plaindre; alors il ſervit à détruire une partie de leur

puiſſance. La réforme trouva ſi peu de prévention, & de cet eſprit d'opiniâtreté qui anime ordinairement toutes les ſectes anciennes, que les peuples laiſſerent à leurs Magiſtrats le ſoin de leur apprendre de quelle Religion ils devoient être. Pluſieurs villes embraſſerent la nouvelle croyance par déliberation de leur Sénat. On diſputoit : chaque parti produiſoit ſes témoins de croyance, & c'eſt ſur ceux-ci qu'on établiſſoit la ſentence. La religion fut décidée comme un procès ordinaire. La réalité fut condamnée. Des hommes jugerent Dieu.

On trouve dans chaque ſiecle un changement dans le ſyſtême de l'Europe. Pluſieurs peuples délivrés de la domination de Rome, établirent un nouveau plan de gouvernement.

L'Égliſe avoit preſque tout envahi, on l'oblige à rendre; ou, pour mieux dire, chacun rentra dans ſes biens. Les citoyens ne firent plus de vœux qui les rendoient indépendants de leurs Souverains, & pluſieurs États ne furent plus embarraſſés d'un tas de Moines fainéants; c'eſt-à-dire, de ces gens qui font profeſſion publique de ne rien faire, & de manquer à leur devoir de citoyen pour l'amour de Dieu.

Mais il étoit dit que les Européens devoient abuſer de tout. Cette réforme, qui auroit dû produire un grand bien, cauſa un grand mal. Elle ſuſcita des guerres épouvantables. Les deux ſectes devinrent militaires, & les fideles de chaque croyance ſe firent ſoldats. La culture des terres fut abandonnée, & on ne penſa plus qu'à ſe battre.

L'hiſtoire de ces guerres de Religion ſont affreuſes. Il eſt impoſſible de les lire ſans frémir : on diroit *que de nouvelles furies* agitent les Européens. Les

Chrétiens ne ſont plus des hommes ; ce ſont des tigres qui cherchent à ſe déchirer. La cruauté, & la vengeance les animent. La Chrétienté eſt remplie de démons. Il n'y a plus rien de ſacré ; le droit des gens eſt violé ; la Religion étouffe tous les ſentiments de la nature. Le pere ne connoît plus ſon fils, le fils méconnoît ſon pere. Les Princes ne ſont plus ſûrs ſur leurs Trônes : des mains ſacrileges, armées par le fanatiſme, s'en prennent à la perſonne des Souverains ; des Rois ſont aſſaſſinés, parce qu'ils croient, ou qu'ils ne croient pas ce que leurs peuples croient. Des ſieges & des batailles preſques continuelles ſe donnerent avec une fureur & un acharnement qui tenoient de l'inhumanité.

Avant cette révolution, il falloit quelque prétexte pour ſe faire la guerre ; après la réforme, il n'en fallut plus : on ſe battit toujours depuis pour une Meſſe. Il y a plus de trois cents ans qu'on s'égorge en Europe, ſans autre raiſon que celle d'un nom. Il ſuffit d'être Catholique-Romain, pour ſe regarder comme l'ennemi déclaré de ce qu'on appelle Proteſtant. Le ſang du Chriſt que les Chrétiens diſent avoir été verſé pour donner la paix aux hommes & les racheter de leurs crimes, leur ſert de prétexte pour ſuſciter des guerres ſanglantes, remplies d'horreurs & d'abomination.

Pour rétablir un peu l'Europe, il faudroit que tous les peuples fuſſent de la Religion des Papes, ou qu'il n'y eut plus de Pape.

LETTRE LXXIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris

TU as vu l'éducation que l'on donne à un ſexe dans cette partie de l'Europe, voyons à préſent celle que reçoit l'autre.

A peine une fille eſt-elle née, qu'on penſe à lui donner ce qu'on appelle des graces. On la met à huit ans entre les mains d'un maître de danſe qui lui apprend à bien porter ſa tête, à avancer la poitrine, à marcher bien droite, les pieds en dehors; de là il paſſe à la révérence du ménuet. Dans le ſecond exercice, la petite fille eſt obligée de s'ouvrir beaucoup, ſes genoux vont preſque toucher à terre; il lui enſeigne enſuite à faire deux pas en avant, autant de côté, & à donner la main avec tant de myſtere qu'il eſt impoſſible qu'elle ne ſoupçonne qu'il n'y en ait à toucher celle d'un homme.

Elle doit ſe perfectionner dans ces exercices, ſous peine, lui dit-on, de n'avoir point de mari ſi elle n'y réuſſit pas. Cette clauſe embarraſſe l'enfant; elle rêve pendant la nuit ce que c'eſt peut être que le mari dont on lui parle tant, & pour lequel on lui fait apprendre ces choſes de ſi bonne heure.

Cependant on la coëffe joliment; on lui met des mouches; ſa tête eſt remplie de rubans & de pompons. Elle eſt parée ſi galamment & avec tant d'art qu'elle ne peut s'empêcher de croire que, dans ſon habillement, il y a un deſſein de plus que de la couvrir.

Après les talents du corps, on en vient à ceux de

l'eſprit. A quatorze ans on lui donne des livres & on l'excite à la lecture ; car les Européens prétendent qu'il n'y a rien qui forme plus le génie de la jeuneſſe. Il y en a ici qu'on appelle romans, qui ſont admirables pour ouvrir l'imagination, & pour donner de l'entendement aux jeunes perſonnes du ſexe. Ces romans provoquent les ſens, irritent les deſirs, & préparent le cœur, non pas à la tendreſſe, mais à la débauche. En général le ſujet eſt le même : ils roulent tous ſur le privot de l'amour; ce ſont des fictions d'auteurs qui ont l'eſprit gâté, & qui après s'être laiſſé ſéduire par leurs ſens, cherchent à ſéduire ceux des autres. C'eſt quelque choſe de prodigieux que les connoiſſances qu'une jeune fille acquiert par cette lecture; elle fait tout avant que la nature lui ait rien appris, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt corrompue avant qu'elle ait eu le temps de l'être ; car en Europe où tout eſt prématuré, le vice eſt formé dans le ſexe, dans un âge où le tempérament ne l'eſt pas.

Avec ces heureuſes diſpoſitions, à ſeize ou dix-ſept ans, on la lache dans le monde, accompagnée d'une mere ou d'une vieille tante. C'eſt dans cette derniere école qu'elle apprend les belles manieres, qu'elle ſe défait d'un air emprunté, & que ſur toutes choſes elle s'habitue à n'être point embarraſſée avec les hommes.

Tu peux bien t'imaginer qu'avec de ſi bons principes dans les filles, on ne manque pas d'en faire ce qu'on appelle ici d'excellents ſujets, ou pour me ſervir de l'expreſſion Européenne, des femmes aimables dans la ſociété civile.

Fin du Tome premier.

TABLE

Des Lettres contenues dans le Tome I.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.* page 1

LETTRE II.

Le Chef de la Religion de Confucius, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à l'Orient.* 3

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-ña, *à Pékin.* 6

LETTRE IV.

Le Mandarin Chef de l'Agriculture, au Mandarin Cham-pi-pi, *à Paris.* 6

LETTRE V.

Le Mandarin Chef de l'Agriculture de la Chine, au même, à l'Orient. 7

LETTRE VI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin, ſur la route de l'Orient.* 9

LETTRE VII.

Le Mandarin Kie-tou-na *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à l'Orient.* 12

LETTRE VIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.* 13

LETTRE IX.

Le Mandarin Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire, au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 16

LETTRE X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion de* Confucius, *à Pékin.* 18

LETTRE XI.

Le Mandarin Kie-tou-na, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 20

LETTRE XII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.* 22
LETTRE XIII.
Le même, au Chef de la Religion de Confucius, *à Pékin.* 24
LETTRE XIV.
Le Mandarin Kie-tou-na, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 27
LETTRE XV.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.* 28
LETTRE XVI.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire à Pékin.* 33
LETTRE XVII.
Le Mandarin Cotao-yu-ſe, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 34
LETTRE XVIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.* 97
LETTRE XIX.
Cham-pi-pi, *à* Cotao-yuſe, *à Pékin.* 38
LETTRE XX.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.* 71
LETTRE XXI.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.* 45
LETTRE XXII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.* 47
LETTRE XXIII.
Le Mandarin Kie-tou-na, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 50
LETTRE XXIV.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.* 51
LETTRE XXV.
Au même. 56
LETTRE XXVI.
Au même. 58
LETTRE XXVII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.* 59

LETTRE XXVIII.
Cham-pi-pi, *au même.* 60
LETTRE XXIX.
Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 61
LETTRE XXX.
Kie-tou-na, *à* Cham-pi-pi. 63
LETTRE XXXI.
Cham-pi-pi *à* Kie-tou-na. 64
LETTRE XXXII.
Le Mandarin Cotao-yu-ie, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 66
LETTRE XXXIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.* 71
LETTRE XXXIV.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin sur l'Hiſtoire, à Pékin.* 73
LETTRE XXXV.
Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 79
LETTRE XXXVI.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.* 81
LETTRE XXXVII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même.* 84
LETTRE XXXVIII.
Le Mandarin Kie-tou-na, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 86
LETTRE XXXIX.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.* 87
LETTRE XL.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Chef ſur l'Hiſtoire à Pékin.* 89
Suite des grandes Époques de l'Europe.
LETTRE XLI.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na. 96
LETTRE XLII.
Le Mandarin Kie-tou-na, *au Mandarin* Cham-pi-pi. 100

LETTRE XLIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Maître des Cérémonies* Kie-tou-na, *à Pékin.* 102
LETTRE LXIV.
Le même au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.* 103
LETTRE XLV.
Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 107
LETTRE XLVI.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre, à Pékin.* 111
LETTRE XLVII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Chef de l'Histoire, à Pékin.* 113
LETTRE XLVIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.* 121
LETTRE XLIX.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.* 123
LETTRE L.
Suite des grandes Époques de l'Europe, à Pékin. 124
LETTRE LI.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *Censeur de l'Empire, à Pékin* 127
LETTRE LII.
Le même au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.* 129
LETTRE LIII.
Le Mandarin Kie-tou-na, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 133
LETTRE LIV.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *à* Kie-tou-na, *à Pékin* ibid.
LETTRE LV.
Le même au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.* 136
LETTRE LVI.
Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 138
LETTRE LVII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 141

LETTRE LVIII.
Le même, au Mandarin Miniſtre à Pékin. 142
LETTRE LIX.
Suite des grandes Époques de l'Europe, à Pékin. 144
LETTRE LX.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.* 152
LETTRE LXI.
Le même au même, à Pékin. 154
LETTRE LXII.
Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 156
LETTRE LXIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.* 157
LETTRE LXIV.
Le même, au Cenſeur de l'Empire, à Pékin. 159
LETTRE LXV.
Le même, au Mandarin des Cérémonies, à Pékin. 168
LETTRE LXVI
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.* 165
LETTRE LXVII.
Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 167
LETTRE LXVIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.* 168
LETTRE LXIX.
Le même au même, à Pékin. 172
LETTRE LXX.
Le même au même, à Pékin. 176
LETTRE LXXI.
Le même au même, à Pékin. 176
LETTRE LXXII.
Le même au mandarin ſur l'Hiſtoire, à Pékin. 189
LETTRE LXXIII.
Le même à Kie-tou-na, *à Pékin.* 194

Fin de la Table du Tome premier.

L'ESPION CHINOIS,

OU

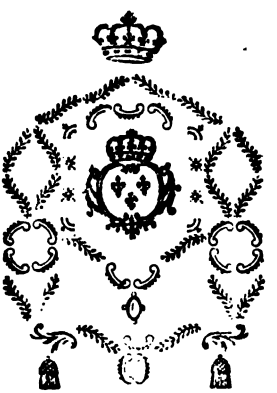
L'ENVOYÉ SECRET

DE LA COUR DE PEKIN,

Pour examiner l'état préſent de l'Europe.

Traduit du Chinois.

TOME SECOND.



A COLOGNE.

M. DCC. LXV.

L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Turin.

LA Cour de Turin eſt ſi petite, qu'il faut un microſcope pour la voir; c'eſt une mignature. J'eus d'abord envie de l'acheter pour l'envoyer à Pekin, afin qu'elle ſervît d'ornement au cabinet de notre ſublime Empereur. Ce n'eſt qu'une eſquiſſe de magnificence; une copie de grandeur, dont on voit l'original à Verſailles. Tout y eſt petit, il n'y a rien de grand que le Roi; ce n'eſt pas de ſa taille dont je veux parler, qui eſt médiocre : mais de ſon ame qui eſt élevée.

La Royauté, dans cette famille, eſt toute neuve. Elle n'eſt point du crû du pays; car cette Couronne lui vient d'outre-mer : ainſi ce ſeroit un grand haſard qu'elle lui allât bien, puiſqu'elle n'a pas été taillée pour ſon front. Ce n'eſt proprement

qu'une commiſſion de Roi. Le Pape donne des Bulles aux Évêques ; & l'Europe a donné un Brevet de Roi à Victor Amédée.

Les Ducs de Savoie étoient fait pour poſſéder des Royaumes titulaires ; car ils avoient pris le nom de Roi de Jéruſalem, long-temps avant que d'y joindre celui de l'Iſle déſerte, qui fait aujourd'hui leur titre principal. Ils ont ainſi réuni une Monarchie idéale à une puiſſance chimérique. Mais il n'y a rien à perdre à ces marchés-là ; au contraire on y gagne toujours, quand ce ne ſeroit que le nom de Roi.

Un Prince Chrétien, qui quitte le nom d'Alteſſe, pour prendre celui de Majeſté, fait toujours une bonne affaire ; car chez les peuples d'Europe, le reſpect & la confiance ſuivent les titres.

On dit que, lorſque les Papes n'avoient encore que la qualité d'Évêques, on les battoit, on les traînoit en priſon, & quelquefois même on les faiſoit mourir : mais dès qu'ils ſe furent arrogé le titre de ſaints, on n'oſa plus toucher à leur perſonne. Les Juifs, ces gens qui ne croient qu'à leur argent, crurent à un aventurier, nommé Théodore, dès qu'une poignée de montagnards rébelles & pauvres l'eurent reconnu pour leur Roi. Ce nom leur en impoſa ſi fort, qu'ils lui confierent des ſommes aſſez conſidérables.

Dieu créa le monde d'un peu de boue, & les Ducs de Savoie ont formé leur puiſſance du limon de leur politique.

Les Princes de cette Souveraineté n'étoient d'abord que de ſimples particuliers ; ces particuliers ſe ſont faits Gentilshommes ; ces Gentilshommes devinrent Ducs, & ces Ducs formerent une Ville.

Cette Ville prit d'abord le titre d'état & enfin celui de Royaume ; ce qui mit dans l'Europe une nouvelle puiſſance.

Pour faire ce chemin ſucceſſif, il a été néceſſaire de s'intriguer beaucoup, de percer l'obſcurité des cabinets étrangers, de ſavoir profiter des fautes générales, de tirer parti de l'activité des uns & de l'engourdiſſement des autres ; enfin de ſoutenir des guerres, d'entrer dans des négociations, de contracter des mariages, de faire des alliances, de ſigner des traités, & d'y manquer bien ſouvent. C'eſt ainſi qu'on eſt parvenu à former de rien un gouvernement, & à élever une Monarchie ſur les fondements de ſa propre inſuffiſance.

L'hiſtoire de la Maiſon de Savoie eſt le morceau le plus fini de la politique Européenne. On y voit un plan méthodique d'agrandiſſement, une ambition réfléchie qui paſſe de pere en fils, & qui ſe perpétue de génération en génération, un projet d'élévation qui, pendant une ſuite de ſiecles, ne ſe dément jamais. La fortune de cette Maiſon eſt un ſpectacle digne de l'attention du monde : c'eſt un ſyſtême ſuivi, qui conduit, par gradation inſenſible, au faîte des grandeurs humaines.

Les autres Maiſons ſouveraines oublierent quelquefois leur fortune, & ſe perdirent ſouvent elles-mêmes de vue ; mais celle-ci ne s'écarta jamais du ſentier, qu'elle s'étoit tracé pour arriver à la grandeur. La nature avoit jetté les premiers fondements de cette Puiſſance,

Les Ducs de Savoie avoient les clefs de l'Italie, objet éternel de l'émulation des Potentats de l'Europe. Il falloit donc que les autres Princes leur ce-

mandaſſent la permiſſion d'avoir de l'ambition, ce qui leur donnoit à eux-mêmes le moyen d'en avoir. Ils ſe mêloient ſouvent avec les étrangers pour la défendre, & quelquefois ils ſe confondoient avec eux pour l'attaquer; mais ils ne permettoient jamais que qui que ce ſoit s'emparât d'une partie de cette Italie, ſans qu'on leur en cédât une autre. A chacun de ces démembrements, ils ſe mettoient en poſſeſſion d'un domaine, & chaque domaine leur donnoit des titres pour un nouveau.

Ces Ducs s'étant ainſi agrandis par l'épée, l'intrigue & la politique, en employant ſouvent des vertus & quelquefois des vices, avoient enfin formé le deſſein de pouſſer plus loin leurs conquêtes. Tout concouroit à l'invaſion générale qu'ils méditoient, & la Maiſon de Savoie alloit engloutir inſenſiblement une grande partie de l'Empire Romain, lorſqu'il arriva un événement qui gêna ſon ambition. C'eſt une hiſtoire lamentable, & depuis la politique de Turin en a ſouvent pleuré de regret. Je te ferai ce récit dans ma ſuivante.

LETTRE II.

Le même au même, à Paris.

De Turin.

LEs Ducs de Savoie, dans tous les ſiecles, en ouvrant les portes de l'Italie aux étrangers, ne leur en permettoient le paſſage que pour y exciter des révolutions favorables à leurs intérêts. Après s'en être ſervi, ils leur faiſoient repaſſer les Alpes, & refermoient les portes après eux; car ils ne vou-

loient pas à côté de leur états des hôtes trop puiſſants qui pouvoient les incommoder un jour. Tout ce qu'ils leur permettoient après les conquêtes, c'étoit d'y envoyer des Vice-Rois; mais il y a quelques années qu'il prit fantaiſie à la Couronne d'Eſpagne d'y envoyer des Rois. Naples en reçut un de ſa main. Paſſe pour celui-là; il étoit éloigné, & on pouvoit s'agrandir ſans ſa permiſſion; mais elle lui en plaça un autre dernièrement dans le centre de l'Italie & ſur ſes propres frontieres. Émanuel, qui regne aujourd'hui, ſe battit d'abord comme un lion pour parer le coup : on lui vit faire des prodiges de valeur.

Il étoit d'autant plus fondé à croire qu'il empêcheroit cet établiſſement, que le Prince deſtiné par Madrid à regner tout près de ſes États, étoit un jeune homme qui aimoit beaucoup la muſique, & qui le jour d'une bataille déciſive chantoit très-joliment une chanſon. Peut-être que, ſans les mines du Mexique, Émanuel eut réuſſi; mais on ne ſe bat plus en Europe contre l'or : ce métail eſt aujourd'hui à l'épreuve du gros canon. D'ailleurs il étoit queſtion de l'entêtement d'une femme, & en fait de prévention ce ſexe l'a toujours emporté ſur l'autre. Cette femme auroit vendu les Indes, l'Afrique & l'Amérique, pour acheter à ſon fils une petite Principauté en Italie, qui ne lui rendoit preſque rien.

Après tout, la Cour de Turin ne pouvoit parer le coup. Le procédé de cette guerre étoit irrégulier: on ne va pas s'imaginer qu'une Puiſſance depenſera cent millions pour acheter un État qui n'en vaut pas deux. C'eſt contre les regles de la politique, dont la maxime eſt l'intérêt. Cependant cet événe-

ment enferma ce Prince dans ſa Capitale comme dans une eſpece de priſon. Émanuel y eſt aujourd'hui ſi à l'étroit, que ſa politique ne peut pas s'y remuer.

Depuis cette époque, le Piémont s'eſt comme rétréci de la moitié. Les Empires éprouvent des révolutions comme les hommes. Il y avoit ſix cents ans que ce cabinet travailloit à devenir une grande Puiſſance, & le voilà réduit dans les limites ordinaires d'un petit État.

Il reſte au Prince regnant les révolutions de l'Europe, les bévues des Cours, les fautes des cabinets, les fauſſes démarches; car tout cela peut devenir des moyens à un Souverains habile qui ſait profiter de tout.

Le même Émanuel, qui occupe aujourd'hui le Trône, gouverne ſes États comme Dieu gouverne le monde; je veux dire avec un ordre & une ſageſſe admirable. Grand homme d'État, grand Capitaine, Prince éclairé, Roi auſſi magnanime que profond politique, il démêle les reſſorts les plus cachés des cabinets, & lit d'avance dans les événemens de l'Europe.

La plupart des Monarques, comme les hommes ordinaires, ſont déplacés: on voit en Europe des Princes qui, ſans génie & ſans capacité, dominent ſur des peuples immenſes, tandis que d'autres, avec des qualités capables de gouverner l'univers entier, ne regnent que ſur une poignée de mortels.

Il y a une circonſtance dans la vie de ce Prince, qui n'a guere d'exemple chez les Monarques Européens. Par un événement ſingulier, le Roi ſon pere devint ſon ſujet, & dans peu ſon priſonnier. Il fut arrêté par ſon ordre, & mourut captif. Ceux

qui veulent l'excuſer diſent que, dans la poſition où étoient les choſes, il ne pouvoit faire autrement : ils alléguent la néceſſité d'État. Ces raiſons ne pourroient être reçues à la Chine, où toutes les loix politiques cédent au pouvoir paternel. Quoi qu'il en ſoit, cet État eſt auſſi puiſſant qu'un petit État peut l'être. Le Roi de Sardaigne peut entretenir une armée de quarante mille hommes : il y a mieux, il peut la payer. Les autres Souverains ne ſauroient lever des troupes ſans établir des impôts qui écraſent les autres ſujets : celui-ci peut faire la guerre ſans abîmer ſon peuple. Ses finances ſont en bon ordre, & les arts, & les métiers y ſont perfectionnés. Le Piémont met la France à contribution par ſes ſoies, & retire toutes les années de cette Monarchie une rétribution de pluſieurs millions, en un mot, la Couronne jouit de tous ſes avantages & eſt en poſſeſſion de toutes ſes forces, & c'eſt peut-être le ſeul gouvernement dans le monde Chrétien, dont toutes les parties ſoient en vigueur.

Je n'ai pu découvrir pourquoi ce Prince permet aux ſujets de la Province dont ſa maiſon porte le nom de s'expatrier. Il part tous les ans des colonies conſidérables qui vont vivre & mourir ailleurs. Les bouës de Paris donnent à vivre à trente mille Savoyards. Une ſi vilaine ſubſiſtance pourroit, je crois, ſe trouver dans leurs montagnes : on m'a donné là-deſſus pluſieurs raiſons; mais elles ſont ſi foibles qu'elles ne valent pas la peine que je t'en parle.

Ce Souverain forme des ports de mer & établit une eſpece de marine; j'aimerois mieux qu'il n'en établît point. Lorſqu'un État n'eſt pas entiérement peuplé, & qu'il n'a pas au-dedans de lui-même les

premieres matieres d'un grand commerce, la navigation lui devient à charge, elle ôte des bras aux profeſſions utiles, pour en faire valoir une qui n'eſt pas encore néceſſaire.

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

A La Chine, on ne voit point les femmes, cachées ſous le voile de la modeſtie, elle ſe rendent inviſibles aux hommes, lors même qu'elles leur permettent de les regarder. Leur habillements, qui eſt taillé ſur le modele de la chaſteté, les dérobe aux yeux de tous les mortels.

— En Europe les habits des femmes ſont tranſparents : la nature chez elles n'a rien de caché pour l'autre ſexe ; l'œil ſe promene dans tous les appartement de la volupté. Ce qui eſt une nudité à Pékin, ne l'eſt point ici. A Paris les femmes ſont découvertes, depuis le front juſques au-deſſous du ſein, depuis la main juſques au-deſſous du coude, depuis le pied juſques à mi-jambe ; il ne s'en faut que de trois pieds & demi d'étoffe, qu'elles ne ſoient toutes nues. Les deſirs n'ont preſque point de chemin à faire pour être ſatisfaits ; on a joui ici de plus de la moitié d'une femme, avant que de la poſſéder.

— Une jeune perſonne, en ſe mariant, peut bien apporter à ſon mari la chaſteté du corps, mais ce doit être certainement la ſeule ; car elle s'eſt proſtituée d'avance aux regards des hommes de toute une

Ville. Un froid glaçant ſuit preſque tous les mariages en Europe; c'eſt qu'il n'ajoute preſque rien à la ſatisfaction des ſens.

A la Chine, où la modeſtie de l'habillement empêche la jouiſſance des regards, on en a un grand nombre à ſatisfaire. Après le mariage, on poſſede pour le cœur, on poſſede pour le corps, on poſſede pour tout ce que les yeux n'ont pas encore poſſédé

LETTRE IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Paris.

IL y a dans cette Ville un établiſſement impie qui tend à débaucher les conſciences, ſon objet eſt de faire penſer différemment qu'on ne croit: on l'appelle le College de miſſions étrangeres. Cette inſtitution ſacrilege, qui rapporte tout au culte du Chriſt, a en vue de déraciner du cœur les ſaints principes des autres religions.

Les Supérieurs de cette maiſon ne furent pas plutôt qu'il y avoit de Chinois à Paris, qu'ils réſolurent de les convertir à la foi; c'eſt le nom qu'on donne ici à l'apoſtaſie. Ils députerent vers nous un de leurs collegues. Cet homme qui s'exprimoit avec beaucoup de douceur, me conſeilla fort ſérieuſement d'abandonner ma croyance pour embraſſer la ſienne, en m'aſſurant que je gagnerois le Ciel à ce marché Il alloit enfiler un long préambule là-deſſus, lorſque l'arrêtant ſur le temps; Monſieur le Miſſionnaire, lui dis-je, avant que vous vous donniez la peine d'é-

rablir vos principes, j'ai moi-même une propoſition à vous faire, qui eſt d'abandonner votre religion pour embraſſer celle de Confucius. Car ſi vous vous croyez fondé à me porter à l'apoſtaſie, j'ai le même droit de chercher à vous faire apoſtaſier : toutes choſes égales d'ailleurs, j'ai une raiſon de plus; je veux dire que ma religion eſt plus ancienne que la vôtre. Cette propoſition terraſſa mon homme; il comprit à ce raiſonnement que tous ceux qu'il pourroit me faire, ſeroient inutiles, & il ſe retira.

La raiſon humaine n'a rien imaginé de plus abſurde que de vouloir ramener les autres à notre opinion ſur la maniere d'adorer Dieu. Outre l'atrocité de la choſe, le projet par lui-même eſt impraticable. Prêcher l'unité de la Religion, c'eſt comme ſi l'on vouloit obliger les hommes à jouir du même Ciel. Il n'eſt pas douteux que les Religions tiennent au phyſique, & que les climats ſont indépendants les uns des autres. Il n'y a qu'à jetter les yeux ſur la forme de l'univers, pour être convaincu que les croyances ne ſauroient être les mêmes chez les différents peuples. Les Religions doivent s'accorder avec les ſyſtêmes civiles de chaque État. Le Culte Chrétien ne convient pas mieux au Japon, que celui du Japon au ſyſtême François. Il s'enſuit de-là que les Miſſionnaires ſont des perturbateurs du repos public, puniſſables ſelon les loix établies dans tout l'univers. Les Turcs, en permettant aux Chrétiens de s'établir dans leur Empire, leur ont défendu de parler Religion.

J'ai toujours été contre cette maxime qui permet aux Européens d'imbiber nos peuples d'un dogme qui eſt étranger au climat de Pékin. Un Chinois devenu Chrétien eſt un monſtre civil : il oublie qu'il a un

pere, pour ſe ſouvenir qu'il y a un Pape ; ce qui renverſe toutes les idées de notre gouvernement qui eſt fondé ſur le pouvoir paternel.

L'apoſtaſie n'a jamais été d'aucune utilité ſur la terre ; de tout temps elle l'a remplie d'ames baſſes & noires. Un homme qui change de croyance, perd avec ſon dogme les vertus qui étoient liées à l'ancienne religion, & ne garde que les vices qui ſont attachés à la nouvelle. La terre y perd, & le Ciel n'y gagne point. Il faudroit pour l'ordre de l'univers, que les Princes, par une convention générale, s'accordaſſent entre eux à condamner à mort ceux de leurs ſujets qui changent leur culte. Je ne dis pas qu'on doive forcer les hommes à adorer la divinité d'une certaine maniere plutôt que d'une autre, ce ſeroit une tyrannie, mais il faudoit les obliger de l'adorer toujours de la même maniere qu'ils l'ont adoré une fois. Ce ne ſeroit point un réglement moral, mais une loi civile qui feroit peut-être plus de bien à l'univers, que les meilleures inſtitutions ne lui en ont fait juſques ici.

LETTRE V.

Suite des grandes époques de l'Europe, à Pékin.

De Paris.

AU milieu des révolutions qui agitoient l'Europe, Rome Chrétienne s'agrandiſſoit toujours. Il n'y eut jamais de gouvernement chez les hommes, qui ſubſiſtât plus long-temps, & dont la durée fût moins interrompue. C'eſt que les Papes dominoient le monde par la perſuaſion, au lieu que les conquérans l'avoient ſubjugué par les armes, qui elles-mêmes éprouvent des viciſſitudes.

Les annales de ce nouvel Empire méritent une attention particuliere. Juſques ici il n'y en a point eu d'exactes. Tous ceux qui ont écrit ſon hiſtoire, l'ont défigurée. Les auteurs qui ſont de la religion des Papes les louent juſques à l'excès; ceux qui ſont d'une croyance différente, les blâment ſans meſure.

Il eſt impoſſible qu'un homme qui eſt de cette communion, ou qui n'en eſt pas, puiſſe écrire ſur cette matiere ſans partialité. Il faudroit n'être ni Européen ni Chrétien, pour ſe garantir de la prévention.

L'Égliſe Romaine, dans ſon origine, forma une eſpece de gouvernement ariſtocratique. Les Évêques & les Abbés (car il n'y avoit point encore ce que l'on a appellé depuis des Cardinaux) formoient ſon Sénat; le reſte du Clergé étoit peuple. Le chef n'avoit guere alors d'influence. Le pouvoir des Papes dans ce temps-là, reſſembloit aſſez à l'autorité qu'ont aujourd'hui les Doges de Veniſe, qui ne ſont que l'ombre de la puiſſance dont ils repréſentent le corps.

Les Évêques s'oppoſoient ſouvent aux volontés des Papes, qu'ils regardoient comme leurs confreres. Ils faiſoient valoir contre lui cette autorité ſeule qu'ils tenoient de lui.

Mais comme tout dégénere en deſpotiſme chez les Européens, les Papes s'emparerent inſenſiblement de la puiſſance politique & civile; & la République de l'Égliſe devint un gouvernement Monarchique abſolu.

Tout changea à Rome lorſque, d'une ſociété de pauvres Mandarins qui vivoient d'aumônes, on paſſa à un grand État Eccléſiaſtique.

Le premier plan ne put plus ſervir. Il étoit fondé ſur l'humilité & la charité Chrétienne: ces vertus ne

faiſoient que des fideles ; & Rome vouloit des ſujets.

Cependant comment ſortir de cet état d'anéantiſſement, où la Religion du Chriſt l'avoit placée elle-même? C'eſt une choſe de laquelle les auteurs Européens ne parlent pas aſſez. On peut mettre cette révolution au rang des premiers événements de l'Univers. On avoit vu des ſectes s'agrandir par les armes ; mais aucune juſqu'alors n'avoit acquis la domination par l'intrigue.

Ce ne fut point le haſard qui donna à Rome Chrétienne l'Empire de la domination. On découvre un plan méthodique dans ſa fortune.

Cette Égliſe eſt un chef-d'œuvre de politique humaine. Ce n'eſt point un ſyſtême de Religion ; mais la ſcience du cœur humain. Elle ſut tirer parti de ſa foibleſſe, & mettre à profit juſques à ſon inſuffiſance même. Jamais la Rome payenne n'avoit employé tant d'art pour s'élever. La politique des Céſars n'eſt rien en comparaiſon de celle des Papes. Il faut que j'eſſaie de t'en donner une idée.

Les gouvernements les plus actifs de la terre eurent des moments de repos, pendant leſquels ils perdirent de vue leur puiſſance : Rome Chrétienne n'en eut jamais. Elle ne ceſſa un ſeul inſtant de travailler à ſon élévation.

Du ſein du néant, elle s'éleva à la grandeur ſuprême, & s'y maintint pendant dix-huit ſiecles. Dans ſes moments de criſe, elle ne ſe laiſſa point accabler ſous le poids de ſes viciſſitudes. Si on la vit tomber quelquefois, ce ne fut que pour ſe relever avec plus d'éclat. Souvent elle éprouva des revers : on l'offenſa ; on l'outragea ; on s'en prit à ſes droits, à ſon exiſtence. Cela ne l'ébranla point. Elle eſſuya, ſans

s'émouvoir, toutes ſortes d'humiliations, lorſqu'elle crut qu'elles pouvoient contribuer à ſon élévation.

Les Papes n'eurent point de paſſions. On put exercer contre eux toutes ſortes de violences. Ils ſouffrirent qu'on les traînât en priſon; qu'on les outrageât; qu'on les battît. Ils permirent tout, quand il fut queſtion d'ajouter quelque nouveau degré à leur puiſſance. Ils pardonnerent toujours, & ne ſe vengerent jamais, que lorſque la vengeance put être utile à leurs intérêts. Il n'eſt pas donné aux hommes de ſe conduire avec plus d'art & de ménagement.

Le ſaint Siege (c'eſt ainſi qu'on nomme cette Cour) fit quelquefois des fautes : une des principales fut d'appeller à ſon ſecours des étrangers pour ſoutenir ſa puiſſance. Mais cette démarche, qui auroit ruiné tout autre gouvernement, ne renverſa pas le ſien. La force de l'inſtitution générale corrigea les défauts de l'adminiſtration particuliere.

Pluſieurs Papes impies & ſcélérats occuperent ſon Trône : il ſembloit que leur déſordre devoit l'affoiblir; mais Rome avoit des loix fondamentales, qui la ſoutenoient contre les vices paſſagers de ſes chefs. L'édifice de ſa puiſſance pouvoit être ébranlé, mais non pas renverſé.

Lorſque Rome Chrétienne étoit petite, elle ſut ſi bien cacher ſa petiteſſe, qu'on ne s'en apperçut pas : quand elle fut grande, elle remplit l'univers de ſon nom.

Elle n'attendit point qu'elle fût dans l'élévation pour jetter les fondements de ſa grandeur. Du centre de ſon inſuffiſance, elle établit ces deux maximes. *La primatie dans le ſpirituel, & l'autorité deſpotique dans le temporel.* Prompte dans ſes def-

ſeins, mais tardive dans l'exécution, elle n'en étoit que plus ſûre de les faire réuſſir. Cette fougue, cette ardeur qui gâtent la plupart des affaires politiques, lui étoient inconnues. Tandis que les autres Souverains ruinoient tout par la lenteur, Rome ne ſe preſſoit pas; & alloit lentement pour arriver plus ſûrement.

Les excommunications étoient les armes ordinaires des Papes: c'étoit un droit qu'ils s'étoient acquis de bannir les hommes de la ſociété. Ils les rendoient par-là ſi difformes, que les enfants fuyoient leur pere, les femmes abandonnoient leur mari, & les ſujets ne reconnoiſſoient plus leur Prince légitime. On n'a jamais ſu d'où les Papes avoient tiré cet odieux privilege, qui flétriſſoit ainſi la nature humaine. Celui-ci leur tenoit lieu de canon, car il tuoit civilement les Européens. Ceux qui en étoient frappés ne pouvoient plus retourner au nombre des vivants, ſans ſe faire abſoudre; & cette abſolution menoit toujours à quelque fin. Les Monarques redoutoient plus ces excommunications, qu'ils ne craignoient les plus grandes armées de leurs ennemis. Il n'y eut aucune Maiſon ſouveraine, qui ne fût frappée de cet anathême. Rome commençoit toujours par négocier, & finiſſoit par excommunier. Les Rois qui avoient des intérêts politiques avec elle, & qui faiſoient valoir leurs droits par les armes, ne manquoient jamais d'être excommuniés; ce qui leur ôtoit juſqu'aux moyens de la défenſe naturelle. Quand quelque Prince rentroit en poſſeſſion d'un domaine que l'Égliſe avoit autrefois uſurpé, on le faiſoit déclarer hérétique; ce qui excitoit contre lui l'indignation générale, & le préparoit de loin à devenir foible.

L'abſolution des péchés commis par les Souverains étoit une autre ſource d'agrandiſſement. Il falloit ſouvent pour l'obtenir, qu'ils ſe dépouillaſſent en ſa faveur de leurs droits, & quelquefois même de leurs domaines.

Les interdits lancés contre les Royaumes furent un quatrieme reſſort que ſa politique fit ſouvent jouer efficacement. Si quelquefois les Monarques les mépriſoient, le plus ſouvent ils en furent effrayés. Ils plierent, & firent ſouvent, pour les éviter, ce que la force ouverte n'avoit pu leur faire faire. Il eſt vrai qu'à la fin ces armes s'uſerent; mais avant que d'en être reduites là, elles ſoumirent à Rome beaucoup de Cours qui y ont demeuré attachées depuis.

La rémiſſion des crimes, dont ils ſe réſervoient à eux ſeuls le droit, fut encore employée pour augmenter ſa grandeur. Quand quelque grande uſurpation pouvoit convenir à ſes intérêts, elle la favoriſoit. Un Pape promit à un Roi l'abſolution de tous ſes péchés, s'il pouvoit uſurper l'Angleterre.

Rome employa la ſuperſtition, non-ſeulement à ſurprendre les peuples, mais même pour en impoſer aux Princes. Entre autres exemples tirés de l'hiſtoire de cette Égliſe, je trouve une lettre qui peut ſervir à le prouver. Un Pape ayant beſoin d'une armée pour ſe ſoutenir contre un Roi Lombard ſon voiſin, feignit d'être en correſpondance avec le Ciel. Il publia une lettre qu'il diſoit avoir reçue du ſéjour de la divinité. Elle étoit dattée du Paradis, & étoit écrite de la main de ſaint Pierre, à un Prince qui ayant des troupes bien aguerries, étoit en état de tirer Rome du danger où elle ſe

trouvoit. Pierre donne le titre d'Excellence à ce Prince, quoiqu'il fut un ſcélérat uſurpateur. Sans doute que les négociations du Ciel ſont comme celles de la terre, & qu'on y flatte beaucoup ceux dont on a beſoin. Quoi qu'il en ſoit, on n'a jamais vu tant de ſoumiſſion de la part d'un Saint, en écrivant à un homme.

Il lui mandoit en propres termes, que la mere du Chriſt lui auroit beaucoup d'obligation, s'il ſoutenoit par ſes armes les droits des Papes; & il lui déclare enſuite en termes formels que s'il ne répand pas le ſang des mortels pour la cauſe des Papes, il n'y aura jamais pour lui de place dans le Ciel.

L'invention de cette lettre eſt unique. L'obligation de la mere de Dieu à un homme, la priere qu'un Saint fait pour engager à commettre des meurtres & des aſſaſſinats, le tout pour acquérir la gloire éternelle, prouvent que les Papes, dans les différents âges, employerent toutes ſortes de moyens pour arriver à leurs fins.

Rome avoit ſi bien accoutumé les peuples Chrétiens à la regarder comme la ſeule divinité ſur la terre, qu'elle ſe crut en droit de punir ſans meſure ceux qui l'offenſoient, mettant ſur le compte de la religion, ce qui n'étoit que l'effet de la politique. Elle inſpira par-là tant de terreur en Europe, qu'il y eut peu de Princes Chrétiens qui, de deſſein prémédité, oſaſſent former le projet d'anéantir ſa puiſſance.

Elle excita, comme on l'a vu ailleurs, la plupart des Princes Chrétiens, à ſe croiſer pour la Religion; & lorſqu'elle les y eut déterminés, elle ne penſa qu'à profiter de leurs conquêtes.

Cette politique des Croiſades lui ſervit beaucoup. Ces guerriers, pour la plupart, ſe défirent de leurs biens en faveur de l'Égliſe.

Sous le prétexte de la Religion, elle prétendit que, lorſqu'un Prince Chrétien faiſoit une conquête ſur les infideles, elle lui appartenoit. Ce fut ſur ce prétendu droit qu'un Pape exigea d'un guerrier, nommé Alphonſe, qui conquit le Portugal ſur les Maures, un tribut de deux marcs d'or.

LETTRE VI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

JE ne ſais comment concilier les maximes des Princes Européens. Ils voudroient que leurs peuples fuſſent vertueux, & ils font tout ce qu'ils peuvent pour encourager les vices qui les empêchent de l'être.

Le Roi de Sardaigne permet les jeux de hafard à ſes ſujets. Tu dois juger de là à quel point de raffinement, ils doivent être portés dans cet État.

A Lacédémone il étoit permis de voler; en Piémont il eſt preſque permis de fripponner. Les ſujets en ont la permiſſion du Prince. Ce n'eſt point un vice à Turin; cela paſſe au contraire pour une ſorte de vertu.

Dans les autres États d'Europe, il y a des Académies de ſciences; à Turin la premiere des Académies eſt celle du jeu : dès le bas âge, on y eſt maître-ès-arts.

Pour ſe perfectionner plus vite, on commence plutôt. C'eſt une partie de l'éducation Piémontoiſe. L'art d'être adroit aux cartes s'apprend ici, comme on apprend ailleurs la Géométrie: elle a ſes regles & ſes principes; elle a auſſi ſes préjugés. Un homme qui eſt ſurpris en trompant au jeu, n'eſt pas regardé comme un mal-honnête homme, mais comme un homme mal-adroit. „ C'eſt dommage, diſoit der- „ niérement un Piémontois, en parlant d'un Gentil- „ homme de ſa connoiſſance. C'eſt un garçon rem- „ pli d'honneur & de probité; mais il eſt ſi gauche, „ quand il fripponne au jeu, que cela fait pitié. "

On vous démontre ici qu'il eſt moralement permis de voler au jeu. „ Le jeu, diſent les caſuiſtes des „ cartes, eſt un commerce; donc les ruſes y ſont „ permiſes. Un marchand a des magaſins ſombres & „ obſcurs, où l'on ne voit les étoffes qu'à demi; „ l'accuſe-t-on, pour cela, de manquer de probité? „ Au contraire, cela paſſe pour habileté. Et pour- „ quoi appelleroit-t-on d'un autre nom, celui qui „ tireroit profit des avantages du jeu? " C'eſt la morale du pays; & il n'y a perſonne d'hérétique, dans la religion du jeu. Les Piémontois ſont ſur celle-ci d'une dévotion exemplaire; cela va juſques à la bigoterie.

La plupart des maiſons de Turin ſont des berlants ouverts, où tout le monde eſt bien reçu pour ſon argent. On parle jeu dans l'anti-chambre du Roi, comme on s'entretient politique dans celle des autres Souverains de l'Europe. Le Monarque en diſcourt lui-même avec ſes ſujets, ainſi que d'autres matieres. „ Avez-vous bien fait vos affaires au jeu „ cette année? Demandoit derniérement Emanuel

„ à un de ſes vieux Généraux. Pas ſi bien, Sire, „ lui répondit-il, que les autres années. Vos jeu- „ nes Officiers ont des yeux de lynx: ils ſont auſſi „ attentifs & auſſi vigilants, les cartes à la main, „ qu'ils le ſont au moment d'une action où ils vont „ acquérir de la gloire.“

La dextérité au jeu eſt des deux ſexes; & les femmes de la premiere condition ne ſe cachent pas entre-elles leurs talents. Je fus temoin d'un entretien de deux femmes de qualité de cette Ville, qui ſe rendant compte de leurs prouëſſes aux cartes, s'exprimoient ainſi. „ Qu'avez-vous ſurpris au jeu cette „ année, Madame la Comteſſe? Fort peu de cho- „ ſe, répondit-elle; cela ne paſſe pas vingt mille „ livres. Et vous, Madame la Marquiſe, combien „ avez-vous volé? C'eſt auſſi une bagatelle; je ne „ crois pas que le tout aille à trente mille livres. „ Les hommes, reprit cette derniere, deviennent „ tous les jours plus difficiles au jeu: bientôt nous „ ne pourrons les tromper qu'en amour.“

Les combinaiſons des cartes & des dez ſont les premieres affaires de la ſociété; on y penſe le jour, on y rêve la nuit: l'on ne dort point à Turin, on joue. La nature eſt épuiſée à force de veilles; on ne lui donne pas le temps de repoſer. Tous les moments qu'on ne paſſe point ici au jeu, on les regarde comme perdus.

Le ſexe y ſacrifie tous ſes autres penchants; il renonce même, pour lui, au plaiſir de plaire, qui fut toujours la premiere de ſes paſſions. Ailleurs le ſoin des femmes tend à ravir les cœurs; ici elles ſont occupées à enlever des bourſes. Un Cavalier qui ne pouſſe pas ſa complaiſance, juſques à ſe laiſſer gagner

ſon argent, ignore les véritables regles de la galanterie Piémontoiſe. Pour être heureux auprès du beau ſexe de Turin, il y a un moyen, qui eſt d'être malheureux au jeu.

Dans le reſte de l'Europe, on prévient les femmes en ſa faveur, par des chanſons, des vaudevilles, des vers galants; ici, on leur fait la cour par des écoles, des bévues, & des étourderies au jeu. Un Cavalier qui ſait s'y prendre ainſi, eſt déja bien avancé en amour. C'eſt le ſublime de l'art d'aimer. Au contraire, celui qui eſt aſſez mal-adroit pour n'être pas gauche aux cartes, qui ne fait point de fautes, & qui n'a aucune diſtraction, paſſe pour un mauſſade.

Je demandai un jour, ce que c'étoit qu'un Cavalier que je voyois toujours ſeul, à qui les hommes ne parloient point, & que les femmes ne regardoient pas. „ C'eſt, me dit-on, un homme extrêmement „ rangé, qui a ſoin de ſes terres, qui ne joue ja„ mais, qui ne paſſe point les nuits à mêler des car„ tes; en un mot, c'eſt la plus mauvaiſe compagnie „ de Piémont; auſſi perſonne ne le voit."

LETTRE VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

LA Monarchie Françoiſe a des écoles pour toutes les ſciences; excepté celles du Miniſtere. On y eſt preſque toujours élevé ſans paſſer par aucun grade. Lorſque le Prince y nomme, on ſe trouve d'abord maître-ès-arts-Miniſtre.

On m'a parlé d'un Médecin qui donna ſa robe en héritage à une Faculté de Médecine de France; lorſqu'un Bachelier la met ſur ſon corps, il eſt d'abord Médecin.

Quand le Roi de France nomme quelqu'un de ſes ſujets au miniſtere, le voilà auſſitôt Miniſtre; c'eſt-à-dire, qu'il ſait gouverner l'État ſans l'avoir jamais appris. On diroit que le commandement du Prince à cet égard reſſemble à ces paroles enchantereſſes des magiciens, qui donnent tout d'un coup la ſcience infuſe. Dieu ſe ſervit du limon pour former la terre; le Roi de France emploie ſouvent de la boue pour faire un Miniſtre.

On ne marche point au miniſtere, on y court: ceux qui y parviennent y ſont toujours pouſſés par un grand élan: il n'y a point d'intervalle entre la diſtance de l'emploi que l'on quitte, & celui que l'on remplit: on paſſe preſque toujours ſur le corps d'une infinité d'hommes actifs, laborieux & vigilants, qui avoient acheté cette charge par un long & pénible travail.

LETTRE VIII.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

L'Éducation des Rois d'Europe eſt chargée d'une infinité de pratiques très-pénibles. Ils étudient pluſieurs langues étrangeres à la fois; apprennent l'hiſtoire, la géographie & le blaſon.

On leur donne des Gouverneurs & des ſous-Gouverneurs, qui leur enſeignent tout plein de choſes:

une foule de maîtres ſont chargés de leur donner tous les agréments du corps. Une éducation auſſi étendue ne conduit pas les Souverains ſur le Trône: elle les place à côté. Un apprentif ſouverain, qu'on détourne ainſi de la ſcience principale, pour appliquer ſon eſprit à tant d'acceſſoires, n'eſt guere capable de gouverner un peuple.

On remarque en général que les hommes, à qui on fait apprendre tant de choſes, n'en ſavent jamais bien aucune : la regle eſt la même pour les Rois, outre qu'il n'eſt pas décent qu'un Monarque ſache tant de choſes ſuperflues.

Il faudroit que l'éducation des Souverains fût différente de celles des hommes ordinaires; qu'elle ſe bornât à un petit nombre de maximes principales, courtes & aiſées à apprendre, & que toute leur étude ſe réduiſît à les mettre en pratique.

Un Miniſtre Chinois préſenta cette inſtruction à un de nos Empereurs, qui n'avoit que dix-huit ans, je la regarde comme l'abrégé de l'art de regner;

„ Craignez le Ciel. Aimez vos ſujets. Employez les „ hommes de mérite. Soyez prêt à écouter les bons „ avis. Diminuez les taxes. Adouciſſez les punitions. „ Banniſſez la prodigalité. Donnez de bons exem- „ ples. Fuyez le luxe. Déteſtez les plaiſirs vicieux.“

Un Monarque qui ne ſauroit que cela ſeroit cent fois plus habile, que celui qui ſait une infinité de ſciences ſuperflues.

LETTRE IX.

Suite des grandes époques de l'Europe, & de la Cour de Rome, à Pékin.

De Paris.

LEs Papes, qui n'étoient d'abord que des Mandarins Évêques, ſe firent Princes. Ce fut comme un inſtinct de leur grandeur future. Les noms font tout en Europe; car les peuples, qui répugnent toujours à ſuivre les volontés des hommes comme eux, ſe font une gloire d'obéir à ceux qu'on appelle Princes. Il falloit donc à ces Pontifes un titre qui en impoſât aux yeux de l'Univers.

Ils amaſſerent de grandes richeſſes, & afin que la ſource ſe trouvât dans l'État, ils firent battre monnoie : eux qui avoient d'abord prêché la pauvreté, & déclaré hautement que leur Royaume n'étoit pas de ce monde.

Leur politique fut toujours de faire ſervir le culte à leur ambition. Ils employerent la Religion pour jetter le fondement de leur fortune.

C'eſt en montrant aux fideles le chemin du Ciel, qu'ils les dépouillerent des biens de la terre.

Ce ne fut point par la conviction du culte du Chriſt, qu'on gagna les peuples : on étoit peu perſuadé à Rome de ce qu'on enſeignoit. Quelques Papes crurent qu'il n'y avoit point de Dieu : d'autres furent accuſés d'invoquer le diable.

Ce qu'on appelle à Rome *la propaganda fides*, contribua plus à ſon élévation, que toutes les forces du

du monde enſemble n'avoient ſervi à augmenter le pouvoir de l'ancienne République Romaine. Ce fut de ce cabinet, que furent expédiés les Ambaſſadeurs, qui devoient négocier l'affaire de la religion avec tous les peuples de la terre. Ils prirent le nom de miſſionnaires, ou d'hommes apoſtoliques : car ce fut toujours une des maximes de Rome d'affecter d'élever la ſtatue de ſon orgueil ſur le pied-d'eſtal de l'humiliation. C'étoit des Généraux d'armée, qui, avec le ſeul livre de la foi Chrétienne, remporterent pour elle de grandes victoires.

Rome payenne s'étoit fait des citoyens dans toute la terre, Rome Chrétienne ſe donna des ſujets dans tout le monde.

Chez les Européens, le reſpect naît des titres. Pour paſſer pour divin, on n'a qu'à emprunter le nom de la divinité. Les Papes ſe firent appeller ſaints. La choſe réuſſit au mieux.

Juſques-là les Monarques les plus vains de la terre avoient ſeulement exigé des hommes qu'ils ſe proſterneroient devant eux. L'orgueil des Papes alla plus loin : ils voulurent qu'on leur baiſât les pieds : & ils ſoumirent à cette humiliation les têtes couronnées : ce qui avilit tous les Trônes d'Europe.

Les Rois n'avoient porté qu'une couronne ; ce qui étoit bien aſſez pour dégrader le genre humain, que la nature n'avoit point fait, pour le ſoumettre à cette humiliation. Les Papes en voulurent porter trois, pour donner à entendre par là que les Souverains & les peuples leur devoient être ſoumis.

Il leur manquoit cependant un reſſort. Une ſainteté qui auroit pu ſe tromper, & donner dans l'erreur eut été très-imparfaite. Ils imaginerent de ſe rendre infaillibles

Cette infaillibilité fut un coup d'État pour le St Siege : on ne douta plus de rien, on vit tout aveuglément. Elle facilita les moyens d'établir un autre Tribunal odieux, qu'on nomme inquiſition, qui n'étoit utile qu'aux Papes, par la crainte qu'il inſpiroit pour les choſes qui étoient le fondement de leur grandeur. Cet établiſſement contribua peut-être plus que toute autre choſe, à établir leur puiſſance.

Rome Chrétienne avoit des cliens & des émiſſaires dans toutes les écoles publiques de l'Europe, qui établiſſoient ſon autorité, & qui parloient continuellement de ſa ſupériorité ſur les pouvoirs ſéculiers. Ils y ſoutenoient publiquement que la puiſſance des Papes étoit pleine, pleniſſime, tant à l'égard du ſpirituel, que du temporel. On y mettoit ſouvent en queſtion, ſi on pouvoit tuer un Roi qui déſobéiſſoit à un Pape; & quoiqu'on ne mît pas ſouvent cette maxime en pratique, elle ne laiſſa pas d'augmenter l'autorité Papale.

Pour ſe procurer un plus grand nombre de ſujets, & détacher les citoyens des autres États, la politique de Rome fut d'encourager les gens d'Égliſe, par les aiſes & les commodités de la vie, & d'attâcher des rangs, des honneurs, & des diſtinctions à l'inſuffiſance elle-même. Dans les diviſions qu'elle eſſuya avec les Puiſſances temporelles elle eut toujours ſoin d'y faire intervenir la Religion; & elle confondit ſi bien ſes intérêts avec ceux du Ciel, qu'en défendant la cauſe des Papes, on croyoit défendre celle de Dieu.

Sa coutume fut toujours de partager les premieres dignités de l'Égliſe aux Grands des différents États. Elle faiſoit des Cardinaux de toutes les nations. C'étoit autant de Papes répandus dans tous les pays de l'Europe. Ainſi Rome Chrétienne avoit ſon ſiege dans

toutes les Cours, & ſa Cour chez tous les Princes.

Elle faiſoit ſervir ſa qualité de pere ſpirituel à faire valoir ſes droits temporels. Comme ce titre lui donnoit le droit d'entrer dans le détail des affaires domeſtiques des Souverains pour terminer leur différents; elle en profitoit pour remplir ſes vues particulieres.

Elle donnoit aux hommes un grand nombre de lettres de créance pour entrer au Ciel, & faiſoit beaucoup de Saints; car elle avoit perſuadé aux Chrétiens qu'elle avoit ce pouvoir-là: ce n'étoit pas des ſoldats qu'elle ſe donnoit; mais des reliques que l'on vénéroit par-tout; car chaque Saint avoit un corps, & chaque corps repoſoit quelque part. Ces armées de ſaints cadavres arrêtoient ſouvent l'impétuoſité des vivants. Ceux qui ſe plaiſoient le plus à répandre le ſang, ſuſpendoient ou calmoient leur fureur à la vue de ces ſaints oſſements.

Rome, dans le temps de ſes perſécutions, ſe mettoit à couvert. Elle ſe faiſoit un rempart des cendres de ſes bienheureux. Chaque État, chaque Royaume, chaque Province, chaque Ville en poſſédoit quelqu'un; ce qui lui donnoit un empire univerſel; car on ne pouvoit honorer ces Saints ſans reſpecter les Papes qui avoient le pouvoir de les faire.

LETTRE X.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

QUand je veux me mettre au fait des affaires de l'Europe, j'aſſiſte ici à un petit conſeil, où ſe

tient réguliérement deux fois la ſemaine chez un curieux en politique.

Ces jours paſſés le Préſident du Conſeil mit ſur le tapis trois points principaux. Il demanda s'il convenoit à la France de ſe mêler de la guerre préſente d'Allemagne? Si l'alliance de la Maiſon d'Autriche avec celle de Bourbon étoit combinée par les avantages de cette derniere Monarchie? Par où il auroit fallu commencer la guerre préſente, en ſuppoſant que la France eut été forcée à ſe déclarer.

Là-deſſus un membre de l'aſſemblée parla ainſi.

„ La part que notre Gouvernement a pris aux „ affaires du Nord eſt une faute d'État: en bonne „ politique il falloit obſerver une exacte neutralité. „ Il n'y avoit rien à gagner pour nous, en nous „ mêlant de cette guerre; mais au contraire beau- „ coup à perdre. De quelque côté que la France fit „ pencher la balance, elle étoit à ſon préjudice; car „ ou la Maiſon d'Autriche, par ſon ſecours, eut „ abîmé celle de Brandebourg; & dans ce cas elle „ eut fourni elle-même des armes pour ſon agran- „ diſſement, ce qui étoit contraire à ſes maximes; „ ou le Roi de Pruſſe, en voyant la France ſe mê- „ ler de cette guerre, auroit appellé à ſon ſecours „ de puiſſants Alliés, & eut eu l'avantage ſur la „ Maiſon d'Autriche, & alors cette Puiſſance n'ayant „ plus de barriere dans le Nord qui la retint, pou- „ voit paſſer le Rhin, & tourner ſes armes contre „ la France. En ne fourniſſant donc que notre con- „ tingent, nous aurions tenu les choſes en équilibre.

„ L'Angleterre alors n'eut point envoyé d'armée „ en Allemagne; & les ſieges & les batailles entre „ la Reine de Hongrie & le Roi de Pruſſe, en ſe-

„ foibliſſant réciproquement les deux Maiſons, euſ-
„ ſent augmenté le pouvoir de la ſienne. Quand deux
„ Maiſons rivales s'attaquent, il ne faut point prê-
„ ter de ſecours à l'une au préjudice de l'autre. La
„ véritable politique conſiſte à les laiſſer s'écraſer
„ toutes les deux. "

Il paſſa enſuite au ſecond point.

„ L'alliance de la France avec la Maiſon d'Au-
„ triche jure contre le ſyſtême général: c'eſt un de
„ ces coups de politique forcés. Il en eſt de ce traité
„ comme ſi on vouloit allier l'eau avec le feu.

„ Il y a des établiſſements généraux formés en
„ Europe: & ce ne ſeront pas quelques combinai-
„ ſons particulieres qui pourront les détruire. Ja-
„ mais la Maiſon de Bourbon ne travaillera vérita-
„ blement à augmenter la puiſſance d'Autriche &
„ jamais celle d'Autriche ne penſera réellement à
„ multiplier les forces de celle de Bourbon. "

Il termina ainſi la troiſieme queſtion.

„ En ſuppoſant, ajouta-t-il, comme il a été dit,
„ que la France ne peut ſe diſpenſer d'entrer dans
„ les démêlés préſents, on devoit commencer la
„ guerre par l'Angleterre; c'eſt là qu'il falloit frap-
„ per les premiers coups.

„ On a dit des Romains qu'ils ne pouvoient être
„ vaincus qu'à Rome; & la même choſe a été dite
„ de quelques autres peuples qu'on regardoit com-
„ me invincibles.

„ L'expérience de tous les âges & de toutes les
„ nations a prouvé que les peuples qui portent la
„ guerre au loin, & qui ſont forts chez les autres,
„ ſont preſque toujours très-foibles chez eux.

„ Il falloit aller faire le ſiege de Londres. Quand

„ une nation s'eſt affoiblie d'elle-même par un ſom-
„ meil léthargique de pluſieurs ſiecles, il ne lui reſte
„ qu'un moyen pour ſe relever qui eſt de faire un
„ coup d'éclat. On a dit & l'on a écrit que le paſ-
„ ſage d'une armée Françoiſe en Angleterre étoit
„ impraticable ; mais on a dit mal & l'on n'a pas
„ bien écrit.

„ Peut-être qu'aujourd'hui que tout eſt abîmé,
„ l'on y trouveroit de grands obſtacles; mais au
„ commencement de la guerre ce paſſage étoit plus
„ aiſé.

„ Quand une Monarchie, qui a autant de reſſour-
„ ces que la France, tourne toutes ſes vues d'un
„ côté, il eſt impoſſible qu'elle ne réuſſiſſe. Il falloit
„ reſtraindre tous les plans à celui-ci, & abandonner
„ l'Europe à elle-même juſques après cette expédi-
„ tion.

„ Nous avions alors une Marine quelconque,
„ il falloit la ſacrifier en entier pour favoriſer le paſ-
„ ſage des bateaux plats deſtinés à porter les trou-
„ pes. N'importe que le reſte de la Marine Fran-
„ çoiſe eût péri dans un jour, pourvu que l'armée
„ eût débarqué. Cette audace eut étonné l'Angle-
„ terre. Nous euſſions du moins tenté un chemin qui
„ pouvoit ſeul rétablir nos affaires. En échouant
„ même, les Bretons auroient été effrayés: ils ſavent
„ que leur République ſeroit bientôt perdue, ſi cette
„ porte étoit une fois ouverte à la France. Le pis-al-
„ ler étoit de nous réduire alors dans l'état où nous
„ ſommes aujourd'hui. Ni plus ni moins notre Ma-
„ rine eſt tout-à-fait détruite ; il valoit mieux l'ex-
„ poſer toute entiere à ce paſſage.

„ Quand une Puiſſance maritime a l'avantage ſur
une autre, les combats particuliers ſont très-déſa-

„ vantageux à l'inférieure, Elle acheve de ſe détruiſ-
„ re en détail; au lieu qu'une action générale peut
„ la rétablir dans un jour.

LETTRE XI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Chan-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

PReſque tous les Princes d'Europe font jouer les violons chez eux: ils louent des fifres, des flûtes & des hautbois, pour entretenir leur gaieté; ils ont auſſi, à leurs gages, des bouffons qui les font rire.

Le Roi de Sardaigne paſſe pour avoir la muſique la mieux entendue, & on conclut de-là que c'eſt un grand Prince; par la raiſon qu'il ſait ſe procurer une modulation parfaite, & que l'harmonie dans l'adminiſtration forme une grande partie de l'art de regner.

Il y a auſſi un opéra Italien à ſa Cour; mais je ne trouve pas que ce ſoit la meilleure piece de ſa muſique. A l'opéra François, on parle, ſans chanter; à celui d'Italie, on chante, ſans parler. Un amant y fait une déclaration d'amour à ſa maîtreſſe, avec une ſeule voyelle qu'il roule pendant un quart d'heure dans ſa bouche.

On dit que les Italiens ſont fort vifs dans leurs paſſions; pour moi, je trouve au contraire, qu'ils ſont très-flegmatiques. Un Chinois mourroit de conſomption, s'il falloit qu'il mît tant de temps à exprimer ſon martyre.

Au ſpectacle du Palais Royal, on gagne des in-

ſomnies; à celui de Turin, on tombe dans des aſſoupiſſements. Les ſpectateurs y ont cet avantage, qu'ils y ſont auſſi tranquillement, que dans leurs lits : on y dormiroit paiſiblement, pendant les trois actes que dure l'opéra, ſi on n'étoit réveillé de temps en temps par le bruit des ariettes.

Pour moi, je m'y ennuye beaucoup; mais tout le monde m'aſſure que c'eſt ma faute, ou pour mieux dire, celle de mes organes qui ne ſont pas aſſez délicats, pour ſentir les beautés de cette muſique. Ce qui me choque le plus à ce ſpectacle, c'eſt d'entendre ſortir la voix d'une femme, de la bouche d'un homme. Il me ſemble que c'eſt en quelque façon dégrader les anciens Héros, que de les faire chanter avec des voix ſi claires. Les Généraux d'armée y ont des accents ſi efféminés, qu'il ſeroit impoſſible qu'une armée ne ſe moquât de leur commandement.

On a beau me dire que les perſonnages que les opéra repréſentent, ſont les plus grands hommes de l'antiquité, je prends toujours Céſar pour une femme, & Alexandre pour une demoiſelle. Je ne m'étends pas d'avantage ſur ce ſujet, tu verras des opéra Italiens en Angleterre ; tu en jugeras par toi-même.

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin*.

De Paris.

IL y a des gens à Paris qui, pour de l'argent, vous apprennent à deviner. Ce qui m'étonne de cette

ſcience prodigieuſe, c'eſt que ſes Profeſſeurs, qui ſe vantent de démêler les événements les plus cachés de l'avenir, n'aient pas de quoi vivre, & qu'ils ſoient obligés d'en impoſer au public pour ſubſiſter.

On eſt preſque convenu aujourd'hui que cet art eſt une impoſture : mais il paſſa long-temps en Europe, pour la ſeule ſcience vraie; car la Religion du Meſſie ne diſſipa point les ténebres de l'entendement humain : elle laiſſa l'eſprit comme elle le trouva Il fallut que l'athéiſme, dans le dernier âge, ſe chargeât de guérir le cœur humain de cette foibleſſe : remede pire que le mal.

La Chrétienté étoit autrefois pleine de ſorciers. Les Tribunaux, qui étoient compoſés de juges qui ne l'étoient guere, connoiſſoient de la magie, & faiſoient mourir ceux qui exerçoient cet art. C'étoit, je crois, un ſpectacle bien divertiſſant pour ceux qui étoient exempts de ce préjugé, de voir brûler des hommes, qui, ſe vantant d'avoir la puiſſance d'arrêter le cours de la nature, n'avoient pas celui de prévenir l'effet d'un fagot de bois. Il eſt vrai que le feu ne conſumoit point les ſorciers. Ils renaiſſoient toujours des cendres de la magie.

Il n'y a pas bien long-temps qu'on eſt guéri de cette maladie; ce qui prouve le retard des connoiſſances en Europe.

Tu ne ſeras peut-être pas fâché de voir ici un traité abrégé de ſortilege, que j'ai recueilli dans pluſieurs auteurs graves; car tout s'écrit en Europe, juſqu'aux éléments de la folie.

On diſtinguoit pluſieurs ſortes de magie. La naturelle, qui n'étoit autre choſe que les différentes combinaiſons du développement de la matiere; &

dans ce cas il ne falloit pas être ſorcier pour devenir magicien. Un homme qui faiſoit paſſer les rayons du ſoleil au travers d'un verre, & qui, en augmentant ainſi le degré de chaleur, produiſoit quelques fruits précoces, étoit regardé comme un homme qui poſſédoit cette ſcience ſurnaturelle.

Le ſecond ſortilege tiroit ſon origine de l'art. Un mathématicien qui, par le frottement de la matiere, rendoit des ſons ou faiſoit articuler une ſtatue, étoit réputé magicien.

La troiſieme eſpece de magie prenoit ſa ſource dans la médecine. Quelques compoſitions qui mettoient l'eſprit en délire, portoient ce nom. Juſques-là tout étoit naturel dans la magie, & il ſuffiſoit d'être ainſi magicien, pour paſſer pour ſorcier; mais bientôt on alla plus loin; on fit une impoſture de cette ſcience. C'eſt d'elle qu'on vit ſortir les enchanteurs & les enchantements qui firent tourner la tête à tant d'Européens, & qui remplirent cette partie du monde d'erreurs & d'extravagances.

On ſuppoſoit que quelques paroles magiques pouvoient déranger le firmament, & donner un nouveau cours aux étoiles. On étoit dans la perſuaſion que les ſorciers faiſoient deſcendre la Lune du Ciel.

Quand on ne trouva plus dans l'imagination de quoi ſéduire la crédulité humaine, on eut recours aux productions de la nature. Les plantes poſſéderent la magie.

On débita qu'il y avoit des herbes qui arrêtoient le flux de la Mer, qui deſſéchoient les fleuves; & d'autres qui reſſuſcitoient les morts.

Un impoſteur, connu dans le monde Européen ſous le nom d'Agrippa, prétendit avoir un ſecret magnifi-

que pour faire naître un homme, par le moyen d'un œuf de poule.

Les ſorciers ne ſe contenterent pas de promener la magie ſur la terre, ils voulurent encore la faire deſcendre aux enfers. Dès-lors les démons s'emparerent du monde. L'Europe fut remplie de poſſédés. On vit des Européens qui logeoient juſqu'à dix mille diables dans leurs corps; mais les Mandarins Chrétiens imaginerent une contre-magie plus prodigieuſe encore. Avec un petit nombre de paroles ou quelques gouttes d'eau ils les faiſoient déloger promptement; & l'on ne vit jamais des démons ſi obéiſſants. On eut dit que les diables n'exerçoient leur pouvoir que pour montrer leur impuiſſance.

On vit des ſorciers qui ſavoient tout ce qui devoit ſe paſſer dans l'univers: il n'y avoit qu'une choſe qu'ils ignoraſſent, c'étoit le jour qu'ils ſeroient brûlés.

L'amour eut auſſi ſes ſorciers, ſes enchanteurs, qui donnoient aux amants les moyens de ſe faire aimer de leurs maîtreſſes. Les anneaux dans ce temps-là jouoient le rôle de magiciens, témoin cette aventure qui arriva à un Souverain.

On dit qu'un Prince devint amoureux d'une femme au point d'oublier tous ſes devoirs. Cette femme étant morte, ſon amour n'en devint que plus violent: il ne quittoit point ſon cadavre, auquel il trouvoit autant de graces qu'au plus beau corps animé; mais un Mandarin Archevêque, qui prit le moment que ce Prince étoit ſorti pour quelque beſoin, lui ôta un anneau dans lequel étoit le preſtige d'amour. Le Prince étant revenu, ne trouva dans ſa maîtreſſe qu'un cadavre puant: mais ſon amour, qui ſuivoit l'anneau, ſe porta tout entier du côté de l'Archevêque qu'il *ſuivoit* par-tout.

Les ſieges & les batailles dépendoient de l'art magique. Les Généraux d'armée s'arrangeoient ſouvent avec des enchanteurs pour faire fuir les ennemis, ce qui étoit fort commode, puiſqu'un magicien pouvoit tenir lieu d'une armée.

Les ſorciers s'en prirent auſſi quelquefois aux animaux. On lit, dans une hiſtoire Européenne, qu'un peuple qui habitoit ſur le Weſer, étant fort incommodé des rats, fit marché avec un magicien pour s'en débarraſſer. Celui-ci prit une flûte & en joua. Les rats, enchantés de ce ſon mélodieux, ſe mirent à le ſuivre. Alors il entra dans le Weſer, & les rats l'y ayant inconſidérement ſuivis, s'y noyerent tous.

Il y avoit des magiciens qui excitoient des orages & des tempêtes; d'autres avoient le pouvoir d'emprisonner les vents, & de les tenir enfermés dans des peaux d'ânes.

Pendant long-temps un morceau de bois, qu'on appella la baguette, joua le rôle de ſorcier. D'abord on l'employa à découvrir les eaux; mais on la fit ſervir dans la ſuite à retrouver les choſes perdues, à découvrir les vols, & à reconnoître les aſſaſſins.

On attribuoit un pouvoir aux magiciens qui, s'il eût été vrai, les eût rendu les maîtres de la vie des Souverains. Ils faiſoient, diſoit-on, des figures de cire qui leur reſſembloient, & ils n'avoient qu'à fondre ces effigies pour faire mourir ceux qu'elles repréſentoient.

On donnoit un autre pouvoir à la magie, qui étoit de rendre les hommes inviſibles. Ce ſortilege étoit favorable ſur-tout aux amoureux, qui par-là trompoient les Argus qui veilloient ſur les femmes. Cette magie eſt, dit-on, la cauſe qu'il y a en Eſpagne &

en Portugal, une inquiſition qui fait brûler les ſorciers : mais ce ſeroit une grande tyrannie pour les amoureux ; car un amant inviſible, qui par-là eſt impalpable, n'eſt guere dangereux.

Outre les magiciens, il y avoit auſſi des livres de magie. Le ſortilege étoit dans les caracteres ; de maniere qu'un Imprimeur étoit ſorcier ſans le ſavoir.

Toutes ces extravagances furent reçues & adoptées par ce que les Chrétiens appellent l'Égliſe, & par les ordonnances des Rois & des Papes ; car afin que cette folie ne manquât pas de pouſſer de profondes racines, on lui donna toute l'authenticité poſſible.

LETTRE XIII.

Suite des grandes Époques de l'Europe, & de la Cour de Rome, à Pékin.

De Paris.

ROme établit pour maxime, qu'il n'y avoit qu'elle qui eut le privilege de lever des impôts ſur les gens d'Égliſe ; & à force de le dire, on le crut. Un Comte d'Anjou s'obligea de lui payer deux mille marcs d'or toutes les années pour la mouvance du Royaume de Naples, à condition qu'elle lui donneroit la permiſſion de lever un tribut ſur les corps des Prêtres de la France.

Quand quelque Monarque lui refuſoit un domaine qui étoit à ſa convenance, elle le faiſoit paſſer pour rébelle à l'Égliſe ; & d'abord elle ordonnoit qu'on ſe croiſât contre lui. On le traitoit comme un Mahométan, parce qu'il ne vouloit pas ſe dépouiller comme fidele. Nouveau genre de tyrannie, inconnu juſques-là *dans l'univers*.

Elle fut inſpirer tant de reſpect pour ſon caractere, que les loix politiques & civiles en furent altérées, & que l'humanité elle-même en ſouffrit. Un Prince Chrétien ayant été fait priſonnier de guerre en combattant pour la défenſe de ſes États, fut condamné à mourir ſur un échafaut, pour avoir, diſoit ſa ſentence, pris les armes contre l'Égliſe : injuſtice énorme ! Car ſi l'Égliſe formoit un corps politique, pourquoi ne pouvoit-on pas ſe battre contre elle ? Le ſacrilege devoit finir, où l'État civil Eccléſiaſtique commençoit.

Elle profita d'une foibleſſe qui ſe trouvoit alors, & qui ſe trouve encore aujourd'hui chez les Princes Chrétiens, & dont on ne ſauroit donner d'autre raiſon, ſi ce n'eſt que de tout temps l'opinion a gouverné le monde. On vit ſouvent des Souverains qui oſerent inſulter la perſonne des Papes, les detrôner, les traîner en priſon, les charger de fers : mais aucun ou preſque aucun n'oſa épouſer ſa niece, ou répudier ſa femme ſans ſa permiſſion. On ſent combien ce préjugé a dû être favorable à la politique des Papes, puiſque par-là ils pouvoient empêcher les alliances qui ne leur étoient pas favorables Ils ſe relâchoient de ce droit, ou le ſoutenoient ſuivant leurs intérêts.

Il y eut des temps où ils refuſerent à de certains Monarques d'épouſer leurs couſines au quatrieme degré : d'autrefois ils porterent des Princes à ſe démarier d'avec des femmes qu'ils avoient épouſées légitimement.

Rome ayant ainſi jetté les fondements de ſa puiſſance ſpirituelle, elle n'eut qu'un pas à faire pour établir la temporelle. De même que l'ancienne République, elle érigea un Tribunal, où toutes les af-

faires du monde devoient être jugées. Ce Tribunal décida des cauſes les plus célebres de l'Europe.

Les Papes ordonnerent de leur autorité & pleine puiſſance que pluſieurs Royaumes changeroient de maîtres, & n'appartiendroient à d'autres Souverains, qu'à ceux à qui ils appartenoient. Ils dépoſerent un grand nombre de Rois, & diſpoſerent de leurs Couronnes. Quelques-uns furent privés de leurs biens, meubles & immeubles; & d'autres furent réduits à vivre de charités.

Elle s'étoit donné des États & un domaine. L'hiſtoire de l'Europe ne dit point comment elles les acquit. La légitimité de ſes poſſeſſions n'eſt fondée que ſur des doutes. Il n'eſt pas difficile de ſe convaincre qu'elle les uſurpât. Il ne faut pour cela que jetter les yeux ſur la poſition où étoit cette partie du monde, lorſqu'elle ſe les appropria. Tous les domaines de l'Europe étoient alors des aliénations de l'Empire Romain. Les Princes qui les avoient uſurpés, ne pouvoient donner qu'illégitimement, ce qu'ils poſſédoient de même.

Rome cite des conceſſions des Céſars. Il n'eſt guere probable que les Empereurs, dont la politique fut toujours de diminuer le pouvoir des Papes, aient contribué à les agrandir. Mais quand ils l'auroient voulu, ils ne le pouvoient pas. Ils n'avoient aucun droit de dépouiller l'Europe, pour enrichir Rome Chrétienne; à moins qu'il n'y ait un droit des gens en Europe, par lequel un bien volé en paſſant à un troiſieme, devient bien acquis. Cependant elle jouit paiſiblement de ſes États, ni plus ni moins, que s'ils lui appartenoient de plein droit.

En parcourant les annales de l'Europe Chrétienne,

on ne trouve preſque point de famille regnante que les Papes n'aient détrônée.

Ils voulurent que cette juriſdiction générale s'étendît juſques ſur les affaires particulieres de la ſociété. J'ai lu dans ces mêmes annales, qu'un Chrétien, nommé Monfort, ayant enlevé l'enfant du Roi Pierre d'Arragon, la Reine ſa mere qui le redemandoit, alla plaider elle-même ſa cauſe devant ce Tribunal. Il fut ordonné que Monfort rendroit cet enfant, & Monfort le rendit. On peut juger par ce ſeul trait de l'aſcendant que les Papes avoient ſur les Princes; car ſi les Grands leur étoient ſi ſoumis, que devroit-ce être des peuples?

Non-ſeulement Rome vouloit être obéie, mais même elle vouloit l'être par les plus vils inſtruments de ſa puiſſance. Un Moine, qui étoit porteur d'un ordre de ſa part, devoit être reſpecté.

On vit dans une guerre pour la Religion un frere Ramire excommunier & interdire de ſa part autant de Grands qu'il voulut. Quand un Roi qui lui payoit tribut, mouroit ſans poſtérité, elle prétendoit à ſa Couronne.

Elle cédoit quelquefois ſes droits en apparence, mais ce n'étoit que pour mieux affermir ſon autorité. Si elle rendit grand Charlemagne, ce ne fut que pour mieux diminuer ſon pouvoir dans la perſonne de ſes ſucceſſeurs.

Sa coutume conſtante fut de favoriſer les uſurpations, lorſqu'elles purent favoriſer ſes vues.

Il ne ſervoit de rien aux Princes contre qui elle ſe liguoit, de faire voir la légitimité de leurs titres. Rome ſacrifioit les droits les plus ſaints de l'Europe à ſes intérêts perſonnels.

Elle reconnut un nommé Pépin uſurpateur de la France pour légitime Souverain, & menaça de ſes anathèmes les François qui oſeroient ſe donner un Roi d'une autre race. C'eſt que cet uſurpateur étoit puiſſant, & promettoit des domaines.

Comme elle avoit établi pour maxime, d'être le ſiege de la politique du monde Chrétien, & qu'il falloit pour cela qu'elle fut inſtruite de tout ce qui ſe paſſoit en Europe; elle tenoit un repertoire univerſel de ce qui ſe paſſoit chez tous les Princes. Pour cela elle entretenoit à ſes dépens des Agents dans toutes les Cours. Ceux-ci ſe mêloient de tout. Il n'y avoit nulle affaire dont ils ne priſſent connoiſſance. Leur ſéjour ordinaire étoit auprès des Souverains. C'eſt de là qu'ils s'inſinuoient dans les replis les plus cachés des intrigues d'État. Il n'y eut point de ſecrets dans les familles Royales qu'ils ne pénétraſſent. Ils s'ingéroient juſques à ſavoir le myſtere de leurs lits.

Ils s'attachoient particuliérement à développer les vices & les vertus des Princes, & à connoître l'endroit foible de leur caractere. Rome en étoit auſſitôt inſtruite; & l'on agiſſoit en conſéquence.

On l'informoit exactement de la poſition préſente des gouvernements, de leur pouvoir, de leurs forces relatives, du nombre de leurs troupes, de leurs ſyſtêmes économiques, de leurs finances & de leurs reſſources. Les grands Mandarins avoient, par cette correſpondance générale, la clef de la puiſſance politique de l'Europe.

Ces émiſſaires ne perdoient point de vue les Souverains; ils les ſuivoient dans leurs voyages, dans leurs amuſements; ils les accompagnoient même à la

guerre; car il pouvoit naître à tout moment des événements qui changeaſſent la deſtinée des affaires : ils vouloient en être inſtruits les premiers, afin de prendre les devants, & qu'aucune autre Puiſſance ne les prévint.

Ces Agents qu'on appelloit Nonces, parloient preſque toujours fort haut. Ils menaçoient ſouvent les Souverains, & les accoutumoient à une ſoumiſſion aveugle pour les Papes. Ils mêloient ordinairement les affaires du Ciel avec celles de la terre. Mais ils faiſoient une choſe plus utile pour leurs intérêts, car ils imbiboient ſi bien les peuples de leurs maximes, que ceux-ci tenoient plus à Rome qu'à leur patrie.

Rome par ſes Agents cherchoit à porter les Souverains à avoir de la confiance en elle; quand elle y avoit réuſſi, elle s'en ſervoit pour étendre les bornes de ſa domination.

Aucun Prince n'étoit ſûr de la fidélité de ſon peuple; car dans les diviſions qu'elle avoit avec eux, ſon premier ſoin étoit de relever les ſujets du ſerment de fidélité.

Elle entretenoit, dans toute l'Europe, des factions qui ſoutenoient publiquement ſa primatie ſur toutes les têtes couronnées; ce qui augmentoit ſon influence.

Comme elle avoit pour ſyſtême politique la foibleſſe générale de l'Europe; lorſque quelque Prince augmentoit conſidérablement ſes forces, & que ſa puiſſance commençoit à lui faire ombrage, elle ſuſcitoit des jalouſies dans les Cours des autres Souverains, & ne ceſſoit de s'intriguer juſques à ce qu'ils euſſent pris les armes contre lui. Par cette diſcorde conti-

nuelle, elle empêchoit qu'aucun Gouvernement ne devint formidable.

Tandis que les autres Puiſſances ſe faiſoient la guerre & ſe ſervoient des armes pour s'entredétruire, Rome n'employoit que des maximes; ce qui faiſoit qu'elle étoit toujours la même, car elle ne s'uſoit point. Uniquement occupée à aquérir la domination ſur les eſprits, elle étoit perſuadée que, lorſque l'on a ſubjugué l'opinion des hommes, leur conquête eſt faite.

Les autres Puiſſances politiques de l'Europe ſe formoient un point de vue : leur plan de domination tendoit à un ſeul objet. Les Papes les embraſſoient tous : leur ſyſtême étoit celui de l'univers.

Quand l'Europe étoit en guerre, & que les Souverains n'avoient que les forces qu'il leur falloit pour attaquer ou pour ſe défendre, c'étoit toujours le temps qu'ils prenoient pour augmenter leur pouvoir.

Ils furent ſi bien en impoſer aux peuples & aux grands, qu'on commença à ſe perſuader qu'ils avoient des droits inconteſtables ſur tous les États. Ce fut ſur cette perſuaſion que pluſieurs Souverains firent la guerre pour eux, & ruinerent leur puiſſance réelle, pour ſoutenir leurs droits chimériques.

Lorſqu'un Pape étoit forcé par les circonſtances à faire un traité onéreux avec quelque Souverain, celui qui lui ſuccédoit, l'annulloit auſſitôt; car ce fut toujours une loi fondamentale de Rome, que les Papes ſont toujours mineurs, quand il s'agit d'un acte qui peut diminuer leur pouvoir; ainſi ils étoient ſûrs de regagner dans un temps ce qu'ils avoient perdu dans un autre.

Outre ſes Émiſaires & ſes Agens, Rome avoit

encore des Bonzes & des petits Mandarins répandus dans tous les États de l'Europe, qui enſeignoient que toutes les autres Puiſſances n'étoient que des branches de la ſienne. Maximes qui, étant une fois reçues dans l'eſprit des peuples, augmentoit la vénération pour elle, & diminuoit le zele pour un légitime Souverain.

Elle n'étoit fidele à ſes engagements, que lorſqu'en les tenant, ils n'étoient point contraires à ſes vues.

On lit qu'elle traita avec un Prince pour l'inveſtiture du Royaume de Naples, quoiqu'elle eut pris d'ailleurs d'autres engagements. Elle mettoit toujours ſes droits à l'enchere. Celui qui en donnoit le plus d'argent l'obtenoit.

Lorſqu'elle paſſoit quelque engagement, elle y mettoit toujours des clauſes qui lui offroient un moyen ſûr de ne pas le tenir.

LETTRE XVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

IL n'y a point de grandeur dans les Gouvernements Européens: ce qu'on appelle ici la puiſſance politique des États eſt toujours près du néant.

Les intérêts des Princes ſont de petits atômes imperceptibles. Quand on me fait le récit des batailles générales qui ont agité le monde Européen, & des légions de ſoldats qui ſe ſont battus pour augmenter le pouvoir de ſes Potentats, il me ſemble que je vois un tas de fourmis qui ſe diſputent la conquête d'un épi de bled.

Dans les plus grands combats qui ſe livrent en Europe, il n'eſt guere queſtion que de quelques lieues de terrein inculte, ou preſque toujours inutile. C'eſt pour ces riens que les Rois Chrétiens paſſent leur vie à négocier ou à ſe battre.

La France eſt la plus grande Puiſſance de l'Europe: il eſt vrai que ſon continent eſt auſſi étendu qu'une de nos Provinces, & qu'elle eſt auſſi peuplée que deux ou trois de nos Villes unies enſemble. On éleve ſa grandeur juſques aux nues, & on ne parle que de ſes forces; la raiſon en eſt qu'elle peut mettre ſur pied une armée, auſſi nombreuſe que le détachement des troupes qui ſuivent notre Empereur, lorſqu'il va prendre le divertiſſement de la chaſſe.

Cette Monarchie étend ſes ailes ſur l'Océan & la Méditerranée; mais au lieu de commander à ces deux mers, elle en eſt commandée.

Elle tient un rang diſtingué parmi les autres Puiſſances par ſes richeſſes. Si ſon numéraire étoit réparti géométriquement, il y auroit une demie once d'argent pour chacun de ſes ſujets. Cela s'appelle ici les Finances; mon idéal, qui ne ſignifie rien lorſqu'on l'étend au général, puiſqu'il n'y a que quelques partiſans qui aient les moyens de financer.

Le Roi eſt riche en France; mais c'eſt parce que tout le monde y eſt pauvre. Il s'approprie le bien de tous ſes ſujets, & pour cela il n'a rien à faire qu'à leur demander la permiſſion de le prendre.

Les François idolâtrent leur Roi, qui eſt la cauſe premiere de leur miſere. C'eſt une maladie de famille, qui paſſe de pere en fils, & qui ſe perpétue de génération en génération. On embarraſſeroit beau-

coup ce peuple, ſi on lui demandoit la raiſon de cet amour. Il pourroit répondre que c'eſt un uſage établi. Ce n'eſt pas que la nation Françoiſe n'aime ſes richeſſes; mais elle aime encore plus ſes mœurs & ſes manieres. L'homme ici eſt un animal contradictoire à lui-même.

Les François travaillent avec des peines inconcevables à acquérir des tréſors qu'ils cédent au Prince dès le premier ordre qu'ils en reçoivent.

Les connoiſſeurs en politique prétendent que cet amour pour le Prince forme la véritable puiſſance de la Monarchie. Je le croirois bien auſſi, s'il n'étoit pas abuſif. Il faudroit pour cela qu'il fût lui-même la regle de la politique, qu'il établît un point de proportion entre le Prince & les ſujets; que celui-là ne leur demandât pas trop, & que ceux-ci lui donnaſſent aſſez.

LETTRE XV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Turin.

LEs joueurs reſſemblent aux amants, ils s'imaginent qu'on n'a rien de mieux à faire, que d'écouter leurs complaintes.

Hier, on m'introduiſit dans une ſociété Piémontoiſe, où je ne fus pas plutôt entré, que la compagnie ſe ſaiſit de moi. J'appris dans une heure les malheurs de chacun. L'un me dit que, depuis un an, il avoit perdu la moitié de ſon bien au jeu; l'autre, qu'il étoit entiérement dérangé; un troiſieme, qu'il avoit conſommé toute ſa fortune aux cartes.

„ Meſſieurs, dit alors un vieux joueur, qui n'a-
„ voit encore rien dit, vous parlez de vos pertes,
„ mais perſonne de vous ne parle de ſes profits; car
„ enfin vous gagnez quelquefois; mais pour moi,
„ cela ne m'arrive jamias. Tenez, Monſieur l'étran-
„ ger, continua-t-il en m'adreſſant la parole, me
„ voici: je joue le quadrille, depuis que je ſuis au
„ monde, & graces à mon âge, ce n'eſt pas l'affaire
„ d'hier; je n'y ai pas gagné une ſeule fois. Il y a
„ vingt-cinq ans, que je n'ai vu ſpadille. Rien de
„ plus marqué, que mon malheur. Si j'ai un jeu
„ paſſable, & que j'appelle un roi, je fais la partie
„ remiſe: ſi je joue ſans prendre, elle eſt codille.
„ Ce qui me déſole le plus, c'eſt que je joue avec
„ de vielles femmes qui me volent depuis le matin
„ juſques au ſoir. Cependant je me vois à l'hôpital.

„ Voilà un plaiſant guignon, reprit un autre qui
„ étoit à côté de celui qui venoit de parler, que de
„ n'avoir point de ſpadille! Eſt-ce que quand on
„ joue au quadrille avec des Dames en Piémont,
„ on voit jamais les as noirs.

„ Mais Monſieur, continua-t-il, une choſe qui
„ vous ſurprendra & qui n'a point d'exemple, c'eſt
„ qu'au moment que je vous parle, on vient de me
„ forcer le quinola ſixieme au reverſis. Voilà, par
„ exemple, des coups marqués, & ce qu'on peut ap-
„ peller des événements. Mais, ſi vous parlez d'événe-
„ ments, reprit un troiſieme, il n'y a perſonne, ſous
„ la voute des Cieux, qui puiſſe vous en citer de plus
„ extraordinaire, que moi. En voici, par exemple, un
„ qui eſt unique, & qui vient de m'arriver, il n'y a
„ pas encore une heure. Vous ſavez ſans doute le pi-
„ quet, Monſieur, me dit-il? Non, Monſieur, lui ré-
„ pondis-je, je ne le connois point. Cela ne fait rien,

„ continua-t-il; le coup eſt ſi ſimple, que tout le „ monde peut le conçevoir : voici comme il s'eſt „ paſſé.

„ La partie va en cent point: je ne joue que pour „ deux, & mon adverſaire pour ſoixante & quinze „ Je ſuis en premier; j'ai ſix tréfles, par l'as, le roi, „ la dame, le valet, le neuf, & le huit; & trois pi- „ ques, par l'as, le roi, & la dame; l'as & le roi de „ cœur, & la dame de carreau: c'eſt le plus grand „ jeu du piquet; avec cela, j'ai cinq cartes à pren- „ dre. Je ne joue que pour deux; naturellement je „ dois porter au point. Je garde mes ſix tréfles, avec „ un as; mais, voyez ma fatalité! Je prends le huit, „ le valet & le neuf de pique; la dame & le valet „ de cœur, & pas un ſeul carreau. Je crois qu'en „ allant au talon, ils étoient enſevélis dans les plus „ profonds abîmes de l'enfer; mais non, je me trom- „ pe, ils n'y étoient pas, malheureuſement pour „ moi; car ils ſe trouverent tous dans les mains de „ mon adverſaire, qui m'en mit ſept ſur la table, „ par la quinte au valet, avec quatorze de dix, & „ me gagna cent louis que nous jouions cette par- „ tie-là. Que dites-vous de celui-là, Monſieur, con- „ tinua-t-il? Je n'entends pas le coup, lui répondis- „ je, mais il me paroît malheureux. Malheureux! re- „ prit-il, avec fureur. Après une pareille fatalité, „ il faut ſe pendre. En cinq cartes, ne pas prendre „ un ſept de carreau!

„ Monſieur, interrompit une vieille Dame, quoi- „ que le coup ſoit piquant, ce n'eſt cependant qu'une „ ſeule partie de perdue. Mais que direz-vous de „ ponter une nuit entiere au Pharaon, ſans gagner „ un ſeul paroli? Voici mon hiſtoire de la nuit paſſée.

„ Je

„ Je mets d'abord deux ducats sur un as qui avoit
„ été déclaré pendant deux heures, contre le Ban-
„ quier. Je ne l'ai pas plutôt mis sur la table, qu'il
„ est pris. Je le pouffe, & il est fait quatre fois de
„ suite. A la seconde taille, je laisse l'as, & prends
„ le roi; le roi perd deux fois, & l'as gagne trois.
„ Je m'opiniâtre sur le roi, & je suis faite treize
„ fois de suite, sans interruption. Alors, je change
„ ma carte; je prends la dame qui étoit routée:
„ mais je ne l'ai pas plutôt choisie, qu'elle perd, &
„ le roi commence à gagner. De crainte que la dame
„ ne perdit autant que le roi, je la changeai pour le
„ valet; & le valet perdit plus souvent que le roi.
„ Je le gagnai cependant une fois: je fis paroli au
„ dix, & le perdis *sonica*. Le neuf avoit été décla-
„ ré; je le pris & la chance tourna. J'entends dire
„ à ma droite, que le Banquier donnoit la face; je
„ la prends, & je suis aussitôt facée. On me dit à ma
„ gauche que la seconde face est certaine; je la choi-
„ sis, & je suis refacée. Enfin, je quitte, furieuse &
„ désespérée pendant tout ce qu'on peut perdre au
„ monde.

„ Tout cela n'est qu'une bagatelle, reprit un
„ Plémontois qui n'avoit pas encore ouvert la bou-
„ che; votre malheur, Madame, n'est que le cadet
„ du mien. Dans dix ans, j'ai perdu à ponter au
„ Pharaon, vingt-cinq millions de masses; & si je
„ n'avois fripponné les Banquiers, ils m'auroient
„ gagné cent millions.

LETTRE XVI.

Le même, au Mandarin Miniſtre, à Pékin.

De Paris.

LEs États ne dégénerent point tout-d'un-coup, ils s'affoibliſſent par gradation, il s'écoule pour l'ordinaire pluſieurs ſiecles, avant que les reſſorts en ſoient tout-à-fait uſés.

La ſeconde fois que j'aſſiſtai au petit Conſeil d'État dont je t'ai déja parlé, je trouvai les politiques qui le compoſoient occupés de la poſition préſente de la France.

Comme chacun en donnoit des raiſons relatives à ſa maniere de penſer, un des membres prit ainſi la parole.

„ Meſſieurs, dit-il, nous prenons preſque tou-
„ jours le change ſur nos affaires politiques, en at-
„ tribuant leur mauvais état à une ſuite d'incidents
„ qui ſe ſont ſuccédés depuis quelques années, tan-
„ dis qu'ils tirent leur ſource d'une cauſe qui exiſte
„ depuis pluſieurs ſiecles.

„ Après la grande révolution de notre monde,
„ qui des peuples barbares fit des nations civiliſées,
„ chaque État particulier ſongea à ſa grandeur per-
„ ſonnelle.

„ La France voulant dominer ſur tous les peuples
„ de l'Europe, ne penſa qu'à étendre ſes conquêtes
„ de terre : elle ne vit point la mer. Le grand Océan
„ n'entra point dans ſes vues. Elle eut des armées
„ innombrables pour reculer ſes frontieres, & faire
„ face à tous ceux qui voudroient s'oppoſer à ſon

„ agrandiſſement. Son plan étoit dans ce temps-là
„ analogue à l'exécution de ſes deſſeins, & peut-être
„ à la poſition où étoient alors les choſes. Mais le
„ ſyſtême univerſel de l'Europe a changé de face.

„ De nombreuſes colonies, tranſplantées dans
„ les nouveaux mondes, établirent une puiſſance
„ qui n'exiſtoit pas auparavant. Des plantations nou-
„ velles créerent une richeſſe dont on n'avoit ja-
„ dis aucune idée; des mines abondantes s'ouvri-
„ rent en Amérique, qui augmenterent conſidéra-
„ blement les ſignes des valeurs; un grand commer-
„ ce étranger ſe forma, & devint la baſe du pouvoir
„ de tous les États. Alors les vaiſſeaux furent plus
„ néceſſaires que les ſoldats, & les armées moins
„ utiles que les flottes; cependant la France, ſans
„ faire attention à ce changement, ſuivit ſon an-
„ cien ſyſtême, & continua de s'éloigner de la mer. La
„ confuſion de nos armements ſur l'Océan n'eſt pas
„ l'affaire d'hier. Il ne faut pas attribuer ce déſordre
„ à ce regne ou au précédent: il y a plus de deux
„ cents ans que les Anglois renverſerent ainſi les pre-
„ miers fondements de notre marine. Ce peuple y a
„ toujours travaillé avec d'autant plus de ſuccès,
„ que nous ne nous ſommes jamais oppoſés aux pro-
„ grès de la ſienne. Bien loin de penſer à rétablir le
„ niveau, nous leur avons fourni nous-mêmes les
„ moyens de le détruire. La France, pendant ces
„ derniers ſiecles, a vu établir dans la Grande-Bre-
„ tagne une foule de *Bills* ou de réglemens propres à
„ augmenter ſes flottes, & il n'eſt jamais venu dans
„ l'eſprit de notre gouvernement de ſuivre ſon exem-
„ ple. Qu'eſt-il arrivé de cela? C'eſt que la marine
„ d'Angleterre, en devenant la dominante, a acquis

„ assez de richesses pour fournir à nos ennemis des „ armes contre nous : de cette maniere la puissance „ de mer a donné la loi à celle de terre. "

LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-sc, *à pékin.*

De Paris.

LOrsqu'une Dame en France est en faveur & qu'elle a gagné l'affection de son Prince toutes les choses de la vie civile prennent son nom.

A mon arrivée à Paris mon cocher me demanda si je voulois un carrosse à la Pompadour. Un marchand de la rue St. Honoré qui ambitionnoit ma pratique m'assura que, si je voulois me servir de lui, il me donneroit un drap de couleur Pompadour superbe. Un cuisinier qui s'offrit en même-temps pour entrer à mon service, me dit pour me prouver son talent qu'il pouvoit faire d'excellents ragoûts à la Pompadour. On voit des cheminées, des miroirs, des tables, des sophas, des chaises qui s'appellent ainsi.

Il y a aussi des lits à la Pompadour. Comme j'ai de la peine à croire que les François donnent ainsi des noms aux choses à pures pertes, je ferai quelques recherches pour savoir, si un lit à la Pompadour n'est pas suspendu de maniere à donner plus de plaisir aux sens que les autres.

On vend ici des rubans à la Pompadour, des boîtes à la Pompadour, des éventails, des étuis, des cure-dents à la Pompadour. Il n'y a point de chiffon aujourd'hui sur la toilette d'une femme qui ne soit à la Pompadour.

On dit que cette nation eſt vaine ; mais comment concilier cela avec cette profonde humilité qu'elle fait paroître ? Les grands & les petits ont endoſſé la livrée de la favorite, & ſemblent tenir à grand honneur d'être habillés comme ſes laquais. Le plus grand contraſte eſt que ceux qui l'honorent le plus extérieurement, affectent de la mépriſer d'avantage intérieurement. En vérité, mon cher *Kie-tou-na*, cette nation eſt une véritable énigme. Tous les hommes ſont inconſéquents ; mais les François ſont les plus inconſéquents de tous les hommes.

LETTRE XVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin ſur les Cérémonies, à Pékin.*

De Paris.

ON s'étouffe ici à force d'amitiés. Lorſqu'on arrive de campagne ou que l'on a été ſeulement huit jours abſent, il faut eſſuyer les embraſſades, non-ſeulement de ceux avec qui on eſt en quelque liaiſon, mais même de ceux qu'on ne connoît pas.

Ces mêmes accolades ſe reçoivent & ſe rendent dans les viſites ordinaires, au premier de l'an, les grands jours de condoléance & de félicitation ; aux mariages, aux baptêmes, & aux enterrements. La nation s'embraſſe continuellement, & ne s'en hait pas moins. Je crois que les François qui ſuivent leur dogme à la lettre, tirent cette coutume de la Religion du Chriſt qui fut trahi, dit-on, par un baiſer. Les femmes ſur-tout paroiſſent tirer ce cérémonial de Judas, car elles s'embraſſent ſans ceſſe, & ſe trahiſſent toujours.

Peut-être auſſi n'eſt-ce qu'un inſtinct de ſociété qui porte les François à faire ſemblant de s'aimer, pour être plus en état de ſe ſupporter les uns les autres. Les embraſſades mettent ici tout le monde au même niveau; il ſemble qu'on ſoit tous égaux, lorſqu'on s'eſt embraſſé également.

LETTRE XIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

GEnes d'où je t'écris n'eſt pas une Puiſſance; c'eſt une Ville à laquelle on a donné le nom de République.

Je ne ſais pourquoi les Européens ont imaginé de ſe diviſer en petites peuplades, dont les forces, n'étant pas en proportion relatives, ſont continuellement à la veille d'être ſubjuguées.

Quand cette République a des diſcuſſions avec les Princes étrangers, il faut que le peuple ſe révolte pour ſoutenir les droits de l'État: remede qui eſt pire que le mal.

Un étranger eſt d'abord au fait de la puiſſance politique de ce gouvernement. Quelques barques marchandes compoſent ſa marine, & deux ou trois compagnies de Corſes forment ſon état militaire. Ses finances ſont en meilleur état; il y a ici un tréſor; & c'eſt dans celui-ci que conſiſte la République.

Gênes a la manie de vouloir figurer avec les premieres Puiſſances de l'Europe; elle reçoit & envoie des Ambaſſadeurs dans les Cours étrangeres. Elle a un

Souverain qu'on appelle Doge ; mais il faut que ſes ſujets ſe méfient de lui ; car il n'eſt pas plutôt élu qu'il devient priſonnier d'état ; il n'a pas la liberté de ſortir des murs. Sa ſouveraineté finit aux portes de la Ville.

Cette eſpece de Royauté ſe remonte tous les trois ans. Le Prince qui occupe le Trône n'y eſt pas plutôt aſſis qu'il eſt obligé d'en deſcendre pour redevenir ſujet.

Il y avoit autrefois une Couronne attachée à ce Diadême ; mais des rébelles l'en ont arrachée, & il ne reſte aujourd'hui aux Doges de Gênes qu'un bonnet.

LIBERTAS : voilà la deviſe de cette République ; il eſt vrai que deux ou trois cents citoyens ont la liberté de tyranniſer tous les autres, de faire des loix à leur fantaiſie, de les abréger, de jouir des dignités, des rangs, des honneurs, de ſe revêtir des premieres charges de l'État, & de diſpoſer des revenus de la République. Je ne voudrois pas qu'on ajoutât la dériſion à la ſervitude. Pourquoi inſulter aux malheurs des peuples ? Ils ne ſont déja que trop à plaindre d'être eſclaves. La deviſe de la liberté ne convient qu'à un peuple qui ſe gouverne par lui-même ou par ſes repréſentants ; il n'eſt libre que lorſqu'il a part à l'adminiſtration, & qu'il entre dans le conſeil délibératif de la nation. Les Européens n'appellent preſque jamais les choſes par leur nom ; ils nomment Républiques des États entiérement deſpotiques ; c'eſt comme ſi l'on vouloit que l'Empire du Turc fut un gouvernement libre.

L'autorité ſuprême eſt ici au pouvoir des Nobles qui peuvent conjurer contre l'État ſans que le corps du peuple puiſſe s'y oppoſer. Le Sénat délibere ſouvent des choſes qui tendent à ſa ruine. Il eſt arrivé pluſieurs

fois dans un ſiecle que la République a été à la veille de périr par ſon inconſidération.

On voit à Gênes un autre ſujet de dériſion publique, c'eſt la ſtatue d'un citoyen, qui délivra la République d'un joug étranger, pour lui en faire porter un national, toujours plus peſant aux peuples.

Outre ces malheurs publics qui regardent l'État, il en eſt un autre qui regarde les citoyens. L'ancienne nobleſſe diſpute le pas à la nouvelle; ce qui forme des débats & des querelles, où toutes les familles ſont forcées de prendre part.

C'eſt déja trop pour une nation d'avoir à ſupporter la tyrannie générale des nobles, ſans qu'elle les afflige encore par ſes diviſions particulieres.

Il eſt difficile qu'un peuple porte long-temps le même joug ſans chercher à s'en affranchir. Celui de Gênes a ſouvent tenté d'abolir le deſpotiſme des nobles; mais l'anarchie l'a toujours emporté ſur lui. La République a employé deux moyens qui ont toujours été efficaces: l'un a été d'appauvrir le peuple en employant contre lui des monopoles, & l'autre de le tenir diviſé par des factions particulieres.

LETTRE XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

A La Chine, la ſociété générale eſt diviſée en deux branches; les hommes & les femmes ont chacun leur département: ils ne ſe rencontrent que pour remplir l'objet de la propagation; à l'exception

de cette affaire, ils n'en ont point d'autre enſemble. Nous autres Aſiatiques, nous n'avons point de foi dans la fidélité du ſexe : le dogme de notre Religion à cet égard ſe réduit aux clefs & verroux. Ici les femmes ſont confondues pêle-mêle avec les hommes : elles n'ont d'autre gardien de leur vertu, que la vertu. Un époux ſe fie ſur la ſageſſe de ſon épouſe, comme ſi elle étoit la chaſteté même, il lui remet les clefs du tréſor qu'il a le plus précieux, & ſe repoſe ſur elle de ſon honneur. Il y a beaucoup à dire pour & contre cet uſage ; mais quelques raiſons que nous puiſſions alléguer aujourd'hui, nous autres Aſiatiques, pour nous juſtifier, nous perdrions notre procès en Europe, parce que les femmes y ont gagné le leur.

Il eſt certain que la nature n'a point établi cette ſéparation ; elle ne peut être fondée que ſur les abus de la fréquentation des deux ſexes : c'eſt un remede que la légiſlation applique à la ſociété malade. Il n'y a qu'à réfléchir ſur la foibleſſe d'un ſexe, & la fragilité de l'autre, pour convenir de la néceſſité du remede.

C'eſt, diſent les Européens, une tyrannie, mais ſi cette tyrannie répand du calme dans les paſſions, ſi elle guérit les inquiétudes de l'eſprit, bannit les craintes, entretient la paix domeſtique, prévient les guerres de famille, établit l'union, la concorde, laiſſe l'équité aux Tribunaux, empêche que la juſtice ne ſoit vendue, que l'adminiſtration générale ne ſoit troublée ; ſi elle maintient l'ordre général, ſoutient les loix fondamentales, fait que le gouvernement eſt en ſûreté, que la faveur ne diſpoſe point

des premieres charges de l'État, que le Prince ne ſe prévient point, que les emplois ne ſe vendent pas; ſi tout cela eſt une tyrannie, il ſera toujours très-glorieux pour la ſociété que les hommes ſoient ainſi tyrans.

Il faut avouer, Monſieur le Chinois, me diſoit l'autre jour un Européen, que vous êtes bien barbares de tenir vos femmes dans une ſervitude qui les rend eſclaves. Il faut convenir, Monſieur l'Européen, lui dis-je, que vous êtes bien inconſidérés de donner aux vôtres une liberté qui empêche que vous n'en ayez. Portez vos regards ſur tout ce qui vous environne, & vous verrez que cette liberté, que vous prônez tant, eſt la véritable image de votre ſervitude. Examinez-vous bien, & vous découvrirez que vous avez perdu les droits que la nature vous avoit donnés ſur les femmes, & que vous n'êtes plus que les ſecondes perſonnes de la ſociété.

L'empire des femmes aujourd'hui eſt établi, depuis le Monarque juſques au dernier ſujet. On lit dans l'hiſtoire de l'Europe qu'il y avoit autrefois un peuple, appellé Sauromates, qui étoit dans la ſervitude civile des femmes : les François ſont aujourd'hui ce peuple. Le beau ſexe s'y eſt emparé de l'adminiſtration générale & particuliere : toutes les affaires de la République ſont de ſon reſſort; c'eſt lui qui fait mouvoir la grande machine du monde Européen. Ici une femme eſt toujours cachée derriere un homme; les Européens ne ſont que des automates, qui reçoivent de ce ſexe l'action & le mouvement.

Ce qui me choque chez ce peuple dans la fréquentation des deux ſexes, n'eſt pas la fréquentation,

mais l'aſcendant, que le plus foible prend ſur le plus fort ; ce qui avilit les hommes au point, qu'ils ſe rendent indignes de ces mêmes hommes qui les aviliſſent.

LETTRE XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA ſociété ſe ſoutient ici d'elle-même. Perſonne n'en ſait la méchanique. Le pere n'apprend point au fils les devoirs de citoyen ; il ne les ſait pas lui-même.

Les loix ſont renfermées dans de gros volumes, & il n'y a que ceux qui étudient long-temps une ſcience profonde, qu'on appelle *le droit*, qui ſoient en état de lire dans ces livres. C'eſt ici une profeſſion particuliere que de ſavoir les obligations de ſon état ; preſque perſonne ne ſait le droit de ſes devoirs.

Un ſujet qui a cauſé une léſion dans la police générale, ignore qu'il ait commis un crime dont il eſt reſponſable à la ſociété dans laquelle il eſt membre, il faut que ce ſoit des gens de loi qui le lui apprennent, & quand on l'en inſtruit, il eſt preſque toujours trop tard pour y remédier. Sa ſentence ſuit de près cette découverte : il eſt ſouvent puni pour un crime, dont il ne ſe connoiſſoit pas coupable.

Deux particuliers qui ont un procès, & dont l'un a violé les loix de la ſociété, ne ſavent jamais par eux-mêmes qui des deux peut avoir tort. Ils vont devant un Tribunal compoſé de Juges, qui étudient

long-temps le fait, & qui après pluſieurs ſéances, déclarent quel eſt l'innocent.

Il eſt triſte d'être d'une ſociété où ceux qui la compoſent, ignorent les devoirs de leur condition, & dans laquelle il faut toujours qu'un tiers les apprenne à ceux qui s'en écartent. Cette première obligation en Europe n'entre point dans l'éducation générale. La légiſlation n'a point de catéchiſme. Ce n'eſt que par haſard qu'on apprend à être citoyen. On a entendu dire, ou raconter à quelqu'un qu'il ne faut point tuer, ni voler.

A l'exception des crimes capitaux qui tombent les premiers ſous les ſens, on peut dire que les loix en Europe ne puniſſent que des innocents; car pour être coupable, il faut ſavoir qu'on l'eſt.

En général, à la Chine le peuple s'écarte moins de ſes devoirs, parce que preſque tout le monde les connoît. L'inſtitution entre dans l'éducation Chinoiſe : chaque membre de l'Empire apprend dans les livres de loix à être citoyen; les obligations de chaque claſſe y ſont marquées; quand on y manque on eſt toujours coupable, parce qu'on le ſait avant que d'y manquer. Il ſeroit à ſouhaiter pour l'ordre civil de l'univers, que chaque peuple de la terre ſuivît là-deſſus l'exemple de la Chine.

LETTRE XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LE pays de l'opéra eſt immenſe; il y a des gens à Paris qui le parcourent depuis quarante ans, & qui n'en connoiſſent pas toutes les avenues. J'eſſaie ici de t'en envoyer une carte géographique, ou pour mieux dire, muſico-graphique.

Ce ſpectacle n'eſt pas ſeulement formé de mortels; il eſt encore compoſé de divinités céleſtes & infernales.

Il deſcend trois fois la ſemaine ſur le théatre des nuées chargées de Dieux, & il ſort de deſſous les planches des chars remplis de Diables.

Les premiers ſont d'un pays qu'on nomme l'Olympe, d'où ils viennent pour ſe donner en ſpectacle à ceux qui paient pour les voir.

Il y a apparence que cet Olympe n'eſt pas bien éloigné de Paris; car les Dieux qui en viennent ſont auſſi friſés & auſſi poudrés que s'ils ſortoient de leurs toilettes. A l'égard des Diables, ils ne doivent pas venir de fort loin non plus; car les Mandarins Chrétiens prétendent que l'Enfer eſt directement ſous le parterre de l'opéra de Paris. Je ne ſais ſi c'eſt à cauſe que la muſique eſt infernal. Les Diables au reſte ſont de fort aimables Cavaliers: ils ont toujours la barbe faite, & s'ils ne portoient point des cornes, on les prendroit pour des êtres bienfaiſants. Le Dimanche, le Mardi, & le Vendredi, il ne doit preſque point

y avoir de divinités dans le Ciel ni dans l'Enfer: tous les Dieux & les Démons ſont à l'opéra de Paris.

C'eſt ſur eux que roule ce ſpectacle. Ils ſont chargés de charmer la compagnie par leur voix; ils commandent à tout, excepté au rhume. Ces divinités ſont quelquefois ſi enrouées, qu'elles ne peuvent ſe faire entendre.

On y voit auſſi des Déeſſes qui ſont les femmes des Dieux. Ces divinités femelles me ſurprirent: car outre que je n'avois jamais ſoupçonné qu'on put faire un Dieu d'une femme, je croiois que tous les Dieux du monde étoient de vieux garçons. En effet l'embarras du ménage ne convient pas à des êtres qui ſont chargés du ſoin de l'univers: outre que le mariage énerve toujours un peu. Auſſi ſi tu voyois les Dieux, ils te feroient compaſſion, tant ils ſont maigres & fluets. Il y en a qui n'ont pas ſix onces de chair ſur les os; & pluſieurs d'entre eux ont les jambes ſi minces, qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pitié de leur divinité.

Il n'y a rien de moins chaſte, que les êtres ſuprêmes: ils ſont toujours à flairer le jupon de quelque mortelle: car les Dieux en Europe ſont comme les hommes, ils n'aiment point leurs femmes. Les pauvres Déeſſes ſont ſouvent obligées de coucher ſeules, tandis que les Dieux leurs époux ſe réjouiſſent entre deux draps, avec des jolies mortelles. Autrefois elles étoient furieuſes de leurs infidélités. On m'a raconté là-deſſus des vengeances terribles. L'Europe entiere manqua pluſieurs fois d'en être embraſée: mais voyant que leur courroux étoit inutile, elles ſe conſolerent de la perfidie de leurs maris, & prirent le parti de ſe laiſſer cajoller à leur tour par d'aimables mortels;

de façon que l'Olympe eſt aujourd'hui un lieu de proſtitution.

Les Dieux ne manquent jamais de réuſſir auprès des femmes. Il eſt vrai qu'il n'y a point de détour qu'ils n'employent pour cela. Ils paroiſſent ſous toutes ſortes de formes; tantôt ils ſe montrent avec tous les attributs de leur divinité; quelquefois ils paroiſſent comme des ſimples mortels. Mais quand ils ne veulent pas manquer leur coup, ils ſe métamorphoſent en pluie d'or.

Il y a un diable de dieu à ce ſpectacle, qui eſt malin comme un vieux ſinge. Il a la malice de ſe transformer en un bel & gros oiſeau pour ſe faire aimer de celle dont il veut jouir; ce Dieu, comme tu vois, eſt au fait du goût de ce ſexe, il ſe change quelquefois auſſi en geniſſe; & quand il a ſa proie ſur le dos, il l'emporte, & va en jouir.

Il n'eſt guere poſſible qu'un Roi ou un Empereur, dont ces dieux ont réſolu de ravir la femme, puiſſe s'y oppoſer; car ils ont toujours leur nuage caché derriere le théatre, où ils font monter leur proie, & s'envolent avec elle dans les nues.

Les diables qui ſe mêlent auſſi d'enlever les femmes des mortels, les raviſſent facilement. Le théatre s'ouvre, & ils ſe précipitent dans leur région avec leur proie. Dans ce cas-là j'aimerois mieux être diable que dieu, car on ne craint point les chûtes.

De ces divinités eſt né un enfant qui eſt bien le plus malin eſpiegle qui ſoit dans la nature. Il n'y a point de tours qu'il ne faſſe à l'opéra, où il eſt toujours. Il joue à toutes les femmes des pieces épouvantables; il ſe gliſſe ſouvent dans leur compagnie, comme un petit garçon perdu : d'autrefois il naît tout

d'un coup au milieu d'elles comme un champignon. Elles ne ſe méfient pas de lui : car ſi tu le voyois, il a l'air ſi bon, qu'on diroit qu'il n'y touche pas. Il eſt impoſſible de s'empêcher de le careſſer, car il eſt beau, comme l'amour ; & c'eſt alors qu'il bleſſe avec des fleches imperceptibles. Après qu'il a porté ſon coup, & dés qu'il s'apperçoit qu'il cauſe des douleurs effroyables, il ſe met à rire de toutes ſes forces & s'enfuit.

J'ai demandé depuis d'où vient qu'on ne ſe défaiſoit pas à l'opéra de ce mauvais garnement-là, mais on m'a répondu que ſans lui il faudroit mettre la clef ſous la porte de ce ſpectacle.

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Sin-ho-ei, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a ſix points importants à réſoudre dans la politique d'Europe, qui, tandis qu'ils ne le ſeront pas, ſeront toujours de cette partie de l'univers le théatre des guerres & des diviſions.

Le premier problême conſiſte à ſavoir ſi l'Europe ne ſeroit pas plus puiſſante, ſi elle l'étoit moins ; c'eſt-à-dire, s'il ne faudroit pas la réduire à ſes premieres limites, en la ſéparant des autres continents du monde, ſur leſquels depuis deux ſiecles elle a fait de ſi grandes conquêtes. L'Aſie, l'Afrique, & l'Amérique l'ont dépeuplée de plus de vingt millions de ſes habitants. Elle eſt donc plus foible aujourd'hui qu'elle ne l'étoit. Ce n'eſt point en recu-

lant leurs limites, & en augmentant le nombre des déſerts, que les nations deviennent puiſſantes.

Le ſecond eſt un peu plus difficile. On demande ſi la Religion Catholique-Romaine n'eſt pas un obſtacle invincible pour acquérir de la force, & ſi le Pape n'eſt pas un écueil contre lequel toutes les Puiſſances temporelles vont ſe briſer.

Le troiſieme conſiſte à ſavoir ſi la population eſt l'ame de la puiſſance politique. Ce problême ceſſeroit d'en être un, ſi on ne s'abuſoit communément ſur ce terme. Mais on prend preſque toujours pour des peuples ce qui n'en eſt que l'image. On eſt étonné d'être foible avec une population immenſe; mais on ne fait pas attention que les peuples ne ſont que des cadavres. A quoi ſert à un Souverain d'avoir des ſujets, s'il n'a point des hommes?

Dans le quatrieme on demande ſi le commerce par lui-même forme une puiſſance? Celle-ci ſe réduit à ſavoir ſi pour s'agrandir, il faut ramaſſer plus de richeſſes, que de ſoldats. Si les exemples du paſſé pouvoient en ſervir aux Européens, le quatrieme problême ſeroit d'abord décidé. Les peuples qui conquirent autrefois toutes les nations, défendirent le commerce; il ne faut pas croire que le ſyſtême de l'univers ſoit changé au point que, ce qui étoit autrefois la foibleſſe elle-même, ſoit aujourd'hui la force.

Le cinquieme regarde la navigation. On met en queſtion, s'il ne faudroit pas ſéparer la mer de la terre, ſi l'union de ces deux éléments n'eſt pas plus préjudiciable, qu'avantageuſe à l'Europe?

Le ſixieme qu'on peut regarder comme le problême domeſtique de la Chrétienté, eſt d'une grande conſéquence. Les cabinets le regardent comme le

nation, c'eſt-à-dire, une pente vers le bien ou le mal : or cette pente eſt plus ou moins grande ſelon le degré de rapidité qu'on lui donne.

Souvent un pécheur n'a qu'un pas à faire pour arriver à l'enfer. Quelquefois avec le même degré d'offenſe il en eſt très-éloigné; cela dépend des chemins détournés que le Directeur fait faire prendre au péché. Il y a beaucouq de haſard pour acquérir la béatitude. Un pécheur qui a le bonheur de découvrir un Directeur facile, va aiſément au Ciel; celui au contraire qui en rencontre un de mauvaiſe humeur y parvient plus difficilement..

Que dis-tu d'une Religion où l'on trouve ainſi des tempéraments avec le Ciel, & où ceux qui la dirigent, élargiſſent ou retréciſſent à leur gré les portes de l'enfer?

Je voudrois bannir les Médecins & les Directeurs de toutes les ſociétés, afin de mettre tout le monde dans la néceſſité de guérir ſon corps & de conduire ſon ame.

LETTRE XXV.

Au même, à Pékin.

De Paris.

TOut eſt acteur au théatre du Palais Royal : les choſes de la terre, & même celles du Firmament. On y voit des étoiles fixes y jouer des rôles : le ſoleil y paroît dans tous ſes atours, & la lune avec ſes attributs nocturnes. Les éléments y ont également leur place; j'y ai vu un fleuve en chauſſes & en pourpoint, botté & éperonné, prêt à mon-

ter à cheval. La mer y eſt auſſi actrice ; elle y paroît couverte de vaiſſeaux. Les Dieux & les Héros viennent débarquer ſur la ſcene. Dans les grandes marées, l'Océan s'avance ſi avant ſur le théatre, qu'à peine les acteurs peuvent-ils y paſſer.

La divinité qui préſide ſur cet élément, ſort de deſſous les eaux comme un canard, ſans être mouillé. Ce Dieu pour l'ordininaire chante aſſez joliment. Il débauche auſſi les mortelles ; & quand il les a ſéduites, il les embarque ſur ſes vaiſſeaux qui ſont là tout prêts, & va en jouir au milieu de ſon empire aquatique. Je ne ſais quel goût il trouve à cela ; car la poſſeſſion d'une mortelle au fond de la mer n'eſt pas, je crois, une bien bonne jouiſſance. Il eſt impoſſible de courir après lui, car il commande aux vents, & fait naître des tempêtes, comme il lui plaît.

Il fait ſouvent très-mauvais temps à l'opéra : l'air s'y obſcurcit ; le Ciel ſe couvre de nuages, & une pluie mêlée de grêle & d'éclairs annonce un grand orage ; mais bientôt le temps s'éclaircit ; car ſuivant les regles de ce théatre, le plus grand orage ne doit durer que cinq minutes.

On diſtribue les rôles aux Acteurs qui doivent repréſenter la pluie, la grêle, les éclairs, le tonnere, & ils apprennent par cœur à pleuvoir & à tonner. Un magicien qui a tout ce mauvais temps dans une baguette, doit le diſtribuer à propos. On le chaſſeroit de l'opéra, s'il y faiſoit pleuvoir deux ſecondes de plus.

Les quatres ſaiſons de l'année font auſſi leur apparition à l'opéra, & y jouent leur rôle. Le Printemps & l'Automne s'y montrent en habits très-

galans; mais de toutes les saisons de l'année, celle qui paroît y avoir le plus fixé son séjour, est l'Été, car pour l'ordinaire on y étouffe de chaud. Il n'est presque point question d'Hiver. On n'éprouve d'autre froid à ce théatre que celui des acteurs.

L'aurore & le jour y paroissent à la chandelle, & le soleil s'y montre au milieu de la nuit. Il croise le théatre dans un char magnifique attelé de chevaux superbes; mais j'ai appris que ces coursiers ayant une fois bronché, cet astre, qui fut détourné de sa carriere, fit une chûte dans laquelle il manqua de se casser le col.

On y voit souvent une douzaine de gros vents avec le visage bouffi qui agitent l'air, mais comme ils soufflent tous à la fois, il n'est guere possible de distinguer le vent qu'il fait à l'opéra.

Les zéphirs y jouent aussi leurs rôles, & donnent beaucoup de plaisir aux Dames de qualité. On m'a parlé d'un zéphir qui enchantoit par sa douce haleine toutes les femmes de condition qui lui faisoient les yeux doux. Une Ducheſſe, qui apparemment avoit beaucoup de chaleur dans la nuit, couchoit souvent avec lui. Le public l'a perdu; ce zéphir n'est plus à l'opéra; il souffle aujourd'hui pour son plaisir, & quoiqu'un peu suranné, il voltige de ruelle en ruelle.

Outre les Acteurs, les dieux, les déesses, les mortels, les éléments, les démons, les magiciens, il n'est, pour ainsi dire, aucun animal qui ne trouve sa place sur la scene de l'opéra. On y voit des lions, des tigres, des ours, des éléphants, des rhinocéros, des singes, des crocodiles, &c. tous ces animaux doivent jouer leurs rôles qu'on leur donne par écrit, & dont ils ne doivent pas s'écarter. Un lion, qui d'un

coup de patte pourroit écraſer le plus fort des mortels, doit ſouvent ſe laiſſer tuer lâchement par le plus foible des hommes.

Je ne ſaurois te dire où l'opéra a ſa ménagerie, mais il faut que le bâtiment ſoit conſidérable; car le ſpectacle eſt rempli de bêtes. On m'a invité d'avance de venir à ce théatre, entendre un beau concert de grenouilles, & qui eſt compoſé, dit-on, par le meilleur maître de la nation: mais comme j'ai appris qu'il n'y a preſque aucune de ces grenouilles qui n'ait quaſi cinq pieds de haut, je n'irai point; car des grenouilles de cette taille doivent plus étourdir que réjouir. Au reſte les éléphants & les lions de l'opéra doivent être des créatures très-raiſonnables, car elles ont chacune dans le ventre l'ame d'un homme. A cet opéra chantant eſt joint un autre opéra danſant. Les acteurs à celui-ci ne parlent point, ils s'expriment par des gambades. L'olympe & l'enfer y danſent enſemble. Quand on n'a pas des démons, on y emploie des furies, & faute de celles-ci on y fait danſer des Italiens. Preſque chaque ſcene du chant finit par une danſe, & chaque acte ſe termine par un ballet.

La nation des danſeurs eſt dévouée à une divinité qu'on nomme *La Cabriole*: divinité ingrate qui, après bien des ſacrifices, des peines & des travaux, ne donne le plus ſouvent à ſes Sectateurs qu'une béquille pour récompenſe.

LETTRE XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a maintenant en Europe cinq grandes Puiſſances diviſées d'intérêt. Quatre de celles-ci donnent des batailles par leurs Généraux, & font la guerre de leurs cabinets.

L-o-i-s va à la chaſſe, quand ſes troupes vont à l'armée. F-c-s entre dans ſon cabinet, quand ſes ſoldats entrent en campagne. G-r-e part pour Kenſington, quand ſes Régiments partent pour Greenwich. E-l-f-b- donne des ordres qu'on lui apprête ſon traîneau pour Moſcow, quand ſes armées s'apprêtent pour l'Allemagne. Il n'y a que Frédéric qui faſſe la guerre en perſonne.

Ce Monarque paſſe, dans l'eſprit de la plupart des Européens, pour un grand Prince, & cela parce qu'il a joué pluſieurs fois tout ſon bien ſur une carte qu'il a cavé au plus fort & qu'il a été ſouvent du *va-tout.* On le trouve d'autant plus prodigieux qu'un jour de bataille il eſt entiérement à lui-même, & trouve aſſez de loiſir pour ſouffler une heure de ſuite dans un tuyau de bois que les Européens appellent flûte. Je ne te dirai rien de cette ſimphonie, qui eſt ſuivie de celle du gros canon : mais je crois, entre nous, qu'il entre beaucoup de vanité dans cette muſique, & que ce Prince joue ce jour-là de la flûte pour la poſtérité.

Quelques-uns prétendent cependant qu'il n'eſt pas ſi dupe qu'il le paroît. On dit que la guerre préſente

eſt

eſt le fruit des plus profondes méditations politiques : qu'avant que de prendre les armes, il avoit meſuré géométriquement la puiſſance de chacun de ſes ennemis, & calculé le degré de leurs forces, & celui de leurs reſſources. Il y a même mieux : on prétend qu'il avoit examiné l'état moral de l'Europe, & qu'il n'y avoit vu que des Rois ſans génie, ſans capacité, privés d'expérience, livrés à leurs plaiſirs, & plongés dans le luxe & la molleſſe : que ſur cette foibleſſe il avoit combiné ſes forces. Si cela eſt, Frédéric eſt un grand Roi. Mais ſi l'ambition ſeule de faire du bruit dans le monde s'en eſt mêlée, Frédéric eſt le plus imprudent de tous les Princes.

LETTRE XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Co-tao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LA beauté des femmes en France ſe remonte tous les matins, comme une pendule, on diroit que leurs charmes ſont à vis : c'eſt une fleur qui renaît & meurt dans un jour. La premiere occupation du ſexe ici en ſe levant, eſt de réparer les déprédations du viſage de la veille. Cette reſtauration ſe fait devant un conſeiller qui indique les endroits le plus endommagés, & guide la main pour les radouber. Il faut bien des affaires le matin avant qu'une femme ait rétabli ſon viſage de la confuſion de la veille, & ait remis chaque charme à ſa place. Les premiers appareils de la beauté s'appliquent à huis-clos ; car une femme ſeroit perdue, ſi on la ſurprenoit le matin avec le viſage avec lequel elle s'eſt levée.

Cette remonte des charmes ſe fait par les ablutions, les aſperſions, les immenſions, les frottements, les lavements : ces opérations ne ſont que de ſimples préparations de la beauté. Après celles-ci, on bannit la pâleur, & on ſe défait d'un teint livide & noir : enſuite on emploie la pommade pour les lévres; la poudre pour les dents. A la fin paroiſſent les éponges, les broſſes, les écurettes : après quoi viennent les eaux de lavande, les eſſences, les parfums, &c.

Chacune de ces drogues & tous ces outils ont une propriété qui leur eſt particuliere. Il s'agit de ſe faire un teint, de blanchir la peau, de ſe donner de la couleur, d'effacer les laps du temps, de dérider le front, d'arranger les ſourcils, de donner de l'éclat aux yeux, de rendre la bouche vermeille, &c. En un mot, il eſt queſtion de démonter un viſage de fond en comble, pour le rendre auſſi neuf que s'il n'avoit jamais ſervi.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris*

De Gênes.

LEs Gênois ne parlent point, ils ſifflent. Il faut être au fait du langage des oiſeaux pour converſer avec eux.

Chaque peuple, chaque Ville d'Italie a ſon idiome, & cet idiome n'eſt entendu que de ſes habitants; mais de tous les peuples que les étrangers ne comprennent point, celui de Gênes eſt le plus incompréhenſible.

Les profeſſeurs des langues Européennes prétendent que les Gênois parleront beaucoup un jour, ayant fait d'avance une grande proviſion de mots; car depuis deux mille ans qu'ils s'expriment, ils mangent la moitié des paroles.

Tout eſt petit chez ce peuple. Gênes n'a rien de grand que ſes édifices. Au milieu de cette magnificence faſtueuſe de bâtiments, on voit de petits individus enſévelis dans leur néant. Un air ſombre & lugubre regne au milieu de cette ſplendeur de Palais. Tous les habitants, hommes & femmes, ſont habillés de noir depuis la tête juſques aux pieds. Les plaiſants d'Italie diſent que les Gênois portent le deuil de leur bonne foi.

Les Nobles de cette République ont un air ſi meſquin, le petit manteau de ſoie qu'ils portent ſur l'épaule eſt ſi court & ſi étroit, que quelques-uns en ont voulu conclure qu'il n'y avoit pas aſſez d'étoffe dans leur eſprit pour en faire de grands politiques ou d'habiles Magiſtrats.

LETTRE XXIX.

Suite des grandes Époques de l'Europe, à Pékin.

De Paris.

IL faut voir la création de la nouvelle République Chrétienne.

Au ſeizieme, & au dix-ſeptieme ſiecle, l'Europe étoit entiérement changée de face. Les Peuples qui avoient fait le plus de bruit dans cette partie de l'univers s'étoient anéantis d'eux-mêmes, il s'étoit fait une révolution générale ſur le théatre du monde Chrétien.

Les nations qui étoient derriere la ſcene de l'Europe avoient ſuccédé à celles qui y avoient long-temps joué un premier rôle.

Il n'étoit plus queſtion depuis long-temps des Normands. Les Saxons & les Danois étoient devenus de petits peuples. Ils n'avoient part aux grandes affaires de la République Chrétienne que par l'influence que les grandes nations vouloient lui donner, & ces puiſſantes nations étoient celles qui avoient eu autrefois le moins de pouvoir.

La fortune de la Maiſon d'Autriche fut prodigieuſe : on ne vit jamais aucune Souveraineté ſur la terre engloutir tant de Royaumes : ni une petite Puiſſance, du centre du néant, s'élever en ſi peu de temps au plus haut faîte des grandeurs humaines : on peut dire que, ſi une ſuite de cauſes ſecondes n'avoit arrêté la fougue de ſon ambition, toute l'Europe aujourd'hui ſeroit Autrichienne.

La France, que les anciennes annales du monde avoient ſoupçonné devoir toujours reſter dans l'abaiſſement, s'éleva plus haut encore. Ses Rois étoient autrefois ſi petits, qu'on n'eut jamais ſoupçonné que ſa grandeur commençât par eux ; c'eſt qu'ils avoient ſecoué le joug de la ſervitude dans laquelle les Maires du Palais les avoit retenus long-temps : ils n'eurent pas plutôt appris de leurs Miniſtres que la Couronne leur donnoit le droit d'avoir de la puiſſance, qu'ils voulurent s'en ſervir. Cependant l'ouvrage de la grandeur avançoit lentement. Il fallut pluſieurs ſiecles pour perſuader aux Monarques François qu'ils pouvoient ce qu'ils vouloient.

François premier, fut celui qui le premier forma le plan de tirer la Monarchie de l'état d'engourdiſ-

ſement où elle étoit : mais il n'exécuta pas lui-même ſon projet, il ne fit que l'établir ; & c'étoit déja beaucoup pour la France qu'il l'eût formé. C'eſt, je crois à ce Prince qu'il faut attribuer cette élévation où cette Monarchie arriva depuis. Tout dépend des modeles : le plus difficile eſt d'imaginer un plan d'agrandiſſement : quand le ſyſtême eſt formé, l'exécution ne manque jamais de venir après.

Henri IV., qu'on appella le Grand, peut-être parce que François premier l'avoit été, ébaucha les mémoires qu'il trouva faits, & fit paroître cette Monarchie ſous un autre génie.

Louis XIII, qui eut des Miniſtres intriguants, agita la Puiſſance Françoiſe, & Louis XIV la fixa. On prétend cependant que ce Prince lui fit beaucoup de mal : je le crois auſſi, mais les premiers fondements de ſa grandeur étoient jettés, & toutes les branches de l'adminiſtration étoient en mouvement. Il lui fut impoſſible de jetter à bas un ouvrage auquel ſes Prédeceſſeurs, & lui avoient travaillé d'abord. S'il abaiſſa quelques endroits du Trône, il en éleva d'autres. Ce Prince augmenta conſidérablement le domaine de la Couronne par ſes conquêtes, ou par ſes uſurpations : de maniere que cette Puiſſance devint la premiere de l'Europe par ſon étendue, & ſa population. La Maiſon d'Autriche ſeule balança ſon pouvoir, & ſouvent l'équilibre fut pour la France.

Pendant que cette Monarchie étoit en mouvement celle d'Angleterre agiſſoit ; & c'eſt parce que la France s'agrandiſſoit, que la Grande-Bretagne s'élevoit ; car ces deux États voiſins furent toujours rivaux, & par conſéquent jaloux de leur puiſſance mutuelle.

L'hiſtoire de l'univers ne dit point qu'un peuple

ſi peu conſidérable, ſans ſortir de l'enclos d'une petite iſle, ait pouſſé plus loin ſa fortune. J'en découvre la raiſon : c'eſt que tous les États ſe négligeoient, tandis que l'Angleterre étoit attentive ſur elle-même. Elle frappa des coups qui la diſtinguerent des autres peuples.

Henri VIII d'Angleterre, qu'on regarde comme un imprudent, fit une choſe très-ſage; il chaſſa de l'État, tous ceux qui n'avoient d'autre profeſſion que celle de prier Dieu, & par-là rendit la vigueur à la Monarchie que tant de bras inutiles rendoient perclaſe de pluſieurs de ſes membres : cet événement eut des ſuites très-avantageuſes; il fit rentrer dans l'État politique des biens, qui en étant ſéparés, génoient ſa puiſſance.

Mais ce n'étoit que des eſſais de grandeur; il manquoit la derniere main à l'ouvrage de ſa puiſſance. Un Tyran * parut, qui lui fraya la route pour ſe porter au degré d'élévation où elle monta depuis. L'imagination a de la peine à ſe former l'idée d'un ambitieux qui fait mourir ſon Roi, & qui en même-temps donne la vie à ſes concitoyens; qui d'un bras renverſe la Monarchie, & de l'autre éleve la nation : d'un uſurpateur qui, en détruiſant l'État, crée une Puiſſance. Depuis cet événement l'Angleterre devint le troiſieme Royaume de l'Europe.

La Ruſſie qui, depuis la création de l'univers, avoit toujours été inconnue à l'Europe, parut tout-d'un-coup pour influer dans la République générale. Un ſeul homme la tira du néant où elle croupiſſoit. Pierre (c'eſt le nom de cet homme) créa, pour ainſi

* Il y a apparence qu'il veut parler de Cromwel.

dire, la Moſcovie, cette révolution la mit au rang de la quatrieme Puiſſance, & s'il naiſſoit un ſecond Pierre, elle ſeroit la premiere.

L'Eſpagne qui avoit été long-temps enſévelie dans un rocher, en ſortit, & s'établit dans ſon propre pays : elle en chaſſa ceux qui l'avoient forcée à s'enſévelir ſous les ruines du Trône. Il y a des politiques en Europe, qui diſent qu'elle fit mal de ſe défaire de ſes ennemis ; qu'il falloit les garder quand ce n'eût été que pour former un peuple : peut-être qu'ils ont raiſon ; car il vaut encore mieux regner ſur des étrangers que ſur des terres incultes. A la découverte des nouveaux mondes, cette Monarchie devint très-riche ; & c'eſt à cauſe de cela qu'aujourd'hui elle n'eſt guere puiſſante : elle paſſe néanmoins maintenant pour la cinquieme force de la République du monde Chrétien.

La Hollande, dont on n'avoit jamais entendu parler, ſe forma : elle ſortit de deſſous les eaux : quelques peuples fugitifs y établirent une petite République qui meſura ſes forces avec celles des plus grands Rois. Ce fut à la crainte, & au déſeſpoir qu'elle dut le jour. On peut dire qu'elle ſortit des mains de la vengeance. La tyrannie, à qui l'Europe a de grandes obligations, parce que les peuples en voulant l'éviter ont jetté les fondements, des plus grands établiſſements, lui donna naiſſance ; comme c'étoit les Rois qui l'avoient perſécutée, elle ne voulut point de Rois : chaque citoyen eut part au gouvernement, ce qui fit que chacun s'y attacha, & regarda le Continent comme ſa famille générale, & le Gouvernement comme le pere de chaque famille particuliere. Toutes manieres d'adorer Dieu y ſu-

rent tolérées, ce qui fit que les croyants des différentes ſectes ſe regardoient comme freres.

Cette poignée de réfugiés forma la troiſieme Puiſſance de l'Europe, quelquefois la ſeconde; il y eut même de courts intervales, où elle fut la premiere.

L'Italie ſuivit la progreſſion de la nouvelle Puiſſance de l'Europe; mais ce fut de loin: ſa ſuperſtition, qui fut toujours la même, lui ferma la porte à la grandeur politique. Veniſe & Gênes firent un peu de bruit dans quelques ſiecles; mais après pluſieurs efforts, ces Républiques retomberent dans leur premier état de langueur: une Maiſon Royale ſeule ſe diſtingua, & ſe plaça au rang des premieres Puiſſances; mais il eſt difficile de dire à quel degré de force elle s'eſt élevée; cela dépend preſque toujours du temps & des circonſtances.

LETTRE XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin ſur les Arts, à Pékin.*

De Paris.

EN France il y a bien des arts & des métiers. C'eſt le pays des manufactures: le Royaume eſt rempli d'étoffes & d'autres produits des provenants des fabriques. Tout le monde s'attache ici à la forme; perſonne ne penſe à la matiere. On ſe tourmente nuit & jour pour donner une nouvelle tournure aux productions. Toute cette peine ne vient pas du peuple qui n'imagine jamais de lui-même d'être ſi induſtrieux: elle tire ſon origine de la Cour qui eſt attaquée de la maladie de la main-d'œuvre.

On encourage tout ce qui peut contribuer à augmenter le luxe. L'attention principale porte ſur les arts d'oſtentation. On eſt ſi occupé du ſuperflu, qu'on n'a pas le temps de penſer au néceſſaire. On peut regarder ce Royaume comme un magaſin univerſel de main-d'œuvre. Il y a en France de quoi habiller dix générations; mais il n'y a point de quoi en nourrir une. Les récompenſes & les honneurs ſont pour les artiſtes; la peine & le travail pour les ménagers. Il y a tant d'ouvriers dans les Villes, qu'il eſt impoſſible que les laboureurs ne manquent dans les campagnes; car toute la claſſe des manufacturiers eſt priſe ſur celle-ci. Ce ſont pourtant ce qu'on appelle ici des hommes d'État qui excitent cette émulation, au préjudice de celle qui devroit avoir le pas ſur toutes les autres.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE Roi de France a trop de Royaumes. Il faudroit que la Monarchie fut plus petite, ou que le Monarque fut plus grand. Ce Prince ne pouvant porter ſes regards juſqu'aux extrêmités de ſon Empire, eſt obligé de créer en ſa place de petits Souverains qu'on nomme Gouverneurs de Province. Ce ſont proprement les Bachas de France. Ils ſont plus abſolus que le Grand Turc. Leur pouvoir eſt ſi grand que cela va juſqu'à l'injuſtice. Ce n'eſt pas que leur autorité ne ſoit ſubornée à celle du Roi, (car ces

Gouverneurs ne ſont que les facteurs de la Couronne :) & que les peuples n'aient le droit de ſe plaindre au Trône de leurs vexations; mais outre que leurs plaintes ſeroient inutiles, ceux qui s'adreſſeroient au Roi ſeroient perdus ſans reſſource; car le Gouverneur ne manqueroit pas de s'en venger cruellement.

Les peuples ſavent cela : auſſi ils aiment mieux ſouffrir que murmurer.

On diroit que le Roi de France n'a d'autres ſujets que les habitants de Paris, & que ceux qui réſident loin de ſa Cour, ſont des peuples étrangers auſquels il ne prend aucune part.

On me montra derniérement un de ces Rois de Province dont le Royaume eſt auprès des mers de Marſeille.

Il ordonne lui-même à ſes ſujets d'être vicieux. Si quelque jeune homme veut ſe livrer à la débauche la plus honteuſe, il trouve dans ſa propre maiſon les moyens de s'y proſtituer. Il le ſéduit & les ſuborne lui-même.

Il y a une loi en France contre le jeu de haſard : au lieu de la maintenir en vigueur, il eſt le premier à l'enfreindre. Sa maiſon eſt un véritable Brelan où l'on joue depuis le matin juſqu'au ſoir.

La Ville où il fait ſa réſidence ordinaire eſt déſolée. Tous les peres de famille ſont dans une affliction mortelle. Ils n'ont plus d'autorité ſur leurs enfants. Ils leur commandent l'économie, & le Gouverneur leur ordonne la diſſipation. Le vice a bien de la puiſſance, lorſqu'il eſt autoriſé par ceux qui devroient le défendre.

L'Empire Romain périt, parce que ceux à qui la

République confioit le commandement des Provinces éloignées en abuſoient : la France périra, parce que les Gouverneurs de Provinces abuſent du pouvoir que le Roi leur confie.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

IL y a ici un animal dont nous n'avons aucune idée en Aſie, & duquel l'Afrique & l'Amérique n'ont jamais entendu parler : on l'appelle en langue du pays un Sigisbée.

C'eſt un homme qui n'a point d'autre affaire que celle d'être continuellement aux trouſſes d'une femme qui n'eſt pas la ſienne. Il doit la galopper depuis le matin juſqu'au ſoir ; la prendre au ſortir du lit, & ne la quitter qu'au moment qu'elle va ſe coucher ; le tout avec la permiſſion du mari & le privilege du public.

Il faudroit bien des affaires pour te faire comprendre ce que c'eſt qu'un Sigisbée ; je t'avoue que je ne le comprends pas moi-même ; car je n'imagine point qu'il y ait une ſociété ſur la terre, dont les mœurs ſoient aſſez corrompues pour que les femmes s'y proſtituent ouvertement, & pour que les maris s'y deshonorent publiquement. Cependant je puis t'aſſurer que les Sigisbées ſubſiſtent à Gênes, que les femmes les reçoivent, & que les maris les ſouffrent. Le plus ſouvent ce ſont eux-mêmes qui nomment à cet emploi & qui les préſentent à leurs femmes le lendemain de leurs nôces.

Je crus d'abord que ces Sigisbées étoient des eunuques; mais la nombreuſe propagation des Dames Gênoiſes prouve le contraire, à moins que cette ſorte d'eunuques n'ait le privilege d'engendrer : j'ai même oui dire qu'une des premieres conditions pour être Sigisbée, étoit d'être homme.

On dit pour excuſe que les maris à Gênes ont une telle confiance en leurs épouſes, qu'ils ne les ſoupçonnent pas capables d'infidélité; mais les mœurs des femmes ne dépendent pas de la maniere de penſer des hommes. Dans tous les Continents du monde ce ſexe eſt fragile; par-tout où il trouve des occaſions de ſéduction, il ſe laiſſe ſéduire.

J'avoue que ce ſeroit un cas bien particulier de la fragilité humaine, qu'une ſociété d'hommes & de femmes qui ſe trouveroient continuellement enſemble, & qui, ayant à tout moment les moyens de ſe corrompre, ne ſe corromproient pas. La fréquentation entre les deux ſexes eſt un commerce d'intérêt, &, de tous les intérêts, le plaiſir eſt le plus grand, & celui auquel on réſiſte le moins.

Cette licence, je crois, ne peut venir que du mépris qu'on a pour les femmes, & du dégoût attaché à l'état du mariage. Un mari n'entend plus parler de ſa femme; il n'eſt pas obligé de veiller ſur ſa conduite, de la ſuivre, de l'accompagner, de ſupporter ſes dégoûts, ſes caprices & ſes fantaiſies; le Sigisbée le diſpenſe de tout cela.

De pareilles mœurs ne peuvent s'introduire que chez un peuple déja très-corrompu.

LETTRE XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

LA Religion Chrétienne eſt bonne, car elle tend à rendre juſtes ceux qui la pratiquent. Son dogme établit un Dieu Créateur du Ciel & de la terre, qui récompenſera les hommes ſelon leur vertu, & les punira ſuivant leurs vices.

Ce que je trouve en elle de contradictoire, c'eſt que l'Être ſuprême ait voulut ſe faire homme, pour rectifier une poignée de boue, qu'il avoit tiré du néant lui-même, & qu'il ſe ſoit allé camper dans la nature immonde d'une femme pour purifier le genre humain; qu'il ait conſenti à finir une éternité pour commencer une vie, & ait voulu mourir ignominieuſement ſur un poteau au milieu des larrons: humiliations qui choquent les idées de grandeur que toutes les nations de l'univers ont de l'Être ſuprême.

Mais ce n'eſt pas à de chétifs mortels comme nous à pénétrer les profonds abîmes de l'Éternel; ſi Dieu la voulu, il eſt impoſſible que cela n'ait été.

Je ne puis cependant m'empêcher d'avoir du regret que la terre entiere ne ſoit pas entrée dans ſon plan de réſurrection. Il eſt vrai que les Chrétiens diſent que leur Meſſie envoya des Ambaſſadeurs chez toutes les nations du monde pour leur apprendre qu'il mouroit pour elles; mais ceci me paroît un peu fort; car les portes de l'univers n'étoient pas encore ouvertes.

Quant à nous, qui dans tous les âges avons tenu un regiſtre des grands événements du Ciel & de la terre, nous ne trouvons pas dans nos archives que ces Ambaſſadeurs du Chriſt ſoient jamais arrivés à la Chine. Il y a toute apparence qu'ils moururent en chemin, s'il eſt vrai qu'ils nous aient jamais été envoyés.

Je paſſerois néanmoins aux ſectateurs de la nouvelle loi du Meſſie tous ces points miſtiques de leur Religion ; mais celui ſur lequel je ne ſaurois m'accorder avec eux, c'eſt l'opinion dans laquelle ils ſont, que tout le bien que les autres peuples de la terre font, eſt à pure perte pour le Ciel. Ils prétendent que, parce que les Chinois, les Indiens & les Japonois ne croient pas que le Chriſt eſt mort une fois, ils mourront pour toujours *.

LETTRE XXXIV.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin*

De Paris.

EN France le génie ſe vend. On voit ici des marchands qui ont des boutiques remplies d'eſprit, qu'ils diſtribuent en petites meſures faites en forme de livres. Ils détaillent au public, & tâchent d'en tirer le meilleur parti qu'ils peuvent. Ces marchands s'appellent Libraires. Il y a cette différence entre les marchands d'étoffes & ceux d'eſprit, que ceux-là s'entendent aux marchandiſes qu'ils vendent au lieu que ceux-ci ne connoiſſent point celle qu'ils débitent.

* Il eſt à préſumer que l'Eſpion Chinois prend ici l'enfer pour une mort éternelle.

Les Libraires ſont ſi déſintéreſſés dans la diſtribution du génie, qu'ils n'en gardent point pour eux: auſſi ſont-ils les hommes les plus ignorants de la République. Leur plus profond ſavoir ſe réduit à entaſſer dans leur mémoire beaucoup de frontiſpices de livres; celui qui y en range davantage, paſſe pour le plus habile.

Il y a bien une autre perfection dans leur art; mais elle eſt trop difficile à acquérir: ce qui fait que la plupart y renoncent: c'eſt celle de ſavoir les noms des Auteurs dont ils ont les ouvrages, & d'avoir une connoiſſance exacte de l'anniverſaire des éditions des livres qui ont péri en naiſſant, & de ceux qui ſont reſſuſcité pluſieurs fois après leur mort.

Le ſublime de leur profeſſion eſt les catalogues, ou l'inventaire général des marchandiſes d'eſprit qu'ils ont à débiter; de maniere que les acheteurs puiſſent voir d'un coup d'œil le genre de génie dont ils veulent ſe pourvoir, & la dépenſe qu'il faut faire pour l'acquérir.

Quoiqu'ils ſoient de leur naturel avides & inſatiables pour le gain, ils ſont par fois très-raiſonnables. Il y en a de ſi accommodants qu'ils vous vendent pour deux ſols d'aſtronomie dans un petit livre qu'on appelle Almanach, ouvrage très-commode, car on a la pluie & le beau temps dans ſa poche.

Les marchands d'eſprit qui tiennent la meilleure marchandiſe ne ſont pas les plus riches: au contraire ceux-ci finiſſent toujours par l'indigence. Pour proſpérer dans le commerce du génie, il faut donner dans la contrebande de l'eſprit, le verbiage & le galimatias; vendre des livres rouges, bleus, verds, des romans, des aventures, des mémoires ou des lettres

Il y a une ſeconde route, que ceux qui veulent faire une brillante fortune ne manquent jamais de prendre; je veux dire, le débit des livres obſcenes qui gâtent l'eſprit & corrompent les mœurs; comme ſont *le Portier*, *Thereſe*, *la Pucelle*, & autres ouvrages impies, ſacrileges & ſcélérats, qui ont fondé de grandes maiſons dans la Librairie.

Mais il y a un chemin plus court encore, qui eſt celui des livres d'athéiſme. Un Libraire qui vend des livres qui prouvent qu'il n'y a point de Dieu, prouve par-là qu'il n'eſt pas athée lui-même, & qu'il croit à une divinité qui eſt l'argent.

Ces Libraires ſont dans une guerre continuelle avec les Auteurs, qu'ils mépriſent ſouverainement, diſant pour leur raiſon qu'ils ſont des ignorants. Quelle ingratitude! ce ſont préciſement les Auteurs ignorants qui les font vivre: s'il n'y avoit que des écrivains ſavants, il mourroient de faim.

LETTRE XXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

LEs Chrétiens ne croient qu'à un Dieu, mais ils adorent une infinité d'idoles. Ceux de cette ſecte ne bâtiſſent point des autels à des ſinges ou à des crocodilles; mais ils en élevent à des images & à des ſtatues.

Il y a ici des idoles qui ſont dans une plus grande vénération que le Chriſt lui-même. On les nomme ſaints; ces ſaints ſont formées d'oſſements des corps

morts dont les ames, dit-on, ſont actuellement dans le Ciel ; ils ſont dans des chaſſes d'or, d'argent, de marbre, ou de porphire, qu'on place dans des niches ſuperbes élevées ſur des autels magnifiques. Là on les encenſe le jour, & on brûle des cierges pendant la nuit.

Il faut que ces pourritures, pour l'honneur de la chaſſe, aient fait des miracles; c'eſt-à-dire, qu'elles aient changé le cours de la nature. On écrit ces miracles dans un regiſtre qu'on appelle le livre des menſonges.

Ces ſaints cadavres n'ont que la peau & les os, & eux qui font tous les jours des prodiges, n'ont jamais pu faire celui de ſe conſerver deux onces de chair ſur leurs corps. La plupart ſont mutilés; à l'un il manque un bras, à l'autre une jambe, on en trouve rarement qui ſoient tout d'une piece. Des uns on n'a que la tête, des autres que le corps; de celui-ci on conſerve une main, de celui-là un doigt. Mais la vénération eſt toujours la même ; car en fait de Saints, la partie eſt toujours réputée pour le tout.

On m'a cité un Couvent de Bonzes dans une Ville de ce Royaume qui n'a que l'ongle d'un doigt du pied d'un Saint, mais qui eſt dans une ſi grande vénération qu'un grand nombre de Chrétiens quitte le pays où il y a des Saints de ſix pieds de haut, pour aller adorer cet ongle.

LETTRE XXXVI.

Au même, à Pékin.

De Paris.

Dieu ne fait pas les Saints; c'eſt le Pape.

L'apothéoſe ou canoniſation, comme on l'appelle ici, ſe vend: on achete une place dans le Ciel, comme une charge ſur la terre. Il en coûte une grande ſomme pour ſe faire inſcrire dans le livre de la canoniſation; auſſi n'y a-t-il que des ſaints très-ambitieux qui en faſſent la dépenſe. Si on n'a pas la ſomme, on reſte cadavre, de ſaint que l'on auroit été. Pluſieurs, faute de moyens pour acheter le brevet du Ciel, perdent leur droit de niche.

Il y a des ſaints qui ne le ſont qu'à moitié; on appelle ceux-ci des bienheureux. Comme ils n'ont donné que la demi-ſomme, ils n'ont la permiſſion que de faire des demi miracles. Et s'ils s'aviſoient de reſſuſciter des morts, ils ſeroient réprimés, comme ſe mêlant d'une choſe qui ne leur appartient pas. Cette police de miracles eſt néceſſaire; ſans elle les demi-ſaints s'arrogeroient tous les honneurs du Ciel, & ſupplanteroient par-là ceux qui ont financé toute leur place.

Le métier de ſaint, eſt celui d'interceſſeur auprès de Dieu; ce ſont des avocats plaidants dans le Ciel.

Outre ces idoles qui ont habité autrefois un corps, il y en a qui n'ont jamais eu d'ame. Celles-ci ſont de bois, de pierre, ou de marbre, d'or ou d'argent, ſelon les richeſſes & la dévotion du lieu où elles ont été fabriquées. Elles ne ſont pas toutes redevables

de leur naiſſance au ciſeau ; il y en a qui la doivent au pinceau. Cette différence n'en met point dans l'adoration. Souvent un morceau de toile peinte eſt plus vénéré ici qu'une piece de marbre ſculptée. De te dire comment on a pu appliquer à celles-ci des caracteres céleſtes, & faire des divinités d'un chiffon, ou d'un tronc d'arbre, c'eſt un myſtere que les Mandarins de la Religion du Chriſt ſavent ſeuls.

On élevo des autels aux idoles copies, comme aux idoles originales, & on leur dédie également des temples. Elles n'ont pas toutes une pagode, mais elles ſont toutes dans des pagodes, où elles ont leurs niches, & ſont en vénération dans la proportion de leurs miracles ; car ces troncs d'arbres & ces morceaux de toile s'en mêlent auſſi. Il y a telle image qui défie le corps du ſaint le plus miraculeux.

Ces idoles ſont très-bien logées, & encore mieux illuminées. Elles y verroient bien plus clair, ſi le dernier Roi ne leur avoit fait enlever un grand nombre de lampes qui brûloient devant leurs autels pendant le jour, diſant pour raiſon, qu'elles pouvoient ſe contenter, comme lui, de la lumiere du ſoleil.

LETTRE XXXVII.

Au même, à Pékin.

De Paris.

LE nombre de ces idoles s'accroît tous les jours. Je ne vois rien de comparable à la propagation de l'idole de la Vierge. Il eſt à préſumer que lorſque le Chriſt vint au monde, il n'y en avoit qu'une ; aujourd'hui

en en compte plusieurs millions. Les Chrétiens en vénérant onze mille à la fois. Il y en a aujourd'hui de toutes les nations, & de tous les climats; on en voit de brunes, de blondes, & de noires.

Ces idoles ont toutes sortes de vertus, & operent toutes sortes de miracles. On pourroit présumer qu'il y a dans le Ciel une Faculté de Médecine, où les Saints passent maîtres-ès-arts; car les Chrétiens s'adressent à eux pour toutes les maladies. Les uns viennent leur demander la guérison de la goutte, les autres de la fievre; ceux-là de la gravelle, ceux-ci de la retention d'urine. Chacune a son département & s'attache à une branche particuliere de la Médecine. Les Médecins à qui elles enlevent tous les jours des pratiques, ont voulu souvent leur interdire cet art, comme à des Charlatans qui cherchoient à tromper le public, & ont prétendu les obliger à prendre le bonnet de Docteur. Il est probable aussi qu'elles ont une grande connoissance de la navigation; on diroit du moins que la plupart ont été pilotes; car un grand nombre de marins vient les consulter sur leurs voyages.

Il n'est pas douteux qu'elles doivent être en liaison avec les voleurs; car non-seulement on vient les prier de prévenir les vols, mais même de faire retrouver les choses volées.

Tous ces Saints n'ont pas les mêmes uniformes, chacun d'eux paroît sous une figure différente. Il y en a qui sont tout nuds, d'autres qui ne sont que moitié habillés; ceux-là sont en robe de chambre, ceux-ci en bonnet de nuit. Les uns portent des croix & des palmes, les autres des épées & des sabres; quelques-uns sont armés de grilles, quelques

autres des couteaux; les uns ſont en caſques, les autres en plumets; certains ont de longues barbes, il y en a qui n'ont pas un poil au menton; ceux-là ſont croſſés, ceux-ci ſont mîtrés; on en voit à pied, on en remarque à cheval; les uns ſont petits comme des nains, les autres grands comme des géans, &c.

Ces idoles ſont placées dans des pagodes par rang d'ancienneté. L'idole Pierre a le pas ſur l'idole Jean; & ainſi des autres. Il y en a douze principales qui ont obtenu chacune un brevet de retenue pour leurs places, & qui jouiſſent de leurs autels à titre d'ancienneté.

Quoique en général la nation des idoles ſoit riche, elles ne le ſont pas toutes également; cela dépend du degré de vénération qu'on a pour elles: car ces divinités ſe reſſentent comme les mortels, des caprices de la fortune. Il y en a dont l'autel reſſemble à des boutiques de jouailliers; & d'autres où on ne voit que des vieilles béquilles avec quelques mauvaiſes treſſes de cheveux.

LETTRE XXXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même à Pekin.*

De Paris.

A La ſuite des idoles repréſentatives, viennent les idoles reliques. Ce ſont des boîtes ou chaſſes qui contiennent de vieux haillons qui ont ſervi autrefois à habiller les bienheureux. Il y a tel ſaint qui a laiſſé aſſez de dépouilles ſur la terre pour fournir à la fabrique de deux ou trois cens reliques. On trouve ici des Chrétiens qui ont plus de foi à ces

lambeaux qu'à tous les myſteres de leur Religion. — Les inſtruments qui ſervirent aux ſouffrances de ce qu'on appelle ici en langue Chrétienne le Rédempteur, ſont ſur-tout une ſource inépuiſable de reliques. Si on doit juger par la quantité de celles qui contiennent aujourd'hui des épines dont on forma ſa Couronne, il falloit que ſa tête fut d'une groſſeur prodigieuſe. On dit qu'il fut attaché ſur une croix où on lui cloua les mains avec des gros clous. En ce cas-là Dieu fait homme avoit plus de mains que de bras; car il ſe trouve aujourd'hui plus de cent de ces clous. J'ai calculé que ſa croix devoit être plus grande que les mâts du plus gros vaiſſeau, car les débris qui en reſtent chez les Chrétiens, ſont immenſes. Elle étoit certainement du bois dont on fait les reliques, car elle a ſervi à la conſtruction de plus de dix mille.

Quoique tout périſſe dans la nature, ce bois ne périt point; depuis dix-huit cents ans il eſt toujours tout neuf. Il eſt vrai que pour éviter qu'il ne pourriſſe, on a ſoin de le changer de temps en temps; & c'eſt par ce miracle qu'il ſe conſerve toujours incorruptible.

L'éponge (autre attribut de ce myſtere) s'eſt extrêmement gonflée depuis; elle s'eſt diviſée en tant de particules, que leur nombre n'entreroit pas dans une chambre ordinaire.

Les trois dez (qui étoient également un de ſes attributs) ſe ſont auſſi multipliés : ils ſont ſi fort augmentés en nombre, qu'on diroit que la plupart des Chrétiens croient que ce myſtere n'eſt qu'un jeu.

Au lieu d'une lanterne, qui étoit auſſi un des uſtenſiles de cette ſouffrance, il s'en eſt trouvé pluſieurs : mais les ennemis de cette Religion prétendent que les Chrétiens n'y voient pas plus clair pour cela;

au contraire, ils diſent que tant de lanternes leur offuſquent la vue.

Si on en doit croire les Chrétiens, il faut que le Chriſt ait beaucoup ſué après ſa mort, car il ne ſe trouve chez eux pas moins de ſix ſaints ſuaires, &c.

Je finis toutes ces miſeres de la foibleſſe de l'eſprit Européen. Quand des nations ſont auſſi ſuperſtitieuſes, il ne faut pas chercher ailleurs la cauſe de ſes extravagances.

LETTRE XXXIX.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin*

De Paris.

EN Europe la vanité entre par-tout. Les aliments forment une oſtentation; & la pourriture elle-même ſe convertit en luxe. La table entre dans l'emphraſe de ces peuples vains & faſtidieux. Les François mangent par vanité & digerent par oſtentation.

Le luxe de table eſt diviſé ici en pluſieurs ſervices; & l'on fait quatre repas pour un ſeul. J'allai dîner, il y a environ un mois, chez un Seigneur de Paris, qui ne paſſe pas pour un des plus magnifiques. Cependant on nous y ſervit d'abord le dîner du potage, du bouilli & des hors-d'œuvres. Après qu'on ſe fut bien rempli l'eſtomach de tout cela, on en ôta les reſtes; & on apporta le dîner des entrées & des ragoûts. A ce ſecond, ſuccéda un troiſieme, compoſé de viandes roties, où étoit toute ſorte de gibier. La compagnie étoit prête à crever à force d'avoir mangé, lorſqu'on ſervit le quatrieme dîner formé d'entremêts & de fruits.

Si je devois faire l'analiſe des ſervices de la table des François, je dirois que le premier eſt pour ſe donner le néceſſaire, le ſecond pour jouir du ſuperflu, le troiſieme afin de paſſer pour ſplendide & le quatrieme pour être vain.

A Paris, un homme qui n'a qu'un eſtomach eſt obligé de faire bien de digeſtions : il digere pour le gras, il digere pour le maigre ; ſon eſtomach travaille pour le froid, il travaille pour le chaud ; il s'agite pour le crud, il s'agite pour le cuit ; il fatigue pour l'huile, il ſe démêne pour le vinaigre & ſe tourmente pour la ſalade & les crêmes ; car on engloutit de tout cela dans le même repas.

Autrefois les François joignoient à cette ſomptuoſité de viandes, celle de s'enivrer : mais ils ont renvoyé cette magnificence aux Allemands ; & l'on ne boit plus à Paris que par oſtentation.

Il eſt difficile de pouvoir pouſſer plus loin la vanité de la table. Je fus invité à ſouper, il y a quelques jours, chez un Financier de cette ville, à qui ſes grandes richeſſes ont donné un rafinement de goût & de délicateſſe, qui va juſques à l'extravagance.

Après que la compagnie eut fait les trois repas ordonnés par les premiers ſervices, le maître nous pria de nous lever de table. On nous fit paſſer dans un nouvel appartement, où le quatrieme ſervice étoit préparé. C'étoit un bois artiſtement rangé ſur une table couverte de grands arbres, d'où pendoient des fruits de toutes les ſaiſons. Un concert de roſſignols ſortoit du milieu de cette forêt pour divertir l'aſſemblée.

Ce même Financier a imaginé des deſſerts en feux d'artifice, qu'il a exécutés dans ſes ſoupers avec beaucoup d'applaudiſſement.

On croit que ce luxe n'en demeurera pas là, & qu'il deviendra plus ſplendide. On parle déja d'un Seigneur magnifique en repas, qui veut donner, en fruits, un acte de la comédie Italienne. Arlequin & Scapin y exécuteront des ſcenes pantomimes. Il en eſt encore un plus élégant, qui ſe propoſe de mettre en deſſert tout l'opéra François. Je crois que ce ſpectacle réuſſiroit beaucoup mieux en glaces; car il eſt très-froid par lui-même. Lorſque dans un Gouvernement il n'y a point de loix ſomptuaires, on doit s'attendre à toutes ces folies nationales.

LETTRE XL.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

LEs arts méchaniques ſont aſſez connus dans cette République; mais on n'y a preſque aucune idée des libéraux.

Il y a cependant une Académie à Gênes ; mais elle n'eſt fréquentée que par ceux qui ont aſſez peu de génie pour conſentir à ne vouloir être que ſavants. La ſeule ſcience qui ſoit ici à la mode eſt celle d'augmenter ſa fortune, & les Gênois ont fait de ſi grands progrès dans cette partie de l'entendement humain, qu'aucune autre nation de l'Europe ne peut ſe flatter de les ſurpaſſer.

Il eſt défendu de poſſéder ici aucun autre ſavoir. Les Bonzes ou Moines ſont à la tête de l'ignorance national, & ils empêchent bien que la nation n'acquiert de l'intelligence. Tout ſeroit perdu, ſi avec

l'eſprit actif & remuant des Gênois, ils pouvoient encore parvenir à avoir des lumieres.

La République ſe prête parfaitement aux vues du Clergé. Elle connoit le danger où elle s'expoſeroit, ſi le ſavoir perçoit une fois dans l'État.

Les citoyens n'ont la liberté de faire imprimer leurs idées qu'avec la permiſſion du Sénat, & le Sénat n'accorde cette permiſſion qu'à ceux à qui il permet de n'avoir point de génie. C'eſt ainſi que la plupart des gouvernements Européens ſe ſoutiennent. La tyrannie retient l'eſprit dans les ténebres pour l'empêcher de ſecouer le joug du deſpotiſme.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

IL y a ici ſoixante hommes d'argent qui habitent des palais d'or : ils ſont faits de finances, & on les nomme les *Fermiers Généraux.*

Ce ſont des gens qui louent du Roi la permiſſion de tyranniſer ſes ſujets; ils en ont le bail, & lui paient pour cela cent millions tous les ans : c'eſt un prix fait.

Tu peux bien t'imaginer que des hommes, qui ont carte blanche du Prince, ne ménagent point les peuples : auſſi il faut voir comme ils ſont menés. Les Negres d'Afrique ne ſont pas traités d'une maniere plus inhumaine. Je ne t'en dirai pas davantage; ils ont la permiſſion d'envoyer les ſujets du Roi aux galeres, quelquefois même de les faire mourir. Le

Monarque leur fournit toutes les pieces néceſſaires en arrêts; il leur cede auſſi pour leur argent une partie de ſon autorité. Tout eſt en regle : le Roi eſt payé, & le peuple eſt foulé.

On mépriſoit autrefois ces gens-là comme de la boue; mais on a pris le parti à la fin de les voir; les Grands du Royaumes les viſitent, & mangent avec eux : & il faut bien que cela ſoit ainſi; autrement il ſe formeroit de trop grands vuides dans l'État. L'argent ſeroit d'un côté, la nobleſſe de l'autre & l'indigence publique au milieu.

De tous les preſtiges des hommes d'argent, le plus grand, ſelon moi, eſt d'avoir ſu perſuader au gouvernement qu'il ne pouvoit plus ſe paſſer d'eux. Ils diſent pour leur raiſon qu'ils forment aujourd'hui dans l'État un corps de Finances, dans lequel la Couronne trouve tout-d'un-coup des reſſources au beſoin : cela veut dire qu'ils ſont toujours prêts d'avancer au Roi telle charge exorbitante qu'il voudra impoſer ſur ſes peuples, pour leur en faire payer enſuite le capital avec les intérêts. Ce n'eſt que dans les États, où perſonne ne veille ſur le bien public, que de pareilles maximes peuvent s'établir.

LETTRE XLII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin*

De Paris.

L'Eſclave favorite eſt ſi accablée, que je ne ſais comment elle ne ſuccombe pas ſous le poids de ſes travaux. Il m'eſt impoſſible de te donner une juſ-

te idée de ſa vie, tant elle eſt chargée. Elle a plus d'affaires elle ſeule que tous les Miniſtres du Royaume enſemble; car chaque Secretaire d'État n'a ici qu'un département, au lieu qu'elle les a tous.

L'Égliſe, la guerre, les Finances & la Marine ſont de ſon reſſort; elle préſide aux quatre bureaux. Outre les affaires d'État, elle a encore la nomination générale des charges & des emplois. Un Cardinal François meurt-il? Il faut qu'elle ſonge auſſitôt à donner ce chapeau. Un Général mécontent ſe retire-t-il? il faut le remplacer. Le poſte de Contrôleur Général eſt-il vacant? Il faut qu'elle y nomme. La Marine n'a point de Miniſtre, elle en doit faire un.

Après ce premieres nominations, viennent les ſecondes. Si un Évêque eſt malade dans ſon Dioceſe, elle le fait Archevêque pour le faire changer d'air. Si un Brigadier veut avancer, & qu'il ait des amis qui parlent pour lui, elle lui donne le commandement général. Si un riche particulier veut entrer dans les fermes, elle a ſoin, en payant, de le pourvoir d'un *Bon*.

A la ſuite de ces ſecondes nominations, viennent les troiſiemes. Il faut qu'elle nomme aux Abbayes Royales, aux grands Prieurés; qu'elle donne des Régiments, accorde des Compagnies, faſſe des Directeurs des fermes, ſe mêle des vivres, & place tous les commis du Royaume.

Ce n'eſt pas tout: des couriers arrivent des Cours étrangeres, elle doit courir chez le Roi, pour voir ce que contiennent les depêches, & minuter de vive voix les réponſes. Pendant ce temps-là des Ambaſſadeurs arrivent, il faut ſavoir ce qui les amene; d'autres partent, il faut les congédier.

Cela n'eſt pas plutôt fini, qu'il faut travailler aux promotions des Officiers Généraux, donner des gouvernements, régler les penſions, faire des Chevaliers de Saint Louis, nommer aux ambaſſades, changer des Secretaires en Envoyés, expédier des lettres de créance, donner de nouveaux ordres, déplacer des Miniſtres, exiler des gens en place, s'attacher de nouvelles créatures.

Ce n'eſt là néanmoins que le grand cabinet; le petit n'occupe pas moins. Il faut ſavoir ce que le public penſe de l'adminiſtration préſente; autre travail. Il eſt queſtion, dans celui-ci, de donner des audiences particulieres, de recevoir des avis ſecrets, de lire des lettres de penſionaires qui ſont payés pour donner des informations, de faire monter des gens par l'eſcalier dérobé, d'être inſtruite de tous les mécontents qui ſont dans l'État, de ſavoir quels ſont les Grands qui s'aliénent de la Couronne, de ſe mettre au fait de leurs projets, de démêler leur intrigues, de prendre là-deſſus ſes meſures, de ſatisfaire les mécontents, de fermer la bouche aux uns par des récompenſes, de ramener les autres par des emplois brillants, de bannir du Royaume les plus difficiles, de faire mettre à la Baſtile les plus dangereux, &c. &c. &c.

Voilà pour l'adminiſtration publique; mais elle a encore une adminiſtration domeſtique. Il faut s'enrichir, élever une grande fortune, accumuler des ſommes immenſes, avoir un tréſor, l'augmenter, prendre de toutes mains, faire argent de tout, amaſſer des millions, les faire valoir, les combiner, les diriger, les multiplier, les placer & les mettre en ſûreté.

Mais tout ce travail n'eſt rien en comparaiſon

d'un autre; je veux parler de la peine qu'elle prend pour entretenir l'enchantement du Monarque; & ce manege eſt le plus fatiguant de tous. Elle doit prévenir tout ce qui pourroit porter le Prince à former un nouveau goût. Il faut le tenir éloigné des affaires, l'engager dans le plaiſir, lui permettre quelquefois de voir d'autres femmes, pourvu qu'elles ſoient muettes, lui donner du dégoût pour la grande compagnie, l'accoutumer au tête-à-tête, le diſtraire, l'amuſer, le tenir gai & enjoué, bannir les remords loin de lui, prévenir ſes réflexions, prendre garde que le diable ne l'effraye, empêcher qu'il ne ſe livre trop aux Bonzes noirs, le tenir toujours en haleine par de petites hiſtoriettes amuſantes, folâtrer, badiner, rire, chanter, jouer la comédie, percer les nuits, le renvoyer tous les ſoirs ſatisfait & le reprendre le lendemain exprès pour le rendre content, &c. &c. &c.

Crois-tu que ce ſoit acquérir la faveur d'un Prince à peu de frais? Pour moi, ſi j'étois femme, je ne voudrois pas faire tout ce travail-là, pour avoir l'empire ſur tous les Rois de l'univers; & ſi j'étois Roi, je ne voudrois pas laiſſer prendre cet empire ſur moi, pour jouir de toutes les plus belles femmes du monde.

LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai parlé ailleurs de la toilette du ſexe; mais je ne t'ai rien dit de ſes avantages.

Quoique les femmes ſe montrent ici à découvert, il y a pourtant une choſe qu'elles cachent ſoigneuſement, qui eſt leur viſage. Elles ſe couvrent avec un maſtic blanc extrêmement délié, ſur lequel on paſſe une couleur rouge, & qu'on applique ſur le traits avec un pinceau.

Ces maſques ſont faits avec tant d'art qu'on les prendroit pour des viſages: les étrangers s'y méprennent tous les jours; je t'avouerai ingenuement que j'y fus trompé. Si le premier ſoir que je me rendis au ſpectacle, on ne m'eût averti que toutes celles qui étoient dans les loges, étoient des maſques, je les euſſe pris pour des femmes. Il eſt vrai que lorſqu'on y fait un peu d'attention, on revient de la mépriſe; car la nature n'eſt pas de cette couleur-là.

Cette maſcarade n'eſt pas ſeulement pour les ſalles de ſpectacles, elle a lieu dans les promenades & les viſites ordinaires. Elles portent ce maſque juſques dans les pagodes; car les femmes Européennes ſont ſi fort aujourd'hui ſur l'incognito, qu'elles ne voudroient pas ſe montrer à viſage découvert, même à Dieu le Pere. On prétend que les femmes qui compoſent la Cour de France, gardent cette incognito depuis près d'un ſiecle.

Un Chinois qui ſe marie, n'a point vu ſa femme avant ſes nôces. Ici on va plus loin; on ne la voit point après ſes nôces. Il y a tel mari à Paris, qui a couché dix ans avec ſa femme, ſans l'avoir vue une ſeule fois. Les femmes accordent à leurs époux toutes ſortes de poſſeſſions, excepté celle de jouir de leurs viſages. Peut-être que ce n'eſt pas ſi mal imaginé pour conſerver l'union dans le mariage; il faut ſi peu de choſe ici pour troubler la paix domeſtique,

que le défaut d'une couche de blanc & de rouge ſuffiroit ſouvent pour cela. L'incognito prévient le divorce entre le mari & la femme; peut-être que ſi on ſe voyoit, on ſe ſépareroit. Il n'y a rien de plus aiſé à Paris que d'avoir de la beauté; il ſuffit d'avoir une tête pour ſe donner un joli viſage. Chaque femme conſerve le ſien dans un petit pot: l'âge ne le détruit pas, parceque le pot ſe renouvelle toujours. La beauté des femmes ici n'eſt pas du crû du pays. Le teint de lys vient d'Eſpagne, & celui de roſe d'Italie. Un impôt ſur le blanc & le rouge détruiroit ſon empire.

Quoique ce ſoit fort commode à une femme de ſe donner le matin le viſage qu'elle veut, pour jouer enſuite le reſte de la journée le rôle qui lui plaît, je ne ſais ſi le ſexe en général a gagné à ce marché. Depuis le fard (c'eſt le nom que les Européens donnent à ce maſque) il n'y a plus de rivalité pour un empire qui fut toujours l'objet de l'ambition des femmes. Comme le blanc & le rouge ſont par-tout les mêmes, tous les viſages ſont uniformes: il n'y a plus de préférence, parce qu'il n'y a plus de diſtinction. Les variations manquent à la ſcene de la beauté. Le viſage, ce théatre de l'ame, n'a qu'une décoration: les paſſions y ſont muettes; la ſurpriſe, l'étonnement, les émotions ſubites ne s'y manifeſtent plus.

Le fard donne aux hommes un grand avantage ſur les femmes; car ils peuvent dire en leur préſence tant d'impertinences qu'ils veulent, ſans qu'elles en pâliſſent, ou puiſſent en témoigner le moindre reſſentiment par l'altération de leurs traits; car les fibres, à travers deſquels cette émotion paſſe, ſont entiérement couverts, & ne peuvent point jouer extérieure-

ment. On a beau perfectionner l'art, il ſera toujours l'eſclave de la nature.

Les moraliſtes Chrétiens ſe déchaînent continuellement contre ce déguiſement: s'ils réuſſiſſoient à le proſcrire, je ne ſais ſi l'enchantement où l'on eſt pour ce ſexe, ne ſeroit pas plus grand. Les femmes en Europe ont déja trop d'avantage ſur les hommes; que ſeroit-ce, ſi elles ſe montroient à eux avec celui que leur beauté naturelle leur donne!

LETTRE XLIV.

Suite des grandes époques de l'Europe, & de la Cour de Rome, à Pékin.

De Paris.

LA maxime de Rome fut toujours de terminer tout par la voie de la négociation. Elle trouva par-là un grand avantage; car on avoit ordinairement de grands égards pour elle. Au lieu que, ſi elle eut combattu, le ſort des armes auroit décidé les querelles.

Il y eut bien quelque grands Papes guerriers; mais ce ne fut pas ceux-là qui augmenterent le plus le pouvoir de Rome.

Quand elle eut pris l'aſcendant, & que tous les pouvoirs furent formés, elle établit ce que les Européens appellent le fiſc; c'eſt-à-dire, un nouveau genre d'uſurpation, pour engloutir les États. Elle prétendit, après cet établiſſement, d'impétrer des Royaumes.

Comme ſon ambition embraſſoit l'univers, & qu'elle ne bornoit pas ſon pouvoir à Rome, elle envoya ſouvent des Commiſſaires au loin pour juger

les differents qui s'élevoient entre les Souverains; & ſous le prétexte de régler les affaires de la Chrétienté, elle dirigeoit celles du monde politique & civil.

Quoique ſon ſyſtême ſemblât être celui de la paix, elle n'y étoit pas ſi inviolablement attachée, qu'elle n'y dérogeât quelquefois : cela dépendoit des circonſtances. Si la guerre lui étoit avantageuſe, & qu'il n'y eût que ce moyen pour diſtraire les Princes, alors elle laiſſoit agir les cauſes ſecondes. Souvent elle ſemoit la zizanie entre les têtes couronnées : car comme elle rapportoit tout à ſes vues d'intérêt, & qu'elle ſacrifioit tout à ſa grandeur, elle s'embarraſſoit fort peu de la deſtruction du genre humain.

Quelquefois même elle fit la guerre. La Chrétienté lui vit faire une deſcente dans une iſle qu'elle vouloit envahir. Dieu lui-même leva l'étendart de cette révolte : l'image du Chriſt qui, ſelon le dogme de cette ſecte, étoit venu au monde pour épargner le ſang humain, fut employé par les Papes à en faire couler.

Sans avoir preſque de numéraire, elle eut preſque dans tous les temps une grande finance.

On compte cinq moyens par leſquels Rome attira pluſieurs fois à elle toutes les richeſſes du monde Chrétien. 1. Les aumônes des fideles. 2. Les tributs que lui payerent les nations. 3. La dévotion des peuples. 4. La vente des indulgences & des reliques. 5. Le rachat des péchés & la vente des diſpenſes.

A la mort d'un de ſes Mandarins, on trouva un tréſor ſi immenſe, que les richeſſes de pluſieurs Puiſſances temporelles unies enſemble, ne pourroient point en former un ſi conſidérable.

De tout temps les ſectateurs du Chriſt enrichirent

Rome. Non-ſeulement une foule de particuliers la fit l'héritiere de leur fortune ; mais même un grand nombre de Souverains lui donna la leur.

Les taxes qu'elle leva ſur les peuples Chrétiens, ſous le nom du denier de St Pierre, furent ſans nombre. Elle mit tour-à-tour à contribution toutes les têtes couronnées.

Preſque de tous les temps il fut établi en Europe d'aller adorer Dieu dans la ville où le Pape fait ſa réſidence, comme ſi la divinité devoit être plus préſente dans ce lieu que dans un autre, & qu'il y eût dans le monde une dévotion locale. On venoit quelquefois de trois ou quatre cents lieues, & on penſoit acheter le Paradis par une longue promenade. Les jubilés que les Papes établirent, acheverent d'enrichir Rome. On y compta ſouvent juſqu'à trois cents mille pélérins. On peut juger delà du concours des autres fideles; car ces gagneurs d'indulgences de profeſſion n'étoient que les valets de la dévotion du culte du Chriſt.

Le débit des indulgences & des reliques fut de tout temps pour elle une mine abondante d'or. On ſurprit ſouvent ſes agents, légats dans les différentes Cours de la Chrétienté qui, après avoir vendu leurs marchandiſes, ſe retiroient à Rome avec des ſommes immenſes.

Ce revenu étoit d'autant plus grand que ce qu'on donnoit ne coûtoit rien. Le produit du commerce étoit immenſe, parce que la premiere matiere ſur laquelle il étoit fondé, n'exigeoit aucun fond. Les Chrétiens achetoient des riens, & payoient bien cher une chimere, à laquelle leur imagination mettoit un grand prix.

On leur vendoit le privilege de ſatisfaire leur deſirs. Pour de l'argent on pouvoit jouir de la mere, ou violer ſa ſœur: il y avoit des taxes pour tous les péchés. On payoit davantage, à meſure qu'ils étoient plus grands. La rémiſſion d'un petit délit ne coûtoit pas tant que celle d'un péché grave. Il étoit de l'intérêt de Rome que les grands crimes ſe multipliaſſent chez les Chrétiens; car elle étoit plus riche à meſure que l'athéiſme, la beſtialité, la ſodomie & toutes les autres ſortes de débauches augmentoient. La béatitude avoit un prix fait: il étoit permis d'arriver au Ciel par le chemin du crime.

Non-ſeulement on pouvoit ſe racheter des péchés paſſés & préſents; mais même des péchés à venir: un Chrétien achetoit l'abſolution de toutes les ſcélérateſſes d'une longue vie; & ſe regardoit d'avance comme un ſaint, quoiqu'il eut des millions de crimes à commettre.

La reſſource étoit immanquable; car de tous les temps les hommes ont aimé à être méchants impunément.

La diſpenſe d'âge, de vœux, de ſe faire Bonze, ou de ne l'être plus, de coucher avec ſa couſine, ſa niece, ſa tante, de ſe marier & de ſe démarier furent encore pour elle une autre ſource de richeſſes.

Cet épuiſement continuel des États ſéculiers devint le plus ferme appui de la puiſſance de Rome. Par-là elle faiſoit trois choſes; elle diminuoit le pouvoir des Princes, elle tenoit à terre les nations, & mettoit les Gouvernements temporels hors d'état de lui nuire.

Les Papes n'étoient plus des pauvres paſteurs indigents, comme ceux qu'on avoit vus après la mort

du Chriſt. C'étoit des grands Princes qui avoient des États, des revenus, un tréſor, des armées, des ſoldats, une Cour, des courtiſans, des intérêts avec toutes les Cours de l'Europe, où ils entretenoient à grands fraix des Ambaſſadeurs.

Les maximes de Rome qui contribuerent à ſon agrandiſſement, ne furent point celles d'un âge ou d'un ſiecle; ce fut un ſyſtême ſuivi, méthodique & permanent, qui ſe ſuccéda de génération en génération. Elle fit ſervir les mêmes moyens qui avoient contribué à l'agrandir, à ſoutenir ſon agrandiſſement.

Cette Puiſſance, devant qui les Têtes couronnées ſe proſternent encore aujourd'hui, n'a point d'exiſtence réelle. Elle n'exiſte que dans l'opinion des hommes. Son anéantiſſement total tient une ſeule croyance. Si tous les Chrétiens d'Europe s'accordoient ſur un ſeul point qui reſte à réſoudre, l'autel & l'idole tomberoient d'eux-mêmes Deux Mandarins lui couperent les deux bras il y a deux ſiecles: encore deux réformateurs, & il ne ſeroit plus queſtion d'elle.

LETTRE XLV.

Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Gênes.

LEs Génois paſſent pour les peuples les plus méchants de l'Europe: il faut bien que cela ſoit; car il y a déja treize cents ans que tout le monde le dit, & il eſt rare que tant de nations s'accordent enſemble pour ſe tromper.

Cela vient, je crois, de l'avidité insatiable que ce peuple a toujours eu pour le gain. On trouve des Gouvernements sur la terre qui ont augmenté leur fortune par l'économie. Gênes a multiplié ses richesses par sa lésine.

Cet passion vient de loin. Elle tire sa source de la constitution même. Il y a une loi à Gênes pour obliger tout le monde à garder son bien, & une autre pour empêcher que personne ne le dépense: réglement aussi sensé pour une famille qu'il est déraisonnable pour une République, dont la richesse est dans la circulation. Premiérement les Génois aiment l'argent, & secondement ils adorent Dieu. La Religion de l'intérêt passe devant celle du Christ.

Les grands comme les petits sont attachés à ce dogme. La foi là-dessus est universelle. Il n'y a point d'hérétiques ici sur le culte des richesses. Tout est sujet d'épargne, ou, pour mieux dire, d'avarice. Il est défendu aux chiens de vivre à Gênes; car ce gouvernement ne veut point de bouches inutiles, & les chiens ne gagnent point d'argent. Tout le monde dans cette Ville se mêle de quelque trafic & fait une sorte de commerce. La République elle-même vend & achete. Le Prince & son Conseil sont marchands. Le Sénat ne peut point souvent vaquer aux affaires du gouvernement, parce qu'il fait des ballots ou expédie des marchandises.

Si je voulois peindre le Doge de Gênes dans tous les atours de la Majesté Génoise, je lui ferois un Trône de velours & un Siege de damas. La salle d'audience seroit un comptoir, & ses ordonnances des lettres de change. On voit les plus graves Sénateurs dans leurs magasins vendre & acheter, & être plus assidus

à *banchi* qu'au Conſeil d'État. Tu peux bien t'imaginer qu'il n'y a point de mœurs chez ce peuple; car dans un pays où l'amour du grain eſt la paſſion dominante, l'avarice devient la meſure de tous les vices.

Lorſque tout le monde eſt marchand dans un État, il ne ſauroit y avoir de la bonne foi dans le commerce : car trop de gens ſe rencontrent alors ſur le même chemin, ils faut qu'ils ſe détournent, qu'ils s'éludent pour ne pas ſe choquer réciproquement : ce qui engendre des détours & des fineſſes : or de celles-ci à la duplicité, il n'y a preſque point d'intervalle : pour peu qu'une nation aime l'argent, elle franchit auſſitôt cette barriere.

LETTRE XLVI.

Au même

De Gênes.

TU ne devinerois jamais le rôle que je joue maintenant dans cette République. Je ſuis (moi indigne) le très-humble Sigisbée d'une Dame Gênoiſe : mes petits yeux Chinois & ma figure Aſiatique m'ont procuré cet honneur-là.

Voici comment je ſuis parvenu à ce glorieux poſte. Un Sigisbée déja vieux & caſſé, étant venu à crever à force de courir après une jeune Dame, le mari, avec qui j'avois lié une eſpece de connoiſſance dans un caffé, me jugea propre à remplir la place vacante. Il étoit un peu jaloux de ſon naturel; ainſi il crut que ma figure étrangere, faiſant peu d'impreſſion ſur ſa

femme, troubleroit moins ſon repos. A cet effet il m'écrivit la lettre ſuivante:

„ Monſieur le Chinois,

„ Nous autres maris Gênois ſommes trop occupés, & nos femmes le ſont trop peu pour qu'elles „ puiſſent ſe paſſer de voir compagnie. Il leur faut un „ galant, un chien, ou ſinge: c'eſt pourquoi je m'adreſſe à vous pour vous prier de remplir, auprès „ de la mienne, celui de ces trois emplois qui vous „ plaira le plus. Son Sigisbée eſt mort depuis huit „ jours: je vous offre ſa place. Ma femme eſt jeune „ & ne manque pas de vivacité; je crois que vous „ vous amuſerez bien enſemble. Je vous attendrai „ cette après dîner chez moi pour vous préſenter à „ elle moi-même. Je ſuis, &c. "

Cela s'exécuta de même, & je fus ſur le champ inſtallé dans la charge de Sigisbée. Tu ſais que j'ai le tein livide, & que je ſuis petit; je craignois pour ma figure, mais je m'apperçus que la Dame s'en accommodoit aſſez. Il y a un proverbe Européen qui dit qu'une femme aime mieux le quart d'un homme que point d'hommes.

Je n'avois abſolument aucune idée de l'emploi de Sigisbée: ainſi je priai le mari de vouloir m'inſtruire; c'eſt ce qu'il fit le lendemain par les articles ſuivants:

DEVOIRS D'UN SIGISBÉE.

I.

Le Sigisbée doit ſe rendre tous les matins chez ſa Dame, préciſément à neuf heures, pour lui ſervir lui-même dans le lit le chocolat ou le caffé.

II.

En entrant dans ſa chambre, il doit avoir ſoin

d'ouvrir les fenêtres, afin qu'en ſervant la Dame dans ſon lit, il voie bien ce qu'il fait.

III.

Si la Dame lui demande une épingle pour mettre au haut de ſa chemiſe, afin de cacher ſa gorge, il en cherchera une par-tout dans l'appartement; & quoiqu'il y en ait deux ou trois mille ſur ſa toilette, il aura ſoin de n'en pas trouver une ſeule.

IV.

Au cas que ſes filles ne ſoient pas dans ſa chambre, lorſqu'elle voudra ſe lever, le Sigisbée ne ſe retirera point pour cela; mais l'aidera au contraire à s'habiller.

V.

En aſſiſtant à ſa toilette, il ſe tiendra debout derriere elle comme un domeſtique, afin d'être à portée de lui donner tous les ingrédiens néceſſaires, qui entrent dans la compoſition d'un viſage Gênois. Il lui préſentera tour-à-tour, le blanc, le rouge, la boîte à mouches, la pommade pour les levres, ſans confondre aucun des uſtenſiles de la beauté.

VI.

La toilette finie, il lui donnera la main pour la conduire dans ſa chaiſe à porteurs, & ira avec elle à la Meſſe, marchant devant ou à côté de la chaiſe comme un valet de pied : de cette maniere il devancera les porteurs & arrivera tout eſſouffié à la porte de l'Égliſe, pour lui préſenter de l'eau bénite.

VII.

Le ſoir il la conduira au ſpectacle, où il s'affiera auprès d'elle.

VIII.

Dans l'hiver il lui donnera ſa chauffette, & la placera lui-même ſous ſes juppes, &c.

Il y a encore bien d'autres inſtructions de l'emploi de Sigisbée; mais celles-ci ſont ſecretes, & les maris Gênois doivent faire ſemblant de les ignorer.

Tout grave que tu es, tu ne ſaurois t'empêcher de rire de me voir dans l'habit d'ordonnance Sigisbéale. Je ſuis habillé de noir depuis la tête juſques aux pieds; j'ai un petit manteau de la même couleur ſur les épaules, avec une grande perruque qui contiendroit une demi-douzaine de viſages Chinois.

Au reſte, je ne ſuis pas le ſeul parmi les étrangers, qui ait été décoré de ce magnifique titre : on trouve dans l'hiſtoire univerſelle du Sigisbéage de Gênes un grand nombre d'Anglois, de François & d'Eſpagnols; & il n'y a pas bien long-temps qu'un Général François ſigisbéoit une femme, quand les Allemands aſſailloient la Ville.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE ne connois point de gouvernement ſur la terre plus mal policé, que celui de la République des lettres : il n'y a ni ordre ni juſtice. Ses peuples qu'on nomme auteurs, ſont pour la plupart des brigands qui vivent de vols & de rapines; chaque ſujet s'approprie le bien d'un autre, & en fait ſon affaire. Les Grecs & les Romains qui y dépoſerent autrefois de grandes richeſſes, y ſont pillés tous les jours impitoyablement. On appelle ces voleurs lettrés des plagiaires, c'eſt-à-dire, des écrivains dont les

ouvrages appartiennent à autrui, & qui n'auroient jamais écrit, ſi d'autres ne les avoient précédés.

Il n'y a rien de plus facile aujourd'hui en Europe, que de faire un Livre ; le génie n'y entre preſque pour rien, c'eſt une affaire de mémoire. Il ſuffit d'avoir lu un aſſortiment d'ouvrages anciens & modernes, d'en retenir les paſſages, les anecdotes, & les traits ſaillants; le reſte regarde la plume : c'eſt à elle à arranger les matériaux, & à l'auteur à monter, pour ainſi dire, le métier du Livre.

Je ne ſaurois mieux comparer un écrivain moderne Européen, qu'à un jardinier qui raſſemble, dans un terrein de quelques arpents de terre, des arbres de toutes les parties de l'univers, & qui n'y met rien du ſien que la main-d'œuvre. Il y a ici une grande diſpute. On demande ſi les auteurs anciens valent mieux que les modernes. La queſtion n'exiſteroit point ſi les auteurs n'avoient exiſté; car il eſt à préſumer que les modernes n'auroient point écrit, ſi les anciens ne l'avoient fait : du moins ſi on dépouilloit les ouvrages de ceux-là de ce qui appartient à ceux-ci, il ne reſteroit rien aux premiers. Ils leur ſont redevables de l'eſprit même qu'ils font paroître dans cette recherche, parce qu'en prouvant, ils citent toujours ces anciens : de maniere que les raiſons mêmes qu'on allegue de leur inſuffiſance, ſont une conviction de leur ſupériorité.

Quoiqu'on faſſe toujours des livres en Europe, il y a long-temps qu'on n'écrit plus. Les Auteurs ne ſont que ſe répeter; ils diſent ce qui a été dit.

On n'en eſt plus aujourd'hui que ſur la forme; il eſt queſtion de l'habillement de l'eſprit, & de donner une tournure neuve aux vieilles penſées. L'Auteur

originale eſt celui qui fait paroître dans un nouveau jour, ce que tout le monde ſait.

Voilà quels ſont les hommes qui illuſtrent maintenant l'Europe, & qui ſont ſi vains de leur titre d'Auteurs, qu'ils regardent le reſte des hommes, comme de petits mortels, indignes de reſpirer un même air avec eux.

LETTRE LXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre à Pékin.*

De Paris.

J'Aimerois mieux qu'un peuple n'eût point de génie, que s'il l'employoit à établir des maximes pernicieuſes au genre humain.

Je me trouvai, il y a huit jours, avec deux hommes d'État qui parloient des révolutions préſentes de l'Europe. Après quelques remarques ſur les malheurs dont cette partie de l'Univers eſt affligée, & pluſieurs obſervations très-judicieuſes, qui tendoient à prouver démonſtrativement qu'elle étoit la plus infortunée de la terre, ils décident que la guerre eſt un mal néceſſaire. Ils appuyerent cette ſolution ſur des principes tirés, diſoient-ils, de la nature des choſes.

Voici comment ces Meſſieurs s'y prirent pour prouver la néceſſité indiſpenſable qu'il y a de s'égorger. „ L'homme dans l'état de nature jouit de la „ paix; mais l'union avec ceux de ſon eſpece, qui „ le ſoumit aux loix de la ſubordination, lui fait „ perdre ce droit. La guerre commence d'homme à „ homme, d'où ſuit celle de nation à nation. C'eſt „ la ſociété elle-même qui l'établit.“ Ils appellerent

cela un droit ſévere; ils auroient bien mieux fait de le nommer un droit barbare.

Meſſieurs, leur dis-je, permettez-moi de vous faire quelques interrogations à ce ſujet. Pourriez-vous me dire d'où vient que les lions ne ſe dévorent pas entre eux? C'eſt, me répondit l'un d'eux, que les lions ſont des bêtes qui ne connoiſſent point les loix de la ſociété. Fort bien, lui dis-je; expliquez-moi à préſent, je vous prie, ce que vous entendez par ſociété. C'eſt, me dit-il, l'union des hommes. A merveilles. Eſt-ce que cette union, repris-je, conſiſte à ſe détruire? Au contraire, ajouta-t-il, ſon objet eſt la conſervation. Comment peut-on donc, lui dis-je, appeller de ce nom ce qui tend viſiblement à la deſtruction?

Les François ne veulent jamais avoir tort. Lorſqu'on les a forcés dans un retranchement, ils s'échappent auſſitôt dans un autre où ils ſe battent avec de nouvelles armes. Voici la ſeconde preuve qu'il allégua pour démontrer la néceſſité géométrique de s'exterminer.

L'État politique, comme le corps humain, dit-il, a beſoin d'évacuation, ſans quoi il s'égorgeroit; les ſaignées lui ſont néceſſaires. Sans les guerres l'Europe ſeroit trop peuplée, ſes habitants ſe dévoreroient entre eux. La terre ne pouvant produire aſſez pour les nourrir, la famine y cauſeroit de plus grands maux que le canon. Les batailles ſoutiennent l'équilibre, & empêchent que d'autres fléaux ne déſolent la terre.

Il eſt étonnant que de telles maximes puiſſent entrer dans l'eſprit humain, &. qu'on établiſſe un ſyſtême pour s'exterminer, dans la crainte de l'être.

C'eſt faire injure à la nature que de la réduire à un remede d'anéantiſſement, pour empêcher qu'elle ne s'anéantiſſe ; c'eſt reprocher à la divinité un vice phyſique dans ſon ouvrage.

Cette maxime eſt néanmoins adoptée par toute l'Europe. On la ſoutient à la Cour & à la Ville; on la trouve imprimée dans tous les livres. Elle a ſi fort prévalu aujourd'hui, que ſi quelques Européens s'aviſoient d'écrire contre elle, on le regarderoit comme un homme dont le génie rétréci eſt privé de notions ſupérieures.

Peut-être que le dogme du Chriſt a contribué à l'établir, car les peuples ſont comme les Religions. Le livre du Confucius Chrétien eſt rempli de guerres; non-ſeulement les hommes, mais même les Anges s'y battent.

LETTRE XLIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

CEs mêmes hommes d'État qui avoient décidé que la guerre eſt un mal néceſſaire, demanderent enſuite s'il y avoit des guerres juſtes? Cette queſtion ſe réduit à ſavoir ſi les paſſions des Princes ſont équitables; & ſi l'ambition qui leur donne toujours naiſſance, eſt fondée ſur la droiture & la probité ; ou autrement, ſi le deſir de tout conquérir eſt un droit.

Il n'y auroit jamais de guerres chez les hommes, ſi ceux qui les gouvernent étoient juſtes, parce qu'ils préviendroient toutes les cauſes qui pourroient les faire naître. L'humanité, la pitié, la miſéricorde,

qui ſont les premiers attributs de la juſtice, étoufferoient tout ſujet de diſcorde & de diſſention.

Si les Souverains, qui en ſont ordinairement l'origine, étoient juſtes, ils ſauroient que c'eſt pécher contre les loix de la nature, que de l'anéantir; que c'eſt offenſer la divinité elle-même, que de détruire ſon ouvrage; que le ſang d'un ſeul mortel eſt plus précieux à ſes yeux, que tous les Royaumes de la terre; qu'il y a un droit des gens des hommes, qui eſt d'un précepte ſupérieur aux intérêts des Rois; & que c'eſt le violer, que de faire périr des millions d'hommes preſque toujours pour un mal-entendu.

Je dis que c'eſt pécher non-ſeulement contre la nature, la divinité, & le droit des nations, mais même contre l'humanité qui ſeule peut ſoutenir les ſociétés; que c'eſt une barbarie atroce, que de mettre tout à feu & à ſang, de faire égorger des peuples entiers, de ſaccager les Provinces, de ruiner les Villes, pour quelques démêlés d'État que la bonne foi pourroit toujours terminer à l'amiable.

S'il n'eſt guere poſſible que les Princes ambitieux ſoient juſtes, il eſt moralement impoſſible que les guerres qui ne ſont que les ſuites de cette paſſion, le ſoient; car l'effet ne peut être plus légitime que ſa cauſe.

Si tu liſois les abſurdités des Juriſconſultes Européens qui avancent dans de gros volumes qu'il y a des guerres équitables, tu aurois pitié de leur raiſonnements, & ne pourrois t'empêcher de plaindre les peuples qu'ils ſubornent, au point de leur en faire un droit légal. J'ai parcouru l'hiſtoire des guerres de l'Europe depuis deux ſiecles, & je n'en ai trouvé aucune qui ne fut fondée ſur la prévention.

Quelle juſtice peut-on attendre des Princes qui ſe font eux-mêmes juges dans leurs propres cauſes, qui n'écoutent que leurs intérêts perſonnels, qui rapportent tout à eux; toujours prêts à ſacrifier leurs peuples à la vaine gloire de faire du bruit dans le monde, & dont les raiſons ſont fondées ſur du gros canon? Il n'y a qu'à lire les manifeſtes de ces mêmes Souverains qui ſe font la guerre, ils s'accuſent réciproquement, & en appellent les uns contre les autres au Tribunal de l'univers, pour prouver l'injuſtice des guerres & c'eſt, peut-être, dans cette ſeule choſe que la politique Européenne diſe vrai.

On cite deux ſortes de guerres juſtes; celle qui tend à répouſſer un ennemi qui attaque, & l'autre celle qui défend un allié qui eſt attaqué: dans le premier cas, il n'y auroit que la moitié de la guerre qui fut juſte; car un Prince qui le premier en met un autre dans la néceſſité de ſe défendre, eſt un tyran. Peut-être même que la juſtice de cette guerre de défenſe, que les Juriſconſultes Européens font tant valoir dans leur droit public, n'eſt pas ſi juſte; car ſouvent il a été au pouvoir de celui qui ſe défend, de prévenir l'attaque.

A l'égard des ſecours que l'on doit à un allié, il vaudroit mieux employer ſes ſoins à lui procurer la paix, que de le ſecourir pendant la guerre.

LET-

LETTRE L.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA ſociété générale de Paris eſt diviſée en petits corps ſéparés, qu'on nomme cotteries. Chaque cotterie a ſon ton & ſon allure, qui n'eſt ni le ton ni l'allure d'une autre cotterie.

Un Pariſien d'une cotterie du Marais, qu'on tranſplante dans une cotterie du Fauxbourg St Germain, ſe trouve dans un monde nouveau, dont il ne connoît ni les mœurs ni les manieres. C'eſt en quelque façon pour lui les Indes de Paris. Il lui faut bien du temps pour ſe former au goût & au génie des habitants, dont les principes & les uſages lui ſont tout-à-fait étrangers.

Quoique tous ces petits mondes ſoient renfermés dans l'enclos des murs de Paris, il y a ſouvent mille lieues du pays d'une cotterie à celui d'un autre.

Les femmes, qui jouiſſent ici de tous les privileges, n'ont pas celui de ne pas être étrangeres dans une cotterie nouvelle.

Je me trouvai derniérement dans une de ces petites ſociétés du quartier du Luxembourg, quand une Dame de la rue St Denis y fut introduite pour la premiere fois.

La compagnie commença d'abord par paſſer ſa figure en revue; on examina ſes traits, delà on paſſa à ſon air, ſa taille, & ſon maintien qu'on trouva ridicules, &c.

Elle n'eut pas plutôt fait les premiers compliments

à la maîtreſſe du logis, que chacun ſourit de ſes expreſſions. On diroit qu'il y a un génie particulier qui appartient à chacune de ces ſociétés; & que, ce qui eſt eſprit dans une cotterie, eſt ſtupidité dans une autre.

Il n'y a que les femmes de la Cour qui aient le droit de n'être étrangeres nulle part. Quand elles veulent ravaler leur mérite juſques à y deſcendre, elles y font admirer, du premier coup, leur ton déciſif & leurs manieres importantes. On leur permet auſſi d'y étaler leurs folies & leurs extravagances, c'eſt-à-dire, d'y briller aux dépents de l'eſprit, du bon ſens & de la raiſon. C'eſt un privilege qui vient en droite ligne du Château de Verſailles.

LETTRE LI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Paris.

J'Adis les François ſe tuoient de gaieté de cœur: leur vie ne tenoit à rien : un regard, un geſte, une parole ſuffiſoit pour s'envoyer un cartel qui étoit un aſſaſſinat volontaire, par lequel deux ou pluſieurs perſonnes conſentoient de ſe porter ſur un lieu pour s'y égorger.

Ces peuples alors n'avoient pas beſoin de guerres étrangeres. Celles qu'ils ſe faiſoient entre eux ſuffiſoit pour dépeupler l'État. On voyoit des batailles rangées de duéliſtes, où preſque tous les combattants reſtoient morts ſur le champ de bataille.

Il y a environ un ſiecle qu'un de leurs Rois ré-

forma cet abus. Il publia une ordonnance par laquelle il défendit à ſes ſujets de ſe tuer; mais l'arrêt n'a ſervi depuis qu'à les jetter dans un nouvel embarras; car on eſt deshonoré ſi l'on ſuit la loi, & on eſt puni ſi on ne la ſuit pas.

Un homme qui ſe ſoumet à l'ordonnance du Prince, eſt regardé comme un infame, on le fuit, il eſt banni de la ſociété, dont il eſt indigne de jouir; & celui qui l'enfreint eſt taxé de perturbateur du repos public; on le perſécute, on lui ôte ſes biens, & ſouvent même la vie comme indigne du jour.

Cela vient de ce que les préjugés particuliers en Europe ne s'accordent point avec le ſyſtême général, & que chacun ſe fait un gouvernement à ſa guiſe.

A la Chine le premier devoir eſt d'obéir aux loix: il n'y a aucun cas particulier, où un citoyen ſoit deshonoré en n'y obéiſſant pas.

LETTRE LII.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

TU voudrois ſavoir les moyens que les peuples d'Occident mettent en uſage pour devenir ſavants: je vais te l'apprendre: il n'eſt rien de ſi aiſé. Voici comment la choſe arrive.

Tout le génie Européen eſt renfermé dans de grandes Bibliothéques, où ſont raſſemblés des millions de livres. Ces livres forment le réſervoir de l'entendement, d'où chaque Européen tire celui qu'il lui faut pour avoir de l'eſprit.

Pour ne pas confondre les connoiſſances, chaque

genre de ſavant a ſon quartier où ſont ſes auteurs nommés, & il ne faut pas qu'il ſorte de ce diſtrict; car il ſe trouveroit dans un pays étranger où il ignoreroit juſqu'au nom des habitants.

Toute la peine eſt dans la recherche. On feuillete long-temps ces livres, & ſouvent toute la vie ſans y trouver le génie qu'on y cherche. Ceux qui ſont aſſez heureux pour le rencontrer ſont les élus en ſciences : ce qui fait ici toute la différence des ſavants aux ignorants.

Quoiqu'on travaille depuis plus de vingt ſiecles à la Bibliothéque des ſciences, on m'a aſſuré que le ſavoir eſt toujours au même degré, & que le génie Européen depuis deux mille ans n'a pas gagné un pouce de terrein. Je le croirois volontiers, car on ne met dans le réſervoir d'eſprit que ce qu'on en retire : on prétend même qu'on y en met moins qu'on n'en prend. Si cela étoit, la Bibliothéque des ſciences ſeroit elle-même un obſtacle à leur perfection, & il arriveroit par-là qu'à force de lire, on parviendroit à la fin à ne rien ſavoir.

On habille continuellement les penſées des anciens dans un goût moderne; mais quand toutes les modes d'eſprit ſeront épuiſées, il ne reſtera que les premiers éléments des connoiſſances, qui ſe trouvant dénuées de nouvelles tournures, retomberont dans le néant d'où elles ſont ſorties.

Les hommes en général ne ſont pas propres aux ſciences : des êtres bornés ne ſauroient parcourir ce qui par lui-même n'a point de bornes; mais de tous les individus qui habitent la terre, peut-être les Européens y ſont-ils les moins propres.

Ces peuples ſont livrés à une foule de préjugés

dont la plupart des autres nations ſont dégagées. Ils ont trop de feu, trop d'eſprit, trop de vivacité; ils ſe communiquent trop: c'eſt la ſociété elle-même qui met chez eux un obſtacle au ſavoir. Cette foule d'amuſements, de plaiſirs, de fantaiſies qui ſe ſuccédent continuellement, jettent dans l'eſprit une légéreté & une inconſtance naturelle qui empêche le progrès des arts. Il faudroit, pour ainſi dire, refondre le génie Européen, pour lui donner cette ſorte de ſolidité néceſſaire pour acquérir le véritable ſavoir. Peut-être qu'il faudroit auſſi changer ſon climat qui influe trop ſur ſon génie.

Plus on examine l'univers & moins on y trouve de facilité pour les connoiſſances.

L'Amérique eſt naturellement ſans génie. L'Afrique n'a point de talents. L'Aſie ne ſe communique pas aſſez; & les Européens ſe communiquent trop.

LETTRE LIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même à Pékin.*

De Paris.

LEs ſujets ici ſont ſi éloignés du Prince, qu'ils ne peuvent point en être entendus. Les cris de l'innocence opprimée s'arrêtent toujours à moitié chemin du Trône, & ſe perdent dans les lamentations publiques. Le Monarque ne ſait jamais les injuſtices particulieres qui ſe commettent dans l'État.

Ces jours paſſés, un homme d'aſſez bonne apparence vint frapper le matin à ma porte, pour me prier de l'aſſiſter de quelque charité. Il m'apprit qu'il étoit ſujet du Roi de France. Je viens, ajouta-t-il,

vous préſenter un factum, contenant une injuſtice criante qui m'a été faite par un Tribunal de ce Royaume, qui m'a flétri en mon honneur & dans mon corps. Qui êtes-vous, lui dis-je, Monſieur? Je ſuis répondit-il, un malheureux forçat échappé des galeres. Eſt-ce que cela a toujours été votre état? Non, me dit-il, il n'y a pas long-temps que j'étois Échevin & Inſpecteur des revenus de la Ville de Strasbourg dans la Province d'Alſace, d'où j'ai été envoyé aux galeres par une ſentence affreuſe. Si vous pouvez, lui dis-je, prouver l'injuſtice, il vous ſera aiſé d'avoir ſatisfaction; le Roi de France, votre maître, eſt juſte, il ne ſouffrira pas qu'un de ſes ſujets ſoit ainſi outragé. A quoi ſert ſa juſtice, reprit-il, ſi la plupart de ſes Officiers ſont de mal-honnêtes-gens? Criez de toutes vos forces contre la vexation qu'on vous a faite, lui repris-je; préſentez-vous par-tout. Je ne le puis, me dit-il, je ſuis obligé de me tenir caché: mon jugement, tout injuſte qu'il eſt, exiſte. Si je me montrois, je ſerois renvoyé aux galeres d'où je me ſuis échappé. D'ailleurs peu de gens veulent me voir, & perſonne ne veut s'intéreſſer pour moi. J'ai été fouetté & marqué par la main du bourreau, & condamné à voguer ſur la mer le reſte de mes jours : châtiment réſervé dans cet État aux derniers ſcélérats. Et n'avez-vous pas porté vos plaintes au Roi par des ſupplications? Je lui en ai adreſſé pluſieurs, reprit-il, mais aucunes ne ſont parvenues juſques à lui. Mes ennemis, qui m'ont traité ſi indignement, ſe ſont emparés des avenues qui conduiſent au Prince. Je me vois réduit à faire imprimer mes plaintes dans des factums. Cependant je ſuis un être iſolé, accablé d'affliction & de

miſeres. Vous trouverez dans ce factum, continua-t-il, l'hiſtoire complette de l'injuſtice affreuſe qu'on m'a faite, de même que celle du ſcélérat, qui a provoqué des juges pour me faire condamner à des peines que méritoient ſes monopoles, & qu'il ne m'a fait ſubir que pour s'en exempter lui-même.

Il paroît, par cette piece que j'ai lue, que la Ville de Strasbourg étoit gouvernée par un Magiſtrat Royal, nommé Préteur, qui commettoit toutes ſortes de vexations ſur les peuples de cette Province, contre leſquelles l'auteur du factum ſe déclaroit toujours; que le Préteur indigné de cette liberté, réſolut de le perdre, & que pour cet effet il ſuborna des juges, qui le condamnerent à la ſentence dont il ſe plaint par un écrit public.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Milan.

MIlan * où je ſuis depuis quelques jours, eſt une Ville remplie de pompe & de magnificence. Le luxe qui y regne eſt, comme en France, une ſuite de l'indigence publique. Il y a des gens ici qui n'ont point une paire de ſouillers & qui ont deux carroſſes. Rien n'imite plus un fauxbourg de Paris, que la Ville de Milan. Les deux peuples même ſe reſſemblent dans leurs mœurs & dans leurs manieres. Si les Milanois

* L'Eſpion Chinois ne voyage pas régulierement en Italie.

n'étoient ni jaloux, ni ſuperſtitieux, on les prendroit pour des François. Mais une nation Italienne ne peut pas l'être impunément. Il y a toujours quelque choſe qui la décele.

Autrefois Milan avoit ſon Duc & ne dépendoit que de lui ; maintenant il eſt ſous la domination d'une Puiſſance étrangere, qui l'épuiſe continuellement par des taxes qui, ſortant de l'État, ſont perdues pour lui. Vienne, qui eſt cette Puiſſance, loue un Gouverneur pour y commander à ſa place. Ce Gouverneur eſt ſouverain d'un État d'Italie. Ce n'eſt, je crois, qu'en Europe, où l'on voit des Princes regnants s'abaiſſer au point de deſcendre de leur Trône, pour devenir Précepteurs à gages d'un peuple étranger.

LETTRE LV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai dit, dans une de mes Lettres, que les guerres d'Europe ſont les ſuites d'un peu de bile répandue, ou d'un ſang ſec, âcre & enflammé, qui ſe trouve dans les Souverains. Je n'ai point penſé cela tout ſeul, un politique Européen a eu la même idée, & en conſéquence vient de mettre au jour un projet de pacification générale, contenant les moyens qu'il y auroit de terminer les différends des Couronnes qui ſont actuellement en guerre. Je t'envoie cette piece qui répond à celle d'une ordonnance de Médecin.

PLAN DE PAIX

Entre les Puiſſances belligérantes de l'Europe.

PRE'LIMINAIRES DE PAIX.

ARTICLE I.

Les Souverains de l'Europe, actuellement en guerre, ſe mettront en régime pendant quinze jours, durant leſquels il ſera défendu à tous ceux qui les approchent de leur parler de bombes, de boulets & de canons.

ARTICLE II.

Ils oublieront leurs diviſions, & ſur-tout ne ſe ſouviendront pas qu'ils aient des armées.

ARTICLE III.

On leur lira tous les matins, à leur lever, un chapitre de morale, ſur les douceurs de la vie tranquille, & ſur le mépris des grandeurs & des richeſſes.

ARTICLE IV.

Remedes & Décoctions politiques pour parvenir à la paix générale.

ARTICLE V.

Le Roi de Pruſſe prendra les bains domeſtiques, deux ſemaines de ſuite, en obſervant que l'eau ne ſoit pas trop chaude. Il reſtera trois heures conſécutives dans le bain, ſans demander des nouvelles de ſon armée, & ſans lire ni paquets ni dépêches de ſon camp. Il lui ſera ſeulement permis, pendant ce temps-là, de jouer de la flûte, de lire les ouvrages de Voltaire, & de faire des vers ſur *Sans-Souci*. Au cas que, dans huit jours, ſon tempérament ſoit le même & que ſon imagination reſte frappée, com-

me auparavant, de ſieges & de batailles, il paſſera tout-d'un-coup aux bains froids de riviere.

ARTICLE VI.

La Reine de Hongrie ſe fera faire tous les ſoirs, pendant quinze jours, une décoction aſſoupiſſante, où il entrera quelques grains d'opium, afin que cela la plonge dans un profond ſommeil, qui l'empêche de ſe reſſouvenir de la Siléſie.

ARTICLE VII.

Le Roi de France prendra, tous les ſoirs pendant un mois en ſe couchant, un julep de pavôt, qui, en le faiſant dormir, lui fera oublier les injures faites à ſon pavillon, & la perte du Canada. Ce remede lui tranquilliſera les ſens & le diſpoſera à écouter les propoſitions de paix.

ARTICLE VIII.

Georges II fera uſage de deux onces d'orge mondée avec pareille quantité de corne de cerf, & quelques limaçons écraſés, dont il fera une décoction qui le tranquilliſera ſur Hanovre; & en ſuſpendant ſes réſolutions, l'empêchera de tout précipiter pour la conſervation d'un État inutile à l'Angleterre.

ARTICLE IX.

L'Impératrice de Ruſſie ſe rafraîchira le ſang par des émulſions, faites avec les quatre ſemences froides : remede qui l'empêchera à l'avenir d'être ſi échauffée pour les affaires d'Allemagne, où elle n'a que faire.

LETTRE LVI.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a à Paris des Tribunaux d'eſprit qu'on nomme Académies. Leurs juges ſont maîtres-ès-arts en ſciences.

Chaque Académie a ſon diſtrict, & il eſt défendu à l'une de prendre ſur le département du génie de l'autre.

On permet néanmoins aux Grands qui n'ont ni ſavoir ni littérature de s'y faire agréger: on nomme ceux-ci des Académiciens honoraires; nom que je ne comprends point & qui eſt même dériſoire à ſa ſignification, puiſque rien ne deshonore plus une ſociété de ſavants que la compagnie des ignorants. Ces Académies ne ſont pas inutiles; car, pour perfectionner les lumieres de l'entendement humain, & étendre de plus en plus les connoiſſances, elles propoſent de temps en temps des queſtions très-difficiles à réſoudre: par exemple, on demande *ſi les Chinois ſont des hommes, ſi les Indiens ont une ame ſenſitive*, ou *s'il y a quelque différence d'un Américain à une bête?* Et ceux qui décident le mieux ces problêmes ont une image d'or. Il faut aſſurément qu'il y ait quelque magie dans cette image; car tu ne ſaurois croire l'émulation qu'elle cauſe dans tous les membres, juſques-là qu'on a trouvé des Académiciens dans leurs cabinets preſque morts à force de travailler pour l'obtenir.

Quoiqu'il y ait un aſſez grand nombre de ces Tribunaux, je ne te parlerai que de quatre, *l'Acadé-*

mie des paroles, l'Académie des viſages, l'Académie des écritures, & l'Académie des chanſons.

L'Académie des paroles ou Françoiſe, s'occupe à arranger des mots : il y a apparence qu'elle fut établie pour empêcher que la nation ne devint muette; & de tous les établiſſements qui ont été formés dans cette Monarchie, je n'en connois pas de plus inutile; car il n'y avoit aucun danger que les François perdiſſent jamais l'uſage de la parole.

On s'attendoit il y a quelque temps, qu'elle-même deviendroit muette, car elle avoit placé tout ſon ſavoir dans un grand livre qu'on nomme Dictionnaire; mais elle a pris un détour qui lui a rendu l'uſage de la parole. Elle tire continuellement de ce vocabulaire les mots qu'elle y avoit mis en dépôt, & en compoſe des diſcours académiques : de maniere que par-là ce célebre corps aura de quoi parler juſques à extinction de voix naturelle.

L'Académie des viſages ou de peinture, peut ſe paſſer d'eſprit & même de génie; ſon ſavoir eſt au bout d'un pinceau. Elle n'a d'autre affaire que de tranſmettre à la poſtérité des reſſemblances & des attitudes. Ses livres ſont ſur de la toile, & ſa bibliothéque eſt compoſée de tableaux, où les Académiciens apprennent à avoir de l'imagination, preſque toujours aux dépens du bon ſens.

L'Académie des écritures ou Belles-Lettres, ne parle pas tant que celle des paroles; mais elle fait ſemblant de penſer davantage. Elle a le privilege de porter ſes regards ſur la plupart des connoiſſances; mais elle a le droit de ne les point approfondir. C'eſt un papillon qui voltige autour des ſciences, mais qui ne fait que les effleurer.

L'Académie des chanſons n'a d'autre occupation que la modulation de l'air, l'articulation, les roulades, & l'arrangement de petites taches noires dans des lignes. Son application principale eſt de faire du bruit, plus le charivari eſt grand, plus les Académiciens ſe diſtinguent.

LETTRE LVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

IL n'y a point de profeſſion plus pénible, en France, que celle de Miniſtre d'État : ſi tu voyois ces pauvres gens-là, ils te feroient pitié. Leurs occupations les mettent continuellement hors d'haleine; ils ſont tout eſſoufflés, & deviennent pouſſifs. Aux travaux du jour, ſuccédent ceux de la nuit; les uns & les autres les dérobent à eux-mêmes, & les rendent inviſibles : ſi les femmes & les plaiſirs ne les ramenoient dans la ſociété, ils s'en banniroient entiérement.

Ces hommes pénibles n'ont qu'un pas à faire pour arriver à la meilleure ſorte d'adminiſtration, & ils vont prendre un grand détour qui n'y conduit point. Ces vaſtes génies ſont ſi pénétrants, qu'ils voyent les avantages de la Monarchie où ils ne ſont point, & ne les voyent pas où ils ſont.

La France a cent cinquante millions d'arpents de terre en quarré; ce continent cultivé peut fournir à la ſubſiſtance de vingt-cinq millions d'habitants. Ses productions ſeules pourroient lui fournir aſſez de

premieres matieres, pour faire le commerce le plus étendu de l'Europe, & lui procurer une marine ſupérieure, à celle de tous les autres États unis enſemble.

Quatre ſyſtêmes ſimples & aiſés la rendroient la Monarchie la plus floriſſante de l'univers; *agriculture*, *navigation*, *commerce*, *& marine:* mais il n'y a pas un mot de cela. Ces quatre branches de l'adminiſtration ſont entiérement négligées, tandis qu'on court après d'autres inutiles, avec tout l'acharnement poſſible. On diroit qu'il y a une gageure entre les Miniſtres du Roi de France, à qui affoiblira plutôt le Royaume; & ils y ont ſi bien réuſſi, que ce vaſte corps eſt tombé en ſincope; l'État eſt d'une maigreur affreuſe, il n'a que la peau & les os.

On appelle ces Miniſtres, Excellences: il eſt vrai que ce ſont des hommmes excellents pour traîner les choſes en longueur, & laiſſer moûrir le gouvernement de la conſomption.

Si tu etois informé des occupations de leurs Excellences, tu croirois qu'elles n'occupent leurs places, que pour ne pas les remplir. Elles ont une grande affaire, à laquelle elles penſent le jour, & rêvent la nuit, qui eſt celle d'imaginer des moyens d'avoir de l'argent: c'eſt leur fort. On voit dans leurs cabinets une petite médaille, qu'on appelle *Louis d'or*, à laquelle ils rapportent toutes leurs méditations. C'eſt ici la pierre philoſophale de la charge de Secretaire d'État: quand ils ont pu arracher du peuple un grand nombre de ces médailles, le grand œuvre eſt conſommé.

Il ne faut pas croire que ces Miniſtres manquent de vigilance; il n'y a point d'hommes ſur la terre plus actifs qu'eux: ce ſont les premiers hommes du

monde pour recevoir des mémoires, & lire des placets. Ils ſont ſur-tout admirables dans ce qu'on appelle les expéditions : il eſt dommage que ces expéditions n'expédient point; & qu'un Miniſtre, après avoir expédié dix ans, n'ait rien expédié. Ils ſont enfoncés dans les papiers juſques aux oreilles, & paſſent leur vie à faire des rôles. Ce travail les occupe ſi fort, qu'ils n'ont pas le loiſir de voir l'État qui va ſe perdre dans de longues écritures; leur correſpondance ſeule ſuffit pour leur faire perdre de vué la Monarchie. Il n'y a point de ces Miniſtres qui n'écrivent ou ne dictent huit à dix mille lettres tous les ans; les détails les abſorbent, les minuties les gagnent, & ils ſe perdent dans les vétilles. Ils n'ont pas moins de vingt commis qui travaillent jour & nuit à mettre au net des riens. Ces ſeconds Miniſtres emploient plus de pages pour quelques vérifications particulieres, que nous n'en employons à la Chine pour les affaires générales de l'Empire. Sur-tout, ils veulent tout écouter, & tout entendre. La partie ſeule des conférences ſecrettes, pour ſavoir ce qu'on dit d'eux dans le monde & de leur adminiſtration, ſuffiroit pour remplir leur miniſtere. Ils ont une autre grande occupation, qui eſt celle de donner des audiences publiques. Si tu voyois comme ils ſont bouffis, au ſortir de la ſalle de celle-ci, où ils ont beaucoup écouté & peu parlé, tu les prendrois pour les hommes les plus utiles de la Monarchie.

LETTRE LVIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a, en Eſpagne, une inquiſition pour ceux qui ne croyent pas au dogme du Chriſt, au Pape, & à l'Égliſe : en France, il y en a une pour ceux qui ne croyent pas à l'adminiſtration, aux maîtreſſes du Prince, & à ſes favoris.

Il eſt ordonné expreſſément ici, de ſe taire ſur ce dont il eſt impoſſible de ne pas parler; je veux dire, le mauvais gouvernement, dont tous les particuliers reſſentent les effets. J'aimerois autant qu'un Prince fît une ordonnance, par laquelle il défendit à ſes ſujets malades, de ſe plaindre des maux qu'ils ſouffrent.

L'inquiſition du gouvernement François a un grand nombre de familiers qui ſe rendent, tous les matins, à leurs poſtes; c'eſt-à-dire, dans les promenades publiques, les jardins & les caffés. Ceux d'Eſpagne ſont payés, pour écouter; ceux de France le ſont, pour faire parler. Ils vous mettent ſur la voie des affaires d'État, & ſur les perſonnes en faveur, & lorſqu'ils ne vous trouvent pas orthodoxes, ſur l'un ou ſur l'autre, ils vous arrêtent. Il eſt triſte qu'un citoyen ſoit puni, pour quelques diſcours vagues; mais il l'eſt bien davantage qu'il le ſoit, pour un mouvement inarticulé!

Un de ces familiers, dernièrement dans un caffé, faiſoit l'éloge d'une certaine femme de la Cour, que tout le monde connoît : un Chevalier de l'ordre militaire de St. Louis, qui a paſſé ſix mois à la Baſ-

tille pour avoir parlé, & qui, depuis ce temps-là, eſt devenu muet, éleva les yeux au Ciel, dans un certain endroit de l'apologie, témoignant par-là ſon étonnement pour les belles choſes qu'il entendoit; & le lendemain il fut arrêté. Les Maures d'Afrique n'ont que le corps d'eſclave, en France l'eſprit lui-même eſt captif.

Cette Inquiſition permet le menſonge; mais elle défend la vérité. Par exemple, on peut dire qu'un tel Miniſtre, qui abîme tout, gouverne bien l'État; & qu'une certaine perſonne du ſexe, qui déſole la nation, l'enrichit : mais ſi l'on dit que l'un entend mal l'adminiſtration, & que l'autre entend bien ſes affaires, on eſt châtié : ce ſont ces vérités que l'on punit ſéverement. Le dogme de la Cour en ceci, eſt différent de celui de la Religion; on eſt plus criminel au Tribunal de cette inquiſition, à meſure que l'on eſt moins coupable. La calomnie d'état trouve aiſément grace devant lui; mais il eſt inexorable ſur la médiſance.

Le crime de leze-Majeſté au premier Chef, qui ne peut être imputé qu'à ceux qui s'en prennent à la perſonne du Prince, eſt appliqué ici à tous les cas. Un Citoyen qui n'a jamais vu le Roi de ſa vie, & qui, bien loin de conſpirer contre lui, verſeroit juſques à la derniere goutte de ſon ſang, pour conſerver ſes jours, en eſt ſouvent accuſé.

Quoique ce ſoit maintenant en France le crime à la mode, on peut dire qu'il n'y a point d'État en Europe où on le connoiſſe moins. Perſonne ne prend aſſez de part ici aux malheurs publics, pour s'en prendre à celui qu'on pourroit ſoupçonner d'en être la cauſe. Ce délit ne regarde que les gens en place.

ou ceux qui ſont en faveur. Le crime de leze-Majeſté n'eſt pas d'offenſer le Trône, perſonne ne fait la moindre attention à celui-ci ; il eſt dans l'offenſe faite à ceux qui l'environnent.

On dit qu'un Miniſtre qui gouvernoit la France ſous Louis XIII, prouva démonſtrativement, que celui qui s'en prend à la perſonne des Miniſtres, attaque directement celle du Roi, c'eſt-à-dire en d'autres termes, que l'offenſe que l'on fait au valet, eſt la même que celle que l'on fait au maître. C'eſt ſans doute depuis ce temps-là, qu'il y a en France tant de criminels de leze-Majeſté au premier Chef; car comme le Monarque a toujours un grand nombre de Miniſtres, de favoris & de maîtreſſes, il eſt impoſſible qu'il n'y ait bien des coupables. Il y a ici un petit homme qui remplit la charge de Secretaire d'État, qui ſigne des lettres de cachet de toutes mains.

En liſant l'hiſtoire univerſelle de l'Europe & de ſes gouvernements, j'ai trouvé qu'à meſure que le Prince ſe livre à ſes plaiſirs & à la volupté, il y a un plus grand nombre de Citoyens arrêtés. Au moment que je t'écris, les priſons de ce Royaume ſont remplies de priſonniers d'État : toutes les maiſons de force en regorgent, on ne ſait plus où les fourrer. L'État a autant de penſionnaires dans les cachots, qu'il a de ſoldats dans ſes armées.

On parle ici d'un projet de priſon dont l'édifice ſera ſi grand, qu'il pourra au beſoin contenir la moitié de la nation Françoiſe ; en attendant que ce triſte monument ſoit élevé, il y auroit un moyen pour que l'inquiſition ne perdit pas ſes droits; qui ſeroit de faire des portes à Paris, & enſuite de les

fermer, afin de retenir tous les Citoyens de cette Capitale prisonniers d'État.

LETTRE LIX.

Le même, au Mandarin sur la Religion, à Pékin.

De Paris.

IL y a en France une société de Bonzes noirs, qui font trois vœux, savoir, vœu de dissimulation, vœu de richesses, & vœu d'acquisition : le tout *pour la plus grande gloire de Dieu*, l'humiliation du monde & la charité Chrétienne. Ils sont si religieux sur l'observation de ceux-ci, qu'ils ne les rompent jamais.

Outre ces trois vœux, ils en ont un quatrième, qui sert de fondement aux autres, je veux parler du vœu de trafic, qu'ils professent avec tant de succès, qu'ils sont devenus les premiers négociants de l'Univers. Il est vrai qu'ils suivent la grande route pratiquée par les plus célebres marchands; car, pour s'enrichir plûtôt, ils font de temps en temps banqueroute.

Ils sont si puissants, au moment que je t'écris, que leur fortune tient du prodige. Encore cent millions, & ils seront en état d'acheter le Royaume, qu'ils marchandent depuis long-temps. Les richesses de la maison de Bourbon, qui est aujourd'hui la famille regnante, ne sont rien en comparaison de celles de leur corps.

Outre le commerce général de l'Afrique, de l'Asie, de l'Europe & de l'Amérique, ils sont encore Médecins, Chirurgiens & Apothicaires. Ils vendent

toutes ſortes de remedes. On trouve chez eux des gouttes, des poudres, des eſſences & des pillules pour les maladies les plus honteuſes.

Ils eurent il y a quelque temps une grande diſpute avec d'autres Bonzes & Mandarins au ſujet de la prédeſtination : mais dans celle-ci, ils ne virent pas qu'ils étoient eux-mêmes prédeſtinés à être chaſſés de France : c'eſt ce qui va arriver.

LETTRE LX.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

IL n'y a point d'uniformité dans la ſociété Européenne. Le genre de vie, & les profeſſions ſont ſi oppoſées que les hommes y ſont à cent mille lieues les uns des autres.

J'allai voir derniérement une petite ſociété de Bonzes qu'on nomme Chartreux. Ces Moines, en entrant dans le Couvent, laiſſent leur langue à la porte. Ils font vœux de ne jamais parler. Le nom de femme leur eſt interdit, & celui de propagation eſt parmi eux un terme ſacrilege. Ils paſſent les jours à chanter & les nuits à prier. Ils ſe font une Loi d'oublier les choſes de la terre, pour ne s'occuper que de celles du Ciel. Leur vie eſt un enchainement de méditations ſur le mépris des biens d'ici-bas. Ils doivent penſer à la divinité lorſqu'ils veillent, & y rêver pendant qu'ils dorment.

Quel contraſte de vie avec celle des autres citoyens nés ſous le même ciel, élevés dans les mêmes loix! La plupart de ceux-ci font comme un vœu

de ne jamais garder le silence.. Ils n'en connoissent pas même le mot. Ces derniers se font une loi d'oublier les choses du Ciel, pour ne penser qu'à celles de la terre. Leur vie est un enchaînement d'amusements frivoles. Ils y pensent le jour; ils y rêvent la nuit.

Ce n'est pas seulement dans ces deux conditions que se trouve la différence. L'opposition est la même dans presque toutes les classes.

On trouve ici des gens qui travaillent sans cesse: d'autres qui ne s'occupent jamais. Il en est qui sont dans un mouvement perpétuel; il y en a qui sont dans une inaction continuelle. On en voit qui parlent éternellement. Il y en a qui écrivent toujours. Ceux-là se promenent depuis le matin jusqu'au soir. Ceux-ci ne bougent point de la même place. Il s'en rencontre qui sont sans cesse avec les femmes, d'autres qui le fuient toujours, &c. &c.

Ce tableau n'est qu'une légere ébauche du contraste perpétuel qui se fait remarquer ici. J'en vois la raison; c'est qu'il n'y a point d'uniformité dans les gouvernements politiques & civils.

LETTRE LXI.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA volupté n'a pas corrompu toutes les classes de la société.

On remarque ici des femmes qui ont de la retenue: mais elles sont si laides, que c'est pour elles comme une nécessité d'avoir de la vertu.

Le Chevalier qui ſe vante d'être phyſionomiſte, diſtingue la ſageſſe du ſexe à ſes traits. Lorſqu'il voit une femme avec un œil poché, ou quelque choſe de difforme dans le regard, il dit auſſitôt ; voilà une femme qui a de l'honneur ; & quoiqu'il avoue lui-même que cette regle n'eſt pas infaillible, il aſſure qu'il ſe trompe rarement.

Une petite vérole a ici une telle influence ſur le caractere des femmes, qu'une jeune Dame, qui inclinoit beaucoup à la galanterie, après la perte de ſa beauté par cette maladie, devint d'une vertu exemplaire.

On avoit parlé d'un projet de morale Chrétienne; qui tendoit à défigurer le ſexe, pour le conduire plus ſûrement au Ciel : mais il n'a pas eu lieu. Il y a apparence que les femmes s'y ſont oppoſées, aimant encore mieux courir l'événement de leur vertu, que celui de leur beauté.

Outre la ſageſſe difforme, il y a encore la ſageſſe ſurannée. Quelque penchant qu'une femme ait eu autrefois à l'amour, dès qu'elle approche de quarante ans, & qu'elle lit dans les yeux des hommes qu'elle doit avoir de la vertu, elle en prend auſſitôt le caractere.

Ce qui me choque de cette vertu, c'eſt que celles qui la poſſedent en parlent éternellement. Elles font à tout moment la comparaiſon de leurs mœurs avec celles des perſonnes de leur ſexe qui n'en n'ont point. Elles oublient que toute la différence eſt dans deux ou trois luſtres.

Au reſte cette regle a tout plein d'exceptions. On voit ici des femmes qui ont auſſi peu de retenue *dans leur* vieilleſſe, que dans la fougue & l'empor-

tement de la jeuneſſe : & ces femmes à Paris ſont celles qu'on montre au doigt, & qu'on mépriſe ſouverainement.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Milan.

C'Eſt ici le pays des proceſſions des images, des fêtes & des enterrements; mais la magnificence de l'opéra ſurpaſſe les cérémonies religieuſes. Preſque tous les Nobles ont leur maiſon au théatre qu'ils appellent loge, où ils habitent, mangent, jouent & boivent : du moins y ai-je vu des gens y dormir très-profondément. Il eſt vrai que c'eſt bien réjouiſſant, & que le plaiſir qu'on y prend vaut bien la peine qu'on loge directement ſur la ſcene. On y voit, comme à Turin, deux ou trois châtrés qui vont, qui viennent, & qui d'une voix efféminée chantent gaiement leur martyre. Mais ce n'eſt pas préciſément pour la muſique, qu'on ſe rend dans ces réduits : les deux ſexes ont un plus grand intérêt à y ménager. On y eſt ſi commodément qu'on m'a aſſuré que les hommages de l'amour s'y rendent en perſonne, & qu'on exécute dans ces loges l'original des opéra.

Les Dames de Milan ſont fort galantes ; elles ſe livrent ſans beaucoup de ménagement à leurs deſirs; elles appellent cela vivre à la Françoiſe : on pourroit tout auſſi bien l'appeller vivre à la Turque. Elles vont plus loin dans l'incontinence que les femmes de Paris : car, en fait de copie, le ſexe Italien ſurpaſſe toujours ſes originaux.

Chez tous les peuples de l'Europe, la folie du carnaval a un temps limité; à Milan cette ivreſſe dure quatre jours de plus. Tu mettras peut-être cela au rang des bagatelles morales : mais ſache que c'eſt une affaire d'État pour les mœurs générales. On ſe rend ici de toutes les Villes d'Italie, pour jouir de la prolongation de cette licence. Tandis que, pendant ce temps-là, les Mandarins Chrétiens diſent aux fideles des autres États de ne pas oublier *qu'ils ne ſont que pouſſiere*, ceux de Milan, en ſe livrant à leurs plaiſirs, ſe reſſouviennent par contraſte qu'ils ſont hommes.

LETTRE LXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-touna, *à Pékin.*

De Paris.

JE liſois l'autre jour un Épître, qu'on trouve à la tête d'un livre dédié à un Monarque Européen, imprimé depuis peu. Elle étoit remplie de louanges ſi fades, & d'expreſſions ſi outrées ; que je ne doute pas que ce Monarque, tout accoutumé qu'il eſt à la flatterie, ne rougiſſe lui-même en les liſant. Tous ſes vices y ſont changés en vertus, & ſes foibleſſes en qualités magnanimes. Une telle Épître ſuffit pour défigurer le corps entier des annales modernes. Les hiſtoriens dans deux ſiecles ſeront tous déroutés, pour concilier, avec les vertus de ce Prince, les déſordres de ſon regne, & les maux qu'ils cauſerent en Europe.

Quand on n'a rien à dire d'un Souverain que ne ſe tait-on?

Pour-

Pourquoi en impoſer à la poſtérité par des louanges que l'âge dans lequel elle ſont écrites peut démentir. Voilà ce qui cauſe ce contraſte perpétuel dans l'Hiſtoire Européenne. Le même Prince qui par ſes vices eſt mépriſé par un Auteur, tient dans un autre un rang ſi diſtingué par ſes vertus, qu'il n'eſt plus reconnoiſſable.

On eſt encore à ſavoir en Europe, ſi Louis, que quelques Auteurs appellent le Grand dans leurs écrits, n'eſt pas auſſi petit, que quelques autres l'ont repréſenté dans leurs livres.

Cet inconvénient n'eſt pas à la Chine, où la vérité n'eſt jamais défigurée dans l'hiſtoire. Il eſt permis aux Mandarins, prépoſés pour écrire les annales de l'Europe, d'y expoſer les faits ſans aucun déguiſement.

Il me ſemble que je ſuis au milieu du ſanctuaire de la vérité, & que j'habite le pays le plus libre de la terre, lorſque je lis ces mots dans le Journal de Pékin.

„ L'Empereur dernièrement commit une action „ indigne de ſon rang : le jour ſuivant il ſe mit dans „ une ſi grande colere qu'il ne ſe connoiſſoit point „ lui-même ; ou bien, dans une telle occaſion, il ou„ blia de rendre juſtice ; dans une autre, où on at„ tendoit des effets de ſa clémence, on ne reſſentit „ que ceux de ſon indignation, &c. &c. "

Un Auteur ſeroit perdu ſans reſſource s'il s'aviſoit d'expoſer ainſi la vérité toute nue : auſſi ne peut-on faire aucun fonds ſur les annales de cette partie de l'Univers. L'hiſtoire d'Europe n'eſt qu'un tas de fables inventées après coup.

LETTRE LXIV.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai parlé des ſpectacles de Paris; mais je ne t'ai rien dit des théatres, qui ſont très-anciens; car les Européens n'ont pas fait les inſtitutions qui les rendent vicieux. Ces établiſſements viennent de loin.

Après que les Grecs & les Romains eurent corrompu toutes les nations, ils firent des établiſſements pour ſe corrompre eux-mêmes. On dit néanmoins que dans ſon origine le théatre étoit l'école de la morale, l'Égliſe de la ſageſſe où l'on alloit acquérir des vertus, en apprenant à ſe corriger de ſes vices; mais cette Égliſe (ſi elle en a jamais été une) a bien dégénéré. Elle eſt aujourd'hui très-profane : encore un degré de corruption, & elle ſera un lieu de proſtitution publique.

Les révolutions de l'univers ayant enſéveli ſous les mêmes ruines les pieces & les Acteurs, les ſpectacles finirent. Il n'y eut d'autre ſcene dans le monde que le monde lui-même. Cependant les nations s'étant policées de nouveau, elles voulurent faire renaître les ſiecles du ſavoir, & on crut que pour cela il falloit jouer la comédie.

La France fit l'ouverture de ſon théatre par la farce du Ciel. On y repréſenta Dieu & les Saints; les Prophetes, les Anges, les Archanges, la Mere du Chriſt, le Chriſt lui-même devinrent Acteurs. Ces perſonnages tirés en droite ligne du Paradis, furent applaudis ou hués, ſuivant qu'ils s'acquit-

toient bien ou mal de leurs rôles. On m'a dit que le parterre de Paris qui ne fait graces à perſonne, avoit ſouvent ſifflé le Pere Éternel.

Mais on trouva que les myſteres de la Religion Chrétienne n'étoient pas aſſez divertiſſants, bientôt on joua les hommes qui ſont toujours plus ridicules que les dogmes. L'adminiſtration publique monta ſur la ſcene, on mit le ſyſtême de l'État en pieces comiques. Quand le Roi de France vouloit déclarer la guerre à quelque Puiſſance, & qu'il avoit beſoin de lever des impôts ſur ſes ſujets, il faiſoit appeller les Comédiens, à qui il donnoit lui-même le ſujet de la piece qu'ils devoient jouer. Le peuple commençoit par en rire, & finiſſoit par payer l'impôt ; ce qui étoit plus divertiſſant qu'aujourd'hui, où le Prince ne met d'autre prologue aux taxes qu'un arrêt; piece par elle-même très-ſérieuſe, & qui ne met de bonne humeur que les exacteurs.

On y joua auſſi les Miniſtres d'État & les Grands de la Cour qui ne pouvoient s'en venger ſur ces bouffons, parce qu'ils expoſoient leurs ridicules aux yeux du public, avec permiſſion & privilege du Roi. Aujourd'hui on y joue les mœurs, & les paſſions en général.

Le théatre a deux faces. Il y a des temps où ce ſpectacle eſt d'un ſombre & d'un triſte à faire peur, & tout y eſt en deuil juſques au viſage des Acteurs. Le fer & le poiſon le rempliſſent de cadavres; il n'eſt queſtion que de tombeaux, de ſépulcres, de meurtres, & d'aſſaſſinats. Le lendemain la décoration change. Le théatre reſſemble à une ſalle de bal, où les jeux & les plaiſirs ſe raſſemblent de toutes parts; les Acteurs ſont gais & enjoués, leur gravité

ſe change en un maintien groteſque & bouffon ; de Monarques & de Souverains qu'ils étoient, ils deviennent des farceurs & des baladins. On peut dire que la mort & la raillerie habitent ce théatre par ſemeſtre.

Ceux qui calculent tout à Paris, prétendent qu'il périt tous les ans à ce ſpectacle par le fer ou le poiſon, trois cents Empereurs, autant de Rois, cinq ou ſix cents Princes ; qu'on y ravit plus de cinq cents filles ; & qu'on y fait deux fois autant de mariages. Quoique ce ne ſoit pas la contrée des miracles, c'eſt le pays des réſurrections ; on y voit des Acteurs qui ont été tués plus de mille fois, & qui renaiſſent toujours de nouveau pour tuer le public.

LETTRE LXV.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LEs Européens ſont les peuples les plus induſtrieux de l'univers, pour ſe détruire : c'eſt quelque choſe de prodigieux que les progrès qu'ils ont fait dans l'art de s'exterminer.

Les Grecs & les Romains qui déſolerent la terre, n'avoient que des notions de détail pour dépeupler les États, au lieu que les modernes peuvent les abîmer en gros. Ceux-là employent des ſiecles pour rendre déſert un continent ; c'eſt aujourd'hui l'affaire d'une campagne.

A meſure que la terre s'étoit dépeuplée par ſes diviſions, on avoit inventé les caſques & les cuiraſſes ; mais on trouva qu'il étoit honteux d'aller à la

guerre pour ne pas y mourir, & on les réforma.

Anciennement on n'employoit que les dards dans les combats; cette maniere de ſe tuer parut trop lente, on imagina la pique; mais ayant réfléchi qu'avec celle-ci on étoit trop éloigné en s'égorgeant, on imagina l'épée qui tuoit de plus près. On y ſubſtitua dans peu la bayonnette, qui fait de plus larges bleſſures.

Ce n'étoit cependant encore là qu'une foible branche de l'art de s'anéantir. Un rayon de lumiere n'eut pas plutôt éclairé cette partie de l'univers, qu'on inventa la poudre: découverte admirable pour s'exterminer invinciblement. Il avoit fallu juſques-là de la force & du courage pour ſe battre, mais il ſuffit alors d'avoir de la poudre. Après qu'on eut découvert celle-ci, on imagina le fuſil & le piſtolet.

Enfin l'eſprit humain qui ſe ſurpaſſoit toujours, ayant fait un effort ſur lui-même, inventa le gros canon. Ce fut pour l'humanité un trait de lumiere ſublime. Avec le fuſil & le piſtolet un homme, d'un ſeul coup, ne pouvoit tuer qu'un de ſes ſemblables, au lieu qu'avec le canon un homme en tuoit cent. Alors on eut beau ſe cacher dans des forteresſes, le canon qui abîma tout, porta la mort par-tout.

Pendant ce temps-là l'art de la bombe ſe perfectionnoit; les Européens y firent de ſi grands progrès, qu'ils furent en état de détruire une grande Ville avec tous ſes habitants, dans moins de temps que Dieu dans ſa colere n'en met pour exterminer un peuple par un affreux tremblement de terre.

Dans peu parut la machine infernale; nom qui lui convient parfaitement; car l'enfer ſeul pouvoit l'imaginer. Tous ces inſtruments de la méchanceté hu-

maine repoſent dans des établiſſements mortuaires, qu'on appelle ici arſenaux. Chaque État a dans ſon ſein de quoi exterminer dix peuples; & c'eſt parce qu'on a de quoi s'exterminer, qu'on s'extermine

Cependant l'art devient tous les jours plus rafiné, & les pratiques ſe multiplient. J'aſſiſtai hier à l'épreuve d'un canon qui tire ſoixante coups dans une minute : l'invention eſt merveilleuſe pour approcher la fin du monde; il n'y a qu'à la laiſſer agir, pour que bientôt il n'y ait plus d'hommes ſur la terre.

J'ai calculé qu'une batterie de cent de ces canons, peut tirer dans vingt-quatre heures huit millions ſix cents quarante mille coups; ce qui eſt tout juſte le nombre de ceux qu'il faut pour ſe défaire dans un jour d'une nation entiere.

LETTRE LXVI.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL s'eſt élevé ici parmi les ſavants une diſpute qui fait beaucoup de bruit, car elle eſt compoſée de ſons; on demande ſi la muſique Italienne eſt préférable à la Françoiſe. Comme ce débat ne regarde que la maniere d'affecter l'air, les ſavantes diſſertations qu'on fait à ce ſujet, ne tendent qu'à l'agiter.

L'affaire s'engagea d'abord par des ariettes & des chanſons; on ſe battit long-temps par de petits détachements de vaudevilles; mais dans la ſuite des corps entiers de muſique nationale s'engagerent dans la guerre générale. On ramaſſa de part & d'autre tant de *croches* & de *ſemi-croches*, qu'on fut en

état de former des volumes remplis d'une érudition auſſi curieuſe qu'inutile.

Il paroît que les François ont perdu pluſieurs batailles rangées en muſique, & que les Italiens les ont battus à platte couture par un grand nombre de *ſolo* & de *concerto*. Il a été queſtion quelquefois de négociations pour terminer cette querelle à l'amiable; mais on n'a jamais pu parvenir à un accommodement. Le mal eſt qu'on en appelle toujours à des juges incompétents, je veux dire, aux nations étrangeres qui n'entendent pas plus une de ces muſiques, que l'autre.

Un Écrivain de Geneve, qui a donné d'abord au public des ouvrages dignes d'un Philoſophe, qui a écrit enſuite des Romans, & qui finira, peut-être, ſa carriere de littérature par des almanachs, prétend (malgré le bruiant de l'opéra de Paris) que les François n'ont point de muſique. Ceux-ci, pour lui prouver démonſtrativement qu'il ſe trompoit, lui ont répondu par des chanſons.

Cette fameuſe querelle ſe réduit à ſavoir, ſi les Chinois doivent chanter comme les Allemands, ou les François comme les Turcs. On ne remonte point au principe. Il s'agit de ſavoir, ſi la muſique Italienne, à laquelle on eſt porté de donner la préférence ſur les autres, contient toutes les expreſſions, & tous les accents de la nature.

LETTRE LXVII.

Le même au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

EN France, la Religion ne met point de bornes au luxe : au contraire elle en augmente les branches. La plupart des maiſons ſont meublées de vertus chrétiennes.

Il y a des gens ici qui ont pour dix mille écus de crucifix, & d'autres chez qui on compte pour cent mille francs d'humilités évangéliques. Les appartements ſont tapiſſés d'Apôtres, de Saints & de Saintes d'une grande valeur. Il y a telle Magdelaine, dont le tableau forme un luxe d'autant plus grand, qu'il n'a point de prix.

Je vis derniérement l'ameublement d'un Seigneur François qui a mis toute la Religion en luxe. Comme tous les tableaux ſont des originaux, les connoiſſeurs prétendent que ce luxe divin eſt magnifique, ils le regardent comme un chef-d'œuvre d'oſtentation chrétienne.

La création ſert d'ornement au premier appartement. D'un côté on y remarque Adam & Ève dans le Paradis terreſtre; de l'autre on voit la chûte de cette derniere qui crée le péché originel. L'aventure de Caïn y eſt peinte avec autant d'art que de goût. On y voit le déluge & la terre noyée par un très-habile maître. Toutes les bêtes de l'arche y font un grand étalage, & contribuent à former un bel ameublement. La tour de Babel y paroît, & la confuſion des langues y eſt peinte avec beaucoup d'ordre.

Le peuple de Dieu ſert de tapiſſerie au ſecond. On y voit le veau d'or & toute la ſuite de l'hiſtoire de ſon idolâtrie y eſt diviſée en tableaux. Abraham & Moyſe ſont les honneurs de cet appartement. Le paſſage de ce dernier en Égypte, pour y délivrer ſes freres de la captivité, eſt ſur-tout un meuble impayable.

Mais les loix du Décalogue, qui contiennent tout le plan du ſyſtême de l'humiliation du cœur humain, y ſont d'un goût & d'une oſtentation ſupérieure à celle de Moyſe même.

Le luxe du troiſieme eſt compoſé de l'arche de l'Éternel, du Temple de Dieu & de l'hiſtoire de Salomon.

Le quatrieme eſt orné de la naiſſance du Chriſt, de l'adoration des Mages, de ſa Mort & de ſa Réſurrection. On remarque ſur-tout dans ce dernier ameublement, une deſcente de Croix, comme les Chrétiens s'expriment, qui forme un luxe d'une grande richeſſe. L'homme d'affaires de ce Seigneur me dit qu'on avoit voulu lui en donner cinquante mille écus.

Il y a tel *Ecce homo* chargé de plaies, qui guériroit celles de l'indigence d'une famille, ſi on vouloit le vendre : mais dont on ne ſe défait point pour ne pas dégénérer du luxe de ſes ancêtres.

Il y a même des chefs de maiſon qui, en mourant, ordonnent par leur teſtament, qu'on ne ſe défera pas de cette ſainte oſtentation; & qui perpétuent par-là le luxe chrétien, ainſi que la miſere domeſtique.

Ne crois pas que cette vanité religieuſe ne ſe trouve ici que parmi les gens qui ont des mœurs & de la morale; les débauchés de profeſſion l'emploient éga-

lement. Il n'y a point d'athée, qui ait un peu de bon goût aujourd'hui, qui ne ſe trouve dans ſa maiſon, au milieu d'une foule de Patriarches, de Prophetes & de Bienheureux.

LETTRE LXVIII.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL eſt permis aux François d'avoir de l'eſprit; il leur eſt défendu d'être ſavants : leur plus profonde érudition ſe réduit à un ſavoir ſuperficiel.

Si un lettré s'aviſe d'avoir trop de génie, & de s'élever au-deſſus des connoiſſances ordinaires, on le fait auſſitôt rentrer dans les bornes de l'ignorance générale. Il ne faut pas croire que ce ſoit par défaut de capacité. Les François iroient auſſi loin que leurs voiſins dans les ſciences abſtraites, s'ils n'étoient arrêtés dans leur courſe.

Cette ignorance vient de loin : elle tire ſa ſource de l'inſtitution même. Tout ſeroit perdu, ſi la nation penſoit une fois géométriquement. Elle acquerroit par-là un génie de démonſtration, dont ce gouvernement n'a que faire. Son deſpotiſme s'eſt accommodé juſques ici de l'ignorance nationale, & il ne ſait pas comment il s'accommoderoit du ſavoir public.

Tout eſt de conſéquence dans un État où la puiſſance eſt arbitraire. Par exemple, il n'eſt pas indifférent à la France, que le ſoleil tourne autour de la terre, ou la terre autour du ſoleil, parce que ſes erreurs phyſiques ſont liées à ſon ſyſtême politique, & tiennent aujourd'hui à ſa conſtitution.

Quand un ſavant s'aviſe de faire ouvrir les yeux à ſes concitoyens, on a ſoin auſſitôt de lui fermer les ſiens. Un de ſes Philoſophes prouva qu'il y avoit des fautes dans la carriere du Ciel, & on lui prouva qu'il ne devoit pas ſe mêler de les corriger : il fut exilé.

Les Bonzes, & les gens d'Égliſe qui ſont les gardiens de l'ignorance publique, perdroient leur autorité, s'ils permettoient qu'on devînt ſavant. Ils ſont ſur-tout attentifs qu'on ne faſſe point de grands progrès dans la phyſique qui mene à la connoiſſance de Dieu. La garde de cette porte eſt leur fort; car ſi on venoit une fois à déchirer le voile, ils ſeroient très-foibles. On leur feroit la loi, au lieu qu'ils la font aux autres; ſans compter qu'il faudroit alors qu'ils devinſſent ſavants, & il leur eſt bien plus commode d'être ignorants. Les gens de cette état ſeroient obligés de fatiguer continuellement leur eſprit, au lieu qu'il ne faut point de peine pour ne ſavoir rien. Il auroit fallu ſortir de cet état d'inaction qui fait les délices des Bonzes, & qui ne s'engageroient point dans cet état, s'il étoit une carriere d'étude & de travail.

Il eſt défendu aux écoles d'aller plus loin que la moitié du chemin des connoiſſances : leur inſtitution les réduit à faire des demi-ſavants c'eſt-à-dire, de parfaits ignorants.

On dit que le climat qui ſe mêle ici avec la politique & la Religion, empêche que les François ne ſoient profonds. J'ai de la peine à le croire; car au travers de la gêne générale, il s'échappe de temps en temps des écrits qui décelent le Gouvernement & le Clergé. Ces écrits prouvent qu'il ne manque que la liberté en France, pour que la nation penſe profondément.

LETTRE LXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Milan.

APrès l'opéra & les femmes, il me reſte à te parler des temples de Milan. Dieu eſt logé ici avec une magnificence Royale; on lui a bâti des Palais ſuperbes; mais c'eſt tout ce qu'on a fait pour lui. Il ſemble même qu'on ne l'ait logé ſplendidement, que pour le mépriſer ſouverainement. La plupart des Égliſes ſont des rendez-vous d'amour, où on ne ſe raſſemble que pour ſe voir.

La Religion, qui entre par-tout chez ce peuple ſuperſtitieux, lie les intrigues des amants. Le culte en Italie eſt ſi néceſſaire à la débauche que s'il n'y avoit point de dogme, il y auroit plus de mœurs: que deviendroient en effet des pauvres amoureux ſans les Meſſes des Dimanches, & les anniverſaires des ſaints des jours ouvriers. L'ordre domeſtique, qui a pour fondement la jalouſie du climat, pourroit maintenir les filles & les femmes dans le devoir; mais les peres, les meres, & les maris ſont déroutés par les Sermons, les Vêpres & les Bénédictions.

C'eſt ainſi que la Religion, le ſeul frein qu'il y ait pour prévenir la diſſolution des mœurs, eſt employée elle-même à les corrompre.

LETTRE LXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Chef de la Religion à Pékin.*

De Paris.

J'Entrai derniérement avec le Chevalier dans une pagode Chrétienne, où la foule étoit des plus grandes, car c'étoit le jour de l'anniverſaire de l'Idole du lieu.

Je faiſois réflexion ſur ce grand concours de peuple, lorſqu'un jeune homme, d'environ vingt-ſix à vingt-ſept ans, vêtu de noir, & qui portoit une chemiſe par deſſus ſon habit, fendant la preſſe, vint s'aſſeoir dans une petite niche de bois, qui étoit preſque à côté de moi. Son teint étoit vermeil, & il paroiſſoit fort & vigoureux.

Il ne fut pas plutôt aſſis, qu'une jeune Dame ſe leva de ſa place, & alla ſe mettre à genoux devant lui, & commença à lui parler à l'oreille. La Dame étoit très-jolie; & quoiqu'elle fût couverte, le jeune homme, avec qui elle s'entretenoit tout bas, pouvoit voir une grande partie de ſa gorge, ſur laquelle ſon viſage appuyoit: de maniere que la Dame ne pouvoit reſpirer, ſans qu'il vît le mouvement de ſon ſein. Mon compagnon qui s'apperçut de mon étonnement, me dit; je vois bien que vous êtes ſurpris de ce tête-à-tête; vous le ſerez bien davantage, quand vous ſaurez que ce rendez-vous eſt un des principaux myſteres de notre Religion.

La loge que vous voyez là, eſt un confeſſional; celui qui eſt dedans eſt un Confeſſeur, & la Dame

une pénitente. Elle va s'accuſer à lui de ſes foibleſſes, & lui parlera de ſes chûtes : le jeune homme lui demandera compte de ſes penſées, & s'informera de tous ſes deſirs. Cela s'appelle ici le tribunal de la pénitence.

C'eſt un Sacrement nouveau chez les Chrétiens, qui ne datte guere que de cinq ou ſix cents ans ; mais cela n'empêche pas qu'il ne ſoit divin, car Dieu dans ce moment va deſcendre du Ciel, ſur cette niche, en forme de colombe, ou St Eſprit. Il déliera la langue du Confeſſeur, qui abſoudra la pénitente de tous ſes péchés; & au cas qu'il ait des raiſons pour ne pas le faire, le St Eſprit qui aura fait un voyage inutile, retournera au Ciel, juſques à nouvel ordre. On ne trouve dans aucune Religion un acte plus prodigieux. Tout eſt ſurnaturel dans ce Tribunal; il faut que le Confeſſeur oublie qu'il eſt homme, & que la pénitente ne ſe ſouvienne pas qu'elle eſt femme.

Voilà, lui dis-je, un Sacrement qui eſt en effet ſurprenant; car je ne croyois pas que cela pût s'oublier. Ce qui m'embarraſſe, ajoutai-je, ce ſont les détours que le Confeſſeur eſt obligé de prendre, pour éviter de prononcer le nom de choſes indécentes. Oh! il n'y a point d'embarras à cela; il n'en emploie aucun; car rien de plus indécent chez nous, qu'une confeſſion. Un homme qui, dans tout autre lieu que dans un confeſſionnal, oſeroit faire de pareilles queſtions à une femme, ſeroit regardé comme un libertin; & une femme qui y répondroit dans les mêmes termes, paſſeroit pour une proſtituée.

Par exemple, un Confeſſeur, en demandant compte à ſa pénitente de ſes tentations, s'informe exacte-

ment combien de fois elle a été tentée. Si, en y ſuccombant, il s'eſt fait chez elle une grande révolution dans la nature? Si, en voyant un beau Cavalier, elle n'a pas été émue? Si cette émotion n'a pas produit un acte? Si cet acte a été bien ſenſible, Si la nuit en dormant, elle n'a pas fait des rêves voluptueux? Si ces images ont cauſé en elle une grande impreſſion? Si elle ne s'eſt pas apperçue à ſon réveil, que ce ſonge avoit produit une réalité?

Si ſa pénitente s'accuſe d'une intrigue d'amour, où elle ait ſuccombé, il s'informe du temps, du lieu, des circonſtances; ſi elle déclare avoir fait infidélité à ſon mari, il faut qu'il ſache combien de fois; ſi le plaiſir qu'elle y a pris, a été bien ſenſible; ſi elle a toujours conſervé ſa raiſon; ſi elle n'eſt pas tombée en pamoiſon .....le Sacrement continue, & Dieu acheve le reſte.

Monſieur, lui dis-je, eſt-ce que le Diable ne ſe mêle pas de ce myſtere-là? Et ne ſe fait-il pas lui-même confeſſeur chez les Chrétiens, car il me ſemble qu'il a beau jeu dans ce Sacrement.

Les réflexions naiſſent ici de toutes parts. Une Religion qui expoſe trop ſes Miniſtres, eſt mal combinée. Dans toutes les ſectes, ceux qui conduiſent les hommes, ſont eux-mêmes des hommes: le caractere qu'imprime le dogme ne change point le cœur. Ceux qui ſont dévoués par leur état à la divinité, n'ont point reçu de la nature un privilege de n'être point foibles. Tel ſaint que puiſſe être un culte, c'eſt préſumer trop de lui, que d'expoſer continuellement ceux qui le ſervent, à des tentations, & de prétendre qu'ils ſoient toujours victorieux.

La décence eſt d'un ordre ſupérieur à toutes les

Religions; ou pour mieux dire, ſans elle, il ne ſauroit y avoir de Religion, parce qu'elle eſt la baſe ſur laquelle appuyent toutes les vertus morales. Lorſque l'expoſition des plaiſirs attachés à la volupté, réveille des ſenſations deshonnêtes il vaut mieux les laiſſer enſevelir dans un éternel oubli. Ce ſont des cadavres pourris qui, en corrompant l'air, infectent ceux qui les ſortent du tombeau. On peut dire que c'eſt pécher pluſieurs fois, que de révéler certains péchés.

L'innocence eſt preſque toujours expoſée à un danger évident dans ce Sacrement Chrétien. Dix confeſſions en apprennent plus à une jeune perſonne du ſexe, que la corruption même du monde; car il faut l'interroger, pour ſavoir ſi elle eſt ſuſceptible des tentations dont on la ſoupçonne; & ce ſont ces interrogations qui lui apprennent, ou qui lui font deviner ce qu'elle ne ſavoit pas.

On dit que la honte, qui eſt attachée à la confeſſion, retient les femmes; on ſe trompe. Les moraliſtes Chrétiens ne connoiſſent pas le cœur humain qui s'accoutume à tout; il n'y a que le premier aveu qui coûte. Lorſqu'une femme a dit une fois qu'elle s'eſt livrée à ſes deſirs honteux, elle le dit enſuite cent fois, ſans aucune honte. On ajoute que cette humiliation forme elle-même un ſacrifice. Mais pourquoi choiſir préciſément la confeſſion auriculaire? Ne peut-on pas s'humilier devant Dieu, ſans en rendre un mortel témoin? Le Confeſſeur n'a rien à faire dans la confeſſion; car ſi c'eſt à un homme à qui on ſe confeſſe, la confeſſion n'a aucun pouvoir; ſi c'eſt à Dieu, le Confeſſeur eſt de trop.

Je ne connois rien de mieux imaginé que ce Sa-

crement, pour remplir la terre de ſacrileges. Les Chrétiens le regardent comme une éponge qui, étant une fois paſſée ſur les péchés, les efface entiérement; ils oublient qu'ils ſont pécheurs, parce qu'ils ſe ſouviennent qu'ils ſe ſont confeſſés. La pénitence empêche qu'ils ne ſoient pénitents; ils croient la dette acquittée, dès-lors que la pénitence eſt faite.

Il y a plus de vanité dans le Confeſſeur, qu'il n'y a d'humilité dans le Tribunal : il s'annonce comme un homme qui a dans ſes mains les clefs du Ciel; le pouvoir qu'il ſe donne eſt au-deſſus de tous les Monarques de l'Univers. Les Rois ne peuvent faire le bonheur des hommes que pour un temps, le Confeſſeur les rend heureux pour toute une éternité. Comment peut-il jamais tomber ſous les ſens que Dieu ait communiqué cet attribut, le plus grand de tous, à un chétif mortel? Les Mandarins de cette ſecte diſent pour raiſon que c'eſt un myſtere. Il l'eſt, ſans doute; mais le plus grand myſtere que j'y trouve, c'eſt que des hommes raiſonnables l'aient adopté.

Cette inſtitution Chrétienne n'eſt pas cependant ſans utilité : elle ſert à maintenir cet empire que la Pagode Chrétienne a toujours voulu conſerver ſur les Peuples & les Souverains. Par elle, les Bonzes & les Prêtres connoiſſent les intrigues, & voient à découvert toutes les foibleſſes du cœur; par elle, tous les ſecrets des familles & des Cours ſont dévoilés.

Il y a un autre prodige dans ce myſtere, c'eſt la métamorphoſe qu'il cauſe dans les Princes. C'eſt un ſpectacle des plus ſurprenants de voir un Souverain aux pieds d'un de ſes ſujets briguer la rémiſſion de ſes fautes, & mandier auprès d'un pécheur l'abſolution de ſes péchés.

LETTRE LXXI.

Le même au Mandarin Miniſtre à Pékin.

De Paris.

LEs mœurs des Princes d'Orient ſont ignorées de leurs ſujets. Il y a une barriere qui ſépare le ſerrail de l'Empire : le Souverain peut s'y livrer tant qu'il veut à ſes ſales deſirs, ſans que ſon exemple produiſe aucun mauvais effet dans l'État. Des eunuques vendus à leurs voluptés, & eſclaves de leurs deſirs ſont ſeuls témoins de leurs déréglements.

En Occident les mœurs des Rois ſont ſi près de leurs peuples, qu'ils les voient à découvert : leur conduite eſt tranſparente. On ſait ce qui ſe paſſe dans l'intérieur de la Maiſon Royale. L'imagination vole dans leur lit, ſans s'arrêter dans l'anti-chambre. On fait voir à Marli l'appartement de l'eſclave favorite; on montre l'endroit où elle habite avec le Roi. Tout le monde ſait celui qu'elle occupe à Verſailles; c'eſt la premiere choſe que l'on montre ici aux étrangers.

L'hiſtoire des petits appartements, y compris les ſoupers avec ce qui s'enſuit, forme les mémoires du temps. Il n'y a point d'homme à Paris, un peu verſé dans les intrigues de la Cour, qui ne ſache ce qui s'y paſſe.

J'aſſiſtai Dimanche paſſé à l'ouverture du bulletin de Verſailles dans la grande allée des Thuilleries, que ſe fit en préſence de deux ou trois cents perſonnes. C'eſt le journal hiſtorique d'une ſemaine entiere de ce qui doit ſe paſſer de plus important à la Cour. Un vieux Officier réformé qui depuis vingt ans eſt

chargé de ſa publication, nous le lut ainſi, après avoir mis ſes lunettes, & craché deux fois pour ſe rendre la voix plus ſonore.

„ Demain Lundi, le Roi tiendra grand Conſeil.
„ Mardi, il paſſera en revue ſa Maiſon.
„ Mercredi, il donnera audience aux Ambaſſa-
„ deurs des Cours étrangeres.
„ Jeudi, il ira à la chaſſe.
„ Vendredi, il aſſiſtera à un grand *Te Deum*
„ ſolemnel, pour rendre graces à Dieu de la proſ-
„ périté de ſes armes, tant par mer que par terre.
„ Samedi au ſoir, il viendra chez la M----à
„ Bellevue, où il ſoupera, & couchera. "

On peut appeller cela, faire garder les manteaux à tout un Royaume.

Par la nature du gouvernement Monarchique, il eſt impoſſible que le Monarque ſe livre à ſes deſirs déréglés, ſans que ſes ſujets ne ſuivent ſon exemple. C'eſt un centre où toutes les actions des particuliers ſe rapportent.

L'hiſtoire de la volupté des peuples François eſt fondée ſur celle de ſes Rois. Avant François premier, les François étoient plus galants que débauchés. Ce Prince qui eut publiquement des maîtreſſes, & qui mourut d'une maladie qu'on appelle honteuſe, parce qu'elle étoit la ſuite de ſes débauches, ouvrit la porte au libertinage. Cependant il y avoit encore de la retenue : car un peuple ne ſe corrompt pas tout d'un coup.

Henri IV qui ne cachoit ni ſes goûts ni ſes fantaiſies pour le ſexe, échauffa les deſirs de la nation & les dérangea.

Louis XIV Prince voluptueux, ardent dans ſes

paſſions, & qui enlevoit les femmes de ſes ſujets, avec qui il vivoit ouvertement, détermina la débauche; ſous ſon regne elle fut preſque générale : ſon exemple qui fut ſuivi dans le gouvernement qui lui ſuccéda, acheva de tout pervertir.

— Il n'y a point de femmes ici, je parle même de celles qui paſſent pour aſſez retenues, qui ne regardent comme un badinage celui de deshonorer leur mari. Elles s'y croient autoriſées par l'exemple du Souverain, qui dans un État Monarchique juſtifie tout, juſques au crime même.

LETTRE LXXII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA plus difficile de toutes les ſciences en Europe, eſt de ſavoir qu'on ne ſait rien : mais il y en a une autre qui l'eſt encore plus, c'eſt de douter de tout.

On ſe moqueroit à la Chine d'un Philoſophe qui voudroit s'aviſer de douter que nous exiſtons, & qui diroit qu'il pourroit arriver que cela fût, mais qu'il ne ſeroit pas impoſſible que cela ne fût pas : car voilà le langage ordinaire de ces derniers ſavants.

Dans toutes les Régions du monde, on convient que la lumiere eſt le jour : il y a des ſavants ici qui ſont en état de vous prouver que la lumiere eſt la nuit.

Cette ſcience a cauſé bien des révolutions dans l'eſprit humain : on a fait des livres ſans nombre

pour perſuader qu'il falloit douter de tout; & on eſt parvenu à la fin à ne s'accorder ſur rien.

Il a fallu un grand travail pour détruire tous les principes, & accoutumer l'imagination à flotter continuellement entre le vrai & le faux.

Cette ſcience influe ici ſur toutes les affaires de la vie civile. Une incertitude générale a gagné la nation, qui ne ſait jamais ce qu'elle veut. Elle a paſſé au cabinet du Prince & préſide au Conſeil du Roi. Une délibération eſt toujours démentie par une autre délibération. On balance entre le ſyſtême de faire la paix & le projet de continuer la guerre. On n'eſt pas bien d'accord avec ſoi-même là-deſſus. Les Miniſtres ſont toujours en ſuſpens ſur ce qu'ils doivent faire.

Cette indétermination deſcend dans les arts, & pénetre dans les domeſtiques des maiſons particulieres. Un pere de famille ne ſait jamais ce qu'il fera de ſes enfants. Il les détermine d'abord à un état, & dans peu il leur en fait choiſir un autre.

LETTRE LXXIII.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

CHaque courier apporte ici la défaite d'une partie de l'armée Françoiſe qui eſt maintenant en Allemagne; ce n'eſt pas que cette armée ſoit peu nombreuſe, elle pourroit faire elle ſeule la conquête de l'Europe. Les diviſions des Généraux forment une guerre plus dangereuſe pour la France, que celle que lui font ſes ennemis; leurs jalouſies, leurs

piques, leurs haines désolent cette Monarchie. Pendant que les Généraux chamaillent entre eux, & se livrent des combats particuliers, la nation perd des batailles générales. Les querelles politiques des Souverains ne sont rien en comparaison de celles-ci; il se trouve quelquefois des tempéraments pour concilier les intérêts des Princes, mais il n'en est point pour terminer les différents des Généraux. Lorsqu'on en envoie deux au loin pour combattre les ennemis de l'État, la premiere chose qu'ils font, est de se contrequarrer l'un l'autre; il y a eu toujours un qui veut être plus habile, & qui par conséquent trouve toujours mauvais ce que l'autre fait : le grand point, c'est d'acquérir la supériorité; voilà la grande affaire, celle à laquelle les intérêts de la Couronne sont toujours sacrifiés.

La plus mauvaise nouvelle qu'on puisse donner à l'un d'eux, c'est de lui apprendre que son Collegue vient de remporter un avantage sur l'ennemi; mais il treſſailli de joie, quand il est informé qu'il a fait quelque bévue qui l'a engagé dans un mauvais pas. On fait plus, on se tend réciproquement des embuscades, & chacun de son côté tâche de faire tomber son rival dans quelque piege. Quelquefois ils se déchirent par des libelles diffamatoires qu'ils rendent publics; cette manœuvre se passe au su & au vu de la France & de toute l'Europe, sans qu'aucun châtiment capital s'ensuive. On exécute ici un homme qui en a tué un autre, & on ne fait point mourir un Général qui dans une seule action en aura fait assassiner vingt mille.

En Asie, un Commandant répond sur sa tête des événements de la guerre; en Europe, il n'est pas

même reſponſable de ſes mauvais deſſeins ; s'il manœuvre mal, & qu'il faſſe périr une armée entiere, la ſeule punition qu'on exerce contre lui, c'eſt de le rappeller. La guerre ſeroit peut-être finie dans le Nord ſans l'avarice & les monopoles d'un Général François; les ennemis de cette Monarchie s'y étoient mis dans une ſi mauvaiſe poſition, qu'il ſuffiſoit de profiter de leur déſavantage, pour parvenir à la paix; mais une armée d'Allemands acheta de lui ſa liberté, & recommença la guerre. A l'égard du Général François, après avoir vendu ainſi les intérêts de la Couronne, il ſe retira tranquillement avec pluſieurs millions qu'il employa à payer ſes dettes, & à bâtir à Paris des Hôtels ſuperbes. Il eſt maintenant dans une Province où il donne des fêtes continuelles, & fait le magnifique: il jouit paiſiblement des richeſſes qu'il a acquiſes, aux dépens du ſang le plus pur des François.

Que dis-tu de la clémence du Roi de France, dont la modération va, juſques à voir égorger impitoyablement ſes peuples, ſans tirer vengeance de tant d'homicides volontaires? A la Chine, cela s'appelleroit un Empereur cruel & barbare. Si on coupoit plus de têtes de Généraux en France, il y en auroit beaucoup moins d'abatues parmi les ſujets.

LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à l'Orient.*

De Veniſe.

JE ſuis maintenant à Veniſe; c'eſt-à-dire, au milieu de la mer, dans un grand navire fait de pier-

res, que l'art & la nature tiennent à l'ancre depuis plus de treize ſiecles.

Les Européens ſont ſinguliers en tout : on découvre ſous leur Ciel des climats riches & féconds qu'ils abandonnent aux oiſeaux de proie, ou aux bêtes carnacieres, pour habiter des marais mal-ſains où ils ne vivent que de coquilles.

Tu peux bien t'imaginer qu'on n'a pas ici toutes les commodités ; car on n'eſt jamais bien à ſon aiſe dans un vaiſſeau. Il manque à Veniſe la choſe la plus eſſentielle à la vie : je veux dire des ſources d'eau vive. On a beſoin d'un pilote pour parcourir cette Ville, on ne peut aller dans les rues qu'en barque, à moins d'avoir le privilege de ce ſaint, dont parlent les Chrétiens, qui marchoit ſur ſes eaux.

Si on a à faire ou à rendre quelque viſite, il faut avoir recours à la bouſſole & conſulter les vents ; s'ils ſont contraires on eſt obligé à différer de ſe voir juſques à l'eſpoir d'une plus heureuſe navigation. Il eſt vrai qu'on peut aller à pied dans preſque tout Veniſe par des quais établis pour cela ; mais c'eſt une commodité très-incommode ; car il faut continuellement monter & deſcendre des ponts.

Chacun tient ici ſon équipage à l'ancre, & cet équipage eſt une eſpece de tombeau tendu de noir, où l'on s'enterre réguliérement cinq ou ſix heures par jour.

On diroit que cette Ville eſt faite à reſſort. Ses pagodes & ſes Palais rentrent & reſſortent continuellement de deſſous les eaux. Quelquefois Veniſe eſt en pleine mer ; il y a des temps où elle eſt preſqu'en terre ferme. Les Vénitiens ont ſi grand peur d'être unis au continent, qu'ils inventent tous les jours

jours de nouvelles machines pour tenir leur État flottant.

En entrant dans cette Ville, on reſpire une air de volupté, dangereux pour les mœurs. Tout eſt ſpectacles, plaiſirs & divertiſſements frivoles.

Dans les autres États de l'Europe, la folie du carnaval ne dure que quelques jours : ici on a le privilege d'extravaguer ſix mois de l'année. La République en donne la permiſſion, & avec elle le privilege du déguiſement; ce qui eſt aſſez bien imaginé pour que les peuples puiſſent ſe livrer à leurs vices ſans aucune honte.

LETTRE LXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

IL eſt malheureux pour le peuple, que le Prince ait des paſſions, mais encore plus que ſes Miniſtres les découvrent. Auſſitôt que le Roi regnant eut donné à connoître ſon goût pour les femmes, tous ceux qui étoient autour de lui, chercherent à louer ce penchant. Peut-être que ce Prince eut vu finir cette inclination dès ſa naiſſance, ſi ceux qui l'environnoient, n'avoient employé toutes ſortes de moyens pour l'irriter. Dès que ſon choix fut fait, on le loua; la flatterie en fit l'apologie, on trouva des vertus, où il n'y avoit que des crimes; il ne ſe trouva pas un ſeul honnête homme dans tout le Royaume, qui lui repréſentât le danger où il s'expoſoit, lui, l'État,

& ſon peuple. Funeſte condition que celle des Rois, être continuellement pouſſé au vice, & n'avoir pas un ſeul ami qui leur montre le chemin de la vertu! C'eſt que l'on profite de tout, lorſque le Souverain ſe livre à cette paſſion; on le gagne par celle qui l'a déja gagné; les graces & les faveurs coulent plus facilement par ce nouveau canal: on obtient tout ce qu'on veut, parce que la favorite peut demander tout ce qui lui plaît. A quoi il faut ajouter que les déſordres, qui dans la ſociété réſultent de la même paſſion, demeurent ſans châtiments; car comment le Prince puniroit-il une licence, dont il donne lui-même l'exemple? On n'a point tous ces avantages avec un Prince ennemi de la volupté, qu'on ne prévient pas de même, & qui punit d'autant plus ſévérement les déſordres de cette paſſion, qu'il n'en reſſent point les effets.

J'ai lu avec attention l'hiſtoire de la plupart des gouvernements de l'Europe, & j'ai découvert que le déſordre & la confuſion s'y ſont introduits, dans la proportion que les Souverains ont ſuivi leur penchant pour les femmes.

LETTRE LXXVI.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL faut, cher *Kie-tou-na*, que je te communique mes craintes. Je tremble de me trouver dans un Royaume qui n'a rien de libre, où tout eſt eſclave juſques à la parole. Il n'eſt pas même permis ici de penſer.

Je dois m'inſtruire du gouvernement de ces peuples, des mœurs de la nation, & de celles du Prince. Il faut pour cela que je me confie, que je demande, que j'interroge; & ce ſont ces queſtions que je crains. Elles peuvent me rendre ſuſpect; & de la ſuſpicion à la conviction, il n'y a ici que l'intervalle de l'accuſation.

La Chine n'a rien à démêler avec la France : ſes intérêts ſont diamétralement oppoſés aux ſiens. Cependant ſi on ſavoit que je viens prendre connoiſſance de ce gouvernement, je ſerois arrêté & enſéveli pour toujours dans une obſcure priſon.

Je frémis quand je penſe qu'il ne faut qu'un ennemi, ou un indiſcret pour me perdre. La liberté d'un homme en France tient à ſi peu de choſe, qu'un faux avis la balance toujours.

Cependant ce Gouvernement n'eſt pas comme celui de Turquie, où la volonté du Prince eſt la loi ſuprême. Dans ce gouvernement on fait le procès à tout le monde; mais on ne l'inſtruit qu'après qu'on a pourri en priſon : auſſi la ſentence d'élargiſſement n'eſt guere ſignifiée qu'au cadavre. Ce n'eſt qu'après qu'on eſt mort en priſon qu'on recouvre ſa liberté.

Je reviendrai peut-être à cette matiere; elle eſt de la derniere importance : car où la liberté du citoyen n'eſt pas aſſurée, il n'y a point de gouvernement politique & civil : tout eſt tyrannie ou deſpotiſme.

LETTRE LXXVII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE Chevalier, qui m'avoit promis depuis long-temps de m'introduire dans une ſociété de beaux eſprits de Paris, me préſenta en dernier lieu chez un homme de lettre, où s'aſſemblent ordinairement des ſavants, la plupart auteurs, ou qui ont envie de l'être. La compagnie étoit mêlée. Je remarquai, qu'il y avoit autant d'hommes de lettres, que de femmes ſavantes; car il n'en eſt pas en Europe comme dans notre Aſie, où nos Dames renfermées dans leur ménage ne peuvent ſe diſtinguer que par les vertus domeſtiques: ici elles ont la permiſſion d'aſpirer aux premieres places de la République des lettres, & de faire aſſaut de génie avec l'autre ſexe.

Nous nous rangeâmes le Chevalier & moi dans cette aſſemblée, de maniere que nous pouvions entendre tout ce qui s'y diſoit, ſans qu'on pût faire beaucoup d'attention à nous.

Je m'attendois à une converſation diſtinguée, & je préparois d'avance mon eſprit à recevoir les différentes impreſſions des traits brillants dont j'allois devenir l'admirateur; mais au lieu de ceux-ci, l'aſſemblée ne s'entretint que de choſes ordinaires, exprimées en termes communs, & en phraſes aſſez triviales.

Après que ces gens à talents eurent parlé pendant une heure ſans rien dire: Monſieur, dis-je, à mon conducteur; ſont-ce-là vos grands eſprits! à ce qu'il me paroît, le titre de beau génie ici n'eſt pas cher;

on peut l'être à un prix raiſonnaple: il me ſemble qu'il ne tiendroit qu'a moi de le devenir.

Comme le Chevalier connoiſſoit preſque tous ces gens de lettres de l'un & de l'autre ſexe, je n'eus pas beſoin de m'adreſſer à d'autres qu'à lui pour m'en former une idée. Monſieur, lui dis-je, qui eſt cette Dame, qui a le viſage long & les yeux aſſez beaux? C'eſt, me dit-il, la Princeſſe de R-b-c: elle protege les arts lyriques, la muſique, la déclamation, & à cauſe de cela elle paſſe pour un eſpece d'auteur; car à Paris la protection tient lieu de compoſition. Il me ſemble, repris-je, que cette Princeſſe n'eſt pas trop bien placée dans cette compagnie; cela eſt vrai, reprit-il; mais nos femmes de la premiere qualité s'imaginent que la fréquentation des gens à talents, les fait paſſer dans le monde pour en avoir; ce qui fait qu'elles ſe dégradent ſouvent par la ſociété des gens les plus vils. Celle-ci eſt toujours fourrée parmi les Comédiennes, les Acteurs, & les Chanteurs; gens qu'on ne devroit voir que ſur le théatre, mais qu'elle voit chez elle; ce qui fait dire ici aux eſprits malins, qu'elle paſſe avec eux les bornes de la repréſentation.

Qu'elle eſt cette jeune Dame, continuai-je, qui eſt à côté de la Princeſſe? C'eſt une femme de condition qui a eu le malheur de faire un madrigal que les connoiſſeurs ont trouvé bon; & depuis ce temps-là la tête lui a tourné: elle croit ſurpaſſer en poéſie, tout ce que l'antiquité a produit de plus célebre. Sa converſation, ſes diſcours, ſa correſpondance, ſont en vers: elle n'écrit aujourd'hui à ſes amants qu'en forme de bouts rimés: ce qui les déſeſpere: car au lieu de vers ambigus, ils voudroient d'elle une proſe claire.

Pouvez-vous me dire quelle eſt cette troiſieme qui eſt aſſiſe tout auprès; c'eſt-à-dire, quel eſt ſon genre de littérature ? Elle eſt profonde, reprit-il, dans la ſcience abſtraite des hiſtoriettes galantes. Elle a acquis la réputation de bel eſprit dans le monde par la compoſition d'un Roman manuſcrit; mais elle eſt à la veille de détromper le public; car elle va le faire imprimer.

Et cette quatrieme, qui eſt près du maître du logis, lui dis-je, qui a l'air ſi penſif; qui eſt-elle? C'eſt une femme, me répondit-il, qui a donné dans le Grec; car nos Dames ici ſe piquent d'en ſavoir plus que les hommes : celle-ci eſt poſſédée du démon d'Homere, & elle menace le public d'en donner une nouvelle traduction; c'eſt pour cela qu'elle a étudié le Grec; mais elle a oublié d'apprendre le Latin, & le François.

Paſſons aux Cavaliers, interrompis-je; car je ne ſuis pas fort ſatisfait de vos Dames littéraires. Quel eſt cet homme penſif & rêveur qui eſt vis-à vis de nous? C'eſt une homme, me répondit le Chevalier, qui doit avoir du génie; car il a fait l'Eſprit, *mais cet eſprit lui a fait perdre le jugement : on l'a perſécuté à outrance : le gouvernement a établi un Conſeil pour le juger. Ses amis lui conſeillerent de ſe déclarer contre des juges ignorants, qui à cauſe de cela étoient hors d'état de faire le procès à l'eſprit; mais il s'eſt trouvé, malgré les loix du ſavoir, que l'auteur eſt financier, & que contre toutes les regles de la littérature, il a qua-

* Un livre qui porte ce titre.

tre-vingt mille livres de rente : or il eſt décidé en France qu'il n'y a point d'eſprit qui vaille ce revenu-là. Il fut obligé de faire amende-honorable; & d'avouer devant un grand Tribunal que ſon eſprit n'avoit pas le ſens commun; & par-là il ſe ſépara de lui-même juridiquement.

Qui eſt cet autre Cavalier qui eſt tout près de lui? C'eſt encore un auteur, me dit-il. Celui-ci fit jadis une tragédie, appellée Denis le Tyran qui eut quelque ſuccès. Cette piece le détermina à écrire. Depuis cette tyrannie en vers, il a donné pluſieurs tyrannies en proſe: & aujourd'hui il tyranniſe tous les mois le public par une brochure tyrannique. Voilà un écrivain bien tyran, lui dis-je; je défie que ſon Denis le ſoit davantage.

Mais qui eſt ce petit homme froid & ſuffiſant, & qui a l'air d'un ſot, ici vis-à-vis de nous à notre gauche? C'eſt, me répondit-il, un miſérable écrivain, dont les ouvrages ſont auſſi inſipides que la figure. Il a écrit l'hiſtoire des Rois de Rome avec une puérilité incompatible avec la grandeur de ces premiers fondateurs des maîtres du monde. Depuis qu'il a fait fortune, il ne donne que des pieces fugitives auſſi froides que ſes Rois. Il s'eſt fait concierge des nouvelles politiques; il a la clef des gazettes étrangeres: les Hollandois ne ſauroient faire entrer leurs menſonges périodiques en France, ſans lui en demander la permiſſion. Il tient ce droit de la Cour, car ce gouvernement met tout en parti. Il y aura bientôt chez nous un privilege pour le débit des chanſons & des vaudevilles.

Quel eſt cet auteur qui eſt aſſis derriere tous les autres? Ce n'eſt pas un auteur, me dit-il, c'eſt un

journaliſte. Hé, qu'eſt-ce que c'eſt qu'un journaliſte? C'eſt un homme qui penſe après les auteurs, & qui imprime à la ſuite des Imprimeurs. Le ſavoir & l'eſprit ne ſont pas néceſſaires pour faire un journal; il ne faut que des livres nouvellement ſortis de la preſſe. Celui que vous voyez là eſt un miſérable compilateur, qui donne une miſérable feuille littéraire.

LETTRE LXXVIII.

Le même au Mandarin Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire, à Pékin.*

De Paris.

TOut le monde ici parle morale; mais il y a fort peu de gens qui aient des mœurs. On voit tout plein d'hommes à Paris qui diſputent continuellement ſur des choſes qu'ils ne croient point, & font paroître un grand zele pour des maximes qu'ils ne pratiquent pas. Les libertins ſur-tout font beaucoup de bruit, & ſe répandent le plus en raiſonnements moraux. C'eſt un ton maintenant de parler vertu. La morale en France eſt à la mode comme les Romans. Il faut qu'un homme du bel air ſoit inſtruit de cette partie du ſavoir; & qu'il puiſſe tenir tête dans l'occaſion aux Docteurs de cette Science.

Mais cette mode ne ſe borne pas à l'emphaſe du raiſonnement: la morale ici eſt d'une toute autre utilité. Elle ſert elle-même à corrompre les mœurs: c'eſt aujourd'hui le chemin le plus court pour arriver au vice. Un libertin, qui veut ſéduire une femme, l'emploie toujours à coup ſûr.

Ce n'eſt pas que celle qui ſe laiſſe tromper ait plus de vertu que celui qui trompe; mais on eſt convenu de part & d'autre de faire ſemblant d'avoir des mœurs; & de mettre ſur le compte de la ſurpriſe, ce qui eſt toujours l'effet d'une convention tacite préméditée.

Les ſéducteurs de bonne foi ſont ſi décriés aujourd'hui, qu'ils ſont hors d'état par-là de corrompre. Pour gagner du terrein ſur le vice, il faut ſe conſerver une bonne réputation en morale. Il eſt rare qu'une femme ne ſe rende aux arguments d'un homme qui parle mœurs. Elle ne manque jamais de ſe laiſſer ſéduire, lorſqu'il lui prouve qu'il eſt ſi délicat en ſentiments, que ce n'eſt pas par débauche, mais par vertu qu'il la deshonore. C'eſt ainſi que la morale eſt changée en poiſon, & que le ſeul moyen, qui reſte à la Religion pour retenir les mœurs, eſt employé à les corrompre.

LETTRE LXXIX.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a des gens ici qui font de l'or: mais ils ſont ſi pauvres, qu'on ne les ſoupçonneroit jamais d'exercer une profeſſion ſi lucrative. Cela s'appelle la pierre philoſophale, ou le grand œuvre.

Ses adeptes ſont dans la derniere indigence. Preſque tous ceux qui font de l'or à Paris, n'ont point de cuiſine. A l'égard de leurs uſtenſiles, ils ſe réduiſent à quelques baſſins de terre remplis de liqueur.

Il y a long-temps que l'on eſt convenu que cet art n'eſt autre choſe qu'une impoſture, & néanmoins il

paroît tous les jours quelque impoſteur. C'eſt l'impatience où l'on eſt de jouir tout d'un coup d'une grande fortune, qui fait qu'on ſe livre à cette ſcience trompeuſe.

Les voies ordinaires de s'enrichir ſont trop longues. La pierre philoſophale promet des richeſſes immenſes. On va au plus preſſé, on cherche à convertir tout en or.

Cent Chymiſtes ruinés à ſouffler, & qui ſont morts de faim, ne ſont, pour employer cette expreſſion figurée, que remplir les foſſes de la cupidité de ceux qui viennent après. On leur paſſe ſur le corps pour parvenir à la même pauvreté.

On ne guérira jamais de la pierre philoſophale: c'eſt qu'elle promet de trop grands avantages. Dailleurs cette ſcience d'impoſture crée une ſorte de poſſeſſion. Elle donne l'eſpérance d'une richeſſe qui, toute trompeuſe qu'elle eſt, forme une jouiſſance anticipée.

Tant que les hommes remettront leur bonheur à l'avenir, ſans s'embarraſſer du préſent, ils ſe livreront à cette ſcience, parce qu'elle promet toujours; & que le caractere du cœur humain eſt de ſe livrer aux promeſſes.

LETTRE LXXX.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LEs cheveux des femmes à Paris ſont bien malicieux. En naiſſant ils étudient l'art de plaire. Ce ſont des filets, où les hommes viennent ſe pren-

dre. On m'a parlé d'une Dame qui a fait beaucoup de conquêtes avec une treſſe.

Il faut un grand travail ici tous les matins, avant que la chevelure d'une femme ait reçu le degré de coquetterie dont elle eſt ſuſceptible. Je ne ſaurois cependant comprendre, pourquoi la plupart prennent la peine de faire croître leurs cheveux juſques au-deſſous des talons, pour les retrouſſer juſques au-deſſus de la tête; ce qui forme un volume auſſi lourd qu'embarraſſant. Quand on y fait attention, on ne peut s'empêcher d'être convaincu que la tête d'une Françoiſe eſt plus forte que celle d'un homme: car outre le poids d'un grand nombre de chanſons d'opéra, de vaudevilles, & d'airs à boire, pluſieurs volumes de romans, & un nombre prodigieux de noms d'étoffes de ſoie, de coëffures, de garnitures, de dentelles, de blondes, de palatines, de rubans, de pompons, &c. dont elle eſt chargée, elle porte encore celui de deux ou trois livres d'une pouſſiere blanche qu'on appelle poudre, & de cinq ou ſix onces d'un onguent qu'on nomme pommade.

A la Chine les cheveux des femmes naiſſent par la pointe; en France on diroit qu'ils ſortent de la tête par pelotons. Un homme qui en a le commandement, les diviſe en deux ou trois cents portions égales qu'il empaquette, & brûle en ſuite avec un fer rouge, pour les rendre plus ſouples & plus obéiſſants.

Il y a à Paris quatre ſortes de femmes, qui ſe diſtinguent par l'arrangement de leurs cheveux; *les bichonnées*, *les maronnées*, *les chignonnées*, & *les barbettes*, du nom d'un petit dogue qui a le poil tout friſé, & dont leur tête devient l'image.

Je ſoupçonne aſſez la cauſe du *bichonage* & du *mi-ronage*, & je devine aiſément la raiſon de celles qui portent les cheveux plats & relevés par derriere; mais je t'avoue que je ne ſaurois comprendre, pourquoi il y a des femmes en France qui ſe coëffent comme des chiens, pour plaire aux hommes.

LETTRE LXXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

UN Étranger qui voyage dans cette République doit laiſſer ſa langue à Fouſine, * & arriver à Veniſe muet.

Le ſilence eſt l'emblême de ce Gouvernement: tout y eſt ſecret & myſtere. La politique s'y couvre d'une épaiſſe nuit.

Les cauſeurs à Veniſe ſont enterrés vivants dans un tombeau couvert de plomb. Un homme qui a parlé une fois, eſt condamné à un ſilence éternel. Il y a des gens qui, pour avoir dit un mot, ſont muets depuis trente ans.

C'eſt une grande tyrannie. La parole eſt une faculté de l'ame ſur laquelle la légiſlation n'a aucun droit, à moins qu'elle ne trouble l'ordre politique & civil; même dans ce dernier cas elle ne doit être ſujette qu'à la répréhenſion. On punit ici le Citoyen

* Le port où l'on s'embarque

qui a parlé comme celui qui a agi; ce qui confond l'ordre des crimes, & celui des châtiments.

Un Sénat qui craint les réflexions des particuliers avoue par-là sa foiblesse.

On doit se former un plan, & quand celui-ci est établi, il faut laisser agir les causes secondes.

Jamais les bons Gouvernements anciens ne mirent d'inquisition sur la parole : il fut libre de réfléchir & de prendre connoissance de ce qu'il importe le plus à chaque citoyen de savoir; je veux dire l'ordre de l'administration. Comme l'institution avoit pour objet le bien public, elle ne craignoit point les réflexions des gens oisifs.

Le peuple à Rome avoit droit de dire son sentiment sur les affaires d'État, & ce ne fut qu'après la perte de la République que les Empereurs lui imposèrent silence.

D'ailleurs un État, qui prévient les réflexions générales, se prive par-là d'un grand avantage; car parmi les peuples il y a toujours des gens qui pensent sensément; leurs réflexions sont d'autant meilleures qu'elles sont dégagées des préventions ordinaires des gens en place : en un mot, le droit de l'homme est de penser, & celui du citoyen est de parler.

LETTRE LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

J'En'ai communiqué à personne le mémoire du Chinois qui se plaint à notre Empereur de lui avoir

enlevé ſa femme, cette piece ſeroit ridicule. La morale ici n'arrive point juſques à mépriſer la faveur du Prince ; par-tout où cette faveur ſe manifeſte, la probité, l'honneur & la Religion mettent pavillon bas. On ſeroit montré au doigt, ſi l'on s'aviſoit de pouſſer juſqu'à ce point la pédanterie des mœurs.

Bien loin que les maris en France regardent cet enlevement, comme un affront, ils l'enviſagent au contraire comme l'effet de la plus grande eſtime du Souverain. Une famille eſt bien illuſtrée ici, quand le Monarque veut la deshonorer par ſes voluptés. Les maris ſont preſque toujours à briguer cet honneur. A la derniere élection de la favorite qui regne aujourd'hui, il y eut plus de cent mémoires préſentés par des femmes mariées pour obtenir cette place, & l'on prétend que la plupart avoient été dictés par les époux. La piece ſuivante eſt bien différente de ton mémoire. C'eſt un mari lui-même qui invite ſa femme (qui dans ce temps-là étoit à la campagne) de ſe rendre à la ville pour eſſayer ſi elle ne pourroit pas avoir le bonheur de ſe proſtituer au Roi. La dépêche étoit conçue dans ces termes.

„ Madame,

„ Le Roi vient de rompre avec Madame de *M.*.....
„ Il n'a point de maîtreſſe dans ce moment; la place
„ eſt vacante. Vous avez de la beauté, de la jeu-
„ neſſe & de l'eſprit, Je ne doute nullement que,
„ ſi notre Souverain vous voit, il ne fixe ſur vous
„ ſes regards. Mon amour & ma tendreſſe vous ſont
„ connus, il n'y a rien que je ne faſſe pour vous
„ faire paroître devant lui avec éclat. Partez auſſi-
„ tôt ma lettre reçue; nous irons enſemble à la Cour,

„ & je vous préſenterai moi-même à Louis XV. Rien „ n'égale le plaiſir que je reſſens, lorſque je ſonge „ que vous ſerez peut-être bientôt dans ſes bras. „ J'éprouve une joie inexprimable, en penſant au „ rang où la faveur du Prince va élever notre mai- „ ſon, & l'honneur qui en va réjaillir ſur toute no- „ tre famille. Ah, ma chere épouſe, puiſſiez-vous „ dans ce moment goûter autant de ſatisfaction que „ j'en reſſens!"

RÉPONSE.

„ Mon cher Époux,

„ J'ai reçu votre lettre qui m'a preſque fait mou- „ rir de joie. Je pars, je vole pour me rendre à Pa- „ ris. La preuve que vous me donnez de votre amour, „ m'enchante. On reconnoît dans votre ſtyle le ten- „ dre amant, le mari fidele, & ſur-tout un caractere „ de probité, digne des mœurs de notre ſiecle. Je ne „ veux point vous dérober la gloire de m'aider à faire „ la conquête de notre glorieux Monarque; je mar- „ cherai au lit de ce Prince ſous vos étendars. Pour „ qu'il ne manque rien à l'honneur auquel vous aſ- „ pirez, je vous permettrai de me deshabiller, le „ ſoir que ce Prince achevera votre bonheur & le „ mien. Je ſens déja par avance le plaiſir que l'amour „ que j'ai pour vous, me fera goûter dans ſes bras. „ Ah, mon cher Époux, puiſſiez-vous, en liſant „ ces mots, reſſentir une joie auſſi pure, que celle „ que je goûte dans ce moment!"

Tu comprends bien que chez une nation, où les maris & les femmes ſont d'une ſi heureuſe intelligence, ton mémoire ſeroit de trop.

LETTRE LXXXIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

A Paris mon cher *Kie-tou-na*, les tailleurs ſont des hommes importants. Ils diſtribuent la conſidération & mettent des gradations au mérite. Tel homme qui brille & qui fait beaucoup de bruit dans le monde, ſeroit confondu dans la foule ſans ſon tailleur, qui l'a diſtingué dans les compagnies, & l'a fait paroître au grand jour.

J'aurai de la peine à te perſuader peut-être : mais tu ne ſaurois croire combien un habit brodé peut donner de conſidération.

Je connois ici un homme qui, n'ayant pu percer la foule, ſe plaignit à ſon tailleur de l'injuſtice du ſiecle ; celui-ci qui avoit bonne envie qu'il ſe diſtinguât, lui fit un habit à habiller ſi galant, que depuis on parla toujours de lui.

Les qualités perſonnelles, faites ainſi à l'aiguille, ſont d'autant plus eſtimables qu'elles ſont plus variées. Par exemple, un tailleur peut, par le moyen des habits de deux ſaiſons, donner un eſprit d'été & un mérite d'hiver : le tout à la mode & dans le dernier goût.

Les livrées galantes ſont ſur-tout des qualités diſtinctives. Un Seigneur, qui a ſix grands laquais bigarrés, eſt ſûr de faire du bruit dans la Ville, & d'avoir l'eſtime de toutes les ſociétés, où cette vertu eſt recommandable.

Les perruquiers ne ſont pas moins utiles. Le Pa-

lais leur eſt redevable d'une grande partie de ſon mérite. La plupart des graves Magiſtrats doivent, à leur grande perruque quarrée, tout le reſpect qu'on a pour eux. Sans les perruquiers, les petits-maîtres ſeroient des objets pitoyables. En effet quel relief auroient-ils dans le monde, ſans leur perruque bichonnée ou maronnée.

Ils ont une autre qualité, qui eſt celle de rajeunir les vieillards. Deux onces de cheveux noirs mettent une tête de ſoixante années au niveau de celle de vingt. On eſt friſé ici depuis le jour qu'on naît, juſques à la veille de ſon enterrement.

LETTRE LXXXIV.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

EN fouillant en dernier lieu dans les archives d'un politique de Paris, mort depuis plus de quinze ans, on trouva le papier ſuivant, avec cette inſcription.

Prophétie politique ſur l'Europe.

„ En vérité, en vérité, je vous dis que l'homme „ du Nord, qui eſt venu de peu, ſera très-grand „ un jour.

„ L'aigle qu'il dépouillera jettera les fondements „ de ſa puiſſance.

„ Il s'unira d'abord avec le coq pour diminuer la „ fierté du lion, l'allié naturel de l'oiſeau à deux tê„ tes. On le moquera, on le gloſera, on le rira; „ mais bientôt les rieurs ſeront pour lui.

„ Ses ſoldats battront les armées d'aiglons qui ſe „ mettront en campagne pour s'oppoſer à ſes deſſeins. „ Ses victoires lui vaudront un grand domaine, „ qu'on lui laiſſera pour l'engager à s'en tenir là.

„ Mais dès qu'on le croira livré au ſommeil de la „ paix, il s'éveillera en ſurſaut. Ses géants ſe répan- „ dront de nouveau comme un torrent, & envahi- „ ront les États voiſins : ſes forces ſeront comme „ une mer orageuſe qu'aucune digue ne peut arrê- „ ter. Il dira pour excuſe de l'irruption que c'eſt „ pour prévenir un complot fait contre lui; mais „ il n'y aura d'autre complot que celui qu'il aura „ formé lui-même.

„ Cette ſeconde fois il s'unira au lion pour di- „ minuer la puiſſance du coq, qui à ſon tour ſe „ joindra à l'oiſeau à deux têtes.

„ Alors l'Europe effrayée commencera à craindre „ Les Germains, les Francs, les hommes du pays „ des glaces, & pluſieurs petits peuples d'Allema- „ gne ſe ligueront contre lui, mais il les battra „ tous.

„ Le coq fatigué d'une guerre ruïneuſe avec le „ lion fera ſa paix avec lui, & l'aigle prête à bat- „ tre des ailes, demandera quartier à l'homme du „ Nord, qui le lui accordera à condition qu'en quit- „ tant les armes il gardera ce qu'il a. "

Juſques-là la prophétie politique pourroit être faite en partie après coup; mais voici où elle commence.

„ En verité, en verité, je vous dis encore une „ fois que l'homme du Nord qui eſt venu de peu „ ne s'en tiendra pas là. A la paix il ne congédiera „ pas ſes Géants; mais au contraire les exercera, & „ les inſtruira pour la troiſieme fois aux ſieges, &

„ aux batailles. Il fera des traités particuliers, s'af-
„ ſurera des alliés, ſtipulera avec eux ſur le nom-
„ bre d'auxiliaires qu'ils doivent lui fournir.

„ Tout étant prêt, il épiera le moment de l'aſſou-
„ piſſement général, & alors il ouvrira de nouveau
„ les écluſes de ſa puiſſance. Dans cette guerre ſes
„ deſſeins ſeront plus vaſtes, & ſes vues plus éten-
„ dues. Son projet ſera d'attenter ſur l'Europe.

„ L'homme du Nord paſſera un grand fleuve avec
„ une armée de Géants pour attaquer le coq, tan-
„ dis qu'il en laiſſera une autre derriere lui pour
„ contenir l'aigle. Alors les Francs ſe lamenteront
„ d'avoir été les premiers inſtruments de ſa gran-
„ deur; ils ouvriront les yeux; mais il ſera trop-
„ tard. "

LETTRE LXXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

CEtte République a un Souverain comme Gênes. Ce Souverain a le même diadême, excepté que celui-ci reſſemble plus à une corne. Ne t'imagines pas que ce ſoit celle d'abondance; il n'y a rien de ſi pauvre que ce Prince. Le Séréniſſime eſt nourri, logé & vêtu aux dépens de la République. C'eſt un penſionnaire d'État à qui on accorde le néceſſaire phyſique. On lui entretient auſſi quelques domeſtiques pour le décorum: tout le reſte du luxe de la Royauté eſt à ſes fraix & dépens. Les autres Princes de l'Europe s'enrichiſſent à être Souverains; ce-

lui-ci ſe ruine ordinairement à être Prince. Il y a à Veniſe pluſieurs familles qui ſont dans l'indigence, parce que leurs ancêtres ont monté ſur le Trône.

Quoique le Doge de Veniſe ne ſoit guere qu'une peinture cornue, tu ne ſaurois croire combien les Nobles ici aiment à ſe faire peindre en corne. Il y a autant de brigues pour ce tableau-copie, que s'il étoit un original.

Ici le Prince a le droit de ne ſe mêler de rien, & on l'empêche bien de ne pas jouir de ſon privilege. Ce n'eſt qu'une figure ou une repréſentation du pouvoir de l'État; car les Européens qui aiment les images les mêlent juſques dans les Gouvernements politiques. Je ne penſe pas que ce Souverain ſoit aimé de ſes ſujets: du moins à ſa mort perſonne ne prend le deuil. Ce jour qui par-tout ailleurs eſt jour de larmes & de triſteſſe, eſt marqué ici par des réjouiſſances publiques: on ſe maſque & on va au bal. On prétend cependant que l'alégreſſe qu'on marque dans cette occaſion, ne regarde pas tant le Doge qui vient de finir ſon regne, que celui qui va commencer le ſien; ce qui fait ſi bien oublier le Prince mort, qu'on ne s'occupe que du vivant.

LETTRE LXXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

SI je ſuivois ici l'exemple de bien des gens, qui travaillent avec une peine infatigable à être oiſifs depuis le matin juſqu'au ſoir, je paſſerois ma vie dans

les caffés, les promenades publiques, les ſpectacles; je ſortirois non-chalamment d'un lieu pour me porter péſamment dans un autre; & de cette maniere je tuerois le temps à force d'ennui : mais pour moi, qui n'ai pas le loiſir de n'avoir rien à faire, je fuis ces lieux où l'eſprit n'a point d'occupation.

Ce n'eſt point que je m'accable à force de travail; l'eſprit doit avoir ſes délaſſements comme le corps. Il faut lui donner le temps, pour m'exprimer ainſi, de reſpirer.

Le matin après m'être habillé, j'écris les endroits où je dois me porter dans la journée, & le ſoir avant que de me coucher je mets ſur le papier tout ce que j'ai vu, lu & entendu qui mérite l'attention de notre Cour; mais je ne m'exclus pas pour cela de la ſociété civile. Je fréquente les promenades, & on me voit quelquefois aux théatres.

Paris eſt la contradiction même. On voit ici des gens qui font une eſpece de vœu de paſſer leur vie à ne rien faire, & d'autres de s'accabler de travail; ceux-ci n'ont preſque pas le temps de s'appercevoir s'ils ſont au monde.

On me fit voir ces jours paſſés un homme de cabinet qui travaille réguliérement dix-neuf heures dans la journée; le reſte des vingt-quatre heures, il les donne au repos; il en emploie une à manger, & les autres quatre à dormir. Son cabinet eſt ſon tombeau, il y eſt pendant ſa vie, & y travaillera encore après ſa mort.

LETTRE LXXXVII.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

LEs Européens cherchent dans leurs écoles la divinité qui ne ſe trouve que dans le Ciel. Ils font une ſcience de l'Être ſuprême, & raiſonnent continuellement ſur ce qui eſt au-deſſus de tout raiſonnement.

Quand ils veulent définir la nature de Dieu, ils diſent que c'eſt un être parfait, & par-là ils dégradent cette même divinité, dont ils veulent donner l'idée de perfection.

L'homme eſt fini, & Dieu eſt indéfini : or il ne auroit y avoir aucun rapport entre deux êtres, dont l'un a un commencement, & l'autre n'a point de fin.

Toutes les qualités de l'homme ſont adhérentes au ſujet de ſon eſſence : il voit, penſe, & n'a des idées rélatives qu'à celles-ci.

Quand on dit que Dieu eſt un être parfait, on veut dire par-là qu'il a toutes les perfections dont l'eſprit humain peut ſe former l'idée : or cette idée de perfection, à l'égard de Dieu, n'eſt qu'une imperfection.

Les anciens couvroient d'un voile quelques-unes de leurs divinités. Ils vouloient donner à entendre par-là que leur nature étoit impénétrable, & en cela je trouve qu'ils marquoient une grande ſageſſe.

Je voudrois qu'on fermât les écoles qui traitent de l'eſſence de Dieu : c'eſt-à-dire, d'une ſcience au-deſſus de l'entendement humain, & que toutes les

Religions fuſſent réduites à la morale pratique.

A quoi ſert de parler toujours de ce qu'on n'entend pas, & de vouloir définir ce que la foibleſſe de nos lumieres met au-deſſus de toute définition? Ne vaudroit-il pas mieux adorer Dieu tel qu'il eſt, que de paſſer ſa vie à étudier ce qu'il n'eſt pas?

LETTRE LXXXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

IL y a ici deux ordres de Citoyens, les nobles & les ignobles. Les uns & les autres tirent leur tige du même tronc: excepté que les premiers ont fait écrire leurs noms dans un livre d'or, & que les autres l'ont oublié; ainſi toute la différence eſt dans le livre.

Il en eſt qui, pour réparer ce défaut de mémoire, prennent le parti de s'y faire inſcrire; mais alors il faut payer une ſomme conſidérable à l'éditeur: de maniere que le livre d'or eſt devenu un livre d'argent. Ainſi, entre un citoyen noble & celui qui ne l'eſt pas, il n'y a d'autre différence que la ſomme.

Cependant les nobles de la nouvelle édition ne ſont pas ſi eſtimés que ceux de l'ancienne; on les mépriſe même au point de leur faire regretter leur argent.

Il n'y a que les anciennes familles qui jouiſſent de la diſtinction due à leur rang. Il faut convenir qu'elles la méritent bien. Un noble d'ancienne tige jouit de toute la conſidération qui eſt due à ſa naiſſance, & à l'ancienneté de ſa famille, lorſqu'il s'eſt pro-

mené pendant trente ans au *Broglio*, qu'il a brigué les premieres charges de la république, qu'il a protégé beaucoup de femmes, & hasardé au jeu des sommes considérables, qu'il a eu des maîtresses, des chiens, des chevaux, & des Équipages sur la *Brenta*, &c. &c.

Cependant toutes les vertus à Venise ne sont pas entiérement éteintes; on trouve encore dans cette République de grands hommes qui joignent aux qualités d'illustres Citoyens les sublimes vertus des Romains dont ils sont issus.

LETTRE LXXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL est heureux pour nous, cher *Kie-tou-na*, que cette grande partie de l'univers que nous occupons soit sous la domination d'un seul maître. Sans ce pouvoir absolu qui anéantit tous les autres, la Chine, comme la plupart des autres Empires du monde, seroit aujourd'hui le théatre d'affreuses guerres.

J'ai examiné la cause de ces batailles continuelles qui affligent l'Europe depuis plusieurs siecles, & j'ai trouvé qu'elles naissent du partage de la puissance générale.

Chaque nation en Europe est une famille particuliere qui a un intérêt personnel à en affoiblir une autre: c'est ce qu'on appelle les intérêts des Princes. Un État passe pour bien habile, quand il a su dimi-

nuer

nuer la puiſſance de celui qui l'environne, & cauſe ſa propre grandeur ſur la ruine de ſon voiſin. On abîme la grande famille, afin d'augmenter le pouvoir des petites, & c'eſt parce qu'on déſole celle-là qu'on détruit celles-ci; car les branches tiennent au tronc.

On a beau ſéparer les intérêts politiques du corps de l'Europe, le déſordre général revient toujours aux particuliers.

Je ſuppoſe que la puiſſance ſoit compoſée de cinquante degrés de force. Si par les guerres & les diviſions on en diminue dix, les nations particulieres qui la compoſent deviendront foibles dans la même proportion. Ce qui fait que cet affoibliſſement univerſel ne ſe ſait pas ſentir, c'eſt qu'il eſt preſque inſenſible, & que le pouvoir général ſemble toujours le même.

Mais quand cet affoibliſſement ſeroit idéal il y auroit toujours un mal réel, qui eſt la déſolation des peuples.

On lit dans la plupart des hiſtoires du continent, qu'un Prince Chrétien, au milieu du ſiecle paſſé, menaça d'envahir l'Europe, où, ce qui eſt la même choſe, de la réduire en une ſeule domination, & que tous les peuples en furent effrayés; c'eſt-à-dire, qu'ils eurent peur de devenir heureux.

Ce qu'il y a de bien étrange, c'eſt que preſque toutes les nations Européennes gémiſſent ſous le joug qu'elles portent, & qu'elles aimeroient mieux périr, que de permettre qu'une grande Puiſſance les en délivrât.

LETTRE XC.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

J'Ai entendu comparer l'âme à une table ſur laquelle nos idées ſont écrites. Dans ce cas-là, il n'y a rien d'écrit ſur la table de l'ame de la plupart des François. Les trois quarts & demi de ceux qu'on appelle de ce nom ſont des automates, doués d'une ame à la vérité, mais d'une ame ſtupide, privée de connoiſſances & de ſavoir.

C'eſt de l'éducation que dépend le génie, & il n'y a qu'un petit nombre d'hommes dans cet État qui ſoient éduqués. Tous les autres ſont livrés à leur groſſiereté naturelle. On peut dire qu'il n'y a preſque point de François en France.

On m'a aſſuré qu'on compte actuellement quatre millions de Sujets du Roi Louis qui ne ſavent pas lire, & plus de ſix millions qui ignorent l'art d'écrire. Les richeſſes ici ſont la meſure de l'éducation. Il n'y a que ceux qui les poſſédent, qui aient les moyens d'apprendre à être François.

Il eſt vrai qu'il y a des écoles publiques, où il n'en coûte rien pour s'inſtruire; mais ces écoles, qui ſont le centre de l'ignorance, ſervent plutôt à gâter l'eſprit qu'à le former. Les bons maîtres ne ſont que pour les citoyens opulents. Ici l'éducation ne donne rien à l'État. Sans le climat le peuple François ſeroit le plus ſtupide de l'univers.

LETTRE XCI.

Le même au Mandarin Miniſtre, à Pékin.

De Paris.

LOrſqu'un gouvernement ſe livre aux inquiſitions trop recherchées, il s'expoſe à la raillerie, & aux ſatyres les plus mordantes de ſes ſujets. Je t'envoie copie d'un Mémoire qu'on fait lire ici ſous le manteau; c'eſt un libelle qui porte ſur cette même inquiſition.

MÉMOIRE.

„ A Monſeigneur le Comte de St F. . . . Miniſtre & Secretaire d'État, ayant le département „ de Paris.

„ Le zèle de votre Excellence, pour ſoutenir „ l'honneur de la Couronne, & la peine qu'elle „ prend d'exiler, bannir, & empriſonner les ſujets „ du Roi, qui ſont aſſez indiſcrets pour oſer ſe „ plaindre des maux qu'ils ſouffrent, a impoſé ſilence „ à tout le monde. Mais ce n'eſt pas aſſez, Monſeigneur, d'avoir ôté au peuple l'uſage de la parole; „ l'ordre public & la bonne police demandent encore de prévenir certains diſcours muets contre „ l'adminiſtration, qu'on prononce tous les jours, „ ſans parler.

„ Par exemple, on voit des gens mal intentionnés dans Paris, qui cenſurent le gouvernement par „ le ſeul ſecours des mines & des geſtes, & qui s'en „ *plaignent amérement* ſans rien dire. Il y en a d'au-

„ tres plus criminels encore; je veux dire ceux qui
„ en dormant ſont des ſonges injurieux à la gloire
„ de la *M*....., & à celle des Miniſtres d'État; car
„ dans ces crimes de leze-Majeſté vos eſpions ſont
„ entiérement déroutés.

„ Pour obvier à ces grands inconvénients, dont
„ les conſéquences peuvent devenir funeſtes à la
„ Monarchie Françoiſe, je propoſe à Votre Excel-
„ lence deux établiſſements.

„ L'un eſt un inſpecteur général des mines & des
„ grimaces; & l'autre un bureau des ſonges.

„ J'ai pour remplir le premier poſte, un Italien
„ qui eſt lui-même un très-habile pantomime. Il
„ connoît ce qu'un homme a dans l'ame au ſeul
„ mouvement de ſes yeux; il poſſede l'art des geſtes
„ au ſuprême degré; il n'y a point de contorſions &
„ de grimaces dans la nature, dont il ne découvre
„ l'origine; il peut pénétrer ce qu'il y a de plus ma-
„ licieux dans un ſourire; & développer une idée,
„ par la ſeule inſpection du plus petit mouvement
„ du corps ou des bras.

„ Par exemple ſi l'on fait dans un caffé public
„ le panégyrique de la *M*....., & que pendant ce
„ temps-là quelqu'un éleve les yeux au Ciel, il l'ar-
„ rétera ſur le champ. Si on fait l'éloge du Contrô-
„ leur Général des finances, & qu'un particulier de
„ la compagnie ſe morde les levres pendant ce diſ-
„ cours, il ſe ſaiſira auſſitôt de ſa perſonne. Si en
„ louant nos campagnes d'Allemagne, & l'habileté
„ des Généraux qui y commandent nos armées, un
„ homme ſecoue deux ou trois fois la tête, & quitte
„ bruſquement ſa place, il le fera ſon priſonnier.

„ A l'égard du bureau des ſonges, il faut que l'on

„ torité ſuprême s'en mêle, attendu qu'un tel éta-
„ bliſſement ne peut avoir lieu, ſans un arrêt du Roi
„ qui ordonne à tous ſes bons & fideles ſujets, de
„ donner part au bureau de tous leurs rêves ſuſpects
„ ou équivoques contre l'adminiſtration & les per-
„ ſonnes en faveur. A cet effet, il faudroit créer un
„ ſecond inſpecteur des ruelles dans chaque quar-
„ tier, qui iroit tous les matins prendre un état des
„ ſonges, qui en rendroit compte à Votre Excel-
„ lence, afin qu'elle fût informée avant dix heures
„ du matin comment le peuple a dormi la nuit paſ-
„ ſée ſur les matieres d'État. Ce bureau eſt d'une
„ extrême conſéquence pour le ſoutien de la Cou-
„ ronne. Votre Excellence eſt trop bien verſée dans
„ l'hiſtoire ancienne, pour ignorer qu'un Empereur
„ Romain fit mourir un citoyen, parce qu'il avoit
„ ſongé qu'il lui coupoit la gorge; diſant pour rai-
„ ſon, qu'il n'y auroit pas rêvé la nuit, s'il n'y avoit
„ pas penſé pendant le jour.

„ On pourroit pour l'ordre de la République diſ-
„ tinguer ces derniers crimes de leze-Majeſté, par
„ les ſonges légers & volatils qui ne peuvent appor-
„ ter aucun préjudice au Trône. Par exemple, ſi
„ un Citoyen voyoit en ſonge la *M*..... avec un
„ viſage pâle & flétri, & à côté d'elle le *R*... étonné
„ lui-même de ſon attâchement après la perte de
„ ſes charmes, il ſeroit puni ſeulement par un exil
„ de trois mois: mais s'il rêvoit qu'elle a été diſgra-
„ ciée, & que le *R*... lui a donné ordre de ſe reti-
„ rer de la Cour, le crime de leze-Majeſté étant alors
„ capital, il ſeroit banni du Royaume à perpétuité,
„ lui & ſes deſcendants. "

LETTRE XCII.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

UN chacun ſe mêle ici de diriger les affaires de l'Europe. Il y a tout plein de gens à Paris qui ont la maladie des réglements.

On n'eut pas plutôt parlé d'un Congrès général pour terminer à l'amiable les querelles des Puiſſances belligérantes, qu'on vit paroître auſſitôt un plan, pour prévenir les difficultés que les Plénipotentiaires des Cours Souveraines pourroient faire naître dans cette aſſemblée. Je t'envoie cette piece qui me paroît curieuſe: je m'imagine que c'eſt une ironie ſur les minuties des Miniſtres.

RÉGLEMENTS
Pour l'établiſſement d'un Congrès.

ARTICLE PREMIER.

„ Les cinq grandes Puiſſances belligérantes qui „ ſont actuellement en guerre, & qui ſouhaitent „ la paix, feront faire cinq fauteuils pour aſſeoir „ leurs Plénipotentiaires au congrès.

II.

„ Afin qu'il n'y ait point de mépriſe, & que les „ *qui pro quo* des rangs n'accrochent point la paix „ générale d'Europe, les couleurs ſeront diſtinguées. „ Le fauteuil de la France ſera en velours blanc, „ celui de la Reine de Hongrie, verd; & ainſi des „ autres ſuivant les livrées des Couronnes.

III.

„ Ces fauteuils auront trois pieds de largeur, sur „ quatre de profondeur, excepté le fauteuil du Plé- „ nipotentiaire de la Grande-Bretagne, qui en au- „ ra huit; attendu que le derrier d'un Ambaſſadeur „ Anglois eſt deux fois plus large que celui d'un „ François, d'un Pruſſien, ou d'un Moſcovite.

IV.

„ On placera, ſeulement pour la forme, un grand „ fauteuil garni de velours rouge pour le Médiateur „ d'Eſpagne; mais ce fauteuil ſera vuide, & ne con- „ tiendra point de Médiateur.

V.

„ Il y aura quatre chaiſes deſtinées pour les Am- „ baſſadeurs de Pologne, de Suede, de Dannemark, „ & de la République de Hollande.

VI.

„ Tous les Envoyés des petits Princes d'Allema- „ gne y auront des tabourets, & au cas qu'ils s'opi- „ niâtrent à vouloir des fauteuils ou des chaiſes, on „ les bannira de l'aſſemblée; attendu qu'on peut „ donner la paix à l'Europe ſans eux.

VII.

„ La Salle du Congrès général ſera meſurée géo- „ métriquement, & diviſée en autant de portions „ différentes, qu'il y aura de Négociateurs.

VIII.

„ Et afin qu'un Plénipotentiaire ne puiſſe point „ prendre ſur le terrein d'un autre, & débuſquer in- „ ſenſiblement celui qui le précede, il ſera établi des „ bornes qui les ſépareront.

IX.

„ *Le Plénipotentiaire* de la France aura le pas

„ ſur tous les autres, & parlera le premier, non
„ pas à cauſe de l'ancienneté de cette Monarchie,
„ ou parce que la préſéance lui revient de droit, mais
„ à cauſe qu'elle a plus ſouffert.

X.

„ Celui de la Reine de Hongrie, par la même
„ raiſon, viendra après, & ainſi des autres juſques
„ au Roi de Pruſſe.

X I.

„ Le Miniſtre de France parlera d'un ton de ſup-
„ pliant, celui de la Reine de Hongrie d'un air hu-
„ milié; l'Ambaſſadeur de Ruſſie ſoupirera; celui de
„ l'Électeur de Saxe pleurera; mais la voix du Mi-
„ niſtre du Roi de Pruſſe ſera ferme & déciſive; celle
„ du Négociateur d'Angleterre ſonore & définitive.

X I I.

„ L'Agent de Verſailles ſera en petit négligé; le
„ Négociateur de Vienne n'aura point de parure;
„ l'Ambaſſadeur de Pologne ſera en grand deuil; le
„ Pruſſien en uniforme; le Moſcovite en Financier.
„ Il n'y aura que l'Ambaſſadeur d'Angleterre, qui
„ ſera en grand-gala.

X I I I.

„ On ne pourra parler à ce Congrès d'aucune au-
„ tre affaire que de celle pour laquelle on eſt aſſem-
„ blé.

X I V.

„ Il ſera défendu de nommer le traité de Weſt-
„ phalie.

X V.

„ Les termes d'indemniſation, de dédommage-
„ ment ſeront bannis de la bouche des Plénipoten-
„ tiaires.

XVI.

„ On ſe défera ſur-tout de ces expreſſions: *Le Roi* „ *mon maître le veut ainſi; telles ſont les dernie-* „ *res intentions du Monarque dont je ſoutiens les* „ *droits*; ou de ces mots, *je me retire, ſi l'on inſiſ-* „ *te; je proteſte contre cet article; je romps les* „ *négociations; je ne ſaurois ſigner qu'à ces con-* „ *ditions.*

XVII.

„ Les viſites & les conférences particulieres ſe- „ ront interdites aux Miniſtres, pendant que du- „ rera la négociation. Le Miniſtre d'Angleterre ne „ verra point celui du Roi de Pruſſe; l'Ambaſſadeur „ du Roi de France ne viſitera point celui de la „ Reine de Hongrie.

XVIII.

„ Le vin de Bourgogne & de Champagne ſeront „ entiérement défendus; les Négociateurs ne boi- „ ront que du petit vin blanc du Rhin, dont les „ fumées ne ſauroient porter préjudice à la paix gé- „ nérale.

XIX.

„ Il ne ſera point permis aux Ambaſſadeurs de „ donner de grands repas, de paſſer la nuit à jouer „ aux cartes ou aux dez, ni de donner à manger aux „ Dames qu'après la ſignature du traité.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

Des Lettres contenues dans le Tome II.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* Page 1

LETTRE II.

Le même au même, à Paris. 4

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 8

LETTRE IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion à Pékin.* 9

LETTRE V.

Suite des grandes Époques de l'Europe, à Pékin. 11

LETTRE VI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 18

LETTRE VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.* 21

LETTRE VIII.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.* 22

LETTRE IX.

Suite des grandes Époques de l'Europe, & de la Cour de Rome, à Pékin. 24

LETTRE X.

Le même au même, à Pékin. 27

LETTRE XI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 31

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.* 35

LETTRE XIII.
Suite des grandes Époques de l'Europe, & de la Cour de Rome, à Pékin. 37
LETTRE XIV.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.* 44
LETTRE XV.
Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 46
LETTRE XVI.
Le même au Mandarin Miniſtre, à Pékin. 50
LETTRE XVII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin* 52
LETTRE XVIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin ſur les Cérémonies, à Pékin.* 53
LETTRE XIX.
Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 54
LETTRE XX.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.* 56
LETTRE XXI.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin* 59
LETTRE XXII.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.* 61
LETTRE XXIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Sin-ho-ei, *à Pékin.* 64
LETTRE XXIV.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.* 66
LETTRE XXV.
Au même, à Pékin. 68
LETTRE XXVI.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.* 72

LETTRE XXVII.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.* 73
LETTRE XXVIII.
Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 74
LETTRE XXIX.
Suite des grandes Époques de l'Europe, à Pékin. 75
LETTRE XXX.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin ſur les arts, à Pékin.* 80
LETTRE XXXI.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin* 81
LETTRE XXXII.
Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 83
LETTRE XXXIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin Chef de la Religion, à Pékin.* 85
LETTRE XXXIV.
Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.* 86
LETTRE XXXV.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Chef de la Religion, à Pékin.* 88
LETTRE XXXVI.
Au même, à Pékin. 90
LETTRE XXXVII.
Au même, à Pékin. 91
LETTRE XXXVIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au même, à Pékin.* 93
LETTRE XXXIX.
Le même au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.* 95
LETTRE XL.
Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 97
LETTRE XLI.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.* 98

LETTRE XLII.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.* 99
LETTRE XLIII.
Le même au même, à Pékin. 102
LETTRE XLIV.
Suite des grandes époques de l'Europe, & de la Cour de Rome, à Pékin. 105
LETTRE XLV.
Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 109
LETTRE XLVI.
Au même. 111
LETTRE XLVII.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.* 114
LETTRE XLVIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin Ministre, à Pékin.* 116
LETTRE XLIX.
Le même au même. 118
LETTRE L.
Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.* 121
LETTRE LI.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au même, à Pékin.* 122
LETTRE LII.
Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.* 123
LETTRE LIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au même, à Pékin.* 125
LETTRE LIV.
Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 127
LETTRE LV.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.* 128
LETTRE LVI.
Le même au même. 131
LETTRE LVII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre, à Pékin.* 133
LETTRE LVIII.
Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.* 136

LETTRE LIX.
Le même, au Mandarin sur la Religion, à Pékin. 139
LETTRE LX.
Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.* 140
LETTRE LXI.
Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.* 141
LETTRE LXII.
Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 143
LETTRE LXIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin.* 144
LETTRE LXIV.
Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.* 146
LETTRE LXV.
Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.* 148
LETTRE LXVI.
Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.* 150
LETTRE LXVII.
Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.* 152
LETTRE LXVIII.
Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.* 154
LETTRE LXIX.
Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 156
LETTRE LXX.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Chef de la Religion, à Pékin.* 157
LETTRE LXXI.
Le même au Mandarin Miniſtre à Pékin. 162
LETTRE LXXII.
Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.* 164
LETTRE LXXIII.
Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.* 165
LETTRE LXXIV.
Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à l'Orient.* 167
LETTRE LXXV.
Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.* 169